
3 1761 05378337 9

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XVII

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XVII

(PREMIÈRE PARTIE)

LE TOMBEAU DE CHARLES IX (1574)
DISCOURS AU ROI (1575)
LES ESTOILLES (1575)
LE TOMBEAU DE MARGUERITE DE FRANCE (1575)

ÉDITION CRITIQUE

PAR

PAUL LAUMONIER

RÉVISÉE ET COMPLÉTÉE

PAR

I. SILVER ET R. LEBÈGUE



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4, RUE DE LA SORBONNE, 4

1959

INTRODUCTION

La pièce initiale de la plaquette de 1575 que nous reproduisons en ce tome, *Les Estoilles,* fut composée dans les premiers mois de 1574. Son titre complet et ses deux dernières strophes en offrent la preuve. En effet, le personnage à qui Ronsard envoie cette ode en Pologne n'est autre que le conseiller d'État Guy du Faur de Pibrac, qui accompagna Henri d'Anjou comme chancelier de son royaume ; d'autre part, le capitaine Le Gast, auquel, en terminant, le poète adresse aussi des souhaits amicaux, faisait partie là-bas de cette troupe de favoris, qui seront bientôt les mignons de Henri III. Or Henri d'Anjou, élu roi de Pologne en mai 1573, se décida si péniblement à quitter la France qu'il ne franchit pas la frontière allemande avant le 5 décembre, et se pressa si peu qu'il ne fut pas sur le territoire polonais avant les premiers jours de février 1574 et qu'il fit son entrée solennelle à Cracovie seulement le 18 de ce mois. Quant à Charles IX, dont la mort causera la fuite précipitée de la Cour française de Cracovie trois mois plus tard, les vers de Ronsard nous le montrent encore vivant « des François la colonne »,

Sous qui renaist l'antique foy.

La conclusion s'impose, puisque Charles IX mourut le 30 mai.

Cette pièce fataliste, qui développe le préjugé de l'influence stellaire sur les destinées humaines, contient des allusions à la Saint-Barthélemy, notamment le vers que

Royer lui-même qui composa ces vers ; car il fut non seulement historien, mais aussi poète dramatique, très prisé de son contemporain et ami Rotrou [1].

***

Les deux odes qui suivent ont encore trait à Charles IX, mais lui furent consacrées à la fin de son règne. L'*Ode à Phœbus* fut écrite à propos de la maladie de poitrine dont ce roi devait mourir. Il en souffrit dès le mois de septembre 1573 ; mais il ne tomba sérieusement malade qu'en novembre, à Vitry, où il fit ses adieux au roi de Pologne, ne pouvant pas l'accompagner au-delà. De retour à Saint-Germain le 20 décembre, il y séjourna jusqu'à la fin de février 1574. Mais là l'hémoptysie fit de tels progrès que les médecins perdirent dès lors tout espoir de le sauver. C'est à ce moment que Ronsard adressa au « Roy des mires » cette fervente prière « pour guarir le Roy », tout comme aurait pu le faire trois cents ans avant J.-C., en faveur d'un Ptolémée, le poète Callimaque, dont il s'est à propos souvenu. Son catholicisme ne le gênait guère ; il s'accommodait même si bien du paganisme littéraire, qu'on se demande parfois si ce paganisme, à force de hanter l'imagination de l'artiste, n'avait pas gagné l'âme du croyant. Quoi qu'il en soit, Phœbus resta sourd autant que le Dieu des chrétiens, et Charles IX acheva douloureusement sa courte existence au château de Vincennes, où les remords d'avoir laissé massacrer tant de sujets innocents et le bruit de nouvelles conspirations ne lui permirent même pas de mourir en paix.

Quant à l'*Ode au roy Charles*, qui suit l'*Ode à Phœbus*, elle lui est vraisemblablement antérieure, et remonte selon moi jusqu'au 1er janvier 1573, date où le roi était encore

1. Cf. un liminaire assez étendu, signé Rotrou, dans le *Trophée d'armes héraldiques* (1655).

très gaillard et pouvait suivre le conseil qui lui est donné. C'est, en effet, une « estrenne », et qui prouve une fois de plus que le poète en prenait à l'aise avec la morale autant qu'avec la religion. Offrant à son roi les *Dialoghi di Amore*, où Léon l'Hébreu préconise l'amour platonique, il lui conseille de préférer la Vénus terrestre à celle qui règne dans les cieux. Homme de Renaissance dans toute l'acception du mot, partisan de l'union libre et du libre jeu des énergies naturelles, qu'il proclame une « loy venerable », pouvait-il tenir un autre langage, au moment même où il exaltait les charmes physiques d'Anne d'Aquaviva, de Françoise Babou, dame d'Estrées, de sa sœur Isabeau, de Marguerite de Valois, et répétait à Hélène de Surgères l'exhortation bien connue :

> Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ?



Ronsard fut profondément affecté de la mort de Charles IX, qui avait été son bienfaiteur et le comptait parmi ses familiers. Il eût voulu jouir de la même faveur auprès du nouveau roi, Henri III, auquel il s'empressa d'adresser un *Discours* de bienvenue, que sa sœur Marguerite, reine de Navarre, fut chargée de lui présenter à Lyon, lors de son retour de Pologne. Ce « discours », qu'on lira ci-après, parut d'abord dans cette ville en 1574, suivi du sonnet par lequel Ronsard priait ladite Marguerite d'être son interprète auprès de Henri III. On sait que celui-ci, revenant de Pologne par le Nord de l'Italie, était resté à Turin une semaine du mois d'août et qu'il fit son entrée à Lyon le 6 septembre ; mais il ne fut de retour à Paris qu'à la fin de février 1575, après être allé à Avignon, et de là, par Lyon et Dijon, à Reims, où il fut sacré. Ronsard n'attendit pas tout ce temps sans renouveler ses compliments, et lui adressa un nouveau discours intitulé *Etrennes au roy Henri III, envoyées à sa Majesté au mois*

de decembre. Cette pièce lui parvint à Avignon, où il était avec sa Cour à la fin de 1574, et lui fut lue vraisemblablement par Amadis Jamyn, qui, après avoir servi longtemps notre poète comme secrétaire, était alors « lecteur de la chambre du Roy » [1].

Mais ce fut peine perdue. Désormais le poète de Charles IX allait être supplanté par un poète plus jeune, qui avait accompagné Henri d'Anjou en Pologne, était devenu l'un de ses familiers et au besoin le chantre de ses amours, Philippe Desportes ; désormais Ronsard se confinera dans ses prieurés et ne paraîtra plus à la Cour qu'en des circonstances exceptionnelles, avec une répugnance chaque fois accrue, qui lui fit écrire dans une de ses lettres : « je hais la Cour comme la Mort ».



Le 30 octobre 1574, mourait à Paris, « en sa première couche et en la fleur de son âge », Marie de Clèves, marquise d'Isle, femme d'Henri de Bourbon, prince de Condé, « douée d'une singulière bonté et beauté, à raison de laquelle le Roy l'aimoit esperdument ». Ainsi s'exprime P. de l'Estoille en ses *Mémoires*. Cette princesse, en effet, mariée en 1572, fut, dès l'année suivante, l'objet d'une vraie passion de la part du duc Henri d'Anjou, qui ne cessa de penser à elle et de lui écrire pendant qu'il régnait en Pologne, et comptait bien à son retour faire rompre son mariage afin de l'épouser. Or voilà qu'au moment même de ce retour, et sans qu'il eût pu la revoir, elle mourait en mettant au monde une fille. La nouvelle de ce malheur fut un terrible coup pour Henri III, qui témoigna son chagrin par un deuil extravagant, tandis que les poètes, pour faire leur cour au nouveau roi, célé-

1. Cf. L. Dorez, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1895, p. 83, et Th. Graur, *Amadis Jamyn, sa vie et son œuvre*, 1929, p. 230 et suiv.

Le Tombeau du feu Roy Treſ-Chreſtien Charles IX. Prince treſ-debonnaire, treſ-vertueux & treſ-eloquent.

Par PIERRE DE RONSARD *Aumoſnier ordinaire de ſa Majeſté, & autres excellents Poëtes de ce temps.*

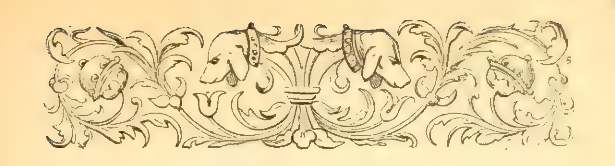


A PARIS.

De l'Imprimerie de Federic Morel Imprimeur ordinaire dudict Seigneur.

AVEC PRIVILEGE.

Fac-similé du titre de la première édition.



LE TOMBEAU DU FEU ROY [Aij]

Tres-Chrestien Charles Neufiesme, Prince tres-debonnaire, tres-vertueux & tres-eloquent [1]

Par Pierre de Ronsard

Gentilhomme Vandomois.

Donque, entre les souspirs, les sanglots, & la rage,
La voix entre-coupée a trouvé le passage !
Donque, l'aspre douleur, qui forçoit le vouloir,
A permis que je puisse en ces vers me douloir !
Et que le serviteur, pour son malheur accroistre,
Fist en pleurs & en dueil l'obseque de son maistre !
  Há, CHARLES tu es mort ! & maugré moy je vy,
Je souspire en mon cœur que je ne t'ay suivy,
Comme les plus loyaux suivoient les Rois de Perse.
O malice des cieux ! ô fortune perverse !

ÉDITIONS : *Le Tombeau du feu Roy... Charles IX...* 1574 ; *Œuvres* (Épitaphes) 1578, 1584, 1587.

4. *84-87* je peusse
5. *78-87* que le malheur vit naistre
6. *78-87* Chantast en souspirant l'obseque de son maistre !
8. *78-87* Je maudis le destin

---

1. Charles IX étant mort le 31 mai 1574, il est très probable que ce recueil parut dans la deuxième moitié de l'année. L'intensité de ces vers traduit fidèlement l'affection sincère que Ronsard portait au roi défunt.

Atropos est trop lente à couper mon fuseau,
La douleur me devoit occire à ton tombeau.
Dormez en doux repos, soubs vos tombes poudreuses,
Vous Auchy, vous La-Tour, ames tres-genereuses [1], [Aij v°]
Qui n'avez peu soufrir ce honteux deshonneur
De vivre apres la mort du Roy vostre Seigneur.
Ny la Religion sainctement observée,
Qu'il avoit des Clovis en la France trouvée,
Ny sa douce eloquence, & sa force de Mars,
Son Esprit, magazin de toutes sortes d'arts,
Ny l'amour de vertu, ny son age premiere,
Qui commençoit encore à gouster la lumiere,
Ny les cris des François, ny les vœux maternelz,
Ny les pleurs de sa femme au milieu des autelz,
N'ont sçeu fleschir la mort, que sa fiere rudesse
N'ait tranché sans pitié le fil de sa jeunesse.
Les Dieux tous vergongneux du malheur advenu,
Et de n'avoir le coup de la mort retenu,
Ont quitté leurs Maisons & leurs Demeures vaines
Comme indignes du soing des affaires humaines.
Je faulx, c'est ce grand Dieu, ce Monarque des Dieux ;
Qui l'a ravi d'icy pour honorer les cieux,
Pour en faire une estoille en rayons cheveluë,
Telle qu'en son vivant elle estoit apparuë [2].

12. *78-87* Douleur, tu me devrois
14. *84-87* Auchi
34. *78-87* luy-mesme l'avoit veuë

---

1. Le vicomte d'Auchy, capitaine des gardes du roi, mourut le 18 juin ; Charles de Gondi, seigneur de la Tour, maître de la garde-robe du roi, mourut le 15 juin.

2. Allusion à l'étoile nouvelle ou temporaire (dite de Tycho-Brahé) qui brilla de 1572 à 1574. Cf. l'Introduction et le commentaire des *Estoilles*, ci-après, p. 38.

Aussi bien, ô destin, la France n'estoit pas [1]
Ny digne de l'avoir, ny de porter ses pas :
La France à son bon Prince une maratre terre,
Où depuis la mammelle il n'a vescu qu'en guerre,
Qu'en civiles fureurs, qu'au milieu des traisons.
Il a veu de JESUS abbattre les Maisons,
Profaner les Autels, les Messes sans usage,
Et la Religion n'estre qu'un brigandage. [Aiij]
Toutefois au besoing sa vertu n'a failly.
Il se vit au berceau des serpents assailly,
Comme un jeune Herculin, dont il rompit la force :
Puis quand la tendre barbe au menton se renforce,
Que l'age & la vertu s'accroissent par le temps,
Il se vit assailly des superbes Titans,
Qui combatoient ce Prince en ses propres entrailles,
Qu'à la fin il vainquit par quatre grands batailles [2].
Il eut le cœur si ferme & si digne d'un Roy,
Que combatant pour Dieu, pour l'Eglise, & la Foy,
Pour autelz, pour fouyers, contre les Heretiques,
Et rompant par conseil leur[s] segrettes pratiques,
Telle langueur extréme en son corps il en prit,
Qu'il mourut en sa fleur martyr pour Jesus Christ.
Mais s'il fault raconter tant de choses diverses,
Tant de cas monstrueux, tant de longues traverses
Que le Sort luy brassoit, demeurant invaincu,
Bien qu'il meure en jeunesse, il a beaucoup vescu.
Si sa Royauté fut de peu d'age suyvie,

54. *78-87* secrettes
56. *78-87* de Jesus Christ

---

1. Comparer cet alinéa à un passage du *Tombeau de Marguerite de France*, ci-après, p. 76, v. 265 et suiv.
2. Il s'agit des chefs protestants (Condé, Coligny), et les quatre batailles sont Dreux, Saint-Denis, Jarnac, Moncontour.

L'age ne sert de rien, les gestes font la vie [1].
Alexandre à trante ans vesquit plus que ne font
Ceux qui ont la vieillesse & les rides au front :
Peu nous servent des ans les courses retournées :
Les vertus nous font l'age, & non pas les années.
Or' je reviens à toy, Parque, qui n'as point d'yeux,
La fille de la Nuict & du Lac stygieux,
Qui seule sans mercy, te plais à nous desplaire :
Tu devrois seulement tuer le populaire, [Aiij v°]
Grosse race de terre, & non celle des Roys :
Tu devrois pardonner à ce sang de Valoys.
Ou s'il est arresté que tout le monde passe,
Tu devrois pour le moins leur donner plus d'espace,
Et leur prester loisir, par un meilleur destin,
D'achever doucement le cours jusqu'à la fin,
Sans couper leur moisson avant qu'elle fust meure :
Mais contre ta rigueur personne ne s'asseure.
Ainsi les fleurs d'Avril par l'orage du temps
Meurent dedans la prée au milieu du printemps.
A peine se fermoit le tombeau de son pere,
A peine se fermoit cettuy-la de son frere,
Que voy-le-cy r'ouvert, helas ! pour l'enterrer,
Et soubs mesme cercueil l'esperance enserrer

68. *78-87* lac Stygieux
76. *84-87* leurs cours
77. *84-87* soit meure
82. *78-87* la tombe de son frere
83. *78-87* Que voy-la-cy r'ouverte

1. Leibnitz cite ce vers autrement : « Vitae magnitudo non nisi magnitudine actorum aestimari potest. *Ne comtons pas les ans ; les gestes font la vie*, dist Ronsard dans un poeme sur la mort de Charles IX. » — Hannover, Königl. Bibliothek, Leibnitz Handschriften, Sect. IV (Philosophie) vol. IV, 13 C, fol. 16 (Communiqué par mon collègue M. Rivaud).

De ses loyaux subjects, qui d'une ardante envie
Luy avoient consacré le service, & la vie.
Ainsi en mesme place, avant que le coup soit
Repris & ressoudé, l'autre coup se reçoit.
Ah trois & quatre fois malheureuses Vincennes,
Bois, Chasteau malheureux, coupable de noz peines,
En toy ce jeune Prince a fermé ses beaux yeux,
Dignes de voir tousjours la lumiere des Cieux :
Il a fermé sa bouche où sourdoit l'abondance
D'un parler plus qu'humain emmiellé d'eloquence.
Bref où Charles est mort, qui n'a laissé sinon
Dedans le cœur des siens qu'un regret de son nom.
Les Chouans, les Corbeaux de sinistre presage [Aiiij]
Volent [1] tousjours sur toy : ta court & ton bocage
Soient tousjours sans verdeur, & d'un horrible effroy
Le Silence eternel loge tousjours chez toy.
Dirons nous les vertus de ce vertueux Prince ?
Et l'amour qu'il portoit à toute sa province [2] ?
Sa vie qui servoit à son peuple de loy ?
Sa debonnaireté, sa croyance, & sa foy ?
Son cœur, contre son age, invaincu par le vice ?
Ennemy des meschans, le support de justice ?
Les armes & les arts à l'egal cherissant,
Et sur tout à sa mere enfant obeissant ?
Dirons nous de ce Roy les desseings heroïques ?
Et son experience aux mestiers mecaniques ?
Dirons nous son esprit ingenieux & prompt ?

89-90. *78-87* Ah malheureux cent fois vieil Chasteau de Vincennes !
Parc & bois malheureux, coulpable de noz peines !
110. *78* mechaniques/*84-87* politiques

---

1. Subjonctif.
2. C.-à-d. royaume.

Et que plus il cachoit qu'il ne monstroit au front ?
Dirons nous sa douceur à nulle autre seconde ?
Sujet qui lasseroit une plume feconde,
Tant il estoit de grace & d'honneur revestu.
    Une telle moisson abondante en vertu
Se perdroit sans profit, à l'obly dispersee,
Si la Muse [1] ne l'eust quelque peu ramassee.
Ainsi qu'un laboureur apres qu'il voit, helas !
Ses espics par l'orage aterrez contre bas,
Souspirant son malheur, tout le champ il rastelle,
Et en lieu d'un grand nombre amasse une javelle,
Et toutefois ce peu en vault un milion,
Qui par l'ongle nous fait cognoistre le lion.
    CHARLES, escoute moy, si le tombeau qui serre [Aiiij v°]
Tes os, n'empesche point de m'ouir soubs la terre.
O trois fois grand esprit heureux entre les Dieux,
Estoille des François, tu dois estre joyeux
D'avoir payé ta debte au gyron de ta mere [2],
Et de n'estre couvert d'une terre estrangere.
Tu es mort en ton lict, entre les bras des tiens,
Tu es mort dedaignant les sceptres terriens,
Aspirant tout à Dieu de faict & de pensee,
Un regret te blessoit, c'est de n'avoir laissee
Ta province en repos, que les Dieux depitez
Tormentent si long temps pour nos iniquitez.
    Icy pleuroit ta mere, icy pleuroit ta femme,
Qui tristes ramassoient le reste de ton ame.
Errant dessus ta bouche, & les yeux te fermoient,

136. *78-87* Tourmentent/*78* longtemps

1. « Il entend ceulx qui ont escry de la mort du feu Roy. » (Note marginale.)
2. Souvenir de Virgile, *En.* I, 94-98.

Te regardoient passer, & à longs traicts humoient
Ta vie et ton esprit, maugré la mort voysine
Pour, en lieu d'un tombeau, les mettre en leur poitrine [1].
Et si la sainte loy des Chrestiens l'eust permis,
De larmes tous mouillez coupez ils eussent mis
Leurs cheveulx entournez d'odorante verdure
De myrrhe & de laurier, dedans ta sepulture.
Mere, ne pleure plus, il te faut asseurer,
Si seule tu estois exempte de pleurer,
L'empire de Fortune auroit moins de puissance,
Qui veult egalement de tous obeissance.
Avienne que le Ciel t'eslargisse les ans
Que cruel il desrobe à tes jeunes enfans,
Pour les ajoindre aux tiens, à fin que mainte annee [B]
La France par tes mains demeure gouvernee.
Toy, fille d'Empereur, espouse de ce Roy,
Au milieu de tes pleurs, patiente, reçoy
La consolation de la misere humaine,
C'est qu'à la fin la mort toutes choses emmeine :
Et que mesme le ciel, qui fait mourir les Rois,
Et perir un chacun, perira quelquefois [2].
Et toy, Duc d'Alençon, en qui ce siecle espere,
François, digne du nom de François ton grand-pere,
Le frere de nos Rois, sois fort en ce malheur.
Le temps, & non les pleurs, soulage la douleur.

146. *78-87* De Myrthe (*ou* Myrte)
153. *78-87* adjoindre

1. Cf. t. II, p. 140 et t. XII, p. 125, où j'ai indiqué en note les sources ovidiennes. V. aussi t. XII, p. 271 et t. XV, p. 300.

2. Idée peu usuelle chez Ronsard, on s'en rendra compte en lisant les hymnes *Du Ciel*, *De l'Eternité*, *Des Astres*, *De la Mort* (v. t. VIII, p. 249, v. 52 ; p. 252, v. 99-100). Mais le poète a pu trouver ce concept du dépérissement du ciel dans Lucrèce, II, 1144-1145 ; V, 98-99, 115-117.

Et toy, divin esprit, qui la France regarde [1],
Qui as soin de ses maulx, & la prens sous ta garde,
Comme astre des Valois, pour tousjours luy verser
Un bon heur, & jamais, heureux, ne la laisser,
Rejouis toy la hault, & sereines ta face,
Dequoy Castor ton frere est regnant en ta place,
Qui par succession est maistre de ton lieu :
Un Dieu doit heriter à l'empire d'un Dieu.
Et quand il ne seroit heritier de l'Empire,
Pour ses rares vertus on le devroit eslire :
Un Caesar, un Auguste, aux armes le premier,
A qui des le berceau s'engagea le laurier.
Et reçoy, s'il te plaist, pour durable memoire,
Ces souspirs tels qu'ils sont, que j'appends à ta gloire,
Et ne sois offensé d'un si mauvais escrit :
La douleur par ta mort m'a derobbé l'esprit.

Sonnet du mesme auteur [B v°]

Comme une belle fleur qui commençoit à naistre,
Que l'orage venteux a fait tomber à bas,
Ainsi tu es tombé soubs le cruel trespas,
O malice des cieux ! quand tu commençois d'estre.
De souspirs & de pleurs il convient me repaistre,
Te voyant au cercueil, helas ! trois fois helas !

175. *78* Cesar/*84-87* Car il est un Cesar
176. *78* A qui dés le berceau s'acheta le Laurier/*84-87* A qui Mars a planté sur le front le Laurier

Éditions : *Le Tombeau du feu Roy... Charles IX...* 1574 ; *Œuvres* (Épitaphes) 1578, 1584, 1587.

Titre. *78* Sonet/*84-87* Sonet de luy-mesme.

1. Il s'adresse ici au défunt comme l'indique ce qui suit.

Helas ! qui promettois qu'un jour par tes combats
Ton Empire seroit de tout le monde maistre.
L'honneur & la vertu, la justice & la foy
Et la religion sont mortes avecq' toy :
La France t'a pleuré, les Muses & les Armes.
Adieu, CHARLES, adieu, du ciel astre nouveau :
Tandis que je t'appreste un plus riche Tombeau,
Pren de ton serviteur ces souspirs & ces larmes.

Eodem Autore

Carolus in terris terrarum gloria vixit
Maxima, Justitiæ magno & Pietatis amore :
Nunc idem cœlo vivens est, gloria cœli,
Quò se justitiæ & pietatis sustulit alis [1].

Suivent une Epitaphe du feu roy Charles IX. Par Amadis Jamin : [Bij]

Quel Rocher n'a pleuré lors que la mort cruelle
A fermé ton Printemps d'une Nuict eternelle...

deux sonnets du mesme auteur, « Secretaire & Lecteur ordinaire de la Chambre du Roy » :

Du Roy nostre Soleil la clarté n'est estainte...
et : Voyant ce Charlemagne en peinture tiré...

deux sonnets de R. Garnier :

Passant arreste toy, tu ne sçais pas, peut estre...
et : Sous ce tombeau gist une Royauté :

FIN

ÉDITIONS : *Le Tombeau du feu Roy... Charles IX...* 1574 ; *Œuvres* (Épitaphes) 1578, 1584, 1587.

---

1. On remarquera que ces vers sont inspirés par la devise de Charles IX : *Pietate & Justitia.*

Sonnet de P. de Ronsard,

Gentilhomme Vendomois, à Monsieur de Saincte Foy [1].

Nul ne devoit pleurer la mort d'un si bon Roy,
Que celuy qui sçavoit la bonté de sa vie :
De ton Prince la mort à la mort as ravie,
Qui en terre & au ciel vit maintenant par toy.
Il vit là hault au ciel, trionfant de la foy
Qu'icy tu luy preschas, laquelle il a suyvie :
Et en terre, pour voir son histoire accomplie,

Éditions : *Histoire contenant un ab[b]regé de la vie du Roy... Charles IX...* par A. Sorbin. Paris, Guillaume Chaudiere, 1574 (1re et 2e éd.) ; *Œuvres* (Épitaphes) 1578, 1584, 1587.

Titre. *78-87* A Monsieur (*87* Arnault) Sorbin, Predicateur dudit feu Roy Charles IX. (*84-87 ajoutent* Evesque de Nevers.) Sonet.

2. *78-87* Que toy qui cognoissois

5. *78* glorieux de la foy/*84-87* Il vit aupres de Dieu sans flechir de la loy (*87* Loy)

7. *78* A fin d'y reserver, comme elle nous convie Un lieu aux bienheureux à tout jamais pour soy./*84-87* Pour meriter au Ciel la palme desservie, Tout vestu d'habit blanc, enseigne de sa foy (*87* Foy)

---

1. Arnaud Sorbin, dit de Sainte-Foi, fut nommé par Charles IX son prédicateur. Le titre de prédicateur du Roi lui fut continué sous Henri III, qui le nomma en outre évêque de Nevers en 1578. Il se distingua surtout dans le genre de l'oraison funèbre : il prononça celles du connétable Anne de Montmorency, de Cosme de Médicis, de Charles IX, de Marguerite de France, duchesse de Savoie, de Claude de France, duchesse de Lorraine, et plusieurs autres. Ardent ennemi de la Réforme, il a écrit des ouvrages de controverse. Il a publié une Histoire des Albigeois, des Sermons, un recueil d'homélies, une Histoire de Charles IX, et des Poésies. Il entra dans la Ligue, où il apporta un esprit passionné. Dans les *Mémoires de l'état de France sous Charles IX* (1579, t. III, p. 207), Sorbin est accusé « d'avoir fait rage à la Cour avant la Saint-Barthélemy, tantôt criant contre le roi de ce qu'il se montrait trop doux envers les huguenots, tantôt exhortant le duc d'Anjou à entreprendre le massacre, non sans lui donner l'espérance de la primogéniture, comme Jacob l'avait eue sur son frère Esaü ». — Cf. Sainte-Marthe, *Gallia Christiana* ; la *Bibliothèque* de La Croix du Maine et surtout Du Verdier. V. aussi P. Laumonier, *Vie de Ronsard de Claude Binet*, p. 156-157.

Œuvre sainct & Chrestien digne d'un Saincte Foy.
Le bon pleure le bon, le serviteur le maistre.
Rendant l'ame en tes bras constant tu le vis estre
D'esprit, sans regreter son sceptre terrien.
Au maistre bien heureux le serviteur ressemble,
Qui fidele a servy son Prince tout ensemble
D'un Prescheur, d'un Docteur, & d'un Historien [1].

12.*78-87* O maistre bien-heureux ! qui eus à son (*84-87 corrigent en* ton) service
13.*78-87* Si fidele servant, qui de trois fait l'office
14. *78-87* De Prescheur, Confesseur, et d'un Historien

---

1. Nous donnons le texte de la première édition de 1574. La présence du sonnet de Ronsard dans le livre de Sorbin a été signalée pour la première fois par Jacques Madeleine (*Revue de la Renaissance* de mars 1901, p. 201), qui donne le texte de la seconde éd. de 1574. Les variantes sont négligeables.

DISCOVRS
AV ROY, APRES SON RETOVR DE POLOGNE EN L'ANNEE M. D. LXXIIII.

Par P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois.



A LYON,
Par Michel Ioue, & Iean Pillehotte.
1575.
Auec permiſsion.

Fac-similé du titre de la première édition.



DISCOURS AU ROY, APRES SON RETOUR DE Pologne, en l'annee mil cinq cens septante quatre [1].

Par P. de Ronsard Gentilhomme Vandomois.

Si l'honneur de porter deux sceptres en la main,
Commander aux François & au peuple germain [2],
Qui de l'Ourse Sarmate habite la contrée [3],

ÉDITIONS : *Discours au Roy... L* = 1re éd., Lyon, 1575 ; *P* = 2e éd., Paris, à la fin de *Les Estoiles à Monsieur de Pibrac*, 1575 ; *Œuvres* (Elegies) 1578 (Bocage Royal) 1584, 1587.

Titre. *P* Discours au Roy Henry, à son arrivée en France/*78* Au Roy Henry III/*84-87* A luy-mesme
3. *L* Qui de course Sarmate (*éd. suiv. corrigent*)

---

1. Cette pièce parut d'abord à Lyon, en 1575, dans une plaquette pt in-8° de 2 f. et 13 p. Elle y était suivie d'un sonnet à la reine de Navarre, sœur de Henri III, que Ronsard chargeait de présenter son discours à « son nouveau maistre » et de lui « recommander sa Muse ». Catherine de Médicis et sa fille partirent de Paris pour Lyon le 7 août 1574, ce qui permet de dater la composition de ces vers. Ronsard n'a recueilli ledit sonnet ni dans ses *Œuvres*, ni dans la plaquette parisienne des *Estoilles*, où l'on retrouve le *Discours* (voir l'appareil critique), ni dans son édition collective de 1578 et les suivantes ; il n'a reparu qu'à la fin du XIXe siècle, dans l'édition Marty-Laveaux (t. VI, p. 401). Le texte du *Discours* et du sonnet que nous donnons est celui de l'édition princeps conservée à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich.

2. Il est probable que Ronsard a voulu dire : au peuple polonais d'origine germanique.

3. Autre inexactitude, les Sarmates occupant alors à l'est de la Pologne une partie de la Russie actuelle. L'Ourse est ici l'équivalent du Nord.

Si des Venitiens la magnifique entrée [1],
Si avoir tout le front ombragé de lauriers,
Si avoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hommes, tant de mœurs, tant de façons estranges,
Si revenir chargé de gloire & de louanges,
Si jà comme un Cesar concevoir l'univers
Vous a faict oublier le chantre de ces vers,
Roy, qui grand ne pouvez augmenter ny decroistre,
Sans vous dire son nom vous le pouvez cognoistre,
   C'est Prince, c'est celuy qui d'un cueur courageux
Grimpa dessus Parnasse en crouppes ombrageux,
Importuna pour vous les filles de memoire [2], [4]
Quand Dieu pres Moncontour vous donna la victoire,
Quand vostre bras armé donna jour aux Fiançois,
Quand la Charante fleuve au peuple Xantongeois
Vous veit presque sans barbe, ainsi qu'un jeune Achille
Foudroyer l'ennemy sur sa rive fertile [3],
Remirant dans ses eaux vostre lance & l'esclair
De vostre morrion & de vostre bouclair,
Qui flamboyent ainsi qu'une rouge comette,

6. *P graphie* practiqué
11. *P* Roy dont l'honneur ne peult augmenter ni decroistre/*78 & 84* ne peut s'amoindrir ny s'accroistre/*87* amoindrir ny accroistre
12. *L* vous le pouez/*P* vous le pourrés (*78-87* pourrez) cognoistre
15. *P-87* Importunant... Memoire
16. *P-87* Quand Dieu pres de Jarnac
17. *P-87* fut le jour des François
18. *L* flamme *lapsus*/*P-87* Sainctongeois
21. *P-87* en ses eaux/*78-87* voz (*et* vos) armes & l'esclair
22. *L* bouclier *lapsus*
23. *P-87* Qui flamboient tout ainsi que faict une Comete

---

1. Henri d'Anjou fut, en effet, reçu par Venise avec les plus grands honneurs. Cf. P. de Nolhac et A. Solerti, *Il viaggio in Italia di Enrico III*, 1890, et P. Champion, *Henri III roi de Pologne*, 1951, t. II, p. 58-86.
2. Les Muses ; cf. mon tome III, ode à M. de l'Hospital, début.
3. C'est à Jarnac en mars 1569 que fut tué le prince de Condé.

Qui glissant par le ciel d'une crineuse teste
Tombe dessus un champ, & va signant les cieux
Effroiable au passant, de feux presagieux.
Ce fut quand vostre main à craindre comme foudre
Feit aux chefz des mutins aux dens mordre la poudre [1],
Quand noz autelz sacrés revirent leurs bons saincts,
Et quand mil estandars tous dechirez & taincts
De poussiere & de sang, pour immortels exemples
D'un long ordre attachés, pendirent dans noz temples.
Encores qu'un tel acte honoré de bon heur
Eust besoin de trouver un superbe sonneur,
Qui eust d'un bruit terrible enflé mille trompettes,
Si est-ce qu'à tel jour la langue des Poetes
Demeura close aux dents, & la voix de leur sain
Ne sortist pour enfler la trompette d'airain,
Chacun craignoit sa vie en saison si douteuse,
Où [2] celuy sans trembler d'une fuitte honteuse

24. *P-87* d'une crineuse traicte (*78-87* traite)
25. *P-87* un camp
26. *P-87* De cheveux rougissans d'un feu presagieux
28. *P-84* Fit (*78 et 84* Fist) à la gent mutine ensanglanter la poudre/*87* De la gent Huguenotte ensanglanta la poudre
29. *L* taignirent (*lapsus*)/*P-87* reveirent (*84 et 87*) revirent
30. *P-84* mille... deschirés (*78 et 84* deschirez) & teincts/*87* Quand de nos ennemis les estendars depeincts
31. *87* Et tous relents de sang
32. *P-87* à noz (*et* nos) temples
33. *87* illustré de bon-heur
34. *87* Eust deu trouver à l'heure
35. *P-87* Qui d'un bruit heroïque eust enflé les trompetes
36. *P* la voix de noz Poëtes/*78-87* la voix des (*78* de) plus braves Poëtes
37. *P-87* et le vent de leur sein
39. *P-87* craignant
40. *P-87* (sans trembler d'une crainte honteuse) *mais 78-87 suppriment les parenthèses*

1. La poussière du champ de bataille.
2. Alors que au contraire.

Qui vous escrit ces vers asseuré vous chanta, [5]
Maugré les ennemis voz lauriers il planta
Sur le haut d'Helicon, & ses muses celestes
Ne firent deshonneur à l'honneur de voz gestes,
Œuvre si agreable à vous Prince vainqueur
Que vous sonátes l'hymne & l'aprintes par cueur [1].
 Mais quand toute la France en deux pars balancée,
Pleine de factions, par soymesme offencée
Estoit sur le rasoir, & l'horrible meschef
Pendoit esgallement sur l'un & l'autre chef,
Et la victoire neutre errant entre les armes
Esbranloit en suspens le cueur de noz gendarmes,
Incertain qui seroit par la faveur des cieux
De deux camps si puissans le seul victorieux,
Vous pour sauver le sceptre & nos saints titulaires,
Nos autels, nos maisons, vous mesmes & vos freres,
Et vostre mere (helas) qui pour vous fremissoit,
Qui pour vous d'oraison tout le ciel remplissoit.

42-44. *P-87* Sur le hault (*78-87* haut) d'Helicon voz lauriers (*84-87* vos trionfes) il planta Et si en combatant vostre lance sceut poindre, Celebrant voz (*et* vos) honneurs sa langue ne fut moindre
46. *P-87* louastes (*78* loüastes) l'Hymne & l'apristes (*78-87* appristes) par cueur.
47-48. *P-87* à tromper bien aisée D'ardeurs de factions (*84-87* D'ardentes factions) & de guerre embrasée
49. *P-87* Estoit sous le razouer (*78* razoüer)... *84-87* mechef
50. *P-87* Soustenu d'un filet nous pendoit sur le chef
52. *P-87* Partizanne esbranloit... *84* nos gend'armes/*87* gens-d'armes
53. *P-87* Incertains
54. *P-87* Des deux camps
55. *P-87* Saincts (*84 et 87* Saints) tutelaires
57-58. *P-87* helas ! qui de peur fremissoit Et qui le ciel (*84-87* Et tout le Ciel) pour vous d'oraisons emplissoit

---

1. Cet hymne parut en 1569 sous le titre *Chant triomphal pour jouer sur la lyre.* V. le *Sixiesme livre des Poëmes* au t. XV, p. 61 et suiv.

Vous dis-je enorgueilly de forces animées
Aupres de Moncontour campastes voz armées,
Livrastes la bataille où Dieu vous regardoit,
Et sa croix dessus vous Jesus Christ estendoit.
Où furent envoyez par voz mains Martialles,
Seize mille mutins aux ombres infernalles.
Victime [1] de Pluton, si que tout Moncontour
La riviere de Dive & les champs d'alentour
Sonnoient dessous voz coups, qui paverent les places,
Les chemins & les champs de puantes carcasses, [6]
De morts, noirs & boufis, l'un sur l'autre arrangez.
Les sillons du païs en furent si chargez,
Voire si engraissez de charoigneux carnaiges,
Et les ventres des chiens & des bestes sauvages,
Tombeau des ennemis si gras & si replets,
Qu'on ne peust esgaller le moindre de voz faicts
A nul des anciens, tant meritast de gloire
Une si à propos necessaire victoire [2].

62. *84* Où sa Croix/*87 texte primitif*
63-64. *P-87* Là furent... martiales... infernales
65. *L On lit bien* Victime *ainsi qu'en 78-87*
66. *L On lit* Dine (*éd. suiv. corrigent*)
68. *P-87* Champs, chemins & guerets, de puantes carcasses
69. *P-78* De meslanges de morts/*84 et 87* Et d'ossemens de morts
71. *P-87 graphie* charongneux carnages
73. *P-87* (Tombeau des ennemis) si gras & si refaicts (*78-87* refaits)
74. *1623* Que l'on peut/*P-84* ce moindre/*87* ce meilleur
75-76. *P-87* A nul des anciens, (*78-87* Au plus grand des Romains) tant merita de gloire A l'extreme peril une telle victoire

1. Le mot *victime* reste couramment au singulier, quoique en apposition à un pluriel, quand il a ce sens religieux. Déjà vu aux tomes II, p. 109 ; VI, p. 105 ; X, p. 99, var.

2. Ce passage, par son accent farouche, est à rapprocher de ceux où Ronsard a souhaité ou célébré la défaite des huguenots. Voir t. XI, p. 105, note 2 et XV, p. 61-66. — Esgaller : mettre sur le même rang.

Celuy qui la chanta furieux s'en alla [1]
Sur les eaux de Parnasse, aux muses il parla
Les entretint de vous, & vous fit un tel hymne [2],
Que l'arrogance Grecque, & la grandeur Latine,
Le voulurent tourner, & sema par ses vers
Vostre nom admirable en ce grand univers [3].
  Un jour qu'il celebroit le feu Roy vostre frere
Son Charles, son seigneur, luy qui tout debonnaire,
Le tançant luy disoit, n'escrivez plus de moy,
Escrivez de mon frere, escrivez de sa foy,
Et de sa loyauté : & comme sa prouesse
S'immolant en mon lieu mon sceptre me redresse [4].
  Admirant tel amour qu'au monde on ne voit plus,

77. *78-87* ravy (*84-87* ravi) d'esprit alla
78. *P-87* Sur les eaux (*87* bords) de Permese, aux Muses il parla
79. *P* & vous feit un tel Hynne
79-82. *78* Les entretint de vous par la voix d'un tel Hymne, Que la langue superbe & Gregeoise et Latine Tournerent son François, fecondant par ses vers Vostre nom admirable en ce grand Univers/ *84-87* Les entretint de vous, et vous fist un tel hynne (*87* Hynne), Que Daurat grand sonneur de la lyre (*87* Lyre) Latine La daigna bien tourner, à fin qu'un double vers Semast vostre renom par ce grand Univers.
84. *P* luy tout plein debonnaire/*78-87* Prince tout debonnaire
85. *L On lit* La tançant (*éd. suiv. corrigent*)/*P-87* disoit : N'escrivez point de moy
87. *78-87* Et comme sa vertu prodigue de proüesse
88. *L On lit* radresse (*éd. suiv. corrigent*)/*P* mon sceptre il me redresse/*78-87* le Sceptre me redresse

---

1. Le mot *furieux* a ici le sens de plein de fureur poétique, d'enthousiasme.

2. On prononçait *hinne*. Cf. t. I, p. 59 (mais R. se vante là d'une innovation qui n'en était pas une, car avant lui on prononçait ce mot comme l'italien *inno*, témoin Jean Marot, qui fait rimer *hymne* avec *divine* dans l'*Entrée de Louis XII à Milan*).

3. Il s'agit de l'*Hydre desfait*, écrit après la victoire de Moncontour (octobre 1569) ; cf. t. XV, p. 377.

4. Cette anecdote se retrouve à peu près dans les mêmes termes chez Brantôme (éd. Lalanne, t. V, p. 251), ce qui prouve que Ronsard ne l'a pas inventée pour la circonstance.

Il bastit de Castor le temple & de Pollux,
Et le vous dedia, pour remarque immortelle
D'une si rare & saincte amitié fraternelle [1].
C'est luy qui a pour vous en cent mille façons,
Faict sonnetz & discours, eglogues & chansons,
Mascarades, tournois, & chiffres & devises, [7]
Et bref qui a chanté toutes voz entreprinses,
Mesme à vostre berceau quand encor vous pendiez
Aux bras de Villequier [2], le jour que vous rendiez
Comme un nouveau soleil, l'emplistes d'hardiesse
De vous jouer une Ode en si basse jeunesse,
Et fustes tout ravy la teste soulevant
Semblant (ce luy sembloit) de l'aller apprenant [3].

91. *P-87* vous le
92. *P-87* D'une rare amitié si saincte (*84-87* sainte) & fraternelle
93. *P-87* C'est celuy qui pour vous
94. *P-87* Feit (*84-87* Fit) sonnetz (*78* sonets *84-87* sonnets)... eclogues. *En 87 les nominatifs de ce vers et du vers suivant ont des initiales majuscules.*
96. *P-87* entreprises
97. *P et 87* vous pendiés (*78-84* pendiez)
98. *P-84* Dans les bras nourrissiers, le jour que vous rendiés (*78-84* rendiez)/*87* Ez bras de la nourrice, & vers elle tendiez
99. *P-84* l'emplist de hardiesse/*87* Les mains en vous jouant il prist la hardiesse
100. *L On lit* un Ode (*éd. suiv. corrigent*)/*87* De vous sonner
101. *P-87* Et faisiez tout ravi (*et* ravy), la teste souslevant (*78* soulevant *84-87* sou-levant)
102. *L On lit* se luy sembloit (*corrigé d'après les éd. suiv.*)/*P-84* Semblant, ce luy sembloit, de l'aller approuvant/*87* Semblant, de vostre front

1. On pourrait croire que c'est une allusion à un poème intitulé « le Temple de Castor et de Pollux » dédié au duc d'Anjou. Or il n'en est rien ; il s'agit seulement de la chapelle du prieuré de Saint-Cosme ; voir au t. XV, p. 385, les vers 162-170.

2. Les lettres de Catherine de Médicis mentionnent plusieurs membres de la famille de Villequier. Pierre Champion, dans *la Jeunesse d'Henri III*, ne nomme pas cette nourrice.

3. Il s'agit de l'ode de 1555 : *Tant seulement pour ceste fois* ; cf. mon tome VII, p. 65.

Quand vous fustes esleu monarque de Pologne,
Que Dieu sur vostre chef en posa la couronne [1],
Qu'il vous fallut partir d'entre les bras aimez
Des freres, sœur & mere en larmes consommez,
Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldatz, amis & cognoissance,
Que chacun vous suivoit d'une humble affection,
Il ne chanta jamais de telle election,
D'autant qu'elle emportoit des François la lumiere,
Pour en païs estrange esclairer la premiere [2].
Mais à vostre retour qui luit comme un soleil
De rayons esclarcy en flammes nompareil,
Qui donne jour aux siens dissipant les tenebres,
Et de nostre feu Roy les complaintes funebres
Il a, gros d'Apollon, celebré ce retour [3].
Les hommes voulontiers estiment plus le jour
Qu'ils ne font pas la nuit, & Vespre n'est si belle
Que l'Aurore au matin, qui sort toute nouvelle [4],

103. *P-87* Monarque de Polongne
104. *P-87* Que (*87* Quand) Dieu sur vostre teste en posa la Couronne
105. *P* Et qu'il fallut partir... aymés (*78-87* aimez)
106. *P* De voz plus chers parens en larmes consumés (*78-87* consumez)
111. *L On lit* importoit
113. *P-87* qui luist comme un Soleil/*78-87* Or' à vostre retour
114. *P-87* Sortant de l'Ocean
118. *P-87* volontiers honorent
119. *P-87* Que la nuict tenebreuse, & Vesper

1. Rimes phonétiques : on prononçait Polonne et Poulonne (cf. ci-après la pièce des *Estoilles*, titre et vers 144).
2. C'est exact en ce qui concerne le départ d'Henri d'Anjou, qui eut lieu en février 1574 ; mais Ronsard avait écrit l'Ode de la *Nymphe de France* pour le gala des Tuileries offert en août 1573 aux députés Polonais. Cf. ci-après l'Appendice.
3. « Gros d'Apollon » signifie : inspiré par le dieu de la poésie.
4. Vesper est considérée ici comme l'étoile qui paraît le soir la première, annonçant la tombée de la nuit. Huguet cite trois exemples du substantif *apparoistre* chez les poètes du xvie siècle.

Ainsi vostre apparoistre aux François fait sentir
Plus d'allegresse au cueur que vostre départir : [8]
Mais comme on voit au jour découvrir toutes choses,
Que la nuit sommeilleuse en ses bras tenoit closes,
Brigandages, larcins, & tout ce que la nuit
Recelle de mauvais quand le soleil ne luit,
Ainsi nous esperons que les guerres civiles,
Licence de soldatz, saccagement de villes,
Qui couroient sans frayeur de vostre Majesté,
S'enfuiront esblouis devant vostre clarté.
Chacun d'un œil veillant voz actions contemple,
Vous estes la lumière assise dans le temple,
Si elle reluit bien vostre sceptre luira,
Si elle reluit mal, le mal la destruira,
» Il faut bien commencer : celuy qui bien commence
» Son ouvrage entreprins de beaucoup il avance.
Sire commencez bien à vostre advenement,
» De tout acte la fin suit le commencement.
On dit qu'une comette en rayons chevelue
Donne de bien ou mal le signe à sa venue,
Comme on voit ses rayons au premier s'elever [1],
Aussi le nouveau Roy donne à son arriver

121. *P-87* Aussi
123. *P* Mais ainsi que le jour descouvre (*84-87* découvre)
124. *P-87* Que l'ombre sommeilleuse
128. *P-87* Licences de soldats, saccagemens de villes
129. *L* courroient *lapsus* | *P-87* Qui regnoient (*84-87* regnoyent)
130. *P-87* S'enfuyront esblouys d'avant
132. *P-87* au front du Temple
133. *78-87* Sceptre
134. *P-87* le sceptre (*78-87* Sceptre) perira
136. *P-87* entrepris
141. *P* Selon qu'on voit sa flamme
139-142. *78-87 suppriment ces quatre vers*

1. Au premier moment de son apparition ; ellipse déjà vue au t. X, p. 22, vers 110.

Signe de bien ou mal, & telle qu'est l'entrée
Telle la fin d'apres s'est tousjours rencontrée.
  Vous ne venez en France à passer une mer
Qui soit tranquille ou douce, & bonasse à ramer,
Elle est de toutes parts de factions enflée,
D'oraiges & de vents, soufflée & resoufflée,
En son mal endurcie, opiniastre, & faut [9]
Non d'un bras violent corriger le defaut,
Mais bien par la douceur, douceur qui soit severe.
» Le bon devient mauvais quand le mal persevere.
  Il faut un bon tymon pour se savoir guider,
Bien calfeuttrer la nef, la voile bien guinder,
La certaine bossole est d'amoindrir les tailles [1],
Estre autheur de la paix, & non pas de batailles,
Avoir un bon conseil, la justice ordonner,
Payer ses creanciers, jamais ne massonner [2],

144. *P-87* Volontiers telle fin
146. *P-87* tranquille & calme
147. *P-87* Elle est du hault (*78-87* haut) en bas
148-149. *78-87* Et de religions diversement soufflée : Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut
150. *78-87* D'un baston violent
151. *P* Mais par simple douceur
152. *P* Un Roy devient mauvais
151-152. *78-87* Il faut avec le temps en son sens la reduire : « D'un chastiment forcé le meschant (*84-87* mechant) devient pire
153. *P-87* *graphie* timon
154. *P-87* Bien calfeutrer sa nef, sa voile
155. *P-87* La certaine Boursolle est d'adoucir les tailles
156. *P-87* Estre amateur de paix & nompas (*78-87* non pas)
157. *78-87* sa Justice
158. *P-87* *graphie* maçonner

---

1. La boussole sûre, c'est de diminuer les impôts. La graphie *boursolle* (variante) est une corruption du mot boussole (de l'italien *bussola*). Cf. Huguet, *Dict. de la langue du XVIe s.*

2. Faire construire à grands frais des palais, comme l'avaient fait François Ier, Henri II, Catherine de Médicis. A plusieurs reprises Ronsard s'est élevé là-contre. Voir notamment le tome VII, p. 32,

Estre sobre en habits, estre Prince accointable,
160 Et n'ouyr ny flatteurs ny menteurs à la table.
On espere de vous comme d'un bon marchant
Qui gaillard & ruzé va les Indes cherchant,
Et retourne chargé d'une tresriche proye,
164 Heureux par le travail d'une si longue voye,
Il rapporte de l'or, & non pas de l'airain,
Ainsi vous auriez faict vostre voyage en vain,
Veu le Rhin, le Danube & la grande Allemaigne,
168 La Pologne que Mars & le froid accompagne,
Vienne qui au ciel se brave de l'honneur
D'avoir peu soustenir le camp du grand Seigneur [1]
Venize mariniere, & Ferrare la forte,
172 Turin qui fut François [2], & Savoye qui porte,
Ainsi que feit Atlas sur sa teste les cieux
En vain vous auriez veu tant d'hommes & de lieux,

159. *P graphie* acointable (*78-87 graphie primitive*)
162. *87* Qui un riche butin aux Indes va cherchant
165. *P graphie* & nompas (*78-87* non pas)
166. *P-84* Aussi vous auriez faict un tel voiage (*87* un si long voyage)
167. *L On lit* grand
168. *P* La Polongne (*78-87* Poulongne) que Mars & l'hyver accompaigne
170. *P-87* D'avoir sceu repousser le camp du Grand-Seigneur
171. *78-87 graphie* Venise
172. *P-87 graphie* Thurin
173. *78-87* Ainsi que fait Atlas
174. *P-87* tant de lieux

---

vers 137 à 142 et la note, et VIII, p. 331, vers 81 et suiv. Il disait encore dans l'ode satirique adressée à Charles IX en 1573, *Roy, le meilleur des Rois* : J'ai veu trop de massons Bastir les Tuileries ; cf. l'éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 481.

1. L'armée de Soliman II, sultan des Turcs, qui avait assiégé Vienne en 1529, mais avait dû battre en retraite devant la résistance des troupes de Ferdinand, frère de Charles-Quint.

2. Turin et tout le Piémont, conquis sous François Ier et rendus au duc de Savoie par le traité de Cateau-Cambrésis en 1559.

Si comme un froid marchand vous rameniez en France
Vostre bateau chargé de honte & d'ignorance, [10]
Un poste de courvée [1] en feroit bien autant,
Qui d'un cheval retif suant & hallettant
Traverse maint païs, & retourne aussi saige
Au logis qu'il estoit en faisant son voiage.
  Il faut faire mon Prince, ainsi qu'Ulisse feit
Qui des peuples cognu, sceust faire son proufit [2],
Ne laissez aux flateurs voz oreilles surprendre [3],
Telle peste perdit le monarque Alexandre,
D'homme se disant Dieu, aux deitez laissez
Les noms ambitieux, au contraire pensez
Qu'homme vous estes Roy, & que le faict des Gaulles
Presque demy tombé tient dessus voz espaulles.
Ayez aupres de vous gens vieux, & gens d'honneur.
Ne soyez de voz biens un prodigue donneur,
Voyez qui le merite, & à qui le merite,
Que vers luy vostre main liberalle s'acquitte,

175-176. *P-87* Si vuide de proufit (*78-87* profit), en une barque vaine Vous retourniez en France apres si longue peine

177-180. *P-87 suppriment ces quatre vers*

181. *P-87 graphie* Ulysse

182. *P-87* Qui des peuples cogneuz (*78* cognuz *84-87* cognus) sceut faire

183-249. *P-84 A la place de ce long morceau on lit les quatre vers suivants, que 87 supprime* : Comme à vostre retour soigneusement vous faictes (*78-84* faites), Honorant vostre estat (*78-84* Estat) des loix les plus parfaictes (*78-84* parfaites), Ayant à voz François, apres mille dangers, Enseigné les vertuz (*78-84* vertus) des peuples estrangers.

---

1. Un courrier. Cf. Jean Marot, cité par Littré : « ung jour après nous arriva un poste » [R. L.].

2. Souvenir d'Homère, *Od.*, début, ou d'Horace, *Epist.*, I, II, 17 sqq. et *Ep. aux Pisons*, vers 142.

3. Le fait que les quatre vers des variantes ont remplacé toute cette tirade du texte lyonnais montre assez que l'édition de Paris est postérieure à celle de Lyon.

Ou ne promettez point ou donnez tout soudain,
Ne donnez à regret le bien de vostre main,
La liberalité doit tousjours estre franche,
Il ne faut qu'un morceau par piece on détranche,
Donnez le tout entier, d'un present attendu
Et demy dechiré, le merite est perdu.
Ne vous fiez jamais à la fortune, Sire,
Quand elle nous veut mordre elle commence à rire,
La fin couronne l'œuvre, & l'homme ne doit pas
Se vanter bienheureux qu'au jour de son trespas.
Vostre amitié ne soit d'aucun particuliere, [11]
Qu'à tous esgallement elle soit familiere,
Vous n'estes plus d'Anjou un petit Duc, ny Roy
Des Sarmates glacez, seul vous donnez la loy
Au grand peuple François, plein de ports, plein de villes,
De rivieres, forests & campaignes fertilles,
De nobles, de prelatz, de marchants, & chacun
Desire de vous veoir, & ne s'en voit pas un
Qui de parler à vous quelque jour il n'espere.
Ils sont tous voz enfans, aimez les comme pere,
Soiez doux & courtois, non de sang affamé.
Soulaigez vostre peuple, & vous serez aimé
Des hommes & de Dieu, Dieu d'en haut vous regarde,
Et à voz actions les hommes prennent garde.
Esprouvez par effect voz serviteurs loyaux,
Et ne changez jamais les vieux pour les nouveaux.
Ne mesprisez personne, & vous souvenez, Sire
Qu'un subject mesprisé peut gaster un Empire.
Vousmesmes, voz combats en personne achevez,
Une telle corvée au peuple vous devez.
N'avancez trop les grans, que l'orgueil ne les dompte,
Un subject trop superbe à son maistre fait honte.
Depeschez voz paquetz en trompant le sommeil,

Soyez de bon matin le premier au conseil,
Pour ouyr de chacun la plainte & la misere,
Cherissez vostre frere, honorez vostre mere,
Caressez vostre sœur, ne soyez gouverné
Par hommes dont le sang obscurement soit né. [12]
Ne soiez point moqueur, & les fautes des autres
Permettez, s'il vous plait qu'on permette les vostres.
Le faillir est commun, commune est la vertu,
De mesme peau que nous vostre corps est vestu,
Vous ne beuvez nectar, ny mangez ambrosie,
Vous filez comme nous une pareille vie.
Nous differons d'un point qu'il vous faut accorder,
C'est qu'à nous l'obeir, à vous le commander.
Aimez les estrangers : mais donnez les offices,
Estatz & dignitez, presens & benefices,
A voz propres subjects : le subject est marry
Quand il voit l'estranger du bien propre nourry.
Aux heures de loisir esbattez vous à lire,
Lisant vous apprendrez ce qu'on n'ose vous dire.
Le papier se defend pour son antiquité :
Et l'homme craint tousjours à dire verité.
Aimez comme un grand Roy tout honneste exercice,
Soiez ensemble grave & doux en la justice,
Non des fautes d'autruy criminel rechercheur.
Mais quoy ? je fais icy l'office d'un prescheur,
Ma langue se taira, voz sermons ordinaires,
La complainte du peuple, & voz propres affaires,

250. *P-87 A la place de ce vers on lit les quatre que voici* : Mais quoy ? Prince invaincu (*78-87* inveincu), le sort ne m'a fait estre Si docte que je puisse enseigner un tel maistre. En discours si hautains je ne doy m'empescher [1], Et ne veux faire icy l'office de prescher

1. M'embarrasser, sens déjà vu aux t. IX, p. 41, vers 216 et XI, p. 64, vers 25.

Vous prescheront assez, le papier seulement
S'en va vous saluer, pour savoir humblement
De vostre Majesté, si vous son nouveau maistre
Le pourrez par sa Muse encores recognoistre.
Il n'a pas l'Italie en poste traversé, [13]
Sur un cheval poussif [1], sanglant & harassé,
Qui a cent fois tombé son maistre par la course,
Il n'a vendu son bien à fin d'enfler sa bourse,
Pour vous aller trouver & pour parler à vous,
Pour vous baiser les mains, embrasser les genoux,
Cortizer, adorer, il ne le sauroit faire,
Son humeur fantastique est aux autres contraire.
Ceux qui n'ont que le corps sont bons pour tel mestier,
Ceux qui n'ont que l'esprit ne le sauroient porter :
Toutesfois sans courir ny bouger d'une place
Il est asseuré d'estre en vostre bonne grace,
Encor le desespoir ne l'a pas combatu,
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.
S'il vous plaist l'appeller, sans farder une excuse
Il vous ira trouver avec la mesme Muse,
Dont il chanta Henry, son Charles, & aussi

253. *P-87* ce papier
254. *P-87* & sçavoir
258. *P-87* suant & harassé
259. *P graphie* tumbé (*78-87 graphie primitive*)
260. *P graphie* affin (*78* afin *84-87* à fin)
262. *P-87* embrasser voz (*84-87* vos) genoux
263. *P-78 graphie* Courtizer/*84* Prosterner/*87* Adorer vostre face
265. *P-87* sont nez pour tels mestiers
266. *P-87* ne les font volontiers
267. *P-87* & sans changer de place
269. *P On lit* ne l'u pas combatu (*éd. suiv. corrigent*)
271. *P On trouve une virgule après* excuse, *ce qui change sensiblement la signification* (*éd. suiv. corrigent*)

1. Non pas par maladie ou vieillesse, mais essoufflé par une course rapide.

Vous à present son Roy des Muses le soucy,
Ou si vostre faveur à ce coup il n'essaie,
Il fera comme fait un cassé mortepaye [1],
Qui confinant ses jours dans quelque vieux chasteau
Apres avoir pendu ses armes au rateau,
Inutile à soymesme enrouille de paresse
Avecques son harnois les ans de sa vieillesse.

Sonnet à la Royne de Navarre [2]

Princesse que le ciel, les dieux & la nature
Ont faict femme de Roy, sœur, & fille de Roy [3],
Ont orné de beauté, de constance & de foy,
Pour vous faire honorer sur toute creature,
S'il vous plaist de mes vers presenter la lecture
Au Roy mon nouveau maistre, à qui mon tout je doy,
Recommander ma Muse, & luy parler de moy,
Vous serez ma Deesse, & moy vostre facture [4].

275. *78-87* Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye

276. *L On lit* Il sera

276-277. *P-87* Il sera cazanier comme un vieil Morte-paye, Qui renferme ses jours (*78-87* sa vie) en quelque vieil chasteau

278. *P-84* Paresseux, acrochant (*84* accrochant)/*87* Accrochant, paresseux

279. *L On lit* enrouillé/*P* Inutile à soy-mesme, & rouille/*78-87* Au pays (*et* païs) inutile, & veincu (*87* moisi) de paresse

280. *P* Aupres de son harnois confine sa vieillesse/*78-87* Pres de son vieil harnois confine sa vieillesse

---

1. Il restera chez lui comme un vieux soldat retraité. Comparaison déjà vue dans la *Nouvelle Continuation des Amours*, au t. VII, p. 231, vers 11 et suiv.

2. Ce sonnet a paru en 1575 à la suite du *Discours au Roy*... V. ci-dessus la première note de ce poème. Au vers 3, on lit bien *constance*, et non pas *confiance*, que donne l'édition Marty-Laveaux.

3. Femme de Henri de Bourbon, roi de Navarre ; sœur de Charles IX et de Henri III ; fille de Henri II.

4. C.-à-d. votre créature ; mais ce mot était déjà à la rime du vers 4.

J'ay chanté vostre frere [1], & vostre Vandomois [2],
Sur la fin de l'esté au declin des beaux mois,
Seule vous invoquant pour ma Muse eternelle,
Voulant de mon païs la Muse rechercher,
Tellement qu'il n'y a bois, antre, ny rocher,
Qui ne vous deifie, & qui ne vous appelle [3].

1. Charles IX, ou Henri III.

2. Ronsard pouvait parler ainsi, Margot ayant épousé en 1572 Henri de Navarre, qui était duc de Vendôme.

3. Ronsard a encore chanté cette princesse dans une ode *A mes Dames*, t. VII, p. 75-80 ; et ci-après dans la *Charite*, dans l'élégie *Ce Dieu qui se repaist...*, et dans deux sonnets : *Roy de vertu...* et *Comme de cent beautez...*

LES

ESTOILLES A MONSIEVR DE PIBRAC,

ET DEVX RESPONSES A DEVX Elegies enuoyées par le feu Roy Charles à Ronſard, Outre, vne Ode à Phœbus, pour la ſanté dudit ſeigneur Roy.

Puis vn diſcours au Roy Henry troiſieſme à ſon arriuée en France.

Par P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois.



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enſeigne de ſainct Claude.

1575.

Auec priuilege du Roy.

Fac-similé du titre de la première édition.



Les Estoilles envoyées à Monsieur de Pibrac en Polonne [1]. [Aij]

Ode.

O, des Muses la plus faconde
Ma Calliope conte moy
L'influs des Astres, & pourquoy
Tant de fortunes sont au monde.
    Discourant mille fois
    Ensemble par les bois,
    Emerveillés nous sommes
    Des flambeaux de la nuict,

ÉDITIONS : *Les Estoilles...* plaquette 1575 ; *Œuvres* (Odes, 5e livre) 1578 ; (Hynnes, 1er livre) 1584 et 1587.

Titre. *78* Les Estoilles, envoyées à Monsieur de Pibrac en Poulongne. Ode XXXV/*84-87* Hynne (*87* L'Hynne X) des Estoilles, au Sieur de Pibrac.

---

1. Cette pièce fut composée dans l'un des premiers mois de 1574, alors que Guy du Faur, sieur de Pibrac, avocat général au parlement de Paris, était à Cracovie comme chancelier et interprète de Henri d'Anjou, devenu roi de Pologne. Elle lui fut expédiée par les soins de Huraut de Cheverny, chargé par le prince Henri de veiller à ses intérêts à Paris durant son séjour en Pologne et de lui faire envoyer les courriers. Voir l'Introduction.

Et du change qui suit
La nature des hommes [1].

Chante moy du ciel la puissance,
Et des Estoilles la valeur,
D'où le bon-heur & le mal-heur
Vient aux mortelz dés la naissance.
Soit qu'il faille deslors
Regarder que noz corps
Des mottes animees,
Et des arbres crevés [Aij v°]
Nasquirent eslevés,
Comme plantes semees [2] :

Soit qu'on regarde au long espace
De tant de siecles empanés [3],
Qui legers de pieds retournés
Se suyvent d'une mesme trace
On cognoistra [4] que tout
Prend son estre & son bout
Des celestes chandelles,
Que le Soleil ne void
Rien ça bas qui ne soit
En servage sous elles.

De là, les semences des fleuves
Sortent & rentrent dans la mer :

1. L'idée de cette pièce est venue à Ronsard du spectacle de « l'étoille nouvelle » qui brilla après la Saint-Barthélemy, de novembre 1572 à mars 1574. Voir l'Introduction. Cependant il y a paraphrasé un hymne de Marulle, *Stellis* (sauf dans les vers sur Coligny et les deux strophes de la fin), ce qu'il avait déjà fait en 1555 pour une partie de l'*Hymne des Astres* (cf. mon t. VIII, p. 151 et suiv.).
2. Cf. la pièce des *Armairies*, début, au t. XII, p. 238-239.
3. Graphie phonétique, pour empennés, c.-à-d. munis d'ailes.
4. On discernera, on se rendra compte (sens du latin *cognoscere*).

De là, les terres font germer
Tous les ans tant de moissons neuves :
De là, naissent les fleurs,
Les glaces, les chaleurs,
Les pluyes printanieres :
De là, faut que chacun
Souffre l'arrest commun
Des Parques filandieres [1].

En vain l'homme de sa priere
Vous tourmente soir & matin,
Il est trainé par son destin,
Comme est un flot de sa riviere,
Ou comme est le tronçon
D'un arraché glaçon, [Aiij]
Qui roule à la traverse,
Ou comme un tronc froissé
Que le vent courroucé
Culbute à la renverse.

Bref les humaines creatures
Sont de Fortune le jouët :
De sus le rond de son rouët
Elle tourne noz avantures [2].

44. *87* la riviere
46. *87* D'un roc ou d'un glaçon
53. *78-87* Dans les retours
54. *78-87* Va devuidant noz avantures

1. Les trois Parques, qui, dans l'imagination des Anciens, filaient la vie humaine : Clotho, tenant la quenouille, présidait à la naissance ; Lachésis tournait le fuseau ; Atropos, coupant le fil, déterminait la mort. La Fontaine les appellera encore « les Sœurs filandières » (*Fables*, V, 6).

2. On représente plutôt la Fortune volant sur une roue ; ici elle est assimilée à une fileuse, dévidant le fil de notre destinée sur un rouet.

Le sage seulement
Aura commandement
Sur vostre espaisse bande,
Et sur vous aura lieu [1]
L'homme sainct qui craint Dieu,
Car Dieu seul vous commande.

Nostre esprit, une flame agile
Qui vient de Dieu, depend de soy,
Au corps vous donnez vostre loy,
Comme un potier à son argille [2].
Du corps le jour dernier
Ne differe au premier
C'est une chaisne estrainte [3] :
Ce qui m'est ordonné
Au poinct que je fu né
Je le suy par contrainte.

L'un meurt au mestier de la guerre
Noirci d'un poudreux tourbillon,
L'autre pousse d'un aiguillon
Les bœufz au travail de sa terre. [Aiij v^{o}]
L'un vit contre son gré
Pressé d'un bas degré,
Qui tend à chose haute [4],
Le mal est defendu [5],

1. Se placera au-dessus de vous, vous dominera.

2. Chaque fois que Ronsard aborde la question du déterminisme, il laisse place à la liberté morale. Quant à la comparaison du potier, il l'avait déjà faite dans le « Discours à Mons^{gr} le duc de Savoie » (t. IX, p. 158), d'après saint Paul, *Ep. aux Romains*, ch. IX, versets 20 et suiv.

3. Notre corps est organisé de la même façon à son dernier comme à son premier jour, c'est un enchaînement serré.

4. C.-à-d. alors qu'il a l'ambition de s'élever dans l'échelle sociale.

5. Comprendre : Le mal, donc le malfaiteur, trouve des défenseurs.

L'innocent est pendu
Qui ne feit jamais faute.

Telle est du Ciel la loy certaine
Qu'il faut souffrir & non forcer [1] :
Le bon soldat ne doibt passer
Le vouloir de son Capitaine.
L'un perd dés le berceau
L'usage du cerveau
Avorton inutile,
L'autre de vent repeu
Devient le boutefeu
D'une guerre civile.

L'un de la mer court les orages
Enfermant sa vie en du bois,
L'autre, pressant le Cerf d'abbois
Devient Satyre des bocages.
L'un sans peur de meschef
Bat d'un superbe chef
Le cercle de la Lune,
Qui tombe outrecuidé [2]
Pour n'avoir bien guidé
Les brides de Fortune [3].

L'un valet de sa panse pleine,
Pourceau d'Epicure otieux [4],

1. Cette loi, il faut la supporter et non chercher à la violer.
2. Ayant eu trop de confiance en lui-même.
3. Cette strophe contient des souvenirs du poète Horace, passant en revue les divers goûts et occupations des hommes, *Carm.* I, I. Les vers 96-97 notamment rappellent l'expression hyperbolique qui termine l'ode latine :

Sublimi feriam sidera vertice.

4. Encore un souvenir d'Horace, se qualifiant ainsi lui-même, *Epicuri de grege porcum* (*Epist.* I, IV, fin).

Mange en un jour de ses Ayeux [Aiiij]
Les biens acquis à grande peine.
Ce guerrier qui tantost
Terre & mer d'un grand Ost
Couvroit de tant de voiles [1],
Court de teste & de nom
Pendille à Mont-faucon :
Ainsi vous plaist, Estoilles [2].

Et toutesfois loing des miseres
Qu'aux mortels vous versez icy,
Vous mocquez de nostre soucy
Tournant voz courses ordinaires,
Et n'avez peur de rien
Tant que le fort lien
De la saincte Nature
Tient ce monde arresté,
Et que la magesté
Du grand Juppiter dure [3].

1. « Voiles se prend icy pour estandars et pour voiles de navires » (note de Ronsard). Quant au mot *ost*, il est synonyme d'*armée*. On lit la même note en 1578 et en 1584, mais elle est absente en 1587.

2. Ce guerrier n'est autre que l'amiral Gaspard de Coligny, chef militaire des huguenots, assassiné, décapité, puis suspendu au gibet de Montfaucon, les 23-24 août 1572. Le ton léger dont Ronsard en parle ici n'étonne pas quand on vient de lire certaines pages que lui ont inspirées les guerres civiles (voir par ex. le *Chant triomphal pour jouer sur la lyre*, la *Priere à Dieu pour la victoire* et l'*Hydre desfait*) ; mais il contraste fort avec celui des pièces antérieures, célébrant les « vertus » et les « gestes » du même personnage (voir par ex. t. VIII, p. 78 et 293). Au reste, d'autres catholiques, qui plus tard seront comme Ronsard du parti des Politiques, jouaient alors cruellement sur le nom de Coligny ; voici, entre autres, un distique d'Estienne Pasquier que P. de l'Estoile rapporte dans ses *Mémoires* (éd. citée, t. XII, p. 384) :

Sic fatis placuit, nomen et omen ut esset
Igneus in vita, ligneus interitu.

3. De Dieu le Créateur, qui « seul commande aux estoiles » (v. ci-dessus, vers 59-60).

Du Ciel les ministres vous estes
Et agreable n'avez pas
Qu'un autre face rien ça bas
Ny là haut, si vous ne le faictes.
Astres qui tout voyez,
Ou soit que vous soyez
Des bosses allumees,
Ou des testes de cloux
Ardantes de feu roux
Dans le Ciel enfermees :

Je vous salue, heureuses flammes
Estoilles filles de la Nuict, [Aiiij v°]
Et ce Destin qui nous conduit,
Que vous pendistes à nos trames.
Tandis que tous les jours
Vous devidez voz cours
D'une dance aetheree :
Endurant je vivray,
Et la chance suyvray
Que vous m'avez livree [1].

Gardez des François la colonne
Soubs qui renaist l'antique foy [2],
Gardez sa mere & ce grand Roy
Esleu par vous en la Poulonne [3].

136. *78-87* devuidez
137. *84-87* etherée

1. A rapprocher de l'*Ode des Estoiles* d'Am. Jamyn ; v. la thèse sur ce poète par Th. Graur (Paris, 1929), p. 121 et suiv.

2. Le roi Charles IX, dont la santé était déjà chancelante (v. ci-après l'*Ode à Phœbus*).

3. Catherine de Médicis et son troisième fils, Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne en mai 1573.

Et faictes que Pibrac
Qui a suyvi le trac
De la douce Hippocrene [1],
Des peuples Poulonnois
Bien tost aux champs François
En santé s'en revienne.

Pibrac, de la belle Garonne
Le docte eloquent nourrisson,
Dont au ciel vole la chanson
Quand il nous chante sa Bocconne [2].
Gardez le Gast aussi
Des Muses le souci,
De Mars & de Cyprine [3],
Et faictes que le dard
Du Scythique soldard
N'entame sa poictrine [4].

FIN

1. Qui est monté au Parnasse et y a bu à la source Hippocrène, inspiratrice des poètes. — Pibrac, en effet, fut aussi célèbre comme poète que comme magistrat : il a laissé, outre les fameux *Quatrains* publiés à Paris en 1574 et leur *Continuation* en 1575, un long poème sur les *Plaisirs de la vie rustique*, dédié à Ronsard en 1573, des sonnets sur divers sujets, un dialogue sur la mort de Bussy d'Amboise et des stances. Toutes ces pièces ont été réimprimées par A. Lemerre, avec une Notice par Jules Claretie en 1874. Voir Henri Guy, *Les Quatrains de Pibrac*, étude publ. dans les *Annales du Midi*, t. XV et XVI, Toulouse, Privat, 1904, et la thèse d'A. Cabos, *Pibrac*, 1922.

2. Né à Toulouse en 1529, Pibrac y fut l'élève de Pierre Bunel, puis de Cujas ; lui-même y enseigna la jurisprudence, en même temps qu'il s'y distinguait comme avocat ; puis il devint Conseiller au Parlement et « Juge mage » de la cité de Toulouse. — Quant à « sa Boccone », c'est une forêt qui dépendait de la seigneurie de Pibrac aux environs de Toulouse ; il la salue au début des *Plaisirs de la vie rustique.*

3. La déesse Vénus, adorée à Cypre (= Chypre).

4. Le capitaine Louis Béranger du Gast, ou du Guast, gentilhomme Dauphinois, favori du duc Henri d'Anjou, qu'il suivit en Pologne. Il fut assassiné dans sa maison en octobre 1575. Cf. les *Mémoires* de

Vers du Roy Charles IX. à P. de Ronsard.

Ronsard, je cognois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois :
Mais pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer tousjours d'apprendre en Poësie :
Et pource j'ay voulu t'envoyer cest escrit
Pour enthousiazer ton phantastique esprit [1].
Doncq ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage :
Il faut suivre ton Roy qui t'aime par-sus tous
Pour les vers qui de toy coulent braves & dous :
Et croy, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise [2].

P. de l'Estoile, éd. citée, t. I, p. 92 ; de Brantôme, éd. Lalanne, t. V, p. 334 ; et de Marguerite de Valois, qui le détestait, et pour cause, éd. Lalanne, p. 18, 41 et suiv., 79. P. Champion a donné son portrait dans *Ronsard et son temps*, p. 360. — Ronsard ne l'a pas seulement loué ici ; il lui avait témoigné de l'amitié dès 1569, en lui dédiant son poème de l'*Amour oiseau* ; v. mon t. XV, p. 206. C'est en faveur de B. Du Gast qu'il a écrit les *Sonnets et Madrigals pour Astrée* ; voir l'Introduction. — Sur la maison et l'entourage de Henri d'Anjou en Pologne, consulter P. Champion, *Henri III roi de Pologne*, 1944, t. I, p. 303 et suivantes.

1. C.-à-d. pour enthousiasmer ton imagination. La graphie du verbe et de l'adjectif vient de leur origine grecque.

2. Les vers 7, 8 et 11 permettent de dater cette épître du roi et la réponse de Ronsard. Voir ci-dessus l'Introduction. Sur cet échange de vers entre Charles IX et Ronsard, voir P. Laumonier, *Vie de Ronsard de Claude Binet*, p. 26 et 165-166 ; mais le texte intégral des vers du roi, qu'on donne ici pour mieux éclairer la réponse de Ronsard, date de 1578, et non pas de 1584, comme il est dit à la page 166 de la *Vie*.

Responce à une Elegie du feu Roy Charles Neufiesme, envoyée à Ronsard, qui se commence, [B]

Ronsard, je cognois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roy la voix.

CHARLES, en qui le ciel toutes graces inspire,
Qui as un cœur plus grand que n'est grand ton Empire,
Une ame prompte & vive, un esprit genereux,
De vertus, de sçavoir & d'honneur desireux,
Qui gaignes tes ayeux [1] d'un aussi long espace
Que l'Aigle les oyseaux, qui jamais ne se lasse
De voler sur la nuë approchant du Soleil.
Ainsi passant les tiens tu n'as point de pareil
Que François ton grand pere [2] : & si l'honneste honte
Le vouloit, je dirois que Charles le surmonte,
D'autant que nostre siecle [3] est meilleur que le sien,

ÉDITIONS : *Les Estoilles*... plaquette, 1575. *Œuvres* (Poëmes, livre I) 1578 ; (Vers du Roy Charles IX) 1584, 1587.

Titre. *78-87* Response aux vers precedens du feu Roy Charles neufieme

4. *78-87* De vertus, de science et d'honneur amoureux

5. *78-87* Qui passes tes ayeux

6-7. *78-87* Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne se lasse En volant outre l'air d'approcher le Soleil

8. *78* Ainsi gaignant les tiens/*84-87* Ainsin entre les Rois

10. *78* que ton cœur le surmonte/*84-87* *texte primitif*

---

1. Qui dépasses tes ayeux. Au vers 8, le mot *passant* a le même sens.

2. François Ier, dont Ronsard a plus d'une fois fait l'éloge (v. par ex. t. VI, p. 33 et X, p. 32).

3. Notre époque (sens du latin *saeculum*).

Et que le temps present vault mieux que l'ancien, [B v°]
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,
Et tu es tout sçavant en la fleur de jeunesse.
Car si ta Majesté (apres le soing commun
Qu'elle prend du public, & d'escouter chacun,
Et de bailler à tous une facile entrée
Soit en prose ou en vers quelquefois se recrée,
Donnant un peu relasche à ton divin esprit,
Qui monstre sa vigueur en monstrant son escrit,
Et qui rien que parfaict ne medite ou compose,
Ronsard te cede en vers, & Amyot en prose [1],
Et suis marry d'avoir si longuement vescu
Des Muses le mignon, pour estre ainsi vaincu [2].
N'estoit ce pas assez de m'avoir en cent sortes
Monstré l'affection que maistre tu me portes,
Sans encor me vouloir desfier en mon art,
Et en ryme appeller au combat ton Ronsard,
Descouvrant contre moy la fureur de ton stile [3] ?
Ainsi le grand Auguste escrivoit à Virgile.
Virgile qui l'esprit de son maistre suyvoit,
Pour luy donner plaisir luy contre-rescrivoit.
Tu m'as donné des vers tres magnanime Prince,

17. *84-87* Permettant à ton peuple
18. *84-87* pour plaisir se recrée
19. *84-87* quelque relasche
20. *84-87* Qui se monstre soymesme
21. *84-87* Et rien s'il n'est parfait
24. *84-87* Au giron des neuf Sœurs
28. *87* Et en vers

---

1. Amyot figure ici comme ayant été précepteur de Charles IX. Cf. P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 206, qui renvoie à Brantôme, éd. Lalanne, V, p. 282 et suiv.
2. Ces deux vers seront contredits, ou trouveront leur contrepartie ci-après, à la fin de la seconde *Responce*.
3. La verve, l'inspiration de ton style.

Affin qu'en imitant ton exemple j'apprinsse
Que peult un cœur superbe [1], & pour avoir aussi
Tousjours l'esprit touché d'un vertueux soucy.
  Toutesfois te jouant, grand Monarque de France,
Tu as plus avancé que ta plume ne pense.
Car tes faits quelque jour par le temps periront,
En mon livre à jamais tes beaux vers se liront, [Bij]
Que je veux engraver pour ma plus haute gloire
Sur l'autel le plus sainct du temple de Memoire [2],
Affin de faire apprendre à la posterité
Que Ronsard a vescu regnant ta Majesté [3] :
Et que ta Majesté dessous elle a vu naistre
Sa Muse qui se plaist de servir un tel maistre.

FIN

41. *78* Pour plus hautaine gloire/*84-87* environnez de gloire
43. *78-87* Pour mieux faire cognoistre
44. *87* Qu'en France j'ay vescu
46. Ma Muse

---

1. Ce que peut un cœur généreux.

2. Ronsard a rempli sa promesse dans l'édition collective de 1578, où il publia intégralement les deux épîtres de Charles IX, ainsi que dans celle de 1584. Toutes les éditions posthumes les ont aussi reproduites en entier.

3. C.-à-d. sous le règne de ta Majesté (latinisme). Les deux vers suivants n'expriment pas la vérité historique, car la Muse de Ronsard est née bien avant le règne de Charles IX.

Vers du Roy Charles IX. à Ronsard

Ronsard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
Je serois bien content d'avouër par escrit
Qu'il sympathiseroit en mal avec le mien,
Et qu'il seroit malade aussi bien que le tien [1].
Mais lors que ta vieillesse en comparaison ose
Regarder ma jeunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon jeune Printemps :
Car en ton froid Hyver rien de verd n'est dedans.
Il ne te reste rien qu'un esprit grand & haut,
Lequel comme immortel jamais ne te defaut.
Or donc je te diray que bien-heureux serois,
Si de ton bon esprit un rayon je tirois,
Ou bien que, sans t'oster rien du tien si exquis,
Par estude & labeur un tel m'estoit acquis.
Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien,
Mais mon corps est plus jeune & plus fort que le tien.
Par ainsi je conclu qu'en sçavoir tu me passe',
D'autant que mon Printemps tes cheveux gris efface [2].

1. Ce quatrain est équivoque par l'emploi du pronom *il* au vers 3 et au vers 4 avec une signification différente. Je le comprends ainsi : Si ton vieux corps était aussi alerte que ton esprit, je reconnaîtrais volontiers qu'en cas de maladie il y a sympathie entre ce corps et le mien, et que le mien peut estre malade aussi bien que le tien.

2. Selon le Père Matthieu, *Remarques d'Estat sur la vie et les services de M. de Villeroy*, 1618, p. 18, ces vers (pour le moins maladroits) auraient été dictés à Nicolas de Neuville.

Responce à une autre Elegie [Bij v°]
de sadicte Majesté, qui se commence :

Ronsard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
Je serois bien content d'avouër par escrit.

Charles, tel que je suis, vous serez quelque jour.
L'age vole tousjours sans espoir de retour,
Et comme hors des dents la parolle sortie
Ne retourne jamais apres qu'elle est partie,
Ainsi l'age de l'homme apres qu'il est passé,
Ne retourne jamais quand il nous a laissé.
Voyés au mois de May sur l'espine la rose,
Au matin un bouton, à vespre elle est esclose,
Sur le soir elle meurt : ô belle fleur, ainsi
Un jour est ta naissance & ton trespas aussi [1].
Si villes, si cités de marbres estoffees,
Si Empires, si Roys, si superbes Trophees
Vieillissent, je puis bien en imitant le cours

Éditions : *Les Estoilles*... plaquette, 1575. *Œuvres* (Poëmes, livre I) 1578 ; (Vers du Roy Charles IX) 1584, 1587.

Titre. *78-87* Response aux vers precedens dudit feu Roy Charles IX.
5. *84-87* Ainsi l'age qui fuit par les siecles cassé
11. *87* Si chasteaux
12. *87* Si tant de vaillans Rois annoblis de trofées

---

1. Souvenir d'Ausone, idylle xiv. Cf. l'ode à Cassandre, *Mignonne, allons voir si la rose* (t. V, p. 196). — Blanchemain, ayant trouvé ce quatrain cité isolément, a cru qu'il était inédit et l'a publié comme tel, d'abord en 1855 dans son recueil d'*Œuvres inédites* de Ronsard (Paris, Aubry), p. 159, puis dans son édition des *Œuvres*, t. VIII, p. 129 ; Marty-Laveaux a commis la même erreur dans son édition, t. VI, p. 432.

De Nature descroistre & voir vieillir mes jours [1].
Je vous passe, mon Roy, de vingt & deux annees [2].
Mais les vostres seront si soudain retournees,
Qu'au prix du long sejour que faict l'eternité [3]
Qui les siecles devore en son infinité,
Vingt, trente, quarante ans, un petit grain ressemblent
Au prix d'un grand monceau, où tant de grains s'assemblent [4].
Et l'homme qui est mort hier ou aujourdhuy, [Biij]
Quant à l'éternité est mort comme celuy
Qui mourut au deluge en l'eau desmesurée.
» Tout terme qui finist [5], n'a pas longue durée :
Et soit tost ou soit tard, il fault voir le trespas,
Et descendre au parquet des Juges de là bas [6].
Heureux, trois fois heureux, si vous contiez mon age [7],
Vous seriez delivré de l'importune rage.
Des chaudes passions dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps lui eschauffe le sang.

19-23. *78-87* Vingt, trente, quarante ans accomparez ressemblent (*87* voire cent mille semblent) Un grain pres d'un monceau où tant de grains s'assemblent : Et qui meurt ce jourd'huy, soit riche ou souffreteux, Quant à l'Éternité, meurt à l'égal de ceux Qu'engloutist le Deluge en l'eau demesurée

27. *78-87* Si vous aviez

1. Souvenir de Sulpicius, lettre à Cicéron sur la mort de sa fille, Tullie ; *Epistulae ad familiares*, IV, v, surtout le passage : Quae res mihi non mediocrem consolationem...

2. Ronsard se rajeunit ici. Il y avait entre Charles IX et lui non pas 22 ans de différence, mais près de 26 ans, si le poète est né en septembre 1524, le roi étant né en juin 1550.

3. En comparaison de l'éternité ; même sens ci-après, vers 20 et 68.

4. Souvenir d'Horace, *Epist.*, II, I, 47 « ratione ruentis acervi ». — Cf. Bossuet, *Elévation sur la brièveté de la vie* : « Ma vie est de quatre vingts ans tout au plus... Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme de temps ! » [R. L.].

5. Toute chose ou tout être qui a un terme.

6. Des juges des Enfers, Eaque, Minos et Rhadamante.

7. Si vous aviez mon âge (contiez = comptiez). Ici commence un éloge de la vieillesse, qui rappelle le *De senectute* de Cicéron.

De là l'ambition, de là la convoitise,
De là vient la chaleur que Venus nous attize,
Et l'ire qui abbat le Fort de la raison,
Ennemis incognuz au bon pere grison.
Vous verriez, mon grand Prince, en barbe venerable
Voz enfans bien appris autour de vostre table,
Comme jeunes Lauriers [1] : & Monarque puissant,
Vous verriez dessous vous le peuple obeissant,
Vostre espargne fournie, & voz villes Françoises,
Terre, havres & portz loing de civiles noises,
Riches d'honneur, de paix & de biens plantureux,
Et vieillard vous seriez plus qu'en jeunesse heureux.
Il ne faut estimer que la mere Nature
Les saisons des humains ordonne à l'avanture,
Comme un meschant joueur de Comedies faict
Le premier acte bon, le dernier imparfaict.
Elle compose tout d'une meure sagesse.
Si la jeunesse est bonne, aussi est la vieillesse.
La jeunesse est gaillarde & discourt librement, [Biiij v°]
La vieillesse a raison, esprit & jugement :
L'une a l'opinion, & l'autre a la prudence,
L'une ayme oyseaux & chiens, amour, chevaux & dance,
L'autre ayme le bon vin, le bon lict, le bon feu.
Ainsi toute saison differe de bien peu,
Et presque l'une à l'autre à l'egal se rapporte :

34. *78-87* incognuz du
36. *78-87* Vostre race Royale
40. *78-84* Terres/*87* Marchez
45. *78-87* Comme un meschant Comique en son theatre fait
50. *78-87* Vieillesse a la raison
51. *84-87* & l'autre la prudence
55-56. *On lit en 75* : à l'egal se rapporte Chacune à son plaisir, *corrigé d'après 84.*

1. Psaume CXXXVII : Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.

Chacune a son plaisir, mais de diverse sorte.
Pourquoy, en vous moquant me faictes vous ce tort
De m'appeller voisin des ombres de la mort,
Et de me peindre aux yeux une fin si prochaine,
Quand de mon chault esté je ne sors qu'à grand peine,
Je n'entre qu'en automne, & ne peux arriver
De quinze ou de seize ans aux jours de mon hyver,
Et vous puis (si le ciel à ma vie est propice)
Faire encor pour le moins vingt bons ans de service
Et quand le corps seroit de trop d'age domté,
L'age ne peult forcer la bonne volonté.
De force & de vigueur malgré moy je vous cede.
L'escorce au prix de vous, non la fleur, je possede,
Et si vous cede encore en genereux esprit
Qui m'appelle au combat par un royal escrit.
Et bref, s'il vous plaisoit un peu prendre la peine
De courtiser la Muse, & boire en la fontaine
Fille de ce cheval qui fit sourcer le mont [1],
Tout seul vous raviriez les lauriers de mon front,
Un second Roy François [2] : de là viendroit ma gloire.
» Estre vaincu d'un Roy c'est gaigner la victoire.

FIN

58. *87* De m'appeller Squelete & Laune [3] de la mort
62. *87* De vingt ans pour le moins
63. *84* Voire & puis/*87 texte primitif*
64. *87* Faire encore long temps agreable service
68. *87* Vous possedez la fleur, l'escorce je possede
69. *78-87* Et je vous cede
73-74. *87* Qui baigne d'Helicon les vergiers & le mont, Tout seul vous porteriez les Lauriers sur le front

---

1. Le cheval Pégase, Hippocrène, et le Parnasse.
2. Cf. ci-dessus, la première *Responce* au Roi, vers 9, texte et note.
3. *Laune* doit être une coquille pour *larve* (spectre) [R. L.].

ODE A PHŒBUS POUR GUARIR LE ROY CHARLES IX [1]. [Biiij]

Phœbus, soit que tu sois
Encore par les bois
Pasteur aupres d'Amphrise [2],
Vien t'-en guarir mon Roy,
Qui seul a soing de toy,
Et tes dons favorise [3].

Que ton enfant barbu [4]
Le Dictamon herbu
Cerche & la Panacée [5],

Éditions : *Les Estoilles...* plaquette, 1575. — *Œuvres* (Odes, 5e livre) 1578, 1584, 1587.

2-3. *78-84* Pasteur parmi les bois Ou sur les bords d'Amphrise

4-6. *78-84* O Prince escoute moy, Vien-t'en guarir mon Roy, Qui seul te favorise

1-6. *87* Soit que tu sois fleuteur, O Phebus, ou pasteur Dessus les bords d'Amphryse, Ou herbeur, entens moy, Viens-t'en guarir mon Roy, Qui seul te favorise

7-10. *78-87* Apporte à ceste fois Le dictamon Cretois Aveq' la panacée, Herbes qui font aux corps

---

1. Cette ode fut composée soit à la fin de 1573, soit au début de 1574 ; car Charles IX fut atteint dès l'automne de 1573 de la maladie de poitrine qui l'emporte le 30 mai de l'année suivante.

2. Souvenir de Virgile, *Georg.*, III, 2 : Pastor ab Amphryso. L'Amphrise, fleuve de Thessalie, sur les bords duquel Phœbus fut condamné à faire paître les bœufs du roi Admète. Cf. l'*Alceste* d'Euripide, début.

3. *Seul* a ici, comme en maints endroits, le sens de : plus que tout autre, car Charles IX n'était pas le seul à favoriser les poètes « nourrissons de Phœbus ». — Huguet ne mentionne pas *herbeur*.

4. L'enfant barbu de Phœbus ne peut être ici qu'Esculape ; déjà vu au t. IV, p. 153. Cf. Ovide, *Métam.*, XV, 656.

5. Le dictamon, c'est la plante que Vénus alla cueillir sur le mont Ida en Crète pour guérir les blessures de son fils Enée (*En.* XII,

Simples qui font aux corps
Des hommes qui sont morts
R'entrer l'ame passée.
Un subject au trespas [1]
Guarir ne le doit pas,
Presomption est vice,
Vien donque, en ce lieu,
C'est la raison qu'un Dieu [2]
Un autre Dieu guarisse.
Un petit Prince il n'est
D'une estroitte forest,
D'un port ou d'une ville,
Mais d'un païs guerrier
Des meilleurs le premier,
En richesse fertille.
Deux mers & mille portz, [Biiij v°]
Villes, cités & fortz,
Pleins de trafique estrange [3],
Mille fleuves de nom
Ne vont bruyant sinon
L'honneur de sa louange.
Vien, Prince aux beaux cheveux [4],
Guarir son mal fievreux,
Que sain on le remette :
Tu l'aymeras cent fois

30. *87* A leurs bords sa louange

---

412). La panacée est une herbe fabuleuse qui guérissait tous les maux, comme son nom l'indique. Callimaque la mentionne dans l'*Hymne à Phœbus*, vers 39-40, comme distillant des cheveux de ce dieu.

1. Un être mortel, comme l'est un médecin ordinaire.
2. La raison veut qu'un Dieu.
3. C.-à-d. avec les étrangers.
4. Traduction de l'épithète homérique εὐπλόκαμος.

Plus fort, si tu le vois,
Que tu ne feis Admete [1].
Par luy tu te soustiens.
C'est le support des tiens [2],
Son esprit il applique
A tes mestiers divers [3] :
Il honore les vers,
Il cherit la musique.
Ou je diray, Phœbus,
Que tu n'es qu'un abus [4],
Et que Junon severe
Se vangeoit à propos
De ne donner repos
A Latone ta mere [5].
Je te diray maçon [6],
Un berger, un garçon
Qui faict paistre les vaches,
Craignant d'estre envoyé
Aux enfers foudroyé,
Qu'yci bas tu te caches [7]. [C]
Qu'Hyacinthe tuas,
Quand le pal lui ruas

51. *78-87* Qui fis paistre

---

1. Cf. t. X, p. 230 et t. XV, p. 32.
2. De tes dévots, les poètes. Cf. ci-dessus, vers 5 et 6.
3. Sur les « divers mestiers » d'Apollon, v. Pindare, *Pyth.* V, str. 3, et Callimaque, *op. cit.*, vers 42-46.
4. Comprendre : Ou bien, si tu ne guéris pas mon roi, je dirai que nous nous abusons sur ton pouvoir.
5. Persécutée par Junon, Latone cherchait vainement un endroit où elle pût accoucher ; l'île de Délos, enfin, la reçut.
6. Allusion à la légende d'après laquelle Phœbus aida Amphion à bâtir Thèbes, et Neptune à construire les murs de Troie.
7. Allusion au rôle de berger que Phœbus fut astreint à jouer auprès d'Admète.

D'art, & non d'aventure [1],
Que tes bœufs justement
Te furent finement
Desrobez par Mercure [2],

Que Mercure vault mieux
Que toy entre les Dieux,
Pour jouër de la lyre :
Mercenaire valet,
Qui sçais un flageolet
Seulement faire bruire [3].

Mais si tu viens yci
Soulager le souci
De ses membres malades,
D'Ache, couvert le chef,
Je feray de rechef
Tes festes Carneades [4].

Je diray que tu es
Second des immortels [5]
Et du ciel l'interprete,
Du Laurier inventeur,

1. Je dirai que tu as tué Hyacinthe, quand tu lanças le disque dans sa direction, par malice et non par hasard. Cf. Ovide, *Métam.*, X, 174 sqq.

2. Je dirai que tu as mérité le vol de tes bœufs par Mercure, qui te les déroba finement.

3. Je dirai que Mercure, avec sa lyre, l'emporta sur toi, qui, comme berger d'Admète, ne jouais que du flageolet. Allusion à une rivalité entre ces deux dieux musiciens, dont parle Pausanias en ses *Bœotiques*.

4. Ces fêtes, que mentionne Pindare, *Pyth.* V, antistr. 3, et que célèbre Callimaque, *op. cit.*, vers 85-87, commencèrent à Sparte, d'où elles émigrèrent à Théra, l'une des Cyclades (aujourd'hui Santorin), puis à Cyrène en Lybie. Elles étaient nommées Carnées (Ronsard dit Carnéades pour la rime), en souvenir du devin Carnos, dont le meurtre fut vengé par une peste, qui ne put être arrêtée que par l'institution de ces fêtes annuelles, d'une durée de neuf jours. Cf. Athénée, livre IV, chap. 4.

5. Rimes phonétiques : on prononçait *tu és* et *immortés*.

Prophete non menteur,
Grand chantre & grand Poëte [1] :
Et qu'en jeune menton
Tu feis crever Pithon
Par ta fleche premiere [2], [C v°]
Et que tu feis cacher
Niobe en un rocher,
Vengeance de ta mere [3].
Je diray tes amours :
Que tu parois tousjours
Sans barbe ni vieillesse,
O des Mires le Roy [4] !
A Bacchus & à toy
Sert le don de Jeunesse [5].
Quitte-moy ton Delphos,
Ta Cyrrhe, ta Delos,
Des flots marins suyvie [6] :
Et vien astre luysant,
La santé conduisant,

80 et 82. *84-87 graphie* Tu fis

---

1. C'est à Delphes qu'Apollon rendait ses oracles. D'autre part, il guidait les évolutions des Muses au son de la lyre (v. mon t. V, p. 5, texte et note). Quant au laurier, il en fit l'inspirateur et l'ornement des poètes, en souvenir de son amour malheureux pour la nymphe Daphné.

2. Cet exploit de l'enfance d'Apollon sur le serpent Python, mentionné d'abord par Callimaque, *op. cit.*, vers 100-104, a été repris par Ovide dans ses *Métam.*, I, 438 sqq.

3. Sur la métamorphose de Niobé, pour s'être préférée à Latone, v. encore Ovide, *op. cit.*, VI, 146 sqq.

4. « Mires, médecins, vieil mot François » (note de Ronsard).

5. Apollon et Bacchus sont en effet représentés toujours jeunes et imberbes ; Tibulle les réunit par là (*Eleg.* I, IV, 37-38).

6. Delphes, Cirrha, Délos, villes où Apollon était plus particulièrement adoré. L'île de Délos, où la légende le faisait naître, passait pour avoir erré sur la mer, d'où l'expression « des flots marins suyvie ». Cf. Callimaque, *Hymne à Délos, passim.*

Nourrice de la vie [1].
Sans toy, douce Santé,
La force & la beauté
Sont manques de puissance.
Ni Empire ni bien
A l'homme ne sert rien
Sans ta douce presence.
La Jeunesse te suit,
Le Plaisir, le Deduit [2],
Dessous ton ombre vivent :
Tournois, joustes, chevaux,
Dames, chiens & oyseaux
Pour maistresse te suyvent.
Par toy se faict l'amour : [Cij]
Et le vin tout le jour
Par toy fume en la tasse :
Par toy le long festin,
Du soir jusqu'au matin,
Couvre la table grasse.
O Santé chasse-mal [3],
Par toy se faict d'un bal
La gaillarde entreprise,
Où te roulant parmy
Tu n'as point d'ennemy
Qu'une moustache grise [4].
Tout ainsi que l'esclair

1. Cette première partie est à rapprocher d'autres invocations au dieu guérisseur par Ronsard. Voir mes tomes I, p. 154 et V, p. 161.

2. Le jeu, le divertissement. Vieux mot français, comme ci-dessus le mot « mire ».

3. Cet adjectif composé traduit l'épithète grecque ἀλεξίκακος. On le trouve aussi dans un sonnet à Villeroy (ci-après parmi les *Sonets à diverses personnes*, s. LVI, vers 2), et dans les *Œuvres* de J. Ant. de Baïf (éd. Marty-Laveaux, IV, p. 438).

4. Les vieillards, qui envient la jeunesse.

Du Soleil prompt & clair
Passe par la verriere,
Passe dedans son corps [1] :
A ses membres peu fortz
126 Rends la vigueur premiere.
Descens donc de là hault,
C'est à ce jour qu'il fault
Que sain tu nous le rendes.
La France t'en loura,
Et chacun te voura [2]
132 Et temples & offrandes [3].

FIN

130-131. *78-87 graphie* lou'ra... vou'ra
132. *78-84* Prieres & offrandes/*87 texte primitif*

---

1. Passe (impératif) dedans le corps du roi Charles IX. Cette comparaison, d'origine théologique, avait déjà été employée par Ronsard dans l'hymne de la Justice (t. VIII, p. 67) ; cf. l'article de Dagens, *La métaphore de la verrière*, dans les *Mélanges M. Viller*, 1949) [R. L.].

2. Graphie phonétique, pour louera et vouera.

3. Cette invocation à la Santé divinisée (depuis le vers 97) rappelle une pièce de Cl. Marot, le *Cantique à la déesse Santé pour le Roy malade* (1539), et un hymne du néo-latin Flaminio *In bonam Valetudinem* (incipit : Diva funestis inimica morbis). Voir *Carmina quinque illustrium poetarum* (Venetiis, V. Valgrisius, M. D. XLVIII), p. 103-104.

ODE AU ROY CHARLES [Cij v°] LUY DONNANT UN LEON HEBRIEU[1].

Je vous donne pour voz estreines
L'Amour chanté par un Hebrieu [2],
Les Cieux & les terres sont pleines
De la puissance de ce Dieu.
Ils sont (ce me semble) deux freres [3],
Nature double les a faicts :
Ils ont aussi deux doubles meres,
Contraires en divers effects [4].

Éditions : *Les Estoilles*... 1575. — *Œuvres* (Odes, 5e livre) 1578, 1584, 1587.

---

1. Juda Abravanel, dit Léon l'Hébreu, naquit à Lisbonne. Lors de l'expulsion des Juifs espagnols et portugais en 1492, il se rendit avec son père à Naples, puis à Corfou et à Venise, où il exerça la médecine. Son ouvrage, d'inspiration platonicienne, parut en 1535 à Rome, puis en 1541 à Venise, sous ce titre : *Dialoghi di Amore, composti per Leone medico, di natione Hebreo, et di poi fatto christiano.* Les Aldes le réimprimèrent en 1543, 1549, 1552 et 1558. Ce sont trois dialogues entre Philon (l'Amant) et son amie Sophie (la Sagesse), sur l'essence, l'universalité et la nature de l'amour. Deux traductions en furent publiées à Lyon en 1551, l'une par Denys Sauvage (chez J. Roville), l'autre par Pontus de Tyard (chez J. de Tournes).

2. Cette odelette est donc une « estrenne », genre très cultivé par Cl. Marot. Sa composition remonte à la veille du 1er janvier 1573 vraisemblablement (voir mon Introduction). — Le mot Hebrieu ne comptait que pour deux syllabes.

3. L'amour physique et l'amour psychique, le premier instinctif et commun à tous les êtres de la création, le second raisonné et propre au genre humain.

4. Ce distique est très obscur, pouvant être interprété diversement. Notons seulement que, si les deux Amours ont chacun leur mère, Ronsard ne pouvait pas les dire « frères », à moins de donner à ce mot le sens large de proches parents ; que les philosophes anciens ont bien distingué deux Vénus, l'une terrestre (Cypris), l'autre

L'un a le Ciel pour son Empire
Qu'il peult esbranler de la main,
L'autre en la terre se retire,
Il vit de nostre sang humain.
L'un pousse les ames guidées
Aux belles contemplations,
A l'intellect & aux idées,
Purgeant l'esprit de passions.
L'autre à Nature est serviable,
Nous faict aymer & desirer,
Faict engendrer nostre semblable,
Et l'estre des hommes durer.
Il nous faict la paix & la guerre.
Mais s'il vous plaist de choisir mieux [1],
Prenez celuy qui est en terre,
Et laissez l'autre pour les dieux [2].

FIN

22-23. *78-87* Mais, mon grand Roy, pour choisir mieux, Prenez l'Amour qui regne en terre

---

céleste (Uranie) ; enfin que Ronsard lui-même a distingué dans la Vénus terrestre « la chaste Cyprienne », ou « Cyprienne sainte », qui préside aux unions conjugales (cf. t. I, p. 15 ; IX, p. 90) et l'autre, qui préside aux unions libres et qu'il a maintes fois célébrée.

1. Comparatif sur le superlatif relatif.

2. En un sonnet posthume, qui commence par : *Je n'aime point les Juifs*, éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 60, Ronsard reproche à Léon Hebrieu d'avoir enseigné un amour mensonger.

LE TOMDEAV
DE TRESILLVSTRE
PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE, DVCHESSE DE SAVOYE.

Enſemble celuy de treſauguſte & treſſaincte memoire, FRANÇOIS premier de ce nom, & de Meſſieurs ſes enfans.

Par P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois.



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enſeigne ſainct Claude.

1575.

Auec priuilege du Roy.

Fac-similé du titre de la première édition.

EXTRAICT DU PRIVILEGE DU ROY

Par privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye, le XX. jour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante, il est enjoint à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & cognoistra estre suffisant pour fidellement imprimer, ou faire imprimer les œuvres ja par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres, qui par ledit Ronsard ont esté & seront cy apres faittes & composées, ny en exposer aucune en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja imprimez, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy, qu'envers le dit Ronsard, & des interest & dommages de l'Imprimeur, par luy choisy & esleu : Le tout pour les causes & raisons contenuës, & amplement declarées audit Privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & séellé à double queüe du grand seau, de cire jaune.

Ledit Ronsard a permis à Gabriel Buon, Libraire Juré de l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer Le Tombeau de Marguerite de France, Duchesse de Savoye : Ensemble celuy de tresauguste & tressaincte memoire, François premier de ce nom, & de Messieurs ses enfans, & les Estreines presentées au Roy, par ledict de Ronsard, jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour où ledict livre sera achevé d'imprimer.



LE [Aij]

Tombeau de Marguerite de France [1] Duchesse de Savoye.

Ensemble celuy de tres-auguste et tressaincte memoire,
François premier de ce nom,
& de Messieurs ses enfans.

Ah ! que je suis marry que la Muse Françoise
Ne peult dire ces mots comme faict la Gregeoise,
Ocymore, dyspotme, oligochronien [2] :
Certes je les dirois du sang Valesien,
Qui de beauté, de grace & de lustre resemble
Au liz qui naist, fleurist & se meurt tout ensemble.
  Ce Monarche François, François premier du nom,
Nourrisson de Phœbus, des Muses le mignon,

Éditions : *Le Tombeau...* plaquette, 1575. — *Œuvres* (Épitaphes) 1578, 1584, 1587.

Titre. *78-87 omettent* Tresillustre Princesse | *87 ajoute après* enfans : & de ses petits fils.
7. *78-87* Monarque

---

1. Cette Marguerite, sœur de Henri II, protectrice de Ronsard, duchesse de Savoie depuis 1559, mourut à Turin le 18 septembre 1574.

2. « Ces mots grecs seront trouvez fort nouveaux : mais d'autant que nostre langue ne pouvoit exprimer ma conception, j'ay esté forcé d'en user, qui signifient une vie de petite durée. *Filosofie & mathematique* ont esté aussy estranges au commencement : mais l'usage les a par traict de temps adoulcis & rendus nostres. » (Note de Ronsard.)

Qui dessous sa royale & auguste figure
Cachoit avec Pithon [1] les Graces & Mercure,
Qui sçavoit les secrets de la terre & des cieux,
Veit, ainsi que Priam, devant ses propres yeux
(Hé qui pourroit du ciel corrompre l'influance !)
Enterrer ses enfans en leur premiere enfance.
Il veit (car il estoit dans le ciel ordonné) [Aij v°]
Trespasser [2] à Tournon son premier fils aisné,
Qui de nom & de faict resembloit à son pere,
A qui ja la Fortune heureusement prospere
Soubs-rioit d'un bon œil, & ja dedans son sein,
Comme son cher enfant, l'apastoit de sa main.
A peine un blond duvet commençoit à s'estendre
La toison du menton, que la mort le vint prendre,
Ordonnant pour son pere un camp, où tous les nerfs
De la Gaule tiroient : les champs estoient couvers
D'hommes & de chevaux : bref où la France armée
Toute dedans un ost se voyoit enfermée.
Il eut pour son sepulchre un millier d'estandars,
De bouclairs, de cheveux [3], de larmes de soldars :
Le Rhosne le pleura, & la Saone endormie :
Mesme de l'Espagnol l'arrogance ennemie
Pleura ce jeune Prince : & le pere, outrageux
Contre sa propre teste, arracha ses cheveux,
Il arracha sa barbe, & de telle despouille

22. *78-87* Sur son jeune menton
28. *87* De harnois, de bouclairs, de piques, de soldars

---

1. Peitho, la déesse de la persuasion chez les Grecs.
2. Le 10 août 1536. Sur cette mort, voir mon édition de la *Vie de Ronsard*, p. 72-75, et V. L. Saulnier, *La mort du dauphin François* (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, VI, 50-97).
3. « Les anciens gettoyent leurs cheveux sur la tombe des morts » (Note de Ronsard).

Couvrit son cher enfant. Ah ! fatale quenouille :
Parque, tu monstres bien que ta cruelle main
Ne se donne soucy du pauvre genre humain.
Ainsi jeune & vaillant au printemps de ta vie,
Tu mourus, Germanicq' ! quand ta mere Livie
En lieu de recevoir un triomphe nouveau,
(O cruauté du ciel !) ne receut qu'un tombeau [1].
Six jours devant sa Fin je vins à son service.
Mon malheur me permeit qu'au lict mort je le veisse,
Non comme un homme mort, mais comme un endormy, [Aiij)
Ou comme un beau bouton qui se panche à demy,
Languissant en Avril, alors que la tempeste,
Jalouse de son teinct, luy aggrave la teste,
Et, luy chargeant le col, le fanist contre-bas,
Ensemble prenant vie avecques le trespas.
Je vey son corps ouvrir, osant mes yeux repaistre
Des poulmons & du cœur & du sang de mon maistre.
Tel sembloit Adonis sur la place estendu,
Apres que tout son sang du corps fut respandu.
Ja trois mois se passoient, lors que la Renommée
(Qui de François avoit toute Europe semée
Sa vertu, sa justice & son divin sçavoir)
Poussa le Roy d'Escosse en France pour le voir :
Comme jadis Saba, qui des terres lointaines
Visita Salomon sur les rives Jourdaines [2].
Ce Roy d'Escosse estoit en la fleur de ses ans,

41. *84-87* Trois jours
50. *87* & du faye à mon maistre

1. Il s'agit de Tiberius Drusus Nero, surnommé Germanicus à cause de ses brillantes campagnes en Germanie (11-16 de notre ère). C'était le fils de Drusus Nero et d'Antonia, petite-fille d'Auguste. Livie était sa grand-mère.
2. Cf. *Rois*, I, x.

Ses cheveux non tondus comme fin or luisans,
Cordonnez & crespez flottans dessus sa face
Et sur son col de laict luy donnoient bonne grace.
  Son port estoit royal, son regard vigoureux,
De vertus & d'honneur & de guerre amoureux :
La douceur & la force illustroient son visage,
Si que Vénus & Mars en avoient faict partage.
  Ce grand Prince FRANÇOIS admirant l'estranger,
Qui Roy chez un grand Roy s'estoit venu loger,
Son sceptre abandonnant, sa couronne & son isle,
Pour le recompenser luy accorda sa fille [1],
La belle Magdeleine, honneur de chasteté, [Aiij v°]
Une Grace en beauté, Junon en majesté.
  Desja ces deux grands Roys, l'un en robe françoise,
Et l'autre revestu d'une mante escossoise,
Tous deux la Messe ouye, & repeuz du sainct pain,
Tous deux tenant le sceptre, & la main dans la main
S'estoient confederez : les fleurs tomboient menues,
La publique allegresse erroit parmy les rues :
Les Nefs, les Gallions, les Carracons [2] pendoient
A l'ancre, qui armez au rivage attendoient
Ce Prince & son espouse, affin de les conduire.
  A peine elle saultoit en terre du navire
Pour toucher son Escosse, & saluer le bord,
Quand en lieu d'un Royaume, elle y trouva la mort.

71. *84-87* Madeleine
76. *78-87* en la main
80. *78-87* A l'ancre dans le hávre (*87* Hávre), et flotant attendoient
84. *78* au lieu/*84-87 texte primitif*

---

1. Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 11-12, et P. Champion, *Ronsard et son temps*, 1925, p. 12 et suivantes.
2. Grande carraque, italien *caraccone*.

Ny larmes du mary, ny beauté, ny jeunesse,
Ny vœu, ny oraison ne fleschist la rudesse
De la Mort, qu'on dict fille à bon droict de la Nuict,
Que ceste belle Royne avant que porter fruict
Ne mourust en sa fleur : le poulmon qui est hoste
De l'ame soufle-vent, luy tenoit à la coste.
Elle mourut sans peine aux bras de son mary,
Et parmy les baisers : luy, tristement marry,
Ayant l'ame de dueil & de regret frappee,
Voulut cent fois vestir son corps de son espee.
La raison le retint, & tout ce faict je vey,
Qui jeune l'avois page en sa terre suivy,
Trop plus que mon merite, honoré d'un tel Prince,
Sa bonté m'arrestant deux ans en sa province [1].
Retourné, je fuz page au grand Duc d'Orleans [2], [Aiiij]
Le tiers fils de FRANCOIS, qui en fleur de ses ans,
Jeune, fort & gaillard & de haulte entreprise,
Presque le monde entier estoit sa convoitise [3].
De Charles Empereur le gendre il se vantoit.
Desja la bonne paix la terre frequentoit,

87. *87* De la Parque qu'on dit la fille de la nuict
90. *78-87* De l'air qu'on va souflant
91. *78-87* és bras
92. *78-87* ses baisers
93. *78-87* du dueil
94. *78-84* percer/*87 texte primitif*
101. *78* Beau, courageux et fort/*84 texte primitif*/*87* Jeune, adroit, & gaillard

---

1. Royaume. — Quant à la crédibilité des affirmations de Ronsard au sujet de la durée de son séjour en Écosse, voir P. Laumonier, *Ronsard et l'Ecosse, Revue de Littérature Comparée*, 1924, p. 413-414.
2. Sur ce prince mort de la peste à Forest-Moutiers le 8 septembre 1545, v. les tomes I, p. 179 ; VI, p. 66 ; VII, p. 55, et mon *Ronsard poète lyrique*, p. 12-14.
3. Anacoluthe.

Mars s'enfuyoit en Thrace, & ce Duc pensoit estre
Desja de la Bourgongne & de Milan le maistre.
Ministre de la paix superbe il se bravoit,
La faveur de son pere & du peuple il avoit,
Nourrisson de Fortune : & ja les Roys estranges [1]
Honoroient son Genie, & chantoient ses louanges.
En magnifique pompe en Flandre' il visita
Par deux fois l'Empereur, qui benin le traita.
Il luy promit sa fille, & chargé d'esperance,
De jeunesse & d'amour, trompé revint en France.
Ha, folle ambition, tu ne dures qu'un jour !
Il fut victorieux des murs de Luxembour.
Comme un Dieu, le suyvoit une presse importune :
Il vouloit commander à la mesme Fortune [2],
Maistre, ce luy sembloit, du Destin & du Temps.
Il entroit à grand peine aux jours de son printemps,
Quand la Mort, qui avoit sur sa jeunesse envie,
Luy trencha tout d'un coup l'esperance & la vie.
Ce Prince à Fremontier de la peste mourut :
Sceptre ny sang Royal Charles ne secourut,
(Charles estoit son nom) que la fiere Eumenide
D'une torche fumeuse, au bord Acherontide
Ne dist son Hymenée, & pour un lict nopcier [Aiiij v°]
Ne luy sillast les yeux d'un long somme d'acier,
Ayant pour une femme une tombe funeste.

107. *87* superbe se bravoit
114. *78* De promesse & d'amour/*84-87* De jeunesse & d'Amour, fist son retour en France
119. *87* celuy sembloit
120. *84-87* aux mois de son printemps (*87* Printemps)
126. *78* d'Acherontide/*84-87* *texte primitif*

---

1. C.-à-d. étrangers.
2. C.-à-d. à la Fortune elle-même.

O dure cruauté d'influence celeste !
O malheureux appas de grandeurs & d'honneurs !
Malheureux qui se fie aux humaines faveurs,
Et au monde qui semble une tempeste esmeuë !
  Seulement le Destin nous en monstra la veuë,
Puis la re'desroba : ainsi le vent destruict
L'ante quand elle est preste à porter un bon fruict.
  Jamais le dur cizeau de la Parque cruelle
Ne trencha de nos Rois une trame si belle :
Jamais le mois d'Avril ne veit si belle fleur,
Ny l'Orient joyau de si belle couleur.
  Il sembloit un Paris en beauté de visage :
Il sembloit au Dieu Mars en grandeur de courage :
Gracieux, debonnaire, eloquent, & subtil,
D'inventions de guerre un magazin fertil.
  Il avoit dans le corps l'ame si genereuse,
Qu'il n'eust jamais trouvé sur la plaine pouldreuse
L'ennemy, qu'à ses piedz il n'eust bouleversé,
Bataille tant fust grande, ou mur qu'il n'eust forcé.
Son pere, qui chargeoit tous les cieux de priere,
En mourant luy ferma l'une & l'autre paupiere :
Se pasma dessus luy, de larmes le baigna,
Et presque demi-mort le mort accompaigna.
  Les Roses & les Lis en tous temps puissent naistre
Sur ce Charles qui fut pres de cinq ans mon maistre [1].
  Des deux freres à peine estoit clos le tombeau, [B]
Que voicy dueil sur dueil, pleur dessus pleur nouveau,
Trespas dessus trespas, misere sur misere.

141. *78* Páris/*84-87* Pâris
157. *84-87* dessur

1. Détail pris par Binet pour la deuxième édition de sa vie de Ronsard. V. mon édition de la *Vie*, p. 6.

Apres les enfans mortz voicy la mort du pere,
Du grand Prince François, à qui toutes les Sœurs
Hostesses d'Helicon, avoient de leurs douceurs
Abreuvé l'estomach, à qui l'eau Castalide,
Les Antres Cyrrheans, la grotte Pieride [1]
S'ouvroient en sa faveur : grand Roy qui tout sçavoit,
Qui sur le hault du front cent majestez avoit,
De qui la Vertu mesme honoroit la couronne,
Mourut comme il entroit au cours de son automne.
 Il fut en sa jeunesse un Prince aventureux,
Tantost heureux en guerre, & tantost malheureux,
Comme il plaist au Destin, & à celle qui meine,
Ores bas ores hault, toute entreprinse humaine.
 Bien qu'il fust des grands Roys le sommet & l'honneur,
Et de tant de citez & de peuples seigneur,
Qu'en son sein Amalthée espandist l'abondance :
Bien qu'il fust opulent d'honneur & de puissance,
Qu'il eust basty chasteaux & palais à foison,
Si est-ce qu'il mourut en estrange maison [2],
Laissant l'Anglois en France, & la paix mal jurée
Avecques l'Empereur, de petite durée [3].
 Henry, son second fils, & son seul heritier,
Vint apres, qui suyvant des armes le mestier,
Se feit aimer des siens, & redoubter par force
En Escosse, Angleterre, en Toscane, & en Corse [4] :

170. *84-87* Tantost bas, tantost haut

1. La source Castalie à Delphes. Sur Cirrha, ville voisine de Delphes cf. le v. 92 de l'ode à Phœbus. Les poètes latins appelaient souvent les Muses *Piérides*, à cause de leur victoire sur les filles de Piéros.

2. François Ier est mort à Rambouillet le 31 mars 1547. Sur les multiples déplacements de ses derniers mois, v. Lavisse, *Histoire de France*, t. V, vol. II, p. 121-122.

3. La paix de Crespy en Valois (1544).

4. La Corse fut conquise en 1553 (cf., en 1555, une ode au roi, t. VII, p. 31).

Il fut un second Mars, & le ciel l'avoit faict [B v°]
Pour se monstrer en guerre un Monarque parfaict.
Nul ne picquoit si bien le long de la campaigne
Ou le coursier de Naple', ou le genet d'Espagne [1] :
Un Castor en chevaux, un Pollux il estoit
Au mestier de l'escrime [2] : il saultoit, il luttoit
Et nul ne devançoit ses pieds à la carriere,
Et nul ne combattoit si bien à la barriere,
Soit qu'il fust en pourpoinct ou vestu du harnois [3].
Il reconquit Calais, il serra les Anglois
En leur rampart de mer, il campa sur la rive
Du Rhin & delivra l'Alemagne captive.
Il força Thionville, & gaigna Luxembour,
Mommedis, Dampvilliers, & les Forts d'alentour [4].
Il consuma sa vie aux peines de la guerre,
Convoitant ceste terre & tantost ceste terre.
Il sembloit à Pyrrhus, hazardeux à la main,
Qui tousjours enfilloit dessein dessus dessein [5].
Mais la face de Mars n'est pas tousjours certaine,
Car bien qu'il fust en guerre un parfaict Capitaine,
Qu'il eust la force au bras & le courage au cueur,
Il fut tantost vaincu, & tantost fut vainqueur.
Voulant avitailler la Picarde muraille

196. *87* Damvilliers
197. *87* aux travaux
204. *84-87* veincueur

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait campagne.
2. A part ce mot tout moderne, il y a là un souvenir d'Horace, *Sat.* II, 1, 26-27.
3. Ces neuf vers résument un passage de l'Hymne d'Henry II (t. VIII, p. 10, v. 97-132).
4. Cf. t. VII, p. 31 et t. VIII, p. 38.
5. V. le dialogue du roi Pyrrhus et de son conseiller Cinéas, Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, XIV.

Du foible S. Quentin, il perdit la bataille,
Où tout le sang François fut presque respandu.
Contrainct il feit la paix, apres avoir rendu
En un jour le Piedmont (ô chances mal tournées !)
Et tout ce que conquist son Pere en trente années,
Le labeur & le sang de tant d'hommes guerriers [1]. [Bij]
Ja l'Olivier tenoit la place des Lauriers
Aux portaux attaché : au croc pendoient les armes,
Et la France essuyoit ses plaintes & ses larmes.
Ja le Palais estoit pour la nopce ordonné [2],
Le Louvre de Lierre & de Buis couronné :
Desja sa fille au temple espouse estoit menée,
On n'oyoit retentir que la voix d'Hymenée,
Hymen, Hymen sonnoit par tous les carrefours,
Par tout on ne voyoit que Graces & qu'Amours,
Mars bany s'enfuyoit aux regions barbares,
Quand entre les clerons, trompetes & fanfares,
Au milieu des tournois au chef il fut blecé,
Aiant l'œil gauche à mort d'une lance percé :
Spectacle pitoiable ! exemple que la vie
De cent maux impreveuz fragile est poursuivie,
Puis qu'un Roy si puissant d'empire & de hauteur
En jouant est tué par un sien serviteur [3].
Ainsi mourut Henry (car toute chose passe)
Qui de bonté, beauté, prouësse, & bonne grace
Surmontoit tous les Rois : mais le ciel endurcy

208. *87* Feit une paix contrainte
220. *78-87* Par tout

---

1. Par le traité du Cateau-Cambrésis signé le 3 avril 1559.
2. Le palais de Justice. Cf. t. IX, p. 155-192.
3. Montgomery. L'accident eut lieu le 30 juin 1559. Le roi mourut le 10 juillet. V. t. IX, p. 144, 156 et 174, note 1.

Nomplus que d'artisans des Princes n'a soucy.
 Il sentit pour le moins ce plaisir en son ame,
Qu'il mourut dans le sein de sa pudique femme,
Et qu'il veit en son lict presque pasmez d'ennuy
Tous ses petits enfans larmoier pres de luy [1].
Je le servy seize ans domestique à ses gages [2],
Non ingrat luy sacrant mes plus doctes ouvrages.
Je n'ay sceu prolonger sa vie, mais j'ay sceu [Bij v°]
Allonger son renom autant que je l'ay peu [3].
 FRANÇOIS son premier fils, à qui la barbe tendre
Ne commençoit encore au menton qu'à s'estendre,
Tint le sceptre apres luy, Prince mal fortuné,
Qui se veit presque mort si tost qu'il se veit né.
Il fut dix huict mois gouverneur de l'Empire [4].
Le peuple outrecuidé, qui tous les jours empire,
Empesté d'heresie & de nouvelle loy,
Arma sa faction contre ce jeune Roy.
 Assemblant ses Estats pour corriger le vice
Des Nobles, des Prelatz, du Peuple, & de Justice,
Et punir les mutins qui s'osoient esmouvoir,

232. *84* Non plus/*87* Non plus que de bouviers
238. *87* mes plus gentils ouvrages

1. A sa mort Henri II n'avait pas de « petits-enfants ». Ronsard a voulu dire ses enfants encore jeunes.

2. Si l'on accepte ce nombre d'années de service, il faut les faire remonter à 1543, date où Henri n'était encore que dauphin ; et comment concilier ce service avec l'assiduité de Ronsard au Collège de Coqueret, où, dit-il ailleurs, il passa cinq ans (cf. t. VI, p. 70) ? Cf. mon éd. de la *Vie de Ronsard* de Binet, p. 12 et 78 et v. aussi t. VIII, p. 12.

3. Les œuvres dédiées ou consacrées à Henri II sont, en effet, nombreuses ; cf. les tomes I, p. 17-23, 61-65, 167-173 ; II, p. 155-162 ; III, p. 3-35, 90-97 ; VII, p. 5-10, 24-34, 90-91 ; VIII, p. 5-46 ; IX, p. 103-116, 131-141, 193, 194.

4. De juillet 1559 à décembre 1560.

Et contenir la France en son juste debvoir [1] :
O cruauté du ciel ! ô estrange merveille !
Voicy ce Prince mort d'un caterre d'oreille,
Laissant jeunesse & vie, & son peuple troublé,
Et le sceptre Escossois au François assemblé,
Et sa jeune espousée en plainte douloureuse [2].
O Dieu, que ceste vie est courte & malheureuse !
(Elizabel sa sœur, que d'une estroicte foy
Son pere avoit conjoincte au magnanime Roy
Qui du peuple Espagnol les brides lasche & serre,
A vingt ans se couvrit d'un sepulchre de terre,
Dans un mesme bateau passant à l'autre bord
Sa beauté, sa jeunesse, & sa vie, & sa mort) [3].
Charles, son second frere, apres luy succeda [4],
Qui en dure saison le sceptre posseda :
En pleurant il vestit sa dignité royale, [Biij]
Comme presagiant sa fortune fatale.
Car si tost qu'il fut Roy (il le fut à dix ans) [5]
La peste des meschans seducteurs mesdisans,
La licence du peuple & la fureur des villes,
Troublerent son estat de cent guerres civilles :
Comme un terrible orage eslevé par le vent,

264. *78-87 ajoutent à ce vers, pour rétablir l'alternance des rimes, les deux que voici* : Conforte toy grand Roy, la sentence est donnee Que la mort (*87* Parque) est la fin de toute essence nee

---

1. Il s'agit des États Généraux d'Orléans, ouverts le 13 décembre 1560, huit jours après la mort de François II.
2. Marie Stuart, qu'il avait épousée en 1558.
3. Élisabeth, mariée en 1559 à Philippe II, roi d'Espagne, morte le 3 octobre 1568. Pour le mariage, v. le t. IX, p. 135-136. Cf. les tomes VII, p. 75-80 ; IX, p. 195, 201 ; XIII, p. 226-231.
4. C.-à-d. succéda à François II, dont il est question avant cette longue parenthèse.
5. Charles IX, né le 27 juin 1550, mourut le 30 mai 1574.

Qui se va boursouflant, reculant, & suyvant,
Onde sur onde espaisse, en tortis retrainée,
Ou comme une Megere aux enfers deschaisnée [1],
Tout se rua sur luy : le Soleil de despit
Abominant la Terre, en vestit noir habit [2] :
Il se rouilla la face, & la Lune argentée
De taches eust long temps sa corne ensanglantée.
La Seine oultre ses bords sa rage deslia,
La nourrice Ceres son bled nous denya,
Le bon Pere ses vins, & Pales son herbage,
Et le sel si commun nous nya son usage :
La famine & la guerre & la peste ont monstré
Que Dieu avoit son peuple en fureur rencontré [3].
Ce Roy presques enfant veit sa France allumée,
Et ville contre ville en factions armée,
D'hommes & de conseil & de tout indigent.
Il veit manger son peuple [4] & voler son argent,
Il veit sa Majesté servir d'une risée,
Il veit de cent brocards sa mere mesprisée,
Il se veit dechassé de ses propres maisons,
Il veit les temples saincts, le lieu des oraisons,
Autels & sacremens n'estre qu'une voërie [5], [Biij v°]
La raison renversée, & regner la furie.

274-275. *84-87*.Qui trouble en boursouflant, tournoyant & mouvant La mer vague sur vague en tortis retrainee
281. *84* ces bords (*erreur typ., éd. suiv. corr.*)
292. *84-87* broquars

1. Cf. Virgile, *Georg.* III, 200 ; *En.* VII, 528.
2. Il y eut une éclipse de soleil le 21 août 1560 ; l'avènement de Charles IX eut lieu le 5 décembre de la même année.
3. V. l'Ancien Testament, *Exode*, XXXII.
4. Ceci rappelle l'épithète δημοβόρος, mangeur du peuple, appliquée par Achille à Agamemnon, *Il.*, I, 231.
5. Cf. le *Discours à la Royne*, v. 179 (t. XI, p. 29).

Par quatre grands combats vainquit son ennemy [1] :
Mais un feu de rancune alloit si bien parmy
Le peuple forcené, que, morte une querelle,
Une autre d'autre part sourdoit toute nouvelle.
Ainsy un feu d'esmorche à l'autre feu se prend,
Que plus on pense esteindre, & plus il se respend.
Je me trouvay deux fois à sa Royale suite [2],
Lors que ses ennemis luy donnerent la fuite,
Quand il se pensa voir par trahison surpris,
Avant qu'il peust gaigner sa ville de Paris [3].
Meschante nation, indigne indigne d'estre
Du sang Hectorean, d'ainsi trahir ton maistre !
Peuple vrayment Scythique, ennemy de repos,
Et bien digne d'avoir pour ancestres les Goths.
Ja de ce jeune Roy la dure destinée
S'estoit en sa faveur plus douce retournée :
Ja son siecle en vertu se faisoit tout nouveau,
Quand un rheume panthois [4], fontaine du cerveau,
Qui d'un flot caterreux s'estoit entre-suyvie,
Luy pourrist les poulmons, soufflets de nostre vie,
Despouillant le manteau de son humanité
A l'heure qu'il entroit en sa felicité.
Ainsy le marinier, creancier de Neptune,
Prest a payer les vœuz qu'il devoit à Fortune,
Ja saluant de l'œil sa maison & le bord,

306. *84-87* sa cité de Paris

---

1. Cf. *supra* le *Tombeau de Charles IX*, v. 50.
2. Allusion à la retraite de Meaux. Cf. mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 158.
3. V. Pierre Champion, *Charles IX*, t. I, p. 81-90.
4. C.-à-d. qui rend pantois. Sur ce terme et des mots analogues, v. les tomes I, p. 65 ; II, p. 205 ; IV, p. 31 ; cf. mon éd. chez Lemerre, III, p. 188.

Se perd, & sa navire entrant dedans le port.
Il fut quatorze ans Roy, & en l'an de son age [Biiij]
Vingt & quatre il paya de Caron le naulage [1].
Jamais esprit si beau ne si bon que le sien
N'alla soubz les Lauriers du champ Elysien.
Jamais ame si saincte & en tout si parfaicte,
Compaigne des Heros là bas ne se fust faicte,
S'il eust eu le loisir de monstrer aux humains
La force qu'il avoit & au cueur & aux mains.
Il fut Prince bien-né, courtois & debonnaire,
D'un esprit prompt & vif, entre doux & colere:
Il aima la justice, eloquent & discret,
Saturnien au reste à cacher son secret,
Contre les importuns il se servoit de ruses,
Et sur tout amateur des lettres & des Muses.
Quatorze ans ce bon Prince, alegre je suyvy [2] :
(Car autant qu'il fut Roy, autant je le servy).
Il faisoit de mes vers & de moy telle estime
Que souvent sa grandeur me rescrivoit en ryme [3],
Et je luy respondois, m'estimant bien-heureux
De me voir assailly d'un Roy si genereux.
Ainsi Charles mourut des Muses la defense,
L'honneur du genre humain, delices de la France.
Ah ! taisez vous Devins, Astrologues menteurs [4],

339-340. *87* Il souloit pour plaisir mes ouvrages relire Et souvent sa grandeur daignoit bien me rescrire

345-358 *87 remplace ces quatorze vers par ceux-ci* :
FRANÇOIS Duc d'Alençon son frere meurt apres Qui la France couvrit de funestes (*on lit* funestres) cypres, Car la guerre qui fut bien

1. Le prix du passage du Styx dans la barque de Caron.
2. Cf. mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 156-157.
3. V. ci-dessus, *Vers du Roy Charles IX, à P. de Ronsard.*
4. En 1587 cet alinéa fut remplacé par l'éloge funèbre du dernier fils de Henri II, François d'Alençon, devenu duc d'Anjou et de Tou-

Qui estes à plaisir de songes inventeurs,
Le credule poison des esprits trop fragiles :
On vous debvroit chasser de la Court & des Villes,
Qui vendez le Destin, & si ne voyez pas
En marchant un fossé, le piege de voz pas [1].
Cessez d'augurer mal des Princes qui demeurent, [Biiij v°]
Que chargez de cent ans noz Monarques ils meurent,

loing de nostre porte Entra dans la maison & la troubla, de sorte Que mille factions secrettes se couvoient Et postes & pacquets destroussez se trouvoient. Les villes grommeloient, & vouloient les villages Secouër de leur col le dur Joug des truages, Et le faix des tributs, Douanes & impos Fardeaux demesurez qui accabloient leurs dos, Le sel don de la Mer, Saline de Neptune Fut vendu cherement à la pauvre commune Sur le Bled sur le Vin tailles on imposa La France toute en peur depuis n'en reposa, Chacun se deffioit ainsi qu'on se deffie Quand un Prince sans hoirs & sans masles devie. D'un Royaume tombé chacun veut son loppin L'un prend commencement de l'autre qui prent fin En moins de six cens ans tout Empire se change, Le temps est nostre pere, & le temps nous remange. Un Saturne affamé, il faut luy obeïr Servir a la Nature & non pas la haïr, Qui blasme la Nature il blasme Dieu supreme Car la Nature & Dieu est presque chose mesme, Dieu commande par tout comme Prince absolu Elle execute, & faict cela qu'il a voulu, Son ordre est une chene aimantine & ferrée Qui se tient l'une à l'autre estroictement serrée. Il fut tres-magnanime & vertueux guerrier Qui jeune d'ans ceigneit sa teste de Laurier, Combattant pour l'honneur & pour borner la France Aux rives de son Rhin ! Ah en sortant d'enfance La parque le ravit ! ah qui n'eut pas loisir D'achever jusques au bout sa trame à son plaisir [2] : Car venant à fleurir les Destins trop contraires Le feirent compagnon du Tombeau de ses freres, Il eut quatre Duchez mais ny sang ny Duchez N'ont veu des Parques Sœurs les cyseaux rebouchez.

---

raine à la paix de Beaulieu, dite de Monsieur, en mai 1576, mort le 19 juin 1584. Sur ce prince v. ci-dessus *Le Tombeau du feu Roy... Charles IX...* aux vers 161 et suiv. ; ci-après les sonnets VI à X parmi les *Sonets dediez à diverses personnes* et un passage de l'*Amour logé*, vers 88 et suiv. V. aussi au tome XV, le quatrain *Du grand François*, qui se trouve parmi les pièces tirées du *Bref et Sommaire Recueil* de Simon Bouquet. Enfin on pourra consulter mon éd. du texte de 1584, t. III, p. 353-354. — *Truage*, redevance due au seigneur.

1. Souvenir de la fable ésopique de l'astronome tombant dans un puits ; les écrivains de la Renaissance avaient emprunté à Platon et à Diogène Laërce une anecdote analogue, concernant Thalès [R. L.].

2. Vers faux.

Et que le ciel adjouste aux deux freres derniers [1]
La longueur des bons ans qu'il ravit aux premiers,
Affin que des Valois la race se maintienne,
Que d'eternelle main le sceptre elle soustienne
En royalle grandeur fleurissant par sur tous,
Et que tout l'univers se courbe à ses genoux.
O Dieu dont la grandeur dedans le ciel habite,
Garde d'un œil soigneux la belle Marguerite
Qui tient des Navarrois le sceptre en sa vigueur.
Ha ! Mort, tu n'as point d'yeux ny de sang ny de cueur,
Et sourde tu te ris de nostre race humaine.
La fille de HENRY, Duchesse de Lorraine [2],
Apres ses freres mortz sur-vivre n'a voulu :
En lieu de ceste terre elle a le ciel esleu,
Des Astres la compaigne & des ames plus sainctes,
Laissant son jeune espoux en larmes & en plaintes.
Il ne restoit plus rien du germe tout divin
Du premier Roy FRANÇOIS (car desja le Destin
Et la cruelle Parque en avoient faict leur proye)
Que Marguerite seule, honneur de la Savoye [3],
Celeste fleur de Lis, quand le Sort envieux
Pour apauvrir le monde en enrichit les Cieux [4].
Que n'ay-je le sçavoir de l'escole Romaine
Ou la Muse de[s] Grecs : comme un Cygne qui meine
Son dueil dessus Meandre, en pleurant je dirois
La belle Marguerite, & ses faicts j'escrirois.
Je dirois que Pallas nasquit de la cervelle [C]
Du Pere Jupiter, qu'elle, Pallas nouvelle,

1. Henri, qui succéda à Charles IX, et François d'Alençon.
2. Claude, mariée en 1559 au duc Charles de Lorraine, morte le 25 février 1575. Cf. t. IX, p. 74-100.
3. R. désigne par « le germe » de François Ier seulement ses enfants.
4. Cf. Marot, *Déploration de Fl. Robertet*, v. 214-215.

Sortit hors du cerveau de son pere FRANÇOIS,
Le pere des vertuz, des armes & des loix [1].
  Je dirois qu'elle avoit l'Escu de la Gorgonne,
Que l'homme qui sa vie aux vices abandonne,
N'eust osé regarder ni de pres approcher,
Qu'il n'eust senty son corps se changer en rocher.
  Je dirois, tout ainsi que la mere Eleusine [2]
Sema les champs de blez, qu'elle toute divine
Nourrice d'Helicon, sema de toutes parts
La France de mestiers, de sciences & d'arts :
Qu'elle portoit une ame hosteliere des Muses,
Que les bonnes vertus estoient toutes infuses
En son corps heroïque, & quand elle nasquit,
Les Astres plus malins plus forte elle veinquit,
Et que le ciel la feit si parfaicte & si belle,
Que pour n'en faire plus en rompit le modelle,
Ne laissant pour exemple aux Princesses sinon
Le desir d'imiter le vol de son renom.
  Qu'on grave sur sa tombe un blanc portrait d'un Cygne,
Afin que d'age en age au peuple il soit le signe
Que la mere elle estoit des Muses, & aussi
Des hommes qui avoient les Muses en souci.
  Se plante à son tombeau la vive Renommée
Ayant la trompe en bouche, & l'eschine emplumée,
Cent oreilles, cent yeux, cent langues & cent voix,
Pour chanter tous les jours, tous les ans, tous les mois,
De la morte au passant la gloire & le merite, [C v°]
En criant : si tu lis la belle Marguerite,
En qui tout le ciel meit sa plus divine part,

400. *87* au peuples il soit signe

1. Cf. mon t. I, p. 74.
2. Déméter (Cérès chez les Latins).

Tant de fois rechantée és œuvres de Ronsard [1],
Qui fut en son vivant si precieuse chose,
Sçache que soubz ce marbre en paix elle repose :
Sa cendre gist icy : & pource, viateur,
Sois de son epitaphe en larmes le lecteur.
Baize sa tombe saincte, & sans souspirs ne passe
Des neuf Muses la Muse & des Graces la Grace.
   Pour marquer sa grandeur puissent à l'advenir
Les rochers de Savoye en succre devenir,
En canelle les bois, les torrens en rosée,
Et que sa tombe en soit en tous temps arrousée,
Et que, pour signaler de son corps la valeur,
Y naisse de son nom & la perle & la fleur [2].
Je veux, pour n'estre ingrat, à sa feste ordonnée
(Qui reviendra tousjours au retour de l'année)
Comme un antique Orphée en long surpelis blanc,
Retroussé d'une boucle & d'un nœud sur le flanc,
Chanter à haulte voix d'une bouche immortelle
L'honneur & la faveur qu'humble j'ay receu d'elle,
Comme elle eust soing de moy pour l'honneur que j'avois
De servir ses nepveux, mes maistres & mes Roys.
   Je diray que le ciel me porte trop d'envie
De me faire trainer une si longue vie,
Et de me reserver en chef demy fleury,
Pour pleurer les tombeaux des Roys qui m'ont nourry.
   Je diray que des Grands la vie est incertaine, [Cij]

424. *78-87* reviendra nouvelle
434. *87* Pour dresser

---

1. V. la première note de ce *Tombeau* ; et t. I, p. 72-78 ; III, p. 98-116 ; IX, p. 174-192 ; XII, 178-179, etc.
2. Pour les métaphores de la perle et de la fleur, cf. t. IV, p. 78, son. LXXVII, p. 154 ; CLXII, p. 155, note 1, qui est de Muret ; et surtout t. XIII, p. 121, vers 902, où il s'agit de la même Marguerite.

Que fol est qui se fie en la faveur mondaine,
Un jouët de fortune, une fleur du printemps,
Puisqu'on voit tant de Roys durer si peu de temps.

Pibrac, grand ornement de la bande pourpree [1],
Encores qu'au Palais en la chambre doree [2],
Devant les Senateurs tu ays fait esbranler
Le cœur des auditeurs par ton docte parler,
Sans t'esbranler toy-mesme, estonnant l'assistance
Des foudres qui tomboient de ta vive eloquence :
Encores que ta voix ait faict plier soubs toy
Les Sarmates felons haranguant pour ton Roy [3],
Sans jamais t'esmouvoir de tristesse ou de joye,
Tu ne liras pourtant ces vers que je t'envoye,
Sans t'esmouvoir, Pibrac, & peult estre pleurer,
Quand tu verras des Grands l'estat si peu durer,
Un vent, un songe, un rien, & que toute fortune
Soit de riche ou de pauvre à chacun est commune.

FIN

451-452. *87*... & que la Parque brune Sans espargner personne, à chacun est commune

---

1. Guy du Faur, sieur de Pibrac, avocat général au parlement de Paris. Cf. *Les Estoilles*. — La *bande pourprée* est le Parlement.
2. C.-à-d. le Palais de Justice.
3. Allusion au rôle joué par Pibrac en Pologne où il accompagna Henri d'Anjou comme chancelier. V. A. Cabos, *Pibrac*, p. 150-161. — *Felon*, fier, belliqueux.

AU ROY HENRY III

Elegie I [1]

A vous race de Rois, Prince de tant de Princes,
Qui tenez dessous vous deux si grandes Provinces [2],
Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi
Qu'un beau Soleil d'Esté de flames esclarci,
Que l'estranger admire et le sujet honore,
Et dont la majesté nostre siecle redore.
A vous qui avez tout, je ne sçaurois donner
Present, tant soit-il grand, qui vous puisse estrener.
La terre est presque vostre, et dans le ciel vous mettre
Je ne suis pas un Dieu : je ne puis le promettre [3],

ÉDITIONS : *Estreines au Roy Henry III, envoyées à Sa Majesté au mois de decembre* [1574], plaquette de 1575 ; *Œuvres* (Elegies) 1578 ; (Bocage Royal) 1584, 1587.

Titre. *78* Au Roy Henry III. Elegie 1. *84-87* A luy-mesme

---

1. Pièce publiée très probablement dès 1575 en plaquette sous le titre que nous donnons ci-dessus. Pour le seul exemplaire connu de cette édition princeps, v. l'éd. Blanchemain, VII, p. 177-178, la note ; VIII, p. 88, les observations bibliographiques ; ainsi que S. de Ricci, *Catalogue d'une collection unique des éditions originales de Ronsard*, nº 52 de l'éd. française, nº 69 de l'éd. anglaise. On donne ici le texte de 1578, le princeps étant aujourd'hui introuvable. « Je regrette infiniment », a écrit Mlle H. Kormann, directrice de la succursale parisienne de Maggs Bros. de Londres, dans une communication en date du 18 février 1953, « de ne pas pouvoir vous donner satisfaction concernant le texte de l'édition originale des *Estrenes*... Depuis sa vente, l'exemplaire a passé dans plusieurs mains et je ne puis en avoir la trace ». — La pièce parvint à Henri III à Avignon, où il était le 1er janvier 1575, et lui fut lue vraisemblablement par Am. Jamyn, « lecteur de la Chambre du Roy » (cf. *Rev. d'Hist. litt.* de 1895, p. 83, article de Léon Dorez).

2. La France et la Pologne.

3. Quoi qu'il ait en dit, Ronsard, comme la majorité des poètes de son époque, accordait l'apothéose successivement à tous les sou-

C'est à faire au flateur : je vous puis mon mestier
Promettre seulement de l'encre et du papier.
  Je ne suis Courtisan ny vendeur de fumées [1],
Je n'ay d'ambition les veines allumées,
Je ne sçaurois mentir, je ne puis embrasser
Genoux, ny baiser mains, ny suyvre, ny presser,
Adorer, bonneter, je suis trop fantastique :
Mon humeur d'Escolier, ma liberté rustique
Me devroient excuser, si la simplicité
Trouvoit aujourd'huy place entre la vanité [2]. [7 v°]
  C'est à vous mon grand Prince, à supporter ma faute,
Et me louër d'avoir l'ame superbe et haute,
Et l'esprit non servil, comme ayant de Henry
De Charles, de François trente ans esté nourry.
  Un gentil Chevalier qui aime de nature
A nourrir des harats, s'il treuve d'aventure
Un Coursier genereux, qui courant des premiers
Couronne son seigneur de Palme et de Lauriers,
Et couvert de sueur, d'escume et de poudriere
R'apporte à la maison le pris de la carriere :
  Quand ses membres sont froids, debiles et perclus,
Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus,

24. *87* Vostre pere & de vous
29. *87* poussiere

---

verains français. Déjà en 1549, avant la publication de ses premières odes, il qualifie Henri II de « nouveau Dieu » (cf. t. I, p. 18, vers 27). Et à l'avènement de Henri III, après la mort prématurée de Charles IX, il avait dit :

Un Dieu doit heriter à l'Empire d'un Dieu.

V. ci-dessus, *Le Tombeau du feu Roy... Charles Neufiesme*, vers 172.

1. Sur les éloges et les critiques que Ronsard a adressés aux Valois, v. l'article d'I. Silver, *Pierre de Ronsard : Panegyrist, Pensioner, and Satirist of the French Court*, *Romanic Review*, XLV (1954), 89-108.

2. Ce passage a été imité dans la 3e satire de Régnier, v. 89 sq.

N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
Luy donne avoine et foin, soigneux de le penser,
Et d'avoir bien servy le fait recompenser :
L'appelle par son nom, et si quelqu'un arrive,
Dict : voyez ce cheval qui d'haleine poussive
Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,
J'estois monté dessus au camp de Moncontour,
Je l'avois à Jarnac, mais tout en fin se change [1] :
Et lors le vieil Coursier qui entend sa loüange,
Hannissant et frappant la terre, se sou-rit
Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.
Vous aurez envers moy (s'il vous plaist) tel courage,
Sinon à vous le blasme, et à moy le dommage :
Je resve ! vostre main me doit faire sentir
Qu'au service des Rois n'a point de repentir.
Mais je suis importun, la personne importune [8]
Ne rencontre jamais une bonne fortune :
Laissons faire au destin qui nous donne la loy,
Le destin de grand Duc vous a fait un grand Roy :
Puis il ne faut jamais ou parler à son maistre,
Ou il faut de deux mots les oreilles luy paistre.
Sɪʀᴇ, voicy le mois où le peuple Romain
Qui tenoit tout le monde enclos dedans la main,
Donnoit aux serviteurs, par maniere de rire,
Congé de raconter tout ce qu'ils vouloient dire [2] :

38. *84-87* Dit : Voyez
40. *87* Montcontour
48. *84-87* Que la maison des Rois ne loge un repentir
54. *84-87* Ou faut de doux propos

---

1. La bataille de Moncontour eut lieu en octobre 1569, celle de Jarnac en mars de la même année.
2. Les Saturnales avaient lieu au mois de décembre.

Donnez moy (s'il vous plaist) un semblable congé,
J'ay la langue de rongne et le palais mangé,
Il faut que je la frotte, ou il faut que je meure,
Tant le mal grateleux [1] me demange à toute heure.
Puis voicy le Printemps où se purge un chacun,
Il faut que mon humeur se purge sur quelqu'un :
Mais je ne puis sans vous ! sans vostre faveur, SIRE,
Je n'ose envenimer ma langue à la Satyre.
Si est-ce que la rage et l'ulcere chancreux
Me tient de composer : le mal est dangereux,
Et ne plaist pas à tous : mais si je vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaisant, d'escrire et de desplaire.
Qui, bons Dieux, n'escriroit voyant ce temps icy !
Quand Apollon n'auroit mes chansons en soucy,
Quand ma langue seroit sans Muses et muette,
Encores par despit je deviendrois Poëte [2].
C'est trop chanté d'Amour, et en trop de façon
La France ne cognoist que ce mauvais garçon,
Que ses traicts, que ses feux : il faut qu'une autre voye [8 v°]
Par sentiers incognus sur Parnasse m'envoye,
Pour me serrer le front bravement attaché
D'un Laurier, d'autre main non encores touché.

61. *84-87* Il faut que je les frotte
62. *87* tout'heure
63-65. *87* La bile abonde en moy, voicy le renouveau, Il faut contre quelcun descharger mon cerveau. Fuyez meschans, fuyez : mais sans vostre ayde, sire
69. *87* Qui desplaist à chacun :
71. *87* Dieux !... ici ?
73. *87* de nature muette
79-80. *84* Pour me serrer le front d'un Laurier attaché, D'autre main que la mienne encores non touché.

---

1. Le mal grateleux est la gratelle, ou menue gale.
2. Cf. Juvénal, *Sat.* I, vers 79.

Apres que vostre esprit et voz mains diligentes
Seront lasses du faix des affaires urgentes,
Aux heures de plaisir vous pourrez vostre esprit
Esbattre quelquefois en lisant mon escrit.
S'il y a quelque brave ou mutin qui se fasche,
Et qui entre ses dents des menasses remasche
Pour se voir ou de biens ou de faveur desdit :
Si un plus qu'il ne doit veut monter en credit,
Si quelqu'un en faveur de sa faveur abuse,
S'il fait le Courtisan et s'arme d'une ruse :
Si quelque viloteur [1] aux Princes devisant
Contrefait le boufon, le fat, ou le plaisant :
Si noz Prelats de Cour ne vont à leurs Eglises [2],
Si quelque trafiqueur qui vit de marchandises,
Veut gouverner l'Estat, faisant de l'entendu :
Si quelqu'un vient crier qu'il a tout despendu
En Polongne, et qu'il brave enflé d'un tel voyage,
Et pour le sien accroistre à tous face dommage :
Si plus quelque valet de quelque bas mestier
Veut par force acquerir tous les biens d'un cartier :
Si plus noz vieux corbeaux gourmandent voz Finances [3],
Si plus on se destruit d'habits et de despences,
Et si quelque affamé nouvellement venu

86. *84-87* menaces

---

1. Débauché ; *viloter* signifiait courir par la ville.

2. Ronsard a souvent critiqué les abus de l'Eglise. Sur l'abandon de leurs ouailles par des prêtres négligents, cf. t. X, p. 354, vers 87-94 ; t. XI, p. 79, vers 285-286 ; au même tome le passage capital, p. 85-87, vers 421-450.

3. Cf. l'ode *Au Roy Charles Neufiesme*, éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 482, et surtout la composition intitulée *Au Trésorier de l'Espargne*, *ibid.*, p. 51-56.

Veut manger en un jour tout vostre revenu [1],
Qu'il craigne ma fureur d'une encre la plus noire :
Je luy veux engraver les faits de son histoire
D'un long traict sur le front, puis aille où il pourra, [9]
Tousjours entre les yeux ce traict luy demourra.
    Je seray comme un Ours que le peuple aiguillonne,
Qui renverse la tourbe et mord toute personne,
De grand ny de petit ne me donnant souci
Si l'œuvre vous agrée, et qu'il vous plaise ainsi.
    J'ay trop long temps suivy le mestier Heroïque,
Lyrique, Elegiaq' : je seray Satyrique,
Disoy-je à vostre frere, à Charles mon Seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien et mon honneur.
    Ce bon prince en m'oyant se prenoit à sou-rire,
Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire,
D'estre tout Satyrique instamment me pressoit :
Lors tout enflé d'espoir qui de vent me paissoit,
Armé de sa faveur, je promettois de l'estre :
Ce-pendant j'ay perdu ma Satyre et mon maistre.
Adieu Charles adieu, sommeilles en repos :
Ce-pendant que tu dors, je suivray mon propos.
    Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric ny racine
Qui puisse mieux purger la malade poictrine

104. *75 Après le v.* 104 *on trouve en* 1575 (*Bl. VII, p.* 306) : Si quelque dameret se farde ou se desguise, S'il porte une putain au lieu d'une chemise, Atifé, gaudronné, au collet empoizé, La cape retroussée et le cheveul frizé ; Si plus je voy porter ces larges verdugades, La coiffure ehontée et ces ratepenades, Ces cheveux empruntez d'un page ou d'un garson ; Si plus des estrangers quelqu'un suit la façon,

117. *87* sourire

120. *87* dont le vent me paissoit

---

1. Ratepenade (var.) : dans les *Dialogues du langage françois italianizé* (éd. Liseux, 1883, I, pp. 175-178), H. Estienne s'est moqué de cette haute coiffure de dame [R. L.].

De quelque patient fiévreux ou furieux,
Que fait une Satyre un cerveau vicieux,
Pourveu qu'on la destrampe à la mode d'Horace,
Et non de Juvenal qui trop aigrement passe :
Il faut la preparer si douce et si à point,
Qu'à l'heure qu'on l'avalle, on ne la sente point,
Et que le moqueur soit à moquer si adestre,
Que le moqué s'en rie, et ne pense pas l'estre [1].
O Prince mon support heureux et malheureux,
Heureux d'avoir l'esprit si vif et genereux,
Et malheureux d'avoir dés la premiere entrée [9 v°]
Vostre France rebelle en armes rencontrée,
D'ouyr de tous costez resonner le harnois,
Violer la Justice et mespriser les loix,
Et presque tout l'Estat tomber à la renverse
Par une destinée à la France perverse [2].
Recevez, s'il vous plaist, d'un visage serain
Et d'un front deridé mon escrit, que la main
De la Muse a dicté ceste nouvelle année,
Pour en vous estrenant se re-voir estrenée.
Ne la mesprisez pas, bien que soyez yssu
D'une race et d'un sang de tant de Rois conceu,
Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable :
Minerve autant que Mars vous rendra venerable.
Homme ne pensez estre heureusement parfait :

129. *87* destrempe
133. *84-87* mocqueur
145. *87* Des Muses
146. *87* voir leur troupe estrenée

1. Définition de la satire telle que Ronsard l'entendait. V. ce que dit Binet au sujet des satires perdues, *Vie de Ronsard* dans l'éd. Laumonier, p. 40-41, et les notes, p. 200-203.

2. L'entrée de Henri III en France coïncide presque avec la révolte de Damville. V. Lavisse, *Histoire de France*, t. VI, p. 163.

De mesme peau que nous Nature vous a fait :
Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine
Misere sur misere en naissant nous ameine,
Et ne faut s'esbahir si nous avons icy
Pour partage eternel la peine et le soucy.
  On dit que Promethée en paistrissant l'argille,
Dont il fist des humains l'essence trop fragille
Pour donner origine à noz premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs et de pleurs [1] :
Car plus l'homme est heureux, plus Fortune l'espie.
A telle qualité nous trainons nostre vie.
Mais c'est trop babillé, il se faut despescher,
Souvent en voulant plaire on ne fait que fascher.
Quand Hercule ou Atlas ont chargé sur l'eschine
De ce grand Univers la pesante machine, [10]
Que de col et de teste et de bras bien nerveux
Se bandent sous le faix qui tomberoit sans eux :
Si quelque fascheux sot arrivoit d'aventure
Qui vint les amuser d'une longue escriture,
Ou d'un maigre discours soit en prose ou en vers,
Offenseroit-il pas contre tout l'Univers ?
Malin j'offenserois contre toute la France,
Dont vous portez le faix dés vostre jeune enfance,
S'importun j'amusois vostre divin esprit

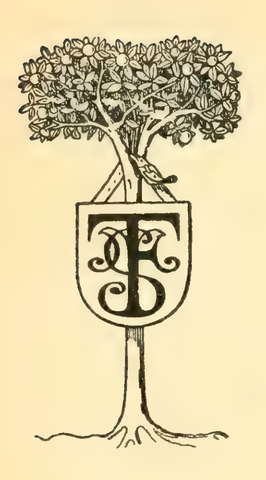
157. *87* pestrissant
168. *87* lequel tomb'roit sur eux

1. Il y a plusieurs allusions à cet aspect du mythe de Prométhée dans les œuvres de Ronsard. Cf. par ex. t. V, p. 168-169, vers 67-72 et la note, probablement due au poète, à la p. 198 ; t. XV, Appendice, *Elégie de P. de Ronsard à N. de Nicolay*, la note 2. Cette légende de la création de l'homme remonte à Ovide, *Mét.*, I, 82. Au temps de Pausanias, on montrait encore en Phocide le limon dont le héros s'était servi ; v. P. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 251-252.

(Aux affaires bandé) par un fascheux escrit [1].
Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ses autels d'une pesante offrande :
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La seule volonté l'offrande fait valoir [2].
Ainsi suivant de Dieu la divine nature,
Vous prendrez mon vouloir, et non mon escriture.

1. Passage analogue adressé à Henri II, t. VII, p. 7, vers 30-35. Pour les sources horatienne et ovidienne, v. la note à cet endroit.

2. Cf. Psaume L, v. 18-19 : Holocaustis non delectaberis... Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.



Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 12 janvier 1959.

N° D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 5836. N° CHEZ L'ÉDITEUR : 17-I.
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1959.

LES
OEVVRES DE
P. DE RONSARD
GENTIL-HOMME
Vandomois.

REDIGEES EN SEPT TOMES,
Reueuës, & augmentees.

Voyez le contenu de ce premier Tome en la page suyuante.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1578.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Tome I. Les Amours.

Sommaire de ce qui est contenu en ce premier Tome des Amours. [3]

Les liminaires sont les mêmes que dans la première édition collective de 1560 (sauf le quatrain de M. Cl. de Buttet et la pièce latine de Robert de la Haye, qui sont supprimés), à savoir :

Une pièce latine d'Adrien Turnèbe,

Une pièce latine de Joachim du Bellay,

Une pièce latine pindarique de Jean Dorat : Lyrae potentes...

Une pièce latine horatienne, du même : Quis te deorum...

Un sonnet de Joachim du Bellay : Comme un torrent...

Puis vient le portrait de M.-A. Muret, au-dessous duquel on lit un quatrain latin signé L. Memmii Fremioti, suivi de la préface des commentaires de Muret sur le premier livre des *Amours* adressée à Adam Fumée, « Conseiller du Roy en son Parlement à Paris ». Enfin le « vœu » de Ronsard, déjà vu en 1552 en tête des *Amours* :

Divines Sœurs, qui sur les rives moles (IV, 4)

Au verso le portrait de Ronsard (celui de 1560, voir mon t. X, p. 168) au-dessous duquel le quatrain anonyme :

Tel fut Ronsard... Ce portrait et ce quatrain sont reproduits en tête de chacun des tomes suivants, à l'exception du cinquième. Le texte du quatrain ainsi qu'une note sur l'identité de son auteur se trouvent au t. XIV, p. 42, de l'édition présente.



LE
PREMIER LIVRE DES AMOURS
DE P. DE RONSARD

Commenté par M.-A. de Muret.

[SONNETS ET CHANSONS [1]].

1. Je mentionne seulement par leur incipit les pièces de ce recueil, et j'indique entre parenthèses la référence aux tomes précédents, où l'on trouvera leur texte princeps et ses variantes. Pour plus de clarté, j'ai numéroté les sonnets, qui en 1578, comme auparavant, sont séparés seulement par des blancs et le commentaire de Muret. Enfin je reproduis le texte intégral des pièces nouvelles et ses variantes.

Chanson.

CXLVI.	Ma dame, je n'eusse pensé	(IV, 173, var.)
CXLVII.	Un voile obscur	(IV, 112)
CXLVIII.	En autre lieu	(IV, 113, var.)
CXLIX.	Si tu ne veux	(IV, 113)
CL.	En ce printemps	(IV, 114, var.)
CLI.	Que toute chose	(IV, 115, var.)
CLII.	Lune à l'œil brun	(IV, 116)
CLIII.	Une diverse	(IV, 117)
CLIV.	Puis que cest œil	(IV, 118)
CLV.	Comme le chaut	(IV, 119)
CLVI.	De soins mordans	(IV, 120)
CLVII.	De la mielleuse	(IV, 121, var.)
CLVIII.	En vous trompant	(IV, 122, var.)
CLIX.	En ma douleur	(IV, 123)
CLX.	Or' que Jupin	(IV, 123)

Madrigal.

CLXI.	Que maudit soit	(XV, 232)
CLXII.	Que n'ay-je, Amour	(IV, 125, var.)
CLXIII.	Contre le ciel	(IV, 126)
CLXIV.	Voicy le bois	(IV, 127)
CLXV.	Certes mon œil	(XII, 171)
CLXVI.	Sainte Gastine	(IV, 128)
CLXVII.	Pendant, Baïf	(IV, 129, var.)
CLXVIII.	Quel bien auray-je	(IV, 130)
CLXIX.	Puis que je n'ay	(IV, 131)
CLXX.	Ha, Belacueil	(IV, 132)
CLXXI.	En escrimant	(IV, 133)
CLXXII.	Tousiours des bois	(IV, 133)
CLXXIII.	Je veux brusler	(IV, 134)

CCVII.	Ce jour de May	(XV, 195)
CCVIII.	Comme on souloit	(IV, 164)
CCIX.	Fier Aquilon	(IV, 165, var.)
CCX.	Sœur de Paris	(IV, 166)
CCXI.	L'or crespelu	(IV, 167)
CCXII.	L'homme a la teste	(V, 151, var.)
CCXIII.	Avec les fleurs	(V, 152)
CCXIV.	Si blond, si beau	(IV, 168)
CCXV.	D'une vapeur	(IV, 169)
CCXVI.	Amour, je suis	(V, 153, var.)
CCXVII.	Je sens portrait	(V, 154, var.)
CCXVIII.	De ses maris	(V, 156, var.)
CCXIX.	Amour, que j'aime	(V, 157, var.)
CCXX.	L'arc qui commande	(V, 158, var.)
CCXXI.	L'œil pour lequel	(V, 159, var.)
CCXXII.	Depuis le jour	(V, 160)
CCXXIII.	Quand je te voy seule	(XV, 228)
CCXXIV.	De veine en veine	(XV, 229)
CCXXV.	Que distes vous	(XV, 201)
CCXXVI.	Mets en oubly	(V, 161)
CCXXVII.	Bien que ton trait	(V, 162)
CCXXVIII.	Si hors du cep	(IV, 170)
CCXXIX.	Veu la douleur	(IV, 171)
CCXXX.	Le Jeu, la Grace	(VI, 55)

BAISER.

CCXXXI.	Quand de ta levre	(XV, 221)

ELEGIE A CASSANDRE.

CCXXXII.	Mon œil, mon cœur	(VI, 57)

ELEGIE A MURET

CCXXXIII.	Non Muret, non	(V, 224)

FIN DU PREMIER LIVRE.



LE

SECOND LIVRE DES AMOURS

DE P. DE RONSARD

COMMENTÉ PAR REMY BELLEAU.

[SONNET DE] G. DES AUTELS A REMY BELLEAU

Il n'appartient à tous de frapper à la porte

(X, Introduction, XXII)

Dédicace des Commentaires de R. Belleau à Monsieur de S. François, Conseiller du Roy, & Maistre des Requestes ordinaire de son Hostel.

Distiques de Properce : Quid tibi nunc misero (X, 204)

R. GARNIER A P. DE RONSARD.

Tu gravois dans le ciel les victoires de France (XIV, 67)

ELEGIE A SON LIVRE

Mon fils, si tu sçavois (VII, 315)

[SONNETS ET CHANSONS]

CHANSON.

XXVI.	Si le ciel est ton pays	(VII, 266)
XXVII.	Marie, levez-vous	(VII, 140, var.)
XXVIII.	Je ne suis variable	(VII, 142)
XXIX.	Amour est un charmeur	(VII, 143, var.)
XXX.	Que ne suis-je	(VI, 51)
XXXI.	Morfée, si en songe	(VI, 52, var.)
XXXII.	Escumiere Venus	(VI, 53)
XXXIII.	Cache pour ceste nuit	(VI, 54)

CHANSON.

XXXIV.	Bon jour mon cœur	(VII, 247)

CHANSON.

XXXV.	Fleur Angevine	(VII, 248, var.)
XXXVI.	Les Villes & les Bourgs	(VII, 258)
XXXVII.	Amour (ainsi qu'on dit)	(VII, 257, var.)
XXXVIII.	Vous mesprisez	(VII, 254, var.)

CHANSON.

XXXIX.	Le printemps n'a point	(VII, 249)

CHANSON.

XL.	Demandes-tu	(VII, 250)
XLI.	J'aime la fleur	(VII, 255)
XLII.	Mars fut vostre parrain	(VII, 268)
XLIII.	S'il y a quelque fille	(VII, 253)

CHANSON.

MADRIGAL.

CHANSON.

LE VOYAGE DE TOURS OU LES AMOUREUX

CHANSON.

CHANSON.

CHANSON.

CHANSON.

CHANSON.

CHANSON.

Chanson.

Chanson.

Chanson.

Amourette.

La Quenoille.

Chanson.

Elegie, ou le Chant des Serenes.

CHANSON.

ELEGIE A MARIE.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE
des Amours de Marie Angevine.

SECONDE PARTIE [435]

SUR LA MORT DE MARIE [1]

Properce,
Trajicit et fati littora magnus amor [2].

Je songeois sous l'obscur de la nuict endormie,
Qu'un sepulchre entre-ouvert s'apparoissoit à moy :
La Mort gisoit dedans toute palle d'effroy,

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie), 1578, 1584, 1587.

1. *87* Je songeois assoupi
2. *84-87* loy !

---

1. Nous devons à M. Roger Sorg, *Cassandre ou le secret de Ronsard* (1921), p. 246 et suiv., la découverte de la véritable identité de cette Marie. Il ne s'agit pas de la jeune paysanne à laquelle le poète avait offert la *Continuation des Amours* de 1555 et la *Nouvelle Continuation des Amours* de 1556, mais de la femme de Henri de Condé, la princesse Marie de Clèves, objet jusqu'à sa mort (30 octobre 1574) de la passion démesurée de Henri III. V. l'Introduction du t. VII de la présente édition, p. XVI et note 1. On pourra consulter aussi les *Mémoires* de P. de l'Estoile à la date d'octobre 1574 ; Jacques Lavaud, *Philippe Desportes* (1546-1606) (1936), p. 237-238 ; Marcel Raymond, *Influence de Ronsard* (1927), t. II, p. 74, 132, 142 ; Raymond Lebègue, *La Poésie française de* 1560 *à* 1630 (Paris, Soc. d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1951), t. I, p. 140-144 ; Alexandre Micha, *Le Second Livre des Amours* (Genève, Droz, 1951), p. XIV-XVIII, et F. Desonay, *Ronsard poète de l'amour*, II, 1954. M. Laumonier semble avoit été sur la bonne piste, car il avait écrit en marge de son exemplaire de Blanchemain, t. I, p. 232-233 : « Ce qui me fait croire que Marie mourut entre 1573 et 1578, et que cette 2e partie parut pour la 1re fois en 1578, c'est que Belleau ne l'a pas commentée ; en effet il est mort en 1577. » — Ces lamentations sont imitées pour la plupart de la seconde partie du *canzoniere* de Pétrarque *In morte di madonna Laura*. Elles ont été commentées par l'avocat parisien Nicolas Richelet pour l'édition posthume de 1597, mais nous avons utilisé le commentaire de l'édition de 1623.

2. Élégie XIX, *Ad Cynthiam.*

4 Dessus estoit escrit Le tombeau de Marie.
Espovanté du songe en sursault je m'escrie,
Amour est donc sujet à nostre humaine loy :
Il a perdu son regne, et le meilleur de soy,
8 Puis que par une mort sa puissance est perie.
Je n'avois achevé, qu'au poinct du jour, voicy
Un Passant à ma porte, adeulé de soucy,
11 Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.
Pren courage, mon ame, il fault suivre sa fin :
Je l'entens dans le ciel comme elle nous appelle [1] :
14 Mes pieds avec les siens ont fait mesme chemin [2].

STANCES [436]

Je lamente sans reconfort,
Me souvenant de ceste mort
Qui desroba ma douce vie :
Pensant en ces yeux qui souloient
Faire de moy ce qu'ils vouloient,
6 De vivre je n'ay plus d'envie.
Amour, tu n'as point de pouvoir :
A mon dam tu m'as fait sçavoir
Que ton arc partout ne commande.
Si tu avois quelque vertu,

EDITIONS : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587
Titre. *84* Stanses.

---

1. Imité de Pétrarque, s. *Mai non fui in parte*, v. 12 : « Ma tu, ben nata che dal ciel mi chiami... »

2. Ce vers est imité, selon Richelet, des deux derniers vers du sonnet de Pétrarque, *Non pò far Morte* : « Seco fui in via, e seco al fin son giunto, E mia giornata ho co' suoi piè fornita. » — Je cite Pétrarque d'après le texte de Michele Scherillo, *Il Canzoniere*, quarta edizione (Milano, Hoepli, 1925).

Menaces, embusches, dangers,
Villes, & peuples estrangers [1]
M'estoient doux pour sa souvenance.
En quelque part que je vivois,
Tousjours en mes yeux je l'avois,
Transformé du tout en la belle.
Si bien Amour à coups de trait
Au cœur m'engrava son portrait,
Que mon tout n'estoit sinon qu'elle.
Esperant luy conter un jour
L'impatience de l'Amour
Qui m'a fait des peines sans nombre,
La mort soudaine m'a deceu :
Pour le vray le faux j'ay receu,
Et pour le corps seulement l'ombre.
Ciel, que tu es malicieux !
Qui eust pensé que ces beaux yeux
Qui me faisoient si douce guerre,
Ces mains, ceste bouche, & ce front
Qui prindrent mon cœur, & qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre [2] ?
Hélas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cest ouyr, cest aller,
Ce ris qui me faisoit apprendre
Que c'est qu'aimer ? hà, doux refus [3] ! [438]
Hà ! doux desdains, vous n'estes plus,

40. *84-87* Et si bien Amour de son trait

---

1. Ne peut s'appliquer qu'à Henri III.
2. Les vers 50-54 sont librement imités de Pétrarque, s. *Gli occhi di ch'io parlai*, les deux premiers quatrains.
3. Ici Ronsard s'est souvenu du s. de Pétrarque *Oimè il bel viso*, de la canz. *Amor, se vuo'*, quatrième stance, et pour le mouvement, du s. *Ov' è la fronte*.

Vous n'estes plus qu'un peu de cendre.
Hélas, où est ceste beauté,
Ce Printemps, ceste nouveauté,
Qui n'aura jamais de seconde ?
Du ciel tous les dons elle avoit :
Aussi parfaite ne devoit
Long temps demeurer en ce monde.
Je n'ay regret en son trespas,
Comme prest de suivre ses pas.
Du chef les astres elle touche :
Et je vy ? et je n'ay sinon
Pour reconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche [1].
Amour, qui pleures avec moy,
Tu sçais que vray est mon esmoy,
Et que mes larmes ne sont feintes :
S'il te plaist renforce ma vois,
Et de pitié rochers & bois
Je feray rompre sous mes plaintes.
Mon feu s'accroist plus vehement,
Quand plus luy manque l'argument
Et la matiere de se paistre :
Car son œil qui m'estoit fatal,
La seule cause de mon mal,
Est terre qui ne peult renaistre.
Toutefois en moy je le sens
Encore l'objet de mes sens, [439]
Comme à l'heure qu'elle estoit vive :

70. *84-87* Et je vy !
85. *84-87* je la sens

---

1. Pétrarque, canz. *Che debb'io far ?* cinquième stance, « suo chiaro nome Che sona nel mio cor sì dolcemente ».

Ny mort ne me peult retarder,
Ny tombeau ne me peult garder,
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle & vive figure,
Oyant sa voix, qui sonnoit mieux
Que de coustume, & ses beaux yeux
Qui reluisoient outre mesure,

Et son souspir qui m'embrasoit,
J'eusse bien veu qu'ell' me disoit :
Or' soule toy de mon visage,
Si jamais tu en euz soucy :
Tu ne me voirras plus icy,
Je m'en vay faire un long voyage [1].

J'eusse amassé de ses regars
Un magazin de toutes pars,
Pour nourrir mon ame estonnée,
Et paistre long temps ma douleur :
Mais onques mon cruel malheur
Ne sceut prevoir ma destinée.

Depuis j'ay vescu de soucy,
Et de regret qui m'a transy,
Comblé de passions estranges.
Je ne desguise mes ennuis :
Tu vois l'estat auquel je suis,
Du ciel assise entre les anges [2].

Ha ! belle ame, tu es là hault

1. Pour le mouvement des vers 91 et suiv. Ronsard s'est souvenu de la canz. de Pétrarque *Solea de la fontana*, cinquième stance ; le s. *Quel vago, dolce* est la source des vers 96 et 99-101.

2. Ici et dans les vers 142-144 et 169-170, Ronsard semble hésiter entre le paganisme et le christianisme. Cf. Pétrarque, s. *Solèano i miei penser*, vers 7 : « Nostro stato dal ciel vede ».

Aupres du bien qui point ne fault [1], [440]
De rien du monde desireuse,
En liberté, moy en prison :
Encore n'est-ce pas raison
Que seule tu sois bien-heureuse.

» Le sort doit tousjours estre égal,
Si j'ay pour toy souffert du mal,
Tu me dois part de ta lumiere.
Mais franche du mortel lien,
Tu as seul emporté le bien,
Ne me laissant que la misere.

En ton âge le plus gaillard
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tost retournée,
Perdant beauté, grace, & couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as sceu fermer
Si bien tout argument d'aimer,
Et toute nouvelle entreprise,
Que rien à mon gré je ne voy,
Et tout cela qui n'est pas toy,
Me desplaist, & je le mesprise.

Si tu veux, Amour, que je sois [2]
Encore un coup dessous tes lois,
M'ordonnant un nouveau service,
Il te fault sous la terre aller
Flatter Pluton, & r'appeller
En lumiere mon Eurydice :

Ou bien va-t'en là hault crier [441]

1. Sur cette expression, cf. t. I, p. 181, note 2.
2. Cette stance imite assez étroitement le début de la canz. de Pétrarque *Amor, se vuo' ch' i' torni al giogo antico.*

A la Nature, & la prier
D'en faire une aussi admirable.
Mais j'ay grand peur qu'elle rompit
Le moule, alors qu'elle la fit,
Pour n'en tracer plus de semblable [1].

Refay moi voir deux yeux pareils
Aux siens, qui m'estoient deux soleils,
Et m'ardoient d'une flame extréme,
Où tu soulois tendre tes laqs,
Tes hamesons, & tes apas,
Où s'engluoit la raison mesme.

Ren moy ce voir & cest ouyr :
De ce parler fay moy jouyr,
Si douteux à rendre responce.
Ren moy l'objet de mes ennuis :
Si faire cela tu ne puis,
Va-t'en ailleurs, je te renonce [2].

A la Mort j'auray mon recours :
La Mort me sera mon secours,
Comme le but que je desire,
Dessus la Mort tu ne peux rien,
Puisqu'elle a desrobé ton bien,
Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives pres de Dieu,
Ou aux champs Elisez, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie :

155. *84-87* hameçons

1. Ronsard s'est plusieurs fois servi de cette image d'un moule rompu. Cf. pour la source dans l'*Orl. fur.* d'Arioste la présente éd., t. XII, p. 179, vers 133-134 et note 3 ; pour des passages analogues, v. t. XIII, p. 39, vers 9-10, et aux *Son. p. Hel.*, *Une seule vertu*, vers 8 ; *Lors que le Ciel te fist*, début.

2. Depuis le vers 151 R. imite la quatrième stance de la canz. de Pétrarque déjà citée, *amor, se vuo'*.

Jamais Ronsard ne t'oublira [1],
Jamais la Mort ne deslira [442]
174 Le nœud dont ta beauté me lie.

Sonets.

I.

Terre, ouvre moy ton sein, & me laisse reprendre [2]
Mon thresor, que la Parque a caché dessous toy :
Ou bien si tu ne peux, ô terre, cache moy
4 Sous mesme sepulture avec sa belle cendre.
Le traict qui la tua, devoit faire descendre
Mon corps aupres du sien pour finir mon esmoy :
Aussi bien, veu le mal qu'en sa mort je reçoy,
8 Je ne sçaurois plus vivre, & me fasche d'attendre.
Quand ses yeux m'esclairoient, & qu'en terre j'avois
Le bon-heur de les voir, à l'heure je vivois,
11 Ayant de leurs rayons mon ame gouvernée.
Maintenant je suis mort : la Mort qui s'en alla
Loger dedans ses yeux, en partant m'appella,
14 Et me fit de ses pieds accomplir ma journée [3].

172. *87* Jamais mon cœur

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

14. *84-87* Et me fit de son soir

---

1. Ici et au vers 128 le manuscrit primitif devait porter Henri.

2. Il est possible que Ronsard ait adopté, en la modifiant, l'invocation à la terre qui se trouve dans une épigramme de Méléagre déplorant la mort d'Héliodora : « Je te supplie à genoux, ô terre... d'embrasser dans ton sein... cette morte tant pleurée. » — Trad. par F[élix] D[ehèque] de l'*Anthol. gr.*, d'après le texte de Fr. Jacobs, Épigr. funéraires, 476 (Paris, Hachette, 1863, 2 vol.).

3. En marge de ce sonnet dans son exemplaire de l'éd. de Vaganay, Paul Laumonier avait écrit : « C'est bien le texte de 1578 mais il est stupide ! 1584 a heureusement corrigé : de son soir. » Ronsard s'était fâcheusement souvenu d'un passage de Pétrarque, s. *Non pò*

II.

Alors que plus Amour nourrissoit mon ardeur,
M'asseurant de jouyr de ma longue esperance :
A l'heure que j'avois en luy plus d'asseurance,
La Mort a moissonné mon bien en sa verdeur [1].
J'esperois par souspirs, par peine, & par langueur [443]
Adoucir son orgueil : las ! je meurs quand j'y pense.
Mais en lieu d'en jouyr, pour toute recompense
Un cercueil tient enclos mon espoir & mon cœur [2].
Je suis bien malheureux, puis qu'elle vive & morte
Ne me donne repos, & que de jour en jour
Je sens par son trespas une douleur plus forte.
Comme elle je devrois reposer à mon tour :
Toutesfois je ne voy par quel chemin je sorte,
Tant la Mort me r'empaistre au labyrinth d'Amour.

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.
14. *84-87* rempestre

---

far Morte, vers 14 : « E mia giornata ho co' suoi piè fornita », qui est admirable, dans le contexte original, de tendresse et de suavité. Cf. au t. IV, p. 95, le dernier vers du s. *Ny ce coral*, et la note, pour voir avec quelle adresse R. a « contaminé » deux ou trois passages de Pétrarque pour aboutir à cette heureuse correction.

1. Ce quatrain ne peut s'appliquer qu'à Henri III. « Ronsard n'a guère parlé de Marie l'Angevine après 1560, et au milieu de ses maîtresses parisiennes, il ne paraît pas avoir eu le moindre souci de Marie *vivante* » (R. Lebègue, *ouv. cit.*, I, 141, résumant un des arguments de R. Sorg, *Cassandre ou le secret de Ronsard*, Annexe XXI, p. 246-250) ; en 1569, quand il composait à Saint-Cosme le 6e et le 7e livre de *Poèmes*, il manifestait la même indifférence.

2. Les quatrains sont imités de Pétrarque, s. *Tranquillo porto*, vers 1-8.

III.

Comme on voit sur la branche au mois de May la rose
En sa belle jeunesse, en sa premiere fleur
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
4 Quand l'Aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose :
La grace dans sa fueille, & l'amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais batue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,
8 Languissante elle meurt fueille à fueille déclose [1] :
Ainsi en ta premiere & jeune nouveauté,
Quand la terre & le ciel honoroient ta beauté,
11 La Parque t'a tuée, & cendre tu reposes [2].
Pour obseques reçoy mes larmes & mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
14 Afin que vif, & mort, ton corps ne soit que roses [3].

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

---

1. Sur les sources des quatrains, v. t. V, p. 197, note 1. Dans ces huit vers Ronsard a concentré les idées et les images les plus émouvantes d'Ausone, idylle des *Roses*, et il en a encore intensifié l'effet en se penchant sur la vie et la mort d'une seule rose, au lieu de disperser l'attention esthétique, comme le fait son modèle, sur plusieurs.

2. R. Lebègue a raison de dire : « ... c'est se moquer du monde que d'affirmer que les vers [de ce tercet] évoquent la fraîche et pure beauté des quinze ans de Marie [l'Angevine] ! » (*ouv. cité*, t. I, p. 142), vu que Marie avait quinze ans en 1555.

3. Vraisemblablement, c'est encore l'épigramme de Méléagre sur Héliodora morte qui a suggéré ces tercets à Ronsard. « Je t'offre mes larmes là-bas à travers la terre, Héliodora... et sur ta tombe... je verse en libation le souvenir de nos tendresses... » V. ci-dessus le s. *Terre, ouvre moy ton sein* et la note 1. et cf. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (Paris, 1876), art. sur Méléagre, t. V, p. 437. Leo Spitzer a étudié ce sonnet dans deux articles : *Explication linguistique et littéraire de deux textes français* (suite), *Le Français Moderne* IV (1936), p. 37-48 et *Ronsard's ' Sur la Mort de Marie '*, *Explicator* X (1951), début. V aussi Marcel Raymond, *Baroquisme et littérature*, p. 173-174 de *La Profondeur et le Rythme* (Paris, Arthaud, 1948).

IV. [444]

Dialogue. Le Passant et le Genie.

Passant

Veu que ce marbre enserre un corps qui fut plus beau
Que celuy de Narcisse, ou celuy de Clitie,
Je suis esmerveillé qu'une fleur n'est sortie,
4 Comme elle feit d'Ajax, du creux de ce tombeau.

Genie

L'ardeur qui reste encore, & vit en ce flambeau,
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie
La flame, qu'en brazier elle s'est convertie,
8 Et seiche ne peult rien produire de nouveau.
Mais si Ronsard vouloit sur sa Marie espandre
Des pleurs pour l'arrouser, soudain l'humide cendre
11 Une fleur du sepulchre enfanteroit au jour.

Passant

A la cendre on cognoist combien vive estoit forte
La beauté de ce corps, quand mesmes estant morte
14 Elle enflame la terre, & sa tombe d'amour [1].

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.
14. *84-87* la tombe

---

1. Ce dialogue en forme d'un sonnet est imité de l'*Epitaphium Quinterii* du poète néo-latin Jean Cotta. V. dans la présente éd. t. VI, p. 272, à propos de l'épitaphe de Jean Brinon, également imitée de la pièce de Cotta. — Ovide a raconté la métamorphose de Clytie en héliotrope (*Met.*, IV, 206-270).

Chanson.

Helas ! je n'ay pour mon objet
Qu'un regret, qu'une souvenance :
La terre embrasse le sujet,
En qui vivoit mon esperance.
Cruel tombeau, je n'ay plus rien,
Tu as desrobé tout mon bien, [445]
Ma mort, & ma vie [1],
L'amant & l'amie,
Plaints, souspirs, & pleurs,
Douleurs sus douleurs.

Que ne voy-je, pour languir mieux,
Et pour vivre en plus longue peine,
Mon cœur en souspirs, & mes yeux
Se changer en une fonteine,
Mon corps en voix se transformer,
Pour souspirer, pleurer, nommer
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, souspirs, & pleurs,
Douleurs sus douleurs.

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578 ; retranchée en 1584.

---

1. Cette antithèse revient à satiété dans le 1er livre des *Amours*, e. g., t. IV, p. 61, vers 7-8 ; p. 74, vers 12 ; p. 95, vers 11 ; p. 97, vers 12-14 ; p. 156, vers 5, etc. V. encore au t. VII, p. 145, vers 14 et le développement de ce vers dans le sonnet suivant ; cf. ci-après p. 143. Pour les sources, cf. *Roman de la Rose*, vers 2917 et suiv. : « Ce est ma mort, ce est ma vie, De mile riens n'ai plus envie », et Pétrarque, s. *Più volte già*, vers 7 : Mio ben, mio male, e mia vita e mia morte », et s. *Liete e pensose*, vers 3. M. Scève s'est servi de la même antithèse, *Délie*, diz. VI, ainsi que Pontus de Tyard dans le dernier vers de la terza rima : *Les tristes Sœurs*, éd. Marty-Laveaux, p. 85.

Ou je voudrois estre un rocher,
Et avoir le cœur insensible,
Ou esprit, afin de cercher
Sous la terre mon impossible :
J'irois sans crainte du trespas
Redemander aux Dieux d'embas
Ma mort, & ma vie.

Mais ce ne sont que fictions :
Il me fault trouver autres plaintes.
Mes veritables passions
Ne se peuvent servir de feintes.
Le meilleur remede en cecy,
C'est mon torment & mon soucy,
Ma mort ,& ma vie.

Au pris de moy les amoureux [446]
Voyant les beaux yeux de leur dame,
Cheveux & bouche, sont heureux
De bruler d'une vive flame.
En bien servant ils ont espoir :
Je suis sans espoir de revoir
Ma mort, & ma vie.

Ils aiment un sujet qui vit :
La beauté vive les vient prendre,
L'œil qui voit, la bouche qui dit :
Et moy je n'aime qu'une cendre.
Le froid silence du tombeau
Enferme mon bien, & mon beau,
Ma mort, & ma vie.

Ils ont le toucher & l'ouyr,
Avant-courriers de la victoire :

Et je ne puis jamais jouyr
Sinon d'une triste memoire,
D'un souvenir, & d'un regret,
Qui tousjours lamenter me fait
Ma mort, & ma vie.

L'homme peult gaigner par effort
Mainte bataille, & mainte ville :
Mais de pouvoir vaincre la Mort
C'est une chose difficile.
Le ciel qui n'a point de pitié,
Cache sous terre ma moitié,
Ma mort, & ma vie.

Apres sa mort, je ne devois,
Tué de douleur, la survivre : [447]
Autant que vive je l'aimois,
Aussi tost je la devois suivre :
Et aux siens assemblant mes os,
Un mesme cercueil eust enclos [1]
Ma mort, & ma vie.

Je mettrois fin à mon malheur,
Qui hors de raison me transporte,
Si ce n'estoit que ma douleur
D'un double bien me reconforte.
La penser Deesse, et songer
En elle, me fait allonger
Ma mort, & ma vie.

1. Imité de Properce, *Elégies*, IV, vii, vers 94 : Mecum eris, et mixtis ossibus ossa teram.

En songe la nuict je la voy [1]
Au ciel une estoille nouvelle
S'apparoistre en esprit à moy
Aussi vivante, & aussi belle
Comme elle estoit le premier jour
Qu'en ses beaux yeux je veis Amour,
Ma mort, & ma vie.

Sur mon lict je la sens voler,
Et deviser de mille choses :
Me permet le voir, le parler,
Et luy baiser ses mains de roses :
Torche mes larmes de sa main,
Et presse mon cœur en son sein,
Ma mort, & ma vie.

La mesme beauté qu'elle avoit,
La mesme Venus, & la grace,
Le mesme Amour qui la suivoit, [448]
En terre apparoist en sa face,
Fors que ses yeux sont plus ardans,
Où plus à clair je voy dedans
Ma mort, & ma vie.

Elle a les mesmes beaux cheveux,
Et le mesme trait de la bouche,
Dont le doux ris, & les doux nœuds
Eussent lié le plus farouche :
Le mesme parler, qui souloit
Mettre en doute, quand il vouloit
Ma mort, & ma vie.

1. Cette strophe et les quatre suivantes sont librement imitées de Pétrarque, canz. *Quando il soave*. Il y a des parallèles notables avec Properce, *Elégies*, IV, VII, début.

Puis d'un beau jour qui point ne faut,
Dont sa belle ame est allumée,
Je la voy retourner là haut
Dedans sa place accoustumée,
Et semble aux anges deviser
De ma peine, & favoriser
Ma mort, & ma vie.

Chanson, mais complainte d'amour [1],
Qui rends de mon mal tesmoignage,
Fuy la court, le monde, & le jour :
Va-t'en dans quelque bois sauvage,
Et là de ta dolente vois
Annonce aux rochers, & aux bois
Ma mort, & ma vie,
L'amant & l'amie,
Plaints, souspirs, & pleurs,
Douleurs sus douleurs.

Sonets. [449]

I.

Ha Mort, en quel estat maintenant tu me changes !
Pour enrichir le ciel, tu m'as seul apauvry,
Me ravissant les yeux desquels j'estois nourry,
Qui nourrissent là hault les esprits & les anges.
Entre pleurs & souspirs, entre pensers estranges,

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

3. *84-87* Me desrobant
4. *84-87* les astres & les anges

1. Même mouvement, même idée, chez Pétrarque, canz. *Che debb'io far ?*, vers 78-82.

Entre le desespoir tout confus & marry,
Du monde & de moymesme & d'Amour je me ry,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.
Helas ! tu n'es pas morte, hé ! c'est moy qui le suis.
L'homme est bien trespassé, qui ne vit que d'ennuis,
Et des maux qui me font une eternelle guerre.
Le partage est mal fait : tu possedes les cieux,
Et je n'ay, mal-heureux, pour ma part que la terre [1],
Les souspirs en la bouche, & les larmes aux yeux.

II.

Quand je pense à ce jour, où je la vey si belle
Toute flamber d'amour, d'honneur & de vertu,
Le regret, comme un trait mortellement pointu,
Me traverse le cœur d'une playe eternelle.
Alors que j'esperois la bonne grace d'elle,
L'Amour a mon espoir par la Mort combattu :
La Mort a mon espoir d'un cercueil revestu,
Dont j'esperois la paix de ma longue querelle [2]. [450]
Amour, tu es enfant inconstant & leger :
Monde, tu es trompeur, pipeur & mensonger,
Decevant d'un chacun l'attente & le courage [3].
Malheureux qui se fie en l'Amour & en toy :
Tous deux comme la Mer vous n'avez point de foy,
L'un fin, l'autre parjure, & l'autre oiseau volage.

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.
6. *84-87* Amour a mon espoir
7. *84-87* La mort a son beau corps d'un cercueil revestu
14. *84-87* La mer tousjours parjure, Amour tousjours volage

1. Ronsard a trouvé cette antithèse dans Pétrarque, s. *È questo 'l nido*, vers 8-9 : « or se' nel ciel felice, E m'hai lasciato qui misero e solo. »
2. Plainte, du latin *querela*.
3. Souvenir de Pétrarque, s. *I dì miei*, vers 5-6.

III.

Homme ne peult mourir par la douleur transi [1].
Si quelcun trespassoit d'une extreme tristesse,
Je fusse desja mort pour suivre ma maistresse :
4 Mais en lieu de mourir je vy par le souci.
Le penser, le regret, & la memoire aussi
D'une telle beauté, qui pour les cieux nous laisse,
Me fait vivre, croyant qu'elle est ores Deesse,
8 Et que du ciel là hault elle me voit ici.
Elle se sou-riant du regret qui m'affole,
En vision la nuict sur mon lict je la voy [2],
11 Qui mes larmes essuye, & ma peine console :
Et semble qu'elle a soin des maux que je reçoy.
Dormant ne me deçoit : car je la recognoy
14 A la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.

IV.

Deux puissans ennemis me combattoient alors
Que ma dame vivoit : l'un dans le ciel se serre,
De Laurier triomphant : l'autre dessous la terre [451]
4 Un Soleil d'Occident reluist entre les morts [3].
C'estoit la chasteté, qui rompoit les efforts

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.
Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

---

1. Ce premier vers vient de Pétrarque, s. *L'ardente nodo*, vers 4 : « *nè credo ch'uom di dolor mora.* »

2. V. ci-dessus la chanson *Hélas ! je n'ay pour mon objet*, note 3.

3. Selon Richelet, Ronsard a imité ici une épigramme de Platon : « Aster, naguère tu brillais parmi les vivants, étoile du matin, et maintenant que tu n'es plus, tu brilles étoile du soir chez les morts. » Trad. par F[élix] D[ehèque] de l'*Anthol. gr.*, Épigr. fun., 670. — Du vivant de Marie l'Angevine, Ronsard ne parlait pas de sa chasteté.

D'Amour, & de son arc, qui tout bon cœur enferre,
Et la douce beauté qui me faisoit la guerre,
De l'œil par le dedans, du ris par le dehors [1].
La Parque maintenant ceste guerre a desfaite :
La terre aime le corps, & de l'ame parfaite
Les Anges de là sus se vantent bien-heureux.
Amour d'autre lien ne sçauroit me reprendre,
Ma flame est un sepulchre, & mon cœur une cendre,
Et par la mort je suis de la mort amoureux [2].

Elegie.

Le jour que la beauté du monde la plus belle
Laissa dans le cercueil sa despouille mortelle
Pour s'en-voler parfaite entre les plus parfaits,
Ce jour Amour perdit ses flames & ses traits,
Esteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,
Les jetta sur la tombe, & l'arrousa de larmes :
Nature la pleura, le Ciel en fut fasché
Et la Parque, d'avoir un si beau fil trenché.
Depuis le jour couchant jusqu'à l'Aube vermeille [3]
Phenix en sa beauté ne trouvoit sa pareille [4],
Tant de graces au front & d'attraits elle avoit :
Ou si je me trompois, Amour me decevoit.
Si tost que je la vey, sa beauté fut enclose
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose [452]

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

1. Imité de Pétrarque, s. *Due gran nemiche*, sauf la fin.
2. Si Ronsard s'est souvenu pour les vers 14 du s. de Pétrarque *L'aura et l'odore*, vers 7-8, il en a transformé la pensée.
3. De l'ouest à l'est.
4. L'antécédent du premier possessif est Phénix, du deuxième, Marie (A. Micha, *éd. cit.*, p. 165, note).

Je n'ay veu qui m'ait pleu, & si fort elle y est,
Que toute autre beauté encores me desplaist.
Dans mon sang elle fut si avant imprimée,
Que tousjours en tous lieux de sa figure aimée
Me suivoit le portrait, & telle impression
D'une perpetuelle imagination
M'avoit tant desrobé l'esprit & la cervelle,
Qu'autre bien je n'avois que de penser en elle,
En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,
Qu'au cœur je sens tousjours, bien qu'ils soient au cercueil[1].
J'avois au-paravant, veincu de la jeunesse,
Autres dames aimé (ma faute je confesse) :
Mais la playe m'avoit profondement saigné,
Et le cuir seulement n'estoit qu'esgratigné[2],
Quand Amour, qui les Dieux & les hommes menace,
Voyant que son brandon n'eschauffoit point ma glace,
Comme rusé guerrier ne me voulant faillir,
La print pour son escorte, & me vint assaillir.
Encor, ce me dit-il, que de maint beau trofée
D'Horace, de Pindare, Hesiode & d'Orfée,
Et d'Homere qui eut une si forte vois,
Tu as orné la langue & l'honneur des François,
Voy ceste dame icy : ton cœur, tant soit il brave,
Ira sous son empire, & sera son esclave.
Ainsi dit, & son arc m'enfonçant de roideur,
Ensemble dame & traict m'envoya dans le cœur[3].

24. *84-87* Qu'encor je sens au cœur

1. Cf. ci-dessus, *Stances*, vers 85-87.

2. Pourtant il avait dit de Cassandre dans l'*Elégie à Pascal*, 1554, que « jamais le tans, vainqueur Des amours, n'oustera ce beau nom de mon cœur » (t. VI, p. 69, vers 85-86) ; et il lui avait répété en 1569, « depuis je n'ay pensé Qu'à toy... » (t. XV, p. 191).

3. Il est possible que les vers 33-40 aient été ajoutés au moment de la publication, en 1578.

Lors ma pauvre raison, des rayons esblouye [453]
D'une telle beauté, se perd esvanouye,
Laissant le gouvernail aux sens & au desir,
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.
Raison, pardonne moy : un plus caut en finesse
S'y fust bien englué, tant une douce presse
De graces & d'amours la suivoient tout ainsi
Que les fleurs le Printemps, quand il retourne ici.
De moy, par un destin sa beauté fut cognue :
Son divin se vestoit d'une mortelle nue,
Qui mesprisoit le monde, & personne n'osoit
Luy regarder les yeux, tant leur flame luisoit.
Son ris, & son regard, & sa parole pleine
De merveilles, n'estoient d'une nature humaine :
Son front ny ses cheveux, son aller ny sa main.
C'estoit une Deesse en un habit humain [1],
Qui visitoit la terre, aussi tost enlevée
Au ciel, comme elle fut en ce monde arrivée.
Du monde elle partit aux mois de son printemps,
Aussi toute excellence ici ne vit long temps.
Bien qu'elle eust pris naissance en petite bourgade [2],
Non de riches parens, ny d'honneurs, ny de grade,

47-48. *87* De graces & d'amours en volant la suivoient Et de ses doux regards ainsi que moy vivoient

60. *84-87 guillemettent ce vers*

62. *84-87* riche *erreur typ.*

---

1. Cf. Virgile, *En.* I, 404-405 : pedes vestis defluxit ad imos Et vera incessu patuit dea.

2. Sur ce vers et sur les deux premiers vers de l'*Epitaphe de Marie* (ci-après, 143) R. Lebègue observe : « à part ces deux exceptions, je ne trouve rien sur l'Anjou, sur Bourgueil, sur les sœurs et la famille de Marie. Il est peu croyable que la mort de Marie ait aboli dans l'esprit de Ronsard tous ces agréables souvenirs. » (*Ouv. cité*, t. I, p. 141). — *La mesme Deité* : Dieu lui-même.

Il ne l'en fault blasmer : la mesme Deité
Ne desdaigna de naistre en trespauvre cité :
Et souvent sous l'habit d'une simple personne
Se cache tout le mieux que le destin nous donne.
  Vous qui veistes son corps, l'honorant comme moy,
Vous sçavez si je ments, & si triste je doy
Regretter à bon droict si belle creature,
Le miracle du Ciel, le mirouer de Nature. [454]
  O beaux yeux, qui m'estiez si cruels & si doux,
Je ne me puis lasser de repenser en vous,
Qui fustes le flambeau de ma lumiere unique,
Les vrais outils d'Amour, la forge, & la boutique [1].
Vous m'ostastes du cœur tout vulgaire penser,
Et l'esprit jusqu'au ciel vous me fistes hausser.
  J'apprins à vostre eschole à resver sans mot dire,
A discourir tout seul, à cacher mon martire,
A ne dormir la nuict, en pleurs me consumer :
Et bref, en vous servant, j'apprins que c'est qu'aimer.
Car depuis le matin que l'Aurore s'esveille
Jusqu'au soir que le jour dedans la mer sommeille,
Et durant que la nuict par les Poles tournoit,
Tousjours pensant en vous, de vous me souvenoit.
  Vous seule estiez mon bien, ma toute, & ma premiere,
Et le serez tousjours : tant la vive lumiere

63. *84-87* Il ne faut la blasmer
65-66. *84-87 guillemettent ces deux vers*
66. *87* Le Ciel cache les biens qu'aux Princes il ne donne
76. *87* Et fistes mon esprit aux astres eslancer
80. *84-87 On lit* que aimer (*err. typ.*)

1. La même image d'une forge revient ci-après au vers 10 du s. *Aussi tost que Marie*. Cf. aux *Son. p. Hel.*, *De voz yeux, le mirouer*, vers 2 ; *Yeux, qui versez en l'ame*, vers 9 ; *Je m'enfuy du combat*, vers 10 ; v. aussi le second quatrain du s. *Ceste Françoise Grecque* paru pour la première fois au f. 152 r° des *Premières Œuvres de Philippes Des-Portes*, Paris, Mamert Patisson, 1600.

De voz yeux, bien que morts, me poursuit, dont je voy
Tousjours leur simulachre errer autour de moy.
Puis Amour que je sens par mes veines s'espandre,
Passe dessous la terre, & r'attize la cendre
Qui froide languissoit dessous vostre tombeau,
Pour r'allumer plus vif en mon cœur son flambeau,
Afin que vous soyez ma flame morte & vive,
Et que par le penser en tous lieux je vous suive.
Pourroy-je raconter le mal que je senty,
Oyant vostre trespas ? mon cœur fut converty
En rocher insensible, & mes yeux en fonteines :
Et si bien le regret s'escoula par mes veines, [455]
Que pasmé je me fis la proye du torment,
N'ayant que vostre nom pour confort seulement.
Bien que je resistasse, il ne me fut possible
Que mon cœur, de nature à la peine invincible,
Peust cacher sa douleur : car plus il la celoit,
Et plus dessus le front son mal estinceloit,
En fin voyant mon ame extremement attainte,
Je desliay ma bouche, et feis telle complainte :
Ah, faux Monde trompeur, que tu m'as bien deceu [1] !
Amour, tu es enfant : par toy j'avois receu
La divine beauté qui surmontoit l'envie,
Que maugré toy la Mort en ton regne a ravie.
Je desplais à moymesme, & veux quitter le jour,
Puis que je voy la Mort triompher de l'Amour,
Et luy ravir son mieux, sans faire resistance.
Malheureux qui le suit, et vit sous son enfance !
Et toy Ciel, qui te dis le pere des humains,

114. *84-87* Malheureux qui te croit, & qui suit ton enfance !

1. Encore un emprunt de Pétrarque, s. *I dì miei*, vers 5. Cf. ci-dessus, le s. *Quand je pense à ce jour*, vers 10.

Tu ne devois tracer un tel corps de tes mains
Pour si tost le reprendre : et toy mere Nature,
Pour mettre si soudain ton œuvre en sepulture.
  Maintenant à mon dam je cognois pour certain,
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain,
N'est que songe et fumée, et qu'une vaine pompe,
Qui doucement nous rit, et doucement nous trompe.
  Ha, bien-heureux esprit fait citoyen des cieux,
Tu es assis au rang des Anges precieux [1]
En repos eternel, loing de soin & de guerres :
Tu vois dessous tes pieds les hommes & les terres,
Et je ne voy qu'ennuis, que soucis, & qu'esmoy, [456]
Comme ayant emporté tout mon bien avec toy.
Je ne te trompe point : du ciel tu vois mes peines [2],
Si tu as soin là hault des affaires humaines.
  Que doy-je faire, Amour ? que me conseilles-tu [3] ?
J'irois comme un Sauvage en noir habit vestu
Volontiers par les bois, & mes douleurs non feintes
Je dirois aux rochers : mais ils sçavent mes plaintes.
  Il vaut mieux d'un grand temple honorer son tombeau [4],

134. *84-87* Je dirois aux forests

135-146. *84-87* Il vaut mieux que je meure au pied de ce rocher, Nommant tousjours son nom qui me sonne si cher, Sans chercher par la peine apres elle de vivre, Gaignant le bruit d'ingrat de ne la vouloir suivre. Aussi toute la terre, où j'ay perdu mon bien, Apres son fascheux vol ne me semble plus rien Sinon qu'horreur, qu'effroy, qu'une obscure poussiere. Au ciel est mon Soleil, au ciel est ma lumiere : Le monde ny ses laqs n'y ont plus de pouvoir : Il faut haster ma mort, si je la veux revoir : La mort en a la clef, & par sa seule porte Je revoiray le jour (*87* Je doy passer au jour) qui ma nuict reconforte

---

1. Cf. ci-dessus, *Stances*, vers 114.
2. Réminiscence du s. de Pétrarque, *Solèano i miei penser*, vers 7.
3. Imité exactement de Pétrarque, canz. *Che debb'io far*, premier vers.
4. Dès 1560, le poète avait imaginé un temple « de Ronsard et de sa Marion », où, chaque année, les « jouvenceaux » viendraient pour une « feste ordonnée » (t. X, p. 239-241) [R. L.].

Et dedans eslever d'artifice nouveau
Cent autels dediez à la memoire d'elle,
Esclairez jour & nuict d'une lampe eternelle,
Et devant le portail, comme les anciens
Celebroient les combats aux jeux Olympiens,
Sacrer en son honneur au retour de l'année
Une feste choumable à la jouste ordonnée.
Là tous les jouvenceaux au combat mieux appris
Le funeste Cyprez emporteront pour pris,
Et seront appellez long temps apres ma vie,
Les jeux que feist Ronsard pour sa belle Marie.
  Puis quand l'une des Sœurs aura le fil coupé,
Qui retient en mon corps l'esprit envelopé,
J'ordonne que mes oz pour toute couverture
Reposent pres des siens sous mesme sepulture :
Que des larmes du ciel le tombeau soit lavé,
Et tout à l'environ de ces vers engravé :
  Passant, de cest amant, enten l'histoire vraye.
De deux traicts differents il receut double playe :
L'une que feit Amour, ne versa qu'amitié :
L'autre que feit la Mort, ne versa que pitié. [457]
Ainsi mourut navré d'une double tristesse,
Et tout pour aimer trop une jeune maistresse.

Sonets.

I.

De ceste belle, douce, honneste chasteté
Naissoit un froid glaçon, ains une chaude flame,

147. *84-87* Or quand la dure Parque aura le fil coupé
151. *87* Que des larmes d'Amour
154. *On lit en 78* double paye ; *corrigé en 84 et 87*
Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

Qu'encores [1] aujourd'huy esteinte sous la lame
4 Me reschauffe, en pensant quelle fut sa clarté.
Le traict que je receu, n'eut le fer espointé :
Il fut des plus aiguz qu'Amour nous tire en l'ame,
Qui d'un trespas armé par le penser m'entame,
8 Et sans jamais tomber se tient à mon costé.
Narcisse fut heureux, mourant sur la fontaine,
Abusé du mirouër de sa figure vaine :
11 Au moins il regardoit je ne sçay quoy de beau.
L'erreur le contentoit, voyant la face aimée :
Et la beauté que j'aime, est terre consumée.
14 Il mourut pour une ombre, & moy pour un tombeau.

II.

Je voy tousjours le traict de ceste belle face
Dont le corps est en terre, & l'esprit est aux cieux :
Soit que je veille ou dorme, Amour ingenieux
4 En cent mille façons devant moy le repasse.
Elle qui n'a soucy de ceste terre basse, [458]
Et qui boit du Nectar assise entre les Dieux [2],
Daigne pourtant revoir mon estat soucieux,
8 Et en songe appaiser la Mort qui me menace.
Je songe que la nuict elle me prend la main :
Se faschant de me voir si long temps la survivre,
11 Me tire, & fait semblant que de mon voile humain

7. *84-87* Qui s'armant d'un trespas
12. *84-87* sa face

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

7. *84-87* Daigne souvent

---

1. *Qu'encores* : qui encore.
2. Ronsard applique à Marie — la princesse, et non la paysanne — les vers célèbres d'Horace, *Carm.*, III, III, v. 11-12 [R. L.].

Veult rompre le fardeau pour estre plus delivre.
Mais partant de mon lict, son vol est si soudain
Et si prompt vers le ciel, que je ne la puis suivre [1].

III.

Aussi tost que Marie en terre fut venue,
Le Ciel en fut marry, & la voulut ravoir :
A peine nostre siecle eut loisir de la voir,
Qu'elle s'esvanouyt comme un feu dans la nue.
Des presens de Nature elle vint si pourveuë,
Et sa belle jeunesse avoit tant de pouvoir,
Qu'elle eust peu d'un regard les rochers esmouvoir,
Tant elle avoit d'attraits & d'amours en la veuë.
Ores la Mort jouyt des beaux yeux que j'aimois,
La boutique, & la forge, Amour, où tu t'armois.
Maintenant de ton camp cassé je me retire :
Je veux desormais vivre en franchise & tout mien.
Puis que tu m'as gardé l'honneur de ton empire,
Ta force n'est pas grande, & je le cognois bien [2].

Éditions : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

9. *84 graphie* jouït | *87* jouit
13. *84* tu m'as gardé | *87 texte primitif*

---

1. Les tercets, ainsi que ceux du s. ci-dessus, *Homme ne peult mourir*, rappellent encore certains vers de Pétrarque, canz. *Quando il soave* ; cf. surtout les vers 38-44.
2. Ces deux tercets doivent beaucoup à la canz. de Pétrarque, *Amor, se vuo', passim.*

EPITAPHE DE MARIE [1]. [459]

Cy reposent les oz de toy, belle Marie,
Qui me fis pour Anjou quitter le Vandomois,
Qui m'eschauffas le sang au plus verd de mes mois,
4 Qui fus toute mon cœur, mon sang, & mon envie.
En la tombe repose honneur & courtoisie,
La vertu, la beauté, qu'en l'ame je sentois,
La grace & les amours qu'aux regards tu portois,
8 Tels qu'ils eussent d'un mort resuscité la vie.
Tu es belle Marie un bel astre des cieux :
Les Anges tous ravis se paissent de tes yeux [2],
11 La terre te regrette. O beauté sans seconde !
Maintenant tu es vive, & je suis mort d'ennuy.
Ha, siecle malheureux ! malheureux est celuy
14 Qui s'abuse d'Amour, & qui se fie au Monde.

FIN DE LA SECONDE PARTIE
SUR LA MORT DE MARIE.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sur la Mort de Marie) 1578, 1584, 1587.

1. *84-87* de la belle Marie
2. *84-87* mon Vandomois
3. *84-87* Qui m'eschaufa
4. *84-87* Qui fut toute mon Tout, mon bien & mon envie.
5. *84-87* En sa tombe

6-8. *84-87* Et la jeune beauté qu'en l'ame je sentois, Et le flambeau d'Amour ses traits (*84* traicts) & son carquois, Et ensemble mon cœur mes pensers & ma vie.

9. *84-87* Tu es, belle Angevine

13-14. *84-87* Malheureux qui se fie en l'attente d'autruy ! Trois amis m'ont deceu (*87* trompé), toy, l'Amour, & le monde.

1. Cette épitaphe fut-elle ajoutée en 1578 au moment de la publication, ou bien Ronsard s'est-il contenté d'en remanier le premier quatrain ? Cf. ci-dessus, *Je songeois sous l'obscur*, *Comme on voit sur la branche*, *Le jour que la beauté*, et les notes.

2. Imité de Pétrarque, s. *Da' più belli occhi.*



LES AMOURS [460]

D'EURYMEDON ET DE CALLIREE [1]

STANCES.

J'ay quitté le rempart si long temps defendu [2] :
Je ne me puis trouver, tant je me suis perdu.
Amour traict dessus traict mon repos importune :
D'une flame il fait l'autre en mon cœur r'allumer.
Par trop aimer autruy je ne me puis aimer :
De ma serve vertu triomphe la Fortune.

Éditions : *Œuvres*, 1578, 1584, 1587 (à la suite des vers Sur la Mort de Marie).

Titre. *84-87* Les Vers d'Eurymedon, et de Calliree

---

1. Sur cet épisode de la vie de Charles IX, v. la thèse de Th. Graur sur *Amadis Jamyn*, 1540 (?)-1593 (Paris, Champion, 1929), p. 106 et suiv., et P. Champion, *Ronsard et son temps* (Paris, Champion, 1925), p. 243 et suiv. V. aussi le commentaire de Marcassus dans l'éd. de 1623 et Brantôme, éd. Lalanne, t. II, p. 28 et 232 ; t. VII, p. 394 ; t. IX, p. 49. — Les noms qui figurent au titre sont tirés du grec (Εὐρυμέδων, *qui règne au loin* ; Καλλιρρόη, *qui coule agréablement*) et désignent le roi Charles IX et Anne d'Acquaviva, demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis. On doit ranger les pièces de cette section parmi les œuvres que Ronsard a « forgées sur le commandement des Grans », comme dit Binet. Voir P. Laumonier, éd. de la *Vie de Ronsard* par Binet, p. 25-26, et le commentaire, p. 161-162 ; et *Ronsard poète lyrique*, p. 242 et 255-256.

2. C'est le roi qui parle. Il fait allusion à l'indifférence qu'il avait montrée jusque-là au charme féminin ; maintenant qu'il aime, il ne se reconnaît plus. — L'image d'un soldat au rempart se trouve dans une élégie que Ronsard avait adressée en 1564 à une inconnue ; v. au t. XII, p. 227, vers 63-70.

Ma puissance me nuit : je veux tout & ne puis :
Je ne sçay que je fais, je ne sçay qui je suis :
En egale balance est ma mort & ma vie,
Le Destin me contraint, la Raison m'a laissé :
Je suis comme Telefe, estrangement blessé [1] :
Je veux tout, & mon tout n'est sinon qu'une envie.

Mon espoir est douteux, mon desir est certain,
Mon courage est couard, superbe est mon dessein :
Je ne suis resolu qu'à me faire la guerre.
Mes pensers au combat contre moy se sont mis :
J'ay mon cœur pour suspect, mes yeux pour ennemis : [461]
Une main me delasse, & l'autre me reserre.

L'Astre qui commandoit au poinct que je fus né,
De dangereux aspects estoit infortuné.
Sa face en lieu d'un jour d'une nuict estoit pleine :
Il renversa sur moy les raiz de son malheur.
Du Ciel trop ennemy proceda ma douleur,
Condemnant du berceau ma jeunesse à la peine.

Il estoit par Destin dans le Ciel arresté,
Qu'à vingt ans je devois perdre ma liberté [2],
Pour servir une Dame autant belle qu'honneste,

18. *84-87* Une main me delace & l'autre me ren-ferre.
20. *84-87* D'aspects malencontreux

---

1. Télèphe, roi de Mysie, blessé par la lance d'Achille, puis guéri par cette même lance. Vrai cliché, qui remonte aux élégiaques latins. Cf. mon t. IV, p. 108, note.

2. A prendre ce vers à la lettre, Charles IX étant né en juin 1550, on pourrait dater de la deuxième moitié de l'année 1570 la composition de ces *Amours d'Eurymedon* ; mais les besoins du vers font commettre aux poètes des erreurs historiques. Il se peut que cet épisode ait trouvé place en 1572 ou 1573, ou que, selon Brantôme, l'intrigue ait commencé avant le mariage de Charles IX et ait continué après. En tout cas, Ronsard n'a publié les *Amours d'Eurymedon* qu'en 1578 par déférence pour la reine Elisabeth d'Autriche, qui, mariée le 27 novembre 1570, avec Charles IX, ne quitta Paris que le 5 décembre 1575 pour se retirer en Autriche.

Charger mes yeux de pleurs, ma face de langueur :
Qu'Amour devoit porter en triomphe mon cœur,
Et pendre ma jeunesse à son arc pour conqueste.

La chose est arrivee, il n'en faut plus douter :
Le lien de mon col je ne sçaurois oster :
Il faut courir fortune. O belle Calliree
Servez moy de Pilote & de voile & de vent :
Autre Astre que vostre œil je ne vay poursuivant :
Pource je vous invoque, & non pas Cytheree.

Si n'aimer rien que vous, tousjours en vous penser,
D'un penser qui s'acheve un autre commencer,
Ma nature changer, & en prendre une neuve,
Ne donner aux souspirs ne tréves ny sejour :
Madame, si cela se doit nommer Amour,
Plus parfait amoureux au monde ne se treuve.

Mon corps est plus leger que n'est l'esprit de ceux
Qui vivent, en aimant, grossiers & paresseux :
Et tout ainsi qu'on voit s'evaporer Mercure [1]
Au feu d'un Alchimiste, & s'en-voler en rien : [462]
Ainsi dedans le ciel mon corps qui n'est plus mien,
Alembiqué d'Amour s'en-vole de nature.

Je ressemble au Demon, qui ne se veut charger
D'un corps, ou s'il a corps, ce n'est qu'un air leger,
Pareil à ces vapeurs subtiles & menues,
Que le Soleil desseiche aux chauds jours de l'Esté [2].
Le mien du seul penser promptement emporté,
Distillé par l'Amour, se perd dedans les nues.

Le Peintre, qui premier fit d'Amour le tableau,
Et premier le peignit plumeux comme un oiseau,
Cognut bien sa nature, en luy baillant des ailes,

1. C.-à-d. le métal.
2. Cf. l'*Hymne des Daimons* au t. VIII, p. 115-139, vers 77-86, 157-164 et *passim*.

Non pour estre inconstant, leger ne vicieux,
Mais comme nay du ciel, pour retourner aux cieux,
Et monter au sejour des choses les plus belles.

La matiere de l'homme est pesante, & ne peut
Suivre l'esprit en hault, lors que l'esprit le veut,
Si Amour, la purgeant de sa flame estrangere [1],
N'affine son mortel. Voila, Dame, pourquoy
Je cognois par raison que n'aimez tant que moy :
Si vous aimiez autant, vous seriez plus legere.

Entre les Dieux au ciel mon corps s'iroit assoir,
Si vous suiviez mon vol, quand nous ballons au soir
Flanc à flanc, main à main, imitant l'Androgyne [2] :
Tous deux dansans la Volte, ainsi que les Jumeaux [3],
Prendrions place au sejour des Astres les plus beaux,
Et serions dicts d'Amour à jamais le beau signe [4].

Où [5] par faute d'aimer vous demeurez à bas,
La terre maugré moy vous attache les pas.
Vous estes paresseuse & au ciel je m'en-vole. [463]
Mais à moitié chemin je m'arreste, & ne veux
Passer outre sans vous : sans y voler tous deux
Je ne voudrois me faire un citoyen du Pole.

Las, que feroy-je au ciel assis entre les Dieux [6],
Sans plus voir les amours qui sortent de voz yeux,
Et les traicts si poignans de vostre beau visage,

73. *On lit* Ou (*éd. suiv. corr.*)

---

1. C.-à-d. la purifiant par sa flamme, qui lui est étrangère.
2. V. ci-dessus, *Je lamente sans reconfort*, vers 24 et la note.
3. La constellation des Gémeaux. Cet hémistiche retombe, pour le sens, sur le vers suivant.
4. C.-à-d. la constellation. On dit encore, avec le même sens, les signes du zodiaque.
5. Alors que au contraire.
6. Ici Ronsard a modifié une idée dont le point de départ est la chanson de Sapho qui débute par le vers Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θέοισιν. V. ci-après, le s. *Quand à longs traits.*

Voz graces qui pourroient un rocher esmouvoir ?
Sans vivre aupres de vous, Maistresse, & sans vous
Le ciel me sembleroit un grand desert sauvage. [voir,
Je veux en lieu des cieux en terre demeurer,
Pour vous aimer, servir, priser & honorer
Comme une chose saincte, & des Vertus l'exemple.
Mainte mortelle Dame a jadis merité
Autels & sacrifice, encens & Deité,
Qui n'estoit tant que vous digne d'avoir un Temple.
Bref, je suis resolu de ne changer d'amour.
Le jour sera la nuict, la nuict sera le jour,
Les estoiles sans ciel, & la mer mesurée :
Amour sera sans arc, sans traict & sans brandon,
Et tout sera chargé plustost qu'Eurymedon
Oublie les amours qu'il porte à Calliree [1].

STANCES [2].

De fortune Diane & l'archerot Amour
En un mesme logis arriverent un jour,
L'un lassé de voler, & l'autre de la chasse :
Destendirent leurs arcs, & pour prendre repos, [464]
Leurs carquois pleins de traicts deschargerent du dos,
Et les meirent ensemble en une mesme place.
Amour jusqu'à midy paresseux sommeilla,
Diane au poinct du jour soigneuse s'esveilla,

Éditions : *Œuvres*, 1578, 1584, 1587 (Eurymedon et Callirée).
6. *84-87 graphie* mirent

1. Pour ce serment, cf. au t. IV, p. 176, la dernière strophe et la note.

2. Imitées des *Stanze per la Giostra*, d'Ange Politien (v. l'article d'E. Parturier sur *Quelques sources italiennes de Ronsard au XV*e *siècle*, *Rev. de la Renaissance*, janv. 1905, p. 3-6).

Et pour tromper Amour usa de diligence :
Print son arc pour le sien, ses feux & son carquois,
Puis se mocquant de luy, s'en alla dans les bois,
Desireuse de faire une belle vengeance.

Je porte, disoit-elle, & l'arc & le brandon
Maintenant pour blesser le cœur d'Eurymedon,
Qui, nouvel Acteon, de ses meutes tormente
Les repos des forests, rend les buissons deserts,
Ensanglante les bois du meurtre de mes Cerfs,
Et par la mort des miens ses victoires augmente [1].

Je ne veux plus souffrir qu'il me vienne outrager :
Voicy son arc qui peult d'un beau coup me venger.
Malheureux est celuy, qui sans revanche endure !
Hercule, qui tua la Biche au pied d'airain,
Ne m'injuria tant comme la jeune main
De cest Eurymedon à mes Cerfs fait d'injure.

Qu'est-il sinon de ceux que Nature a produit ?
Mon sang des premiers Dieux d'un long ordre se suit :
Je me pais de Nectar, luy de viande humaine :
Sa demeure est la terre, & la mienne les cieux.
Le mortel ne se doit accomparer aux Dieux :
Sans travail nous vivons, son partage est la peine.

Bref, je me veux venger, & luy faire sentir
De combien de souspirs s'achete un repentir, [465]
Et le desir d'avoir la chasse trop apprise.
Diane ainsi disoit. Le sang qui bouillonnoit,
Noirastre de courroux, son fiel aiguillonnoit

11. *84-87* par les bois
15. *87 graphie* tourmente
16. *84-87* Le repos
20. *84-87* Je bande l'arc

---

2. Allusion à la passion de Charles IX pour la chasse.

Ardente d'achever si hautaine entreprise.
   Eurymedon entroit aux jours de son printemps :
Son plaisir, son deduit, ses jeux, ses passetemps
Estoient par le travail d'honorer sa jeunesse :
Son corps estoit adroit, son esprit genereux,
Desdaignant comme un Prince actif & vigoureux
De rouiller au logis ses beaux ans de paresse.
   C'estoit un Meleagre au mestier de chasser [1] :
Il sçavoit par-sur tous laisser courre & lancer [2],
Bien démesler d'un Cerf les ruses & la feinte [3],
Le bon temps, le vieil temps, l'essuy, le rembuscher [4],

36. *84-87* si superbe entreprise

---

1. Méléagre, célèbre par sa victoire sur le sanglier de Calydon en Etolie. Sur la fable de ce héros, v. Homère, *Iliade*, IX, 529 et suiv. ; Callimaque, *Hymne à Diane*, vers 218 ; Ovide, *Mét.*, VIII, 267 et suiv.

2. Pour l'explication et la source des termes de vénerie employés par Ronsard on a reproduit ici et dans les notes suivantes l'essentiel de l'article de François Remigereau, *Ronsard sur les brisées de* [*La Vénerie de Jacques*] *Du Fouilloux*, *Rev. du Seiz. Siècle*, 1932-33, p. 47-95, qui corrige assez souvent les bévues du commentaire de Marcassus (éd. de 1623), ainsi que celles du poète. On n'a pas donné la définition des termes qui se trouvent dans des dictionnaires modernes facilement accessibles. Celles de Marty-Laveaux, *La Langue de la Pléiade*, t. I, p. 400-406, section sur la *Vénerie*, ne facilitent pas beaucoup la compréhension de ce passage. — *Laisser courre... lancer.* « ...chez Ronsard, il faut noter l'interversion — nécessitée par la rime, mais assez grave au point de vue technique — des deux termes et des deux opérations : car l'usage général au XVIe siècle était d'abord de *lancer* [le cerf] à trait de limier, puis de *laisser courre* les chiens » (*art. cit.*, p. 53).

3. « *Feinte.* Inexistant comme terme en vénerie, est mis là pour la rime, au lieu du vrai terme : *hourvari* » (*art. cit.*, p. 53).

4. « *Bon ou vieil temps* ne peuvent s'employer absolument. » « *De bon temps* signifie récent, récemment (brachylogie pour *voies d'un temps assez récent pour être encore bonnes à suivre...* » (*art. cit.*, p. 56 et note 1). *De vieux temps* est une brachylogie pour *voies anciennes.* — « *Essuy...* barbarisme tiré par Ronsard du vrai terme : *ressui*, lieu où le cerf fait une reposée pour se sécher... » (*art. cit.*, p. 54). — « *Rembuscher...* suivre les voies du cerf jusque-là [c.-à-d. jusqu'au rembuchement] et y mettre une brisée. » (*Art. cité*, p. 56.)

Les gangnages, la nuict, le lict & le coucher [1],
Et bien prendre le droict, & bien faire l'enceinte [2].
Et comme s'il fust nay d'une Nymphe des bois,
Il jugeoit un vieil Cerf à la perche, aux espois [3],
A la meule, andouillers & à l'embrunisseure [4],
A la grosse perleure, aux goutieres, aux cors [5],
Aux dagues, aux broquars bien nourris & bien forts [6],
A la belle empaumeure & à la couronneure [7].

49. *84-87* s'il fust fils

---

1. « *Gaignages* [que Remigereau préfère à *gangnages*]... se dit de tout lieu où le cerf peut faire son viandis [pâture]... » (*art. cit.*, p. 57) — « *Nuict*... allées et venues de la bête pendant la nuit... » (p. 55). — « *Lict*, place du sol, dans le fort [fourré], où le cerf se couche pour passer la journée » (p. 57), — *Coucher* : « ...ou coucher désigne ici le lieu, alors il est superflu, car le vrai terme est *lit*..., ou il désigne le séjour, alors le vrai terme... serait *demeure* ou *chambre*... » (p. 54).

2. « *Bien prendre le droict.* Le *droit*, brachylogie pour *droites voies*, les vraies ou les bonnes voies de la bête, celles que les chiens doivent suivre... l'expression *prendre le droit* n'a jamais existé... L'expression authentique... est *suivre le droit...* » (p. 57). — *Enceinte* : « La partie du bois... dans laquelle on cerne le gibier qu'on veut chasser », Hatzfeld et Darmesteter, *Dict. gén.*

3. *Perche* : « On apelle *perches* les deux grosses tiges du bois ou de la tête du cerf... » Richelet, *Dict. françois.* — *Espoi* ou *époi* : « Cor qui pousse au sommet de la tête du cerf ». Hatz. et Darm., *ouv. cit.*

4. *Meule* : « ...bosse sur le haut de la tête du cerf d'où sort sa ramure », Mellerio, *Lexique de Ronsard.* — *Embrunisseure* : « il semble bien que ce mot, pseudo-terme, sans exemple avant Ronsard (du moins à notre connaissance, et en ce sens), ait été fabriqué par lui... d'après *brunir*, *bruni* de Du Fouilloux... chez qui ce terme signifie de tradition : *polir*, *aiguiser* (ses cors, en parlant du cerf) », Remigereau, *art. cit.*, p. 61.

5. *Perleure* : « Grumeaux ou inégalités qui sont le long du bois des cerfs », Mellerio, *Lex. de Ronsard*, d'après le *Dict. de Trévoux.* — *Goutieres* : « Raies creuses le long des perches... de la tête du cerf », Richelet, *Dict. fr.*

6. *Dagues* : « Ronsard dit que son héros jugeait qu'un cerf était *vieux cerf* par *les dagues*. Mais... les *dagues* sont précisément la *première tête* d'un cerf *à son deuxième an* ! » (Remigereau, *art. cit.*, p. 63). — *Broquars* «... ne peut signifier que *broches*, *dagues*, puisque ces deux termes désignent exactement la même chose » (*art. cit.*, p. 63).

7. « *Empaumure* apparaît également ici pour la première fois. C'est une confusion pour (tête) *en paumure* ». « La vraie signification de *paumure* est : dont les épois représentent *les cinq doigts d'une*

Il sçavoit for-huër & bien parler aux Chiens,
Faisoit bien la brisée, & le premier des siens
Cognoissoit bien le pied, la sole & les alleures [1],
Fumées, hardouers & frayoirs, & sçavoit [2]
Sans avoir veu le Cerf, quelle teste il avoit,
En voyant seulement ses erres & fouleures [3].

Un jour sans y penser, poussé par le Destin, [466]
Comme il mettoit à bout, à l'egal du matin [4],
La ruse d'un vieil Cerf, Diane se transforme
En l'image d'Amour, & pour mieux le blesser,
Luy feit en lieu d'un Cerf devant les yeux passer
D'une Nymphe des eaux le visage & la forme.

Comme un printemps d'Avril, tout son corps estoit [beau :
Sebete la conceut au milieu de son eau [5] :

62. *84-87* à l'egail

---

main ouverte, d'après G. Phébus (*Deduiz de la Chasse*..., Paris, vers 1507, liv. I, p. 16, éd. Lavallée » (*art. cit.*, p. 62 et notes 1 et 2). — « *Couronneure*... se dit de sept ou huit menus cors qui forment une espèce de couronne au haut de la tête du cerf », Huguet, *Dictionnaire*.

1. « *Pied*... la trace d'une bête », Mellerio, *Lex. de Rons.* — *Alleures* : « C'est le pas d'une de ces bêtes [cerfs, biches, etc.] », Richelet, *Dict. fr. s. v. alure.*

2. « *Fumées*... excréments des cerfs et autres fauves », *Ibid.* — *Hardouers* : « ...petits brins de bois que le cerf écorche de sa teste », Hatz. et Darm., *s. v. hardois*, citant Liger, *Nouv. Mais. rust.* — « *Frayoir*... lieu où les cerfs vont frayer, en frottant leur bois contre les arbres », Mellerio, *Lex. de Rons.*

3. « Erres sont les alleures par où une beste va *soit de bon* ou *de vieux temps* ». Remigereau, *art. cit.*, d'après Du Fouilloux, *La Vénerie* (éd. princeps, 1561, chap. 37, p. 87). — *Fouleures* : « Chez Du Fouilloux, ce terme... paraît désigner *les brindilles que le cerf refoule avec les flancs en traversant un fort* [*i. e. un fourré*] *et qui font juger de sa grosseur* (voy. *Vén.*, fin du chap. XXVI) ».

4. *Egal* « synonyme de *aiguail*, rosée du matin », Mellerio, *Lex. de Rons.*

5. C'est une fontaine près de Naples, chantée par Sannazar dans son *Arcadia*. — Dans la pièce suivante (vers 43), Callirée est appelée « corps Sebetien », comme conçue de l'eau de cette source (Anne d'Acquaviva était originaire de Naples).

Les voisins d'alentour l'appelloient Calliree [1].
Ses mestiers n'estoient pas de filer ne d'ourdir :
Mais ne laissant son corps en paresse engourdir,
Suivoit tousjours Diane, & fuyoit Cytheree.
  Au poinct qu'elle passa, Diane tout soudain
Print l'arc, & le banda roidement en sa main,
Puis blesse Eurymedon d'un traict tout plein de braise.
Le traict siffle en la playe, et la vint eschaufer :
Feit bouillonner le sang tout ainsi que le fer
Qu'on plonge tout ardent en l'eau d'une fournaise [2].
  Lors elle s'escria, Voila mes Cerfs vengez :
Les jeux, Eurymedon, seront bien tost changez :
D'une telle langueur mes ennemis je paye.
En lieu de chiens, de troupe, & de bocages verds,
Il te faudra chercher les Muses & les vers,
Pour soulager le mal qui naistra de ta playe.
  De tels propos Diane en se jouant parla :
Et ce pendant l'ulcere au fond du cœur alla,
Passa de nerf en nerf, passa de veine en veine,
Et feit par tout le corps le venin escouler : [467]
Altera tout son sang, feit l'esprit chanceler,

74. *84-87* & le courba roidement en la main
76. *84-87* & le vint
83. *84-87* Il faudra mendier
85. *84-87* en colere parla

---

1. V. ci-dessus, *Stances*, note 1.
2. Ces six vers s'inspireraient, selon Parturier (*art. cit.*, p. 4), du passage suivant des *Stanze par la Giostra* (strophe XL) :

Tosto Cupido...
Al nervo adatta del suo stral la cocca,
Poi tira quel col braccio poderoso
Tal che raggiugne l'una all'altra cocca ;
La man sinistra con l'oro focoso
La destra poppa con la corda tocca :
Nè pria per l'aer ronzando usci el quadrello
Che Julio drento al cor sentito ha quello

N'ayant pour son sujet autre bien que la peine.
Il changea de nature, il devint en langueur [1],
Comme ceux, dont la fiévre est maistresse du cueur.
Il tiroit lentement de ses yeux une œillade :
Il changea de penser, de mœurs & d'actions :
Il portoit en l'esprit nouvelles passions,
Et ne sçavoit pourtant qui le faisoit malade.

Rien ne lui profita commander aux forests,
D'avoir mille piqueurs, mille espieux, mille rets,
Ny de mille chiens baux [2] l'aboyante tempeste.
Amour, qui n'a soucy de grandeurs ny d'honneurs,
Et qui maistre commande aux plus braves seigneurs,
Avoit de sa desfaite enrichi sa conqueste.

Il oublia soudain & meutes & limiers :
Souspirs dessus souspirs sortirent les premiers,
Signe de maladie : il avoit le courage
Tousjours en un penser fermement arresté,
Comme marry de voir sa douce liberté
Sur l'Avril de ses ans ainsi mise en servage [3].

Il vouloit aux rochers & aux forests parler :
Mais il ne peut jamais sa langue desmesler.
Amour ne le voulut, qui son esprit affolle.

90. *84-87* pour tout sujet
94. *84-87* de pensers
102. *84-87* De ses pieds outrageux avoit foulé sa teste
107. *84-87* Comme fasché

---

1. La source des six derniers vers se trouve également dans les mêmes *Stanze* de Politien, st. XLI (Parturier, *art. cit.*, p. 4-5).

2. « *Baud...* chien courant, originaire de Barbarie, dit *chien-cerf*, parce qu'il sert à chasser le cerf », Hatz. et Darm., *Dict. gén.*

3. Cette stance aurait pour source les *Stanze* de Politien, st. LVIII (Parturier, *art. cit.*, p. 5). Il est évident, à la comparaison de tous ces passages, que Ronsard « paraphrase en suivant le texte » et que Parturier avait bien raison de dire que le poète « en prend à son aise avec son modèle ».

Sur l'herbe se couchant, de rien ne luy souvint :
Il s'endormit de dueil, & la nuict qui survint
Luy desroba le jour, les pleurs & la parolle.

LE BAING DE CALLIREE. [468]

Eurymedon parle.

Je voudrois ce jourdhuy par bonne destinée
Me changer d'homme en femme, ainsi que fit Cœnée,
Cœnée, qui tournant par miracle sa peau,
Estoit tantost pucelle, & tantost jouvenceau [1].
Je verrois dans le baing la belle Callirée :
Je faux, mais je verrois la belle Cytherée.
Je verrois des beautez la parfaite beauté
Sans soupçon, comme femme, en toute privauté :
Beauté, que les amours en son baing accompaignent,
Et mignons en la cuve, ainsi qu'elle, se baignent.
L'un nage dessus l'eau, l'autre se jouë au fond :
L'un lui jette des fleurs à pleines mains au front,
L'autre luy tient la teste, & l'autre de son aile
L'esvente doucement, & sa mere l'appelle.
Venus en est bien aise, & se sou-rit de voir
D'une si douce erreur ses fils se decevoir.
L'eau, la cuve, & le baing de flames elle allume,
Et l'air tout à l'entour d'odeurs elle parfume :

112. *84-87* souvint !

Éditions : *Œuvres* 1578, 1584, 1587 (Eurymedon et Callirée).
10. *84-87* en sa cuve

1. Pour Caenée, v. Ovide, *Mét.*, XII, 189 sqq. Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 57-64, ne fait aucune allusion à cette transformation de la jeune fille Cénis en le héros Caenée.

Et jalouse, voyant de ce beau corps le traict,
S'imagine soymesme, & conçoit son portraict.
Si j'avois, pour jouyr de chose tant aimee, [469]
Pour ce jour ma nature en femme transformee
Je pourrois sans vergongne à son baing me trouver,
La voir, l'ouyr, sentir, la toucher, & laver,
Ministre bien-heureux d'une si douce estuve.
Tantost je verserois de l'eau tiede en la cuve,
Et tantost de la froide, & d'un vase bouillant
L'eau chaude dans la froide ensemble remeslant,
Je laverois son corps, & dirois bien-heureuse
Telle eau, qui deviendroit de la belle amoureuse,
Et le feu amoureux, qui deviendroit plus chaut
Par l'autre de ses yeux, qui jamais ne defaut.
Le feu materiel se consomme en sa cendre,
Si bois dessus du bois on cesse de respandre,
Dont la flamme se paist. Mais celuy de ses yeux
Sans matiere est nourry, comme celuy des cieux [1],
Et vit en ses regards de chaleur si extréme
Que l'esclair qui en sort, embrase le feu mesme.
Que n'ay-je maintenant autant de loy qu'un Dieu ?
J'attacherois la Cuve & la Cruche au milieu
Des astres les plus beaux, & en ferois un Signe [2],
Comme l'enfant Troyen des astres le plus digne [3].
Tu te baignes en France, ô corps Sebetien [4] :
Et Pallas autrefois, honneur Athenien,

1. Abrégé d'un passage de l'*Hymne du Ciel*, vers 45-54, où Ronsard développe sa pensée sur le feu immatériel de l'empyrée ; v. au t. VIII, p. 144 et cf. le premier tercet du s. *A l'aller, au parler* (*Son. pour Hel.*).

2. C.-à-d. une constellation.

3. Ganymède, transporté dans l'Olympe par l'aigle de Jupiter, et devenu ainsi l'échanson des Dieux ; en astronomie la constellation du Verseau.

4. V. ci-dessus les *Stances*, note du vers 68.

En Argos se baigna, quand elle valeureuse
Retiroit des combats sa main toute poudreuse,
Et ses membres nerveux, victorieux & forts
Lavoit d'huile d'Olif, oincture de son corps :
De masle huile d'Olif, riche fruict de la plante,
Que la ville conceut, qui de son nom se vante [1]. [470]
Et quoy ma Calliree ? apres que ton brandon
A brulé moy, qui suis ton pauvre Eurymedon,
Apres avoir ta main en mes veines mouillee,
Du nouvel homicide encor toute souillee,
Tu te baignes, à fin de purger ton forfait ?
Mais tu ne peux laver le mal que tu m'as fait.
Pourquoy veux-je à mon dam prendre la hardiesse
De voir le corps tout nud d'une telle Deesse ?
L'exemple d'Acteon & du jeune Thebain,
Qui veirent & Diane & Pallas dans le bain [2],
Me devroient faire sage, & sagement m'apprendre
Que l'œil humain ne doit sur les Dieux entreprendre.
Je veux, sans l'ignorer, ma Deesse offenser.
Ces deux pauvres enfans veirent, sans y penser,
Les fieres Deitez, dont la vengeance preste
A l'un osta les yeux, à l'autre sur la teste
Meit des cornes de Cerf : & l'innocente erreur
Des Deesses ne peut adoucir la fureur [3].

50. *84* la Vile

---

1. On sait que la ville d'Athènes reçut de la déesse le don de l'olivier.

2. Le jeune Thébain est Tirésias, aveuglé pour avoir involontairement aperçu la déesse Pallas dans sa nudité au bain. C'est peut-être en se souvenant de la fête des Bains de Pallas, qui se célébrait tous les ans à Argos, que Ronsard a conçu le titre de cette pièce. Voir P. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 83.

3. Comprendre : et l'innocente erreur d'Actéon et de Tirésias ne put adoucir la fureur des Déesses.

O bien-heureux enfans, voz fautes furent quittes
Pour des punitions legeres & petites !
La corne sur le front ne fait ny mal ne bien :
C'est l'esprit seul qui sent, la corne ne sent rien :
Et de perdre les yeux, la perte est profitable
En amour, où la veuë est tousjours dommageable.
S'il est vray que l'amour se face par les yeux,
Les yeux sont aux amans un mal pernicieux.
Qu'on me creve les yeux pour ne voir plus ma Dame.
Le regard m'est un feu qui me consume l'ame,
Dont je ne puis guarir, & voudrois desormais [471]
Comme vous, estre aveugle, & ne la voir jamais.

ELEGIE DU POETE
à Eurymedon.

Prince, de qui le nom m'est venerable & sainct,
Amour, ainsi que vous, aux liens me contrainct :
De penser en penser me fait nouvelle guerre :
A la Chiorme amoureuse, ainsi que vous, m'enferre [1].
Nous sommes compaignons bienheureux quand je voy
Celuy qui est mon maistre, esclave comme moy.
Amour, je t'aime bien, qui sans respect egales
Aux moindres qualitez les qualitez royales,
Et qui rens un chacun sujet à ta grandeur,

77. *84-87* Qu'on me créve les miens

Éditions : *Œuvres* 1578, 1584, 1587 (Eurymedon et Callirée).
Titre. *84* Elegie de Ronsard à Eurymedon | *87* Ronsard parle a Eurymedon
2. *84-87* en servage m'estreint

1. C.-à-d. nous sommes enchaînés sur la même galère, faisant partie de la même chiourme.

Aussi bien le seigneur comme le serviteur [1].
Les hommes ne sont faits de matieres contraires :
Nous avons comme vous des nerfs & des arteres,
Nous avons de nature un mesme corps que vous,
Chair, muscles & tendons, cartilages & pouls,
Mesme cœur, mesme sang, poumons & mesmes veines,
Et souffrons comme vous les plaisirs & les peines.
Un rocher n'aime point, un Chesne ny la mer :
Mais le propre sujet des hommes c'est aimer. [472]
Aimer, hayr, douter, avoir la fantaisie
Tantost chaude d'amour, tantost de jalousie,
Vouloir vivre tantost, tantost vouloir mourir,
Resver, penser, songer, à par-soy discourir,
Se donner, s'engager, se condamner soymesme,
Se perdre, s'oublier, avoir la face blesme,
Vouloir ouvrir la bouche, & n'oser proferer,
Esperer à credit, & se desesperer,
Cacher sous un glaçon des flames allumees,
S'alembiquer l'esprit, se paistre de fumees,
Dessous un front joyeux avoir le cœur transi,
Avoir la larme à l'œil, s'amaigrir de souci,
Voila les fruicts qu'Amour de son arbre nous donne,
Dont ny feuille ny fleur ny racine n'est bonne,
Le tige en est amer, qui corrompt nostre corps,
Amer par le dedans, amer par le dehors :
Et bref amer par tout, comme ayant son lignage
De la mer [2], & nourry dans un desert sauvage.

25. *84-87* Ouvrir tantost la bouche
32. *87* ny fueilles

1. C'est par là que l'Amour et la Mort sont « une même chose ». Cf. le dernier des *Son. pour Hél.*, surtout au vers 14.

2. Souvenir d'Hésiode, *Théogonie*, 188 sqq. Aphrodite est née de l'écume produite par les « genitoires » du dieu Ouranos, coupées et jetées à la mer par son fils Cronos. Cf. mon t. VI, p. 53, note 2.

On dit, lors que Venus de son fils accoucha,
Que Jupiter au ciel contre elle se fascha,
Jugeant à voir l'enfant seulement à la face,
Que bien tost il perdroit toute l'humaine race,
Venus pour le sauver le cacha dans les bois.
La Renarde une fois, la Louve une autre fois,
Et l'Ourse l'alaita, humant sa nourriture
Des bestes, dont le laict est aigre de nature.
D'un vivre si amer cest enfant se repeut,
Gardant les qualitez du mesme laict qu'il beut.
Or, si tost qu'il fut grand (un Dieu ne tarde à croistre) [473]
Et qu'il peut empoigner l'arc de la main senestre [1],
Luy mesme sans patron, allant par les forests,
Se fit un arc de Fresne, & des traicts de Cyprez,
Et façonna ses mains, à tirer ignorantes,
Premier contre les Cerfs & les Biches errantes.
Des bois vint aux citez tirer droict aux humains.
Ha, qu'il a maintenant bien certaines les mains [2] !
Son arc n'est plus faultier, sa fleche est advisee,
Qui mire [3] droict au cœur sans y prendre visee :
Son arc n'est plus de bois, ses traicts ny son carquois :
Il est d'or maintenant, dont il blesse les Rois.
Celuy [4] pour triompher d'une rare conqueste,
A mis victorieux ses pieds sur vostre teste [5] :

50. *84-87* Cyprés

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait *crêtre* et *senêtre*.
2. Il a les mains bien assurées, expérimentées.
3. C.-à-d. qui vise. On dit encore en ce sens : un point de mire. La contradiction avec le second hémistiche est plus apparente que réelle.
4. Ce mot, ici et aux vers 69 et 71, est mis pour *celui-ci*, à savoir l'Amour.
5. Souvenir de ce vers de Properce (I, 1, 4) :

Et caput impositis pressit Amor pedibus.

Déjà vu au t. VII, p. 232, vers 23 ; X, p. 276, vers 14 ; XII, p. 209, vers 15-16.

Et quand moins vous pensiez qu'il vous peust surmonter,
Desdaignant voz grandeurs, vous est venu donter.
Rien ne vous a servy longuement vous defendre,
Ny vostre cœur revesche, indocile à se rendre :
Rien ne vous ont servy Diane ny ses arts,
Qu'Amour ne vous enroolle au ranc de ses soldats,
Et suivant en son camp le chemin qu'il enseigne,
Ne vous face porter devant tous son Enseigne.
  Celuy d'un beau desir le cœur vous anima,
En voz veines le soulfre amoureux alluma :
Celuy vous desrouilla la honte de jeunesse,
Vous apprist ses beaux noms d'aimer & de maistresse,
Vous apprist à la fois à rougir & blesmir,
Passer les jours en pleurs, & les nuicts sans dormir. [474]
  Aussi pour recompense il vous donne une Dame,
Dont le corps si parfait sert de tesmoin, que l'ame
Est parfaite & divine, & qu'elle a dans les cieux
Prise son origine entre les plus beaux Dieux.
L'honneur comme un Soleil son beau front environne,
Et toutes les Vertus luy servent de Couronne.
  Les astres de ses yeux, les roses de son teint,
Ses cheveux, mais des rets, dont Amour vous estreint,
L'yvoire de ses mains, sa bouche toute pleine
De perles, de rubis, & d'une douce haleine,
De sa beauté tout seul ne vous font desireux :
Tout homme est un rocher, s'il n'en est amoureux.
  Vous n'estes pas marry ny jaloux, qu'on regarde
Au plus hault de l'Esté le beau Soleil, qui darde
Ses rayons sur chacun : il a tant de clarté,

65-66. *84-87 rimes* ars... soldars
71. *84-87* vous des-voila
72. *87* ces beaux noms
86. *84-87* Un homme

Qu'il peult sur tout le monde espandre sa beauté,
Sans rien perdre en donnant : & plus il continue
A departir sa flame, & moins se diminue.
Ainsi, Prince courtois, vous n'estes envieux,
Si voyant sa beauté j'en contente mes yeux,
J'en desrobe un rayon pour soustenir ma vie :
Car la voir seulement est toute mon envie.
  Les yeux de Cupidon d'un bandeau sont couverts :
Les vostres à choisir sont prompts & bien ouverts.
Vostre sain jugement vous a poussé d'eslire
La meilleure partie, & refuser la pire.
Entre mille beautez choisir vous avez sceu
Sur toutes la plus belle, & n'estes point deceu.
  O prudent jugement en un jeune courage ! [475]
Je m'asseurois tousjours, voyant vostre visage
Melancholique, & plein d'imagination,
Que vous seriez heureux en vostre election.
  Je ne suis esbahy, si en vostre jeunesse
Avez esté gaigné d'une telle Princesse,
Quand moy, qui des amours ay passé la saison,
Qui ay morne le sang, le chef demy-grison,
Dés long temps j'en avois toute l'ame blessee,
Et le traict seulement vivoit en la pensee :
J'estois de la servir soigneux & curieux.
» Aussi bien que les Rois les pauvres ont des yeux.
  Ma fortune en bon-heur passe la vostre, Prince.
Que vous sert maintenant vostre riche province,
Que vous sert vostre sceptre & vostre honneur royal ?
Cela ne peult guarir en amour vostre mal,
Cela ne refroidit le feu qui vous allume :

112. *84-87* en ma pensée
114. *84-87* les peuples ont des yeux

Où [1] je suis soulagé par le bien de ma plume,
Qui deschargeant mon cœur de mille affections,
Emporte dans le vent toutes mes passions.
Elle est mon Secretaire : & sans mendier qu'elle,
Je luy dy mes secrets : je la trouve fidelle,
Et soulage mon mal de si douce façon,
Que rien contre l'Amour n'est bon que la chanson.
La Muse est mon confort, qui de sa voix enchante
(Tant son charme est puissant) l'Amour, quand elle chante [2].
O germe de Venus, enfant Idalien [3],
Soit que tu sois des Dieux le Dieu plus ancien,
Que le Ciel soit ton pere, & la Mer ta nourrice,
Que tu sois citoyen d'Amathonte ou d'Eryce [4], [476]
Vien demeurer en France, & soulager l'ardeur
De mon Prince, qui vit sujet de ta grandeur.

CHANSON PAR STANCES [5]

Ah belle eau vive, ah fille d'un rocher [6],
Qui fuis tousjours pour ma peine fatale,
Ne souffre plus que je sois un Tantale,
Laisse ma soif en tes eaux estancher :

Ou si tu n'as pitié de mon trespas,
De tant pleurer il me prend une envie,

Éditions : *Œuvres* 1578, 1584, 1587 (Eurymedon et Callirée).

1. C.-à-d. Alors que moi au contraire.
2. Développement de ce vers de Properce (I, 9, dernier vers) :
Dicere, quo pereas, saepe in amore levat.
3. De la ville d'Idalium, consacrée à Vénus en l'île de Chypre.
4. Deux villes où l'on adorait Vénus et son fils : Amathonte en Chypre, Eryx en Sicile.
5. Mise dans la bouche de Charles IX.
6. Allusion au nom de la maîtresse du roi, Aquaviva.

Qu'ainsi que toy je veux changer ma vie
En source d'eau pour mieux suivre tes pas.

Eau devenu, en ton eau je vivray,
Faict par mes pleurs une eternelle source :
Et d'eau pareille, & de pareille course
Plongé dans toy, toujours je te suivray.

Fils de Venus, enfant ingenieux,
Je te supply pour alleger ma peine,
Que tout mon corps ne soit qu'une fonteine,
Et que mon sang je verse par les yeux.

Si tu ne veux, ô Nymphe, consentir
Que pour te suivre en eau je me transforme,
D'un feu bruslant je veux prendre la forme
Pour de mon mal te faire repentir.

Ainsi qu'Achille insolent en desirs
Brusla le fleuve en la plaine Troyenne [1], [477]
Face le Ciel que flame je devienne
Pour consommer ton eau de mes souspirs.

Quand on ne peult par un remede egal
Avoir santé du tourment qui nous presse,
Desesperé de tout salut, maistresse,
D'un mal contraire il faut guarir son mal.

1. Le Xanthe, qui coulait sous les murs de Troie, fut couvert de flammes, non par Achille, mais par Héphaïstos pour sauver Achille (*Iliade*, XXI, 342-382).

SONET

Calliree parle contre la chasse.

Celuy fut ennemy des Deitez puissantes,
Et cruel viola de nature les lois,
Qui le premier rompit le silence des bois,
Et les Nymphes qui sont dans les arbres naissantes :
Qui premier de limiers & de meutes pressantes,
De piqueurs, de veneurs, de trompes & d'abois
Donna par les forests un passetemps aux Rois
De la course du sang des bestes innocentes.
Je n'aime ny piqueurs, ny filets, ny veneurs,
Ny meutes, ny forests, la cause de mes peurs :
Je doute [1] qu'Arthemis quelque sangler n'appelle
Encontre Eurymedon, pour voir ses jours finis,
Que le dueil ne me face une Venus nouvelle,
Et la mort ne le face un nouvel Adonis [2].

ÉDITIONS : *Œuvres* 1578, 1584, 1587 (Eurymedon et Callirée).

Titre. *84-87* Sonnet.
8. *84-87* De la course & du sang
11. *84-87* *graphie* Artemis
14. *84-87* Que la mort

---

1. C.-à-d. Je redoute.
2. V. le poème *L'Adonis* au t. XII, p. 108-126.

LA CHARITE[1]

A la Marguerite & unique perle de France, la Royne de Navarre.

Ce jeune Dieu, qui aux plus vieux commande,
Qui par le Ciel, qui par la terre court,
Voyant un jour les Dames de la Court,
Remonte aux Cieux, et Venus luy demande :
Dy-moy, mon fils, volant de place en place
Comme tu fais, sans foy, sans loyauté,
As tu point veu là bas quelque beauté
(Ton œil voit tout) qui la mienne surpasse ?
Amour respond : Pren, ma mere, asseurance,
Rien ne sçauroit surpasser ton honneur
Fors une Royne, en qui tout le bon-heur
Du plus beau Ciel se versa dés l'enfance.
Elle rougist : les Dames sont despites
Quand leur renom en beauté n'est parfait :
Et pour sçavoir la verité du fait,
Elle choisit l'une de ses Charites [2].
Mon cœur, mes yeux, mon ame & ma pensee,
Si j'ay de toy quelque bien merité,
Descens en France, & me dis verité

Éditions : *Œuvres* 1578 (à la suite d'Eurymedon et Callirée) ; 1584 (entre les Gayetez et les Odes) ; 1587 (aux Mascarades).

Titre. *84-87* La Charite *sans plus*
1. *84-87* Ce jeune Dieu (*87* enfant) qui sans raison commande
11. *84-87* Fors une Dame

1. Prononcer Kharite. La composition est ainsi institulée du mot grec χάρις, la Grâce. — Brantôme rapporte sur ce poème l'opinion d'une dame de la Cour (*Mém.*, éd. Lalanne, VIII, 30).
2. L'une des trois Grâces, compagnes de Vénus.

Si ma beauté d'une autre est surpassee.
Pour obeyr la jeune Pasithee [479]
Toute divine [1] abandonna les Cieux :
L'air luy fait place, & les vents & les Dieux,
En quelque part que la belle est portee.
D'un vol soudain elle fist sa descente,
Fendant le Ciel ainsi qu'on voit la nuit
Couler de loin une estoile qui luit
Entre deux airs d'une trace glissante.
Beauté, vigueur, jeunesse & courtoisie [2],
Le jeu, l'attraict, les delices, l'amour,
Ainsi qu'oiseaux voloient tout à l'entour
De ce beau corps, leur demeure choisie.
Son chef divin, miracle de nature,
Estoit couvert de cheveux ondelez,
Noüez, retors, recrespez, annelez,
Un peu plus noirs que de blonde teinture [3].
Son front estoit une table garnie
De marbre blanc, siege de majesté
Net & poly, comme souvent l'Esté

23-24. *84-87* L'air luy fait place, & les vents gracieux La soustenoyent par le vague emportée
31. *84-87* Ainsi
39. *84-87* Comme aux beaux jours d'Esté

---

1. Ces deux mots traduisent le nom de Pasithée, qui était l'une des Grâces. Les poètes de la Renaissance ont repris ce nom ; Pontus de Tyard a célébré une Pasithée ; Ronsard donne deux fois ce surnom à Hélène (1er livre, s. XIII et XXXI). Cf. H. Vaganay, *Quatre noms propres dans la littérature* (Revue de littérature comparée, 1935, p. 279-288) [R. L.].

2. Comparer les beautés de Pasithée avec celles de Vénus, décrites par J. Lemaire, *Illustr. de Gaule*, I, XXXIII. V. aussi l'*Elegie à Janet peintre du Roi* au t. VI, p. 152-160, et P. Laumonier, *Rons. poète lyrique*, p. 256, 413 et 504, note 4.

3. Brantôme parle de ses cheveux « fort noirs... qu'elle sçavoit si bien tortiller, frizonner et accommoder (*Œuvres*, éd. Lal., VIII, p. 35) [R. L.].

On voit la mer sans ondes toute unie.
Les sourcis noirs faits en arche d'Ebene,
De l'arc d'Amour la forme et le portraict,
D'un beau Croissant contrefaisant le traict,
Quand au tiers jour le mois il nous rameine.
Les yeux estoient d'une force contraire,
L'un gracieux & l'autre furieux [1],
Deux yeux (je faux, mais deux Astres des Cieux),
L'un pour chasser, & l'autre pour attraire.
En ses yeux bruns toute delicatesse,
Traicts, hameçons, servages & prison, [480]
Qui des plus fins affinent la raison,
Servoient d'escorte à si belle Deesse.
Toutes beautez en ses yeux sont coulees :
Amour n'avoit d'autre logis trouvé :
Son nez sembloit hautement relevé,
Un petit tertre enclos en deux vallees.
Sa tendre, ronde & delicate oreille,
Blanche, polie, au bout s'enrichissoit
D'un beau ruby, qui clair embellissoit
De ses rayons son visage à merveille'.
De vif cinabre estoit faicte sa jouë,
Pareille au teint d'un rougissant œillet,
Ou d'une fraize alors que dans du laict
Dessus le hault de la cresme se jouë [2].

43. *84-87* contre-imitoyent le traict
64. *84-87* Tout au plus haut de la cresme

---

1. De même, dans *Diane*, I, XXVI, Desportes écrivait : ses beaux yeux Dont l'un m'est doux, l'autre plein de rudesse, vers que Malherbe jugera absurde [R. L.].
2. Comparaison déjà vue dans l'*Elegie à Janet* (t. VI, p. 155, vers 82 et suiv.). Elle vient des *Anacreontea* (n° 28) ou de Properce, II, 3, vers 12.

Toutes les fleurs du sang des Princes nees
Narcisse, Ajax [1], n'eurent le teint pareil
Au sien, meslé de brun & de vermeil,
Qui rend d'amour les ames estonnees.
Telle couleur à la nuict est commune,
D'un peu de noir sa face embellissant,
Quand peu à peu le jour est finissant,
Et ja le soir tire devers la brune.
Sa bouche estoit de mille roses pleine,
De lis, d'œillets, où blanchissoient dedans
A doubles rangs des perles pour des dents,
Qui embasmoient le ciel de leur haleine.
De là sortoient les ris & les parolles
Fortes assez pour les hommes charmer,
Et qui pouvoient les roches de la mer, [481]
En les oyant, rendre douces & molles.
Un rond menton finissoit son visage,
Un peu fendu d'assez bonne espesseur,
Gras, en-bon-poinct, dont la blanche espesseur
De l'autre enfleure est certain tesmoignage.
Son col estoit un pilier de Porphire [2]
En longs rameaux de veines separé,
D'œillets, de nege & de roses paré,
Entre-poussé d'un gracieux Zephire.
Deux monts de laict qu'un vent presse et represse,

88. *84* Zephyre | *87* Soutien de chef que la Nature admire

1. On observe chez Ronsard l'association assez étroite de cette image avec les légendes de Narcisse et d'Ajax. Cf., par ex., t. X, p. 130, vers 9-12 et 17-20 ; ci-dessus, *Sur la mort de Marie*, le sonnet en forme de dialogue, *Veu que ce marbre enserre*, premier quatrain ; et ci-après, *Son. à div. personnes*, s. VII, *Ces grands, ces triomphans*, second tercet.

2. Des images analogues se trouvent ci-après au vers 58 de l'*Elegie du Printemps à la sœur d'Astrée* et au vers 9 du s. *Madame se levoit* (*Son. p. Hel.*).

Qui sur le sein sans bouger s'esbranloient
Comme deux coings, enflez se pommeloient
En deux tetins messagers de jeunesse.

Du reste, helas ! de parler je n'ay garde,
Dont le regard aux hommes est osté [1],
Sacré sejour, qu'Honneur & Chasteté
Ainsi qu'Archers ont en soigneuse garde.

Ses mains estoient blanches, longues, douillettes
Qui tressailloient en veines & rameaux,
Puis se fendoient en cinq freres jumeaux
Environnez de cinq bords de perlettes.

De marbre long taillé par artifice
Sa jambe estoit, ses pieds estoient petis,
Tels qu'on les feint à la belle Thetis,
Seur fondement d'un si bel edifice.

Comme un esclair la Nymphe qui s'eslance
Dans le palais de Charles arriva :
Puis tout d'un coup invisible s'en-va
Trouver la salle où se faisoit la dance. [482]

Il estoit nuict, & les humides voiles
L'air espoissy de toutes parts avoient,
Quand pour baller les Dames arrivoient,
Qui de clarté paroissoient des estoilles.

Robes d'argent & d'or laborieuses [2]
Comme à l'envy flambantes esclattoient :
Vives en l'air les lumieres montoient,

100. *84-87* Aboutissant en cinq bords de perlettes
101. *84-87* De marbre exquis
108. *84-87* Dedans la salle

1. Le portrait que Brantôme trace de Marguerite et qui est beaucoup moins détaillé, se termine par une formule analogue (*op. cit.*, VIII, 25) [R. L.].
2. C.-à-d. ayant demandé beaucoup de travail.

A traicts brillans, des pierres precieuses.
Là mon grand Prince & noz Seigneurs ses freres
Estoient venus ornez de majesté,
Pour compaignie ayant à leur costé
Les loix qui sont plus douces que severes.
Là Marguerite, ornement de nostre âge,
Apparoissoit en sa double valeur,
Et tantost perle, & tantost une fleur [1],
Un beau Printemps naissant de son visage.
Si tost qu'au bal la Nymphe bien-aimee
Se presenta, ses deux astres jumeaux
Feirent au double esclairer les flambeaux,
Et d'un beau jour la nuict fut allumee.
Dedans la salle une odoreuse nuë
Pleine de musc & d'ambre s'espandit :
Par tel miracle un chacun entendit
Qu'une Deesse au bal estoit venuë.
Comme un Soleil, sans rompre la verriere,
Passe en la chambre ondoyant & pointu,
Sans que l'object empesche la vertu
De sa divine & persante lumiere [2] :
Ainsi la belle invisible Charite [483]
Comme un esclair la salle penetra,
Et toute entiere en se cachant entra
Dedans le corps de nostre Marguerite.
Si bien son ame en son ame est enclose,

116. *84-87* A traits brillans | *97* Attraits brillans
122. *84-87* Apparoissant
124. *84-87* D'un beau Printemps honoroit son visage
136. *84-87* *graphie* perçante

---

1. Explication du vers précédent et du titre, le mot *marguerite* désignant en latin une perle (*margarita*) et en français une fleur.
2. Cf. ci-dessus l'*Ode à Phœbus*, v. 121-124.

Si bien sa vie en l'autre elle logea,
Si bien son sang au sang d'elle changea,
Que les deux corps n'estoient plus qu'une chose.
  Si que mon Roy d'un jugement extrême
Bien clair-voyant, germe des Dieux conceu,
Y fut premier en la voyant deceu,
Pensant au vray que ce fust sa sœur mesme.
  Serrant sa main la conduit à la dance :
Comme une femme elle ne marchoit pas,
Mais en roulant divinement le pas,
D'un pied glissant couloit à la cadance.
  L'homme pesant marche dessus la place,
Mais un Dieu vole, & ne sçauroit aller :
Aux Dieux legers appartient le voler,
Comme engendrez d'une eternelle race.
  Le Roy dansant la volte Provençalle
Faisoit sauter la Charite sa sœur :
Elle suivant d'une grave douceur,
A bonds legers voloit parmy la salle.
  Ainsi qu'on voit aux grasses nuicts d'Automne
Un prompt Ardent sur les eaux esclairant [1],
Tantost deça, tantost delà courant
De place en place, & repos ne se donne :
  Elle changeoit en cent metamorphoses
Le cœur de ceux qui son front regardoient : [484]
Maints traicts de feu de ses yeux descendoient,
Et sous ses pieds faisoient naistre des roses [2].

162-163. *84-87 rimes* esclairer... virer
164. *84-87* Et nul repos à sa flame ne donne

1. Un ardent est un feu follet, que nos ancêtre appelaient aussi *feuroles*, *flambars* et *flammeroles* (Nicot, *Thresor*).
2. Ronsard s'est peut-être souvenu ici de la description d'Aphrodite par Hésiode, *Théog.*, 194 ; mais cf. Pétrarque, s. *Come 'l candido piè*, premier quatrain.

Au devant d'elle alloient pour seures guides
Aveq' l'honneur, la grace, majesté,
Et la vertu, qui gardoient sa beauté,
Comme un Dragon le fruict des Hesperides.

Incontinent que la douce harmonie
Des violons en l'air plus ne s'ouyt,
Ceste Charite au Ciel s'esvanouyt,
Abandonnant l'humaine compagnie.

Ainsi de nuict la paupiere fermee
D'un doux sommeil, en songeant recognoist
Quelque Demon qui soudain apparoist,
Puis tout soudain se perd comme fumee.

Adieu Charite, adieu Nymphe bien-nee,
Ou monte au Ciel, ou vole où tu voudras,
En ceste Court bien tost tu reviendras
Dessous le joug du nopcier Hymenee.

Lors moy remply d'un plus ardent courage
Je doubleray la force de ma vois,
Pour faire aller jusqu'aux champs Navarrois
L'accord heureux du sacré mariage [1].

170. *84-87* Avecq'... la grave majesté

---

1. Allusion au mariage qui se préparait entre la princesse Marguerite et Henri de Navarre, ce qui permet de dater la composition de cette pièce entre le 6 avril 1572, jour où Charles IX signa le mariage et le 18 août, où le mariage eut lieu. — Cf. M. Françon, *Quand Ronsard composa-t-il la pièce* la Charite ? (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XVIII, 120-122).

ELEGIE [1]

Ce Dieu qui se repaist de nostre sang humain,
Ayant au doz la trousse, & l'arc dedans la main,
Voulut depuis deux jours environner la terre,
Et voir combien ses traicts aux hommes font de guerre.
Comme il alloit le Ciel & la Mer recherchant,
Il vit dez l'Orient jusqu'au Soleil couchant,
Dez l'Afrique bruslee aux montaignes Riphees [2],
Que tout le monde entier n'estoit que ses trophees,
Et qu'il n'y avoit Prince, Empire ny cité
Qui ne tremblast au nom de sa divinité.
Il vit Jupiter pris de noz mortelles femmes,
Neptune sous la mer n'esteindre point ses flames,
Et Pluton aux enfers sentir la cruauté
Qu'apporte dans les cœurs une douce beauté.
A la fin tout lassé de voler par le monde,
A l'heure que Phebus se cache dessous l'onde,
Quand nous voyons le jour en la nuict se changer,
Amour cherchea par tout un giste à se loger.
Ramassant du long vol son aile recueillie,
Tantost tournoit les yeux sur la belle Italie,
Tantost de sur l'Espaigne, & tantost d'autre part
Sur l'isle d'Angleterre abaissoit son regard.

Éditions : *Œuvres* 1578 (à la suite d'Eurymedon et Callirée) ; 1584 (entre les Gayetez et les Odes) ; 1587 (au Bocage Royal)

Titre. *84* L'Amour amoureux. A elle mesme | *87* L'Amour amoureux. A la Royne de Navarre, Marguerite de France.

---

1. Cette pièce est intitulée en 1578 simplement *Elegie* (sans autre mention), mais elle est comme une suite de la *Charite*, et il n'y est question que de la princesse Marguerite, à laquelle le poète s'adresse dans les derniers vers.

2. Nom ancien de la chaîne des Balkans.

Pressé de se loger par la nuict qui commence,
Il jetta ses beaux yeux sur le peuple de France.
Il advisa Páris, & vint au poinct du soir [486]
Comme un oiseau leger, sur le Louvre s'assoir.
De fortune la belle & chaste Marguerite,
Perle & fleur des François [1], immortelle Charite,
Des divines beautez le patron eternel,
Revenoit des jardins du Palais maternel [2].
L'Honneur & la Vertu suivoient ceste Princesse,
Ainçois [3] ce beau Soleil, qui tiroit une presse
De Dames & d'Amours au tour de son costé.
Elle race des Rois marchoit en gravité
Au milieu de sa troupe, & passoit les plus belles,
Comme l'Aube la nuict de ses flames nouvelles.
Si tost qu'Amour la vit, il en fut envieux.
Aussi prompt qu'un esclair se jetta dans ses yeux.
Il se fist invisible, à fin que sa venue
Ne fust que d'elle seule, & non d'autre cognue.
L'homme qui est mortel, n'est pas digne de voir
Les Dieux en leur essence, & moins les recevoir :
C'est un vaisseau de terre entourné de foiblesse.
L'humain cherche l'humain, & le Dieu la Deesse.
Incontinent qu'Amour se fut logé dedans
Ces yeux si penetrans, si beaux & si ardans,
Armez d'une vertu si divine & si claire,
Je me trompe, dit-il, je croy que c'est ma mere

24. *84-87* Abaissa ses beaux yeux

---

1. Cf. dans la pièce précédente le vers 123 et la note.
2. Le jardin des Tuileries, palais construit récemment par Philibert de l'Orme, où habitait Catherine de Médicis. Note de Marcassus, éd. de 1623 : « Le plus beau jardin du Monde, n'en desplaise à l'Escurial. »
3. C.-à-d. mais plutôt.

Qui avoit emprunté les membres d'un mortel :
Un œil, s'il n'est divin, ne sçauroit estre tel.
Est-ce point Pasithee ? ou quelqu'une des Graces ?
Œil, quiconque sois tu, de splendeur tu surpasses
Venus & Pasithee : & par tout je ne voy
Rien qui puisse egaler ta beauté, sinon toy. [487]
Mais si tost qu'elle fut en sa chambre arrivee,
Qu'à l'entour de son corps sa robbe fut levee,
Que toutes ses beautez se monstrerent à nu,
Amour est tout soudain amoureux devenu :
Il souspire, il languist en une peine extrême,
Et sent au cœur les maux qui viennent de luymesme.
Regardant son beau front d'yvoire blanchissant,
Et ses sourciz tournez en forme d'un Croissant,
Où il prit de son arc la vouture premiere :
Puis sentant de ses yeux la celeste lumiere,
Le vray logis d'Amour, lumiere qui pourroit
R'animer d'une œillade un homme qui mourroit,
Esbranler les rochers, appaiser la marine,
Et tirer d'un regard le cœur de la poictrine :
Lumiere saincte, douce, angelique, qui fais
Et couler, & sentir jusqu'en l'ame tes rais :
Il devint esperdu d'esprit & de memoire.
Veincu sans resistance il quitta la victoire,
Et ne fist que penser le moyen de pouvoir
Vivre tousjours en elle, & pour Dame l'avoir.
Or maintenant ce Dieu sous les flames jumelles
Des yeux de son hostesse estendoit ses deux ailes,
Et seichoit son pennage à leur belle clarté :
Maintenant aiguisoit ses rais sur leur beauté :
Maintenant il prenoit des cheveux de la belle

65. *84-87* Le vray logis d'honneur

Pour refaire à son arc une corde nouvelle [1] :
Maintenant tout son arc raccoustroit de nouveau,
Se refondoit soymesme, & se faisoit plus beau.
Il oublia le Ciel, sa celeste origine, [488]
Et pensoit que le Ciel d'elle n'estoit pas digne :
Et tellement Amour de son feu s'embrasa,
Que mille et mille fois ses yeux il rebaisa :
Les prioit, adoroit, & veincu de martire,
Fut contraint à la fin telle parole dire,
Souspirant aigrement tout triste & tout desfait
Par le coup que luymesme à soymesme avoit fait.
Or je suis bien puny des rigoureuses peines
Que je soulois donner aux personnes humaines.
Les souspirs & les voix, & les pleurs soucieux
De ceux que j'ay blessez sont venus jusqu'aux Cieux,
Nemesis m'a puny : c'est la loy de Nature,
Celuy qui fait du mal, que du mal il endure.
Je fus sans foy, sans loy, vagabond & leger,
Menteur, flateur, trompeur, causeur & mensonger [2] :
La mer conceut ma mere en sa vague profonde [3] :
Je suis un Phaëton qui brusle tout le monde :
J'ay renversé les loix & les villes à bas,
Et comme d'un joüet, du monde je m'esbas.
Maintenant de mes maux je souffre penitance.
Je me confesse au Ciel, au cœur j'ay repentance :

91. *84-87* Or' je suis chastié
97. *84-87* Je suis sans foy
101. *84-87* Je renverse les loix
104. *84-87* Je me confesse à vous

---

1. Cf. au t. IV, p. 107, son. CIX, début.
2. *Causeur* signifie *imposteur*, *trompeur* (Huguet, *Dict. du seiz. siècle*).
3. Cf. Hésiode, *Théog.*, vers 195-198.

Je demande pardon, & sçay que justement
De mes pechez commis j'endure chastiment.
Je sçay que peult l'ennuy, les souciz & les pleintes,
Les sanglots, les souspirs, & les larmes non feintes :
Le mal me touche au cœur, qui me fait langoureux.
Et pource desormais, ô pauvres amoureux,
J'auray pitié du feu qui cause vostre perte,
Pleurant vostre douleur comme l'ayant soufferte. [489]
Ainsi disoit Amour plaignant [1] sa liberté.
Mais vous, qui sçavez bien comme il est arresté
Prisonnier de voz yeux, devenez glorieuse
D'estre d'un si grand Dieu seule victorieuse.
Vous desrobez son arc, ses flames & ses trais,
Et comme ardens esclairs vous les jettez espais,
Sans faillir, droict aux cœurs de ceux qui vous regardent,
Que corselets ferrez ny bouclairs ne retardent,
Tant ils sont foudroyans, penetrans & poinctus,
Acerez & forgez par les mesmes Vertus.
Donques, Perle d'honneur, que la beauté couronne,
Il ne faut desormais que la France s'estonne,
Si seule vous blessez les hommes & les Dieux,
Puis que l'Amour vous aime, & qu'il loge en voz yeux.

126. *87* Puis qu'Amour est vostre hoste, & demeure en voz yeux

---

1. Regrettant.

SONETS ET MADRIGALS [490]

POUR ASTREE [1].

I.

Dois-je voler emplumé d'esperance,
Ou si je dois, forcé du desespoir,
Du haut du Ciel en terre laisser choir
Mon jeune amour avorté de naissance ?
Non, j'aime mieux, leger d'outrecuidance,
Tomber d'enhaut, & fol me decevoir,
Que voler bas, deussé-je recevoir
Pour mon tombeau toute une large France [2].
Icare fit de sa cheute nommer,
Pour trop oser, les ondes de la mer [3] :
Et moy je veux honorer ma contree
De mon sepulchre & dessus engraver,
RONSARD [4] VOULANT AUX ASTRES S'ESLEVER,
FUT FOUDROYÉ PAR UNE BELLE ASTREE.

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, Sonnets... pour Astrée).

---

1. Ce nom cache delui de la tourangelle Françoise Babou de la Bourdaisière, mariée le 14 février 1559 à Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres ; c'est la mère de la fameuse Gabrielle, maîtresse du roi Henri IV. Elle devint la maîtresse de Béranger du Gast, capitaine du régiment des gardes, en faveur de qui Ronsard composa ces sonnets. V. mon Introduction et cf. Pierre Champion, *Ronsard et son temps*, p. 279-284 et 360-363.

2. Selon James Hutton, *Greek Anthology in France*, p. 355, note 44, Ronsard s'est souvenu ici d'une épigramme de Thucydide, *A. P.*, VII, 47 ; peut-être aussi d'une autre de Géminus au même livre n° 73.

3. La légende d'Icare n'est pas étrangère aux pages de Ronsard ; cf. au premier tome, p. 118, les vers 165-168 et la note. — Mais, après Sannazar, Desportes avait récemment repris ce thème dans les *Amours d'Hippolyte* (cf. J. Lavaud, *Ph. Desportes*, p. 153-155). Icare reparaît dans les Sonnets pour Hélène, I, XLII, et II, I [R. L.].

4. Ronsard substitua son nom à celui de Du Gast, après que celui-ci eût été assassiné en octobre 1575, et prit alors à son propre compte ces sonnets, publiés en 1578.

II.

Le premier jour que j'avisay la belle
Ainsi qu'un Astre esclairer à mes yeux,
Je discourois en esprit, si les Dieux [491]
4 Au Ciel là haut estoient aussi beaux qu'elle.
De son regard mainte vive estincelle
Sortoit menu comme flame des Cieux :
Si qu'esblouy du feu victorieux,
8 Je fus veincu de clarté si nouvelle.
Depuis ce jour mon cœur qui s'alluma,
D'aller au Ciel sottement presuma,
11 En imitant des Geans le courage.
Cesse, mon cœur, la force te defaut :
Bellerophon te devroit faire sage [1] :
14 Pour un mortel le voyage est trop haut.

III,

Belle Erigone, Icarienne race [2],
Qui luis au Ciel, & qui viens en la terre
Faire à mon cœur une si douce guerre [3],
4 De ma raison ayant gaigné la place :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).
8. *84-87* de sa clairté nouvelle

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).

---

1. Sur le mythe de Bellérophon cf. mon tome I, p. 93 et suiv.

2. Erigone, fille d'Icarius, changée en la constellation de la Vierge, pour sa piété filiale. V. mon t. II, p. 27, note du vers 60. « Il parle de sa Maistresse Astree, comme d'Astree qui est dans le Ciel un signe du Zodiaque, qu'on nomme autrement Justice ou Erigone, ou Vierge. » (Marcassus, éd. 1623).

3. Cf. Pétrarque, s. *Mille fiate, o dolce mia guerrera*, dont Ronsard paraît s'être souvenu ici ainsi que dans le s. *Je ne suis point, ma guerriere Cassandre* (t. IV, p. 8).

Je suis veincu, que veux-tu que je face
Sinon prier cest Archer qui m'enferre,
Que doucement mon lien il desserre,
8 Trouvant un jour pitié devant ta face ?
Puis que ma nef au danger du naufrage
Pend amoureuse au milieu de l'orage,
11 De mast, de voile assez mal accoustree,
Vueilles du Ciel en ma faveur reluire :
Il appartient aux Astres, mon Astree,
14 Luire, sauver, fortuner & conduire [1].

MADRIGAL I [2]. [492]

L'homme est bien sot, qui aime sans cognoistre.
J'aime, & jamais je ne vy ce que j'aime :
D'un faux penser je me deçoy moy-mesme,
4 Je suis esclave, & ne cognois mon maistre.
L'imaginer seulement me fait estre
Comme je suis en une peine extrême.
L'œil peult faillir, l'aureille fait de mesme,
8 Mais nul des sens mon amour n'a fait naistre.
Je n'ay ny veu, ny ouy, ny touché [3] :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).

---

1. Les rimes de ce sonnet sont toutes féminines.

2. Sur les madrigaux de Ronsard, cf. Jacques Madeleine, *Le madrigal de Ronsard, ou sonnet madrigalesque*, dans la *Rev. de la Renaissance*, II (1902), p. 248-264, et l'article qu'Henri Chamard a consacré à ce genre dans le *Dict. des Lettres Françaises*. Ronsard appelait ainsi un sonnet trop long d'un ou de plusieurs vers (cf. VII, p. 271-272).

3. Il n'est guère probable que ce soit Ronsard qui parle ici, car il aurait eu mainte occasion de voir Françoise quand il vivait à Saint-Cosme dans le voisinage des Babou, qui avaient leur hôtel à Tours. D'ailleurs, cette assertion est en contradiction avec les sonnets II, V, VII et le madrigal III.

Ce qui m'offense à mes yeux est caché :
La playe au cœur à credit m'est venue.
Ou noz esprits se cognoissoient aux Cieux
Ains que d'avoir nostre terre vestue,
Qui vont gardant la mesme affection
Dedans leurs corps, qu'au Ciel ils avoient euë [1],
Ou je suis fol : encores vaut-il mieux
Aimer en l'air une chose incognue
Que n'aimer rien, imitant Ixion
Qui pour Junon embrassoit une nue [2].

IV.

Douce Françoise, ainçois [3] douce framboise,
Fruict savoureux, mais à moy trop amer,
Tousjours ton nom, helas ! pour trop aimer
Loge en mon cœur, quelque part que je voise [4].
Ma douce paix, mes tréves & ma noise
Belle qui peux mes Muses animer,
Ton nom si franc devroit t'accoutumer [493]
Mettre les cœurs en franchise Françoise.
Mais tu ne veux redonner liberté
Au mien captif, que tu tiens arresté,

12. *84-87* se cognoissent
15. *84-87* Dedans les corps

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).
4. *84-87* Vit en mon cœur

1. Ronsard n'avait pas toujours pensé ainsi ; cf. la discussion railleuse, en 1550, de la théorie platonicienne de la réminiscence qui se trouve au t. II, p. 15-16. Il est vrai, toutefois, que le poète n'était pas conséquent, car en 1552 il semble accepter cette théorie (t. IV, son. cxxx, vers 10-11).
2. Pour la légende d'Ixion, v. Pindare, *Pyth.* II, 2e triade ; cf. *Son. pour Hel.*, livre I, son. xli, note du vers 14.
3. C.-à-d. mais plutôt.
4. Ancien subjonctif présent du verbe *aller*.

Pris en ta chesne estroitement serree.
Laisse la force : Amour le retiendra,
Ou bien, Maistresse, autrement il faudra
Que pour Françoise [1] on t'appelle ferree.

MADRIGAL II.

Dequoy te sert mainte Agathe gravee,
Maint beau Ruby, maint riche Diamant ?
Ta beauté seule est ton seul ornement [2],
Beauté qu'Amour en son sein a couvee.
Cache ta perle en l'Orient trouvee,
Tes graces soient tes bagues seulement :
De tes joyaux en toy parfaitement
Est la splendeur & la force esprouvee.
Dedans tes yeux reluisent leurs beautez,
Leurs vertuz sont en toy de tous costez :
Tu fais sur moy tes miracles, ma dame.
Sans eux je sens que peult ta Deité :
Tantost glaçon, & tantost une flame,
De jalousie & d'amour agité,
Palle, pensif, sans raison & sans ame,
Ravy, transy, mort & resuscité.

V.

Au mois d'Avril, quand l'an se renouvelle, [494]
L'Aube ne sort si belle de la mer,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº VII en 84 et éd. suiv.).

2. *87* ne sort si fresche

---

1. C.-à-d. au lieu de Françoise.
2. Ce vers indique bien le sens ancien de l'adjectif *seul*, à savoir *plus que tout*.

Ny hors des flots la Deesse d'aimer
Ne vient à Cypre en sa conque si belle [1],
Comme je vy la beauté que j'appelle
Mon Astre sainct, au matin s'esveiller,
Rire le Ciel, la terre s'esmailler,
Et les Amours voler à l'entour d'elle.
Beauté, jeunesse, & les Graces qui sont
Filles du Ciel, luy pendoient sur le front.
Mais ce qui plus redoubla mon service,
C'est qu'elle avoit un visage sans art.
La femme laide est belle d'artifice,
La femme belle est belle sans du fard [2].

MADRIGAL III.

Depuis le jour que je te vey, Maistresse,
Tu as passé deux fois aupres de moy,
L'une muette & d'un visage coy [3],
Sans daigner voir quelle estoit ma tristesse :
L'autre, pompeuse en habit de Deesse,
Belle pour plaire aux delices d'un Roy,
Tirant des yeux tout à l'entour de toy

4. *84-87* Ne vint
9. *87* Amour Jeunesse

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.)
7. *84-87* Tirant de l'œil

1. Ici, comme dans une des *XXIIII Inscriptions* de l'année 1559 (v. t. IX, p. 197, vers 37-40 et note 2), Ronsard semble s'être inspiré d'une copie du tableau de Botticelli, la Naissance de Vénus. — Voir aussi, au t. IV, p. 42, une comparaison entre Cassandre et Vénus sur la coquille [R. L.].
2. Cf. les vers 13 à 16 de la *Bergerie*, t. XIII, p. 77 et la première note.
3. C.-à-d. tranquille, impassible.

Dessous ton voile une amoureuse presse [1].
Je pensois voir Europe sur la mer,
Et tous les vents de son voile enfermer [2],
Tremblant de peur en te voyant si belle,
Que quelque Dieu ne te ravist aux cieux, [495]
Et ne te fist une essence immortelle.
Si tu m'en crois, fuy l'or ambicieux :
Ne porte au chef une coiffure telle.
Le simple habit, ma dame, te sied mieux.

VI.

L'Astre divin, qui d'aimer me convie,
Tenoit du Ciel la plus haute maison,
Le jour qu'Amour me mit en sa prison,
Et que je vy ma liberté ravie.
Depuis ce temps j'ay perdu toute envie
De me ravoir, & veux que la poison [3]
Qui corrompit mes sens & ma raison,
Soit desormais maistresse de ma vie.
Je veux pleurer, sanglotter & gemir,

8. *84-87* Pour voir ton voile
10. *84-87* en ton voile
11. *84-87* peur te regardant si belle

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº VIII en 84 et éd. suiv.).

1. Attirant par tes yeux une foule amoureuse. Les variantes de 1584-1587 montrent que Ronsard n'était pas insensible à l'obscurité de ces vers, mais elles ne l'avaient pas entièrement dissipée, car en 1623 Marcassus ressent encore le besoin de les expliquer : « *Tirant de l'œil.* Il faut ranger ainsi ces deux vers, *Tirant de l'œil ton voile*, c'est-à-dire, te descouvrant pour voir tout à l'entour de toy une amoureuse presse. »

2. Allusion à l'enlèvement de la jeune Europe par Zeus transformé en taureau.

3. Ce nom était alors du genre féminin, comme son étymologie latine *potio*.

Passer les jours & les nuicts sans dormir,
Hayr moymesme, & de tous me distraire [1],
Et devenir un sauvage animal.
Que me vaudroit de faire le contraire,
Puis que mon Astre est cause de mon mal ?

VII.

Le premier jour que l'heureuse aventure
Conduit [2] vers toy mon esprit & mes pas,
Tu me donnas pour mon premier repas
Mainte dragee & mainte confiture.
Jalouse apres de si douce pasture,
En mauvais goust tu changeas tes appas,
Et pour du sucre [3], ô cruelle, tu m'as [496]
Donné du fiel, qui corrompt ma nature.
Le sucre doit pour sa douceur nourrir :
Le tien m'a fait cent mille fois mourir,
Tant il se tourne en fascheuse amertume.
Ce ne fut toy, ce fut ce Dieu d'aimer
Qui me deceut, en suivant sa coustume
D'entre-mesler le doux avec l'amer [4].

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº IX en 84 et éd. suiv.).

13. *84-87* poursuivant sa coustume

---

1. C.-à-d. m'éloigner (sens du latin *distrahere*).
2. Cette forme équivaut au passé *conduisit* ; cf. Dict. Huguet.
3. Au lieu du sucre.
4. Antithèse fameuse qui revient à satiété dans les œuvres de Ronsard ; cf., par ex., t. IV, p. 14, vers 12-14 ; p. 41, variantes des vers 2-4 ; surtout t. V, p. 116-117, où cette antithèse s'étend sur tout un sonnet (*Mon dieu, mon dieu, que ma maistresse est belle* !). La source immédiate en est probablement le *Canzoniere* de Pétrarque (cf. l'expression « il dolce amaro » du s. *Dolci ire*, vers 6), mais il faut en chercher la source lointaine dans le mot sapphique γλυκύπικρος, épithète d'Eros (E. Diehl, *Anthologia Lyrica Graeca* de 1936, 4e partie p. 78, nº 137). R. Dezeimeris avait remarqué la même antithèse chez Théognis.

VIII.

Adieu cheveux, liens ambitieux,
Dont l'or frizé me retint en service,
Cheveux plus beaux que ceux que Berenice
Loin de son chef envoya dans les cieux [1].
Adieu mirouër, qui fais seul glorieux
Son cœur trop fier d'amoureuse malice :
Amour m'a dit qu'autre chemin j'apprisse,
Et pource adieu, belle bouche & beaux yeux.
Trois mois entiers d'un desir volontaire
Je vous servy, & non comme forsaire [2],
Qui par contrainte est sujet d'obeyr.
Comme je vins, je m'en revais, maistresse :
Et toutefois je ne te puis hayr.
Le cœur est bon, mais la fureur me laisse [3].

IX.

Quand tu portois l'autre jour sur ta teste
Un verd Laurier, estoit-ce pour monstrer
Qu'amant si fort ne se peut rencontrer
Dont la victoire en tes mains ne soit preste ? [497]

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº x en 84 et éd. suiv.).

10. *84-87 graphie* forçaire

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, S. p. A., mais au nº xi en 84 et éd. suiv.).

3. *84-87* Qu'homme si fort

---

1. Sur ce sujet Callimaque avait composé un poème, aujourd'hui perdu, mais dont Catulle nous a laissé une paraphrase. — Pour l'image des deux premiers vers cf. Pétrarque, s. *O dolci sguardi*, vers 3, et v. ci-après, le s. *Plus que mes yeux*.
2. Forme ancienne pour *forçat*.
3. C.-à-d. l'enthousiasme, l'inspiration érotique me quitte.

Ou pour monstrer ton heureuse conqueste
De m'avoir fait en tes liens entrer ?
Dont je te pri' me vouloir despestrer.
» Peu sert le bien que par force on acqueste [1].
Soit le Laurier de ton front le sejour :
Le Rosmarin, helas ! que l'autre jour
Tu me donnas, me devoit faire sage.
C'estoit congé [2] que je pren maugré moy :
Car de vouloir resister contre toy,
Astre divin, c'est estre sacrilege.

X.

Je haïssois & ma vie & mes ans,
Triste j'estois de moymesme homicide :
Mon cœur en feu, mon œil estoit humide,
Les Cieux m'estoient obscurs & desplaisans.
Alors qu'Amour, dont les traicts sont cuisans,
Me dit, Ronsard, pour avoir un bon guide
De l'Astre sainct qui maistre te preside,
Peins le portrait au milieu de tes gans :
Sans contredit à mon Dieu j'obey [3].

9-11. *84-87* Le Laurier est aux victoires duisant : Le Rosmarin dont tu m'as fait present, Desesperé m'a fait lever le siege

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº XII en 84 et éd. suiv.).

6. *87* Me dist, Amy

1. La forme *acquester*, pour *acquérir*, était courante au XVIe siècle. Cf. Huguet, *Dict. du seiz. siècle*.

2. C'était pour me congédier. Cf. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 281. Le romarin symbolise la constance, qualité inattendue chez cette femme « de mœurs très galantes ». (Chamard, *Hist. de la Pléiade*, III, p. 347). Astrée voulait-elle dire, en offrant un brin de cet arbuste, qu'elle n'acceptait pas les attentions d'un nouvel amant ? — Au v. 11, prononcer *saige*.

3. Remarquer l'absence d'alternance.

J'ay bien cognu qu'il ne m'avoit trahy :
Car dés le jour que je feis la peinture,
Heureux je vey prosperer mes desseins.
Comment n'auray-je une bonne aventure,
Quand j'ay tousjours mon Astre entre les mains ?

XI. [498]

Plus que mes yeux j'aime tes beaux cheveux,
Liens d'Amour que l'or mesme accompaigne,
Et suis jaloux du bon-heur de ton peigne,
Qui au matin desmesle leurs beaux neuds.
En te peignant il se fait riche d'eux,
Il les desrobe : & l'Amour qui m'enseigne
D'estre larron, commande que je prenne [1]
Part au butin assez grand pour tous deux.
Mais je ne puis : car le peigne fidelle
Garde sa proye, & puis ta damoiselle
Serre le reste, & me l'oste des doigts.
O cruautez ! ô beautez trop iniques !
Le pelerin touche bien aux reliques
Par le travers d'une vitre, ou d'un bois.

XII.

Pour retenir un amant en servage,
Il faut aimer, & non dissimuler,
De mesme flame amoureuse brusler,
Et que le cœur soit pareil au langage :

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. A. Supprimé en 1584).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A., mais au nº xv en 84 et éd. suiv.).

1. Rimes phonétiques : on prononçait *enscine*, *accompaine* et *peine*.

Tousjours un ris, tousjours un bon visage,
Tousjours s'escrire & s'entre-consoler :
Ou qui ne peut escrire ny parler,
A tout le moins s'entre-voir par message.
Il faut avoir de l'amy le portraict,
Cent fois le jour en rebaiser le traict :
Que d'un plaisir deux ames soient guidees.
Deux corps en un rejoincts en leur moitié [1]. [499]
Voyla les poincts qui gardent l'amitié,
Et non pas vous qui n'aimez qu'en idees [2].

XIII.

Mon ame vit en servage arrestee :
Il adviendra, Dame ce qu'il pourra :
Le cœur vivra te servant, & mourra :
Ce m'est tout un, la chance en est jettee.
Je suis joyeux dequoy tu m'as ostee
La liberté, & mon esprit sera
D'autant heureux, que serf il se verra
De ta beauté, des Astres empruntee.
Il est bien vray que de nuict & de jour
Je me complains des embusches d'Amour,
Qui d'un penser un autre fait renaistre.
C'est mon seigneur, je ne le puis hayr :
Vueille ou non vueille, il faut luy obeyr.
Le serviteur est moindre que le maistre.

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. A. Supprimé en 1584).

---

1. Allusion au mythe de l'Androgyne. V. ci-dessus, les *Stances* faites sur la mort de Marie, *Je lamente sans reconfort*, la 2e note.

2. Ronsard dira presque la même chose à Hélène dans le s. *Si j'estois seulement en vostre bonne grace* (tercet final). Il avait parlé un tout autre langage à Cassandre (t. IV, p. 64, vers 9-14).

ELEGIE DV PRINTEMPS [1]
à la sœur d'Astree [2].

Printemps, fils du Soleil, que la terre arrousee
De la fertile humeur d'une douce rousee,
Au milieu des œillets & des roses conceut,
Quand Flore entre ses bras nourrice vous receut [3], [500]
Naissez, croissez Printemps, laissez vous apparoistre :
En voyant Isabeau, vous pourrez vous cognoistre :
Elle est vostre mirouer , & deux liz assemblez
Ne se ressemblent tant que vous entre-semblez :
Tous les deux n'estes qu'un, c'est une mesme chose.
La Rose que voicy, ressemble à ceste Rose,
Le Diamant à l'autre, & la fleur à la fleur :
Le Printemps est le frere, Isabeau est la sœur.
On dit que le Printemps pompeux de sa richesse,
Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,
Logé comme un grand Prince en ses vertes maisons [4],
Se vantoit le plus beau de toutes les saisons,
Et se glorifiant le contoit à Zephire.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. A.).

---

1. Ronsard se délectait à décrire le printemps sous tous ses aspects. Cf. par ex. parmi ses premières odes, l'*Avantvenue du Printens*, t. I, p. 147-159 ; v. aussi le début (vers 1-44) du *Narssis*, t. VI, p. 73-76. Mais la pièce la plus importante que Ronsard ait consacrée à ce sujet est l'*Hymne du Printemps*, t. XII, p. 27-34, auquel la composition présente emprunte quelques détails.

2. Isabeau Babou de la Bourdaisière épousa plus tard François Escoubleau de Sourdis, marquis d'Alluye, premier écuyer du roi, et gouverneur de Chartres. Cf. P. Champion, *Rons. et son temps*, p. 282, et G. Charlier, *De Ronsard à Victor Hugo*.

3. Ronsard donne ici une variante de la légende de Flore et du Printemps qui diffère sensiblement de celle qu'il avait donnée auparavant, t. XII, p. 29-30, V. au même tome l'*Hymne de l'Esté*, p. 40, vers 107-112 et p. 44, vers 192-196.

4. V. la description du palais de Printemps au t. XII, p. 58-59.

Le Ciel en fut marry, qui soudain le vint dire
A la mere Nature. Elle pour r'abaisser
L'orgueil de cest enfant, va par tout r'amasser
Les biens qu'elle espargnoit de mainte & mainte annee.
Quand elle eut son espargne en son moule donnee,
La fist fondre : & versant ce qu'elle avoit de beau,
Miracle nous fist naistre une belle Isabeau,
Belle Isabeau de nom, mais plus belle de face,
De corps belle & d'esprit, des trois Graces la grace [1].
Le Printemps estonné, qui si belle la voit,
De vergongne la fiévre en son cœur il avoit :
Tout le sang luy bouillonne au plus creux de ses veines :
Il fist de ses deux yeux saillir mille fonteines,
Souspirs dessus souspirs comme feu luy sortoient,
Ses muscles & ses nerfs en son corps luy battoient : [501]
Il devint en jaunisse, & d'une obscure nue
La face se voila pour n'estre plus cognue.
Et quoy ? disoit ce Dieu, de honte furieux,
Ayant la honte au front, & les larmes aux yeux,
Je ne sers plus de rien, & ma beauté premiere
D'autre beauté veincue a perdu sa lumiere :
Une autre tient ma place, & ses yeux en tout temps
Font aux hommes sans moy tous les jours un Printemps:
Et mesme le Soleil plus longuement retarde
Ses chevaux sur la terre, afin qu'il la regarde :
Il ne veut qu'à grand peine entrer dedans la mer,
Et se faisant plus beau, fait semblant de l'aimer.

21. *87* qu'elle serroit
22. *84-87* en son moule ordonnée
35. *On lit 78* : Et quoy ? disoit ce Dieu de honte, & furieux (*éd. suiv. corrigent*).

1. Influence de l'*Anthol. grecque*, IX, 515, selon la juste observation de James Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 355, note 44.

Elle m'a desrobé mes graces les plus belles,
Mes œillets & mes liz & mes roses nouvelles,
Ma jeunesse, mon teint, mon fard, ma nouveauté,
Et diriez en voyant une telle beauté,
Que tout son corps ressemble une belle prairie [1]
De cent mille couleurs au mois d'Avril fleurie.
Bref, elle est toute belle, & rien je n'apperçoy
Qui la puisse egaler, seule semblable à soy.
Le beau trait de son œil seulement ne me touche :
Je n'aime seulement ses cheveux & sa bouche,
Sa main qui peut d'un coup & blecer & guarir :
Sur toutes ses beautez son sein me fait mourir.
Cent fois ravy je pense, & si ne sçaurois dire
De quelle veine fut emprunté le porphire,
Et le marbre poly dont Amour l'a basty,
Ny de quels beaux jardins cest œillet est sorty, [502]
Qui donna la couleur à sa jeune mammelle,
Dont le bouton ressemble une fraize nouvelle,
Verdelet, pommelé, des Graces le sejour.
Venus & ses enfans volent tout à l'entour,
La douce mignardise & les douces blandices [2],
Et tout cela qu'Amour inventa de delices.
Je m'en vay furieux, sans raison ny conseil :
Je ne sçaurois souffrir au monde mon pareil.
Ainsi disoit ce Dieu tout remply de vergongne.
Voila pourquoy de nous si long temps il s'eslongne
Craignant vostre beauté, dont il est surpassé :
Ayant quitté la place à l'Hyver tout glacé,

1. Dans ses *Imitations de l'Arioste* (1572, éd. Lavaud, 1936, p. 86, v. 52), Desportes avait comparé le corps de Médor à « un pré bien esmaillé » ; Malherbe a qualifié d'*extravagante* cette comparaison (éd. Lalanne, IV, 415) [R. L.].

2. « Il en parle comme de Deitez ». Marcassus, comm. de l'éd. de 1623.

Il n'ose retourner. Retourne, je te prie,
Printemps pere des fleurs : il faut qu'on te marie
A la belle Isabeau : car vous apparier,
C'est aux mesmes beautez les beautez marier,
Les fleurs avec les fleurs : de si belle alliance
Naistra de siecle en siecle un Printemps en la France.
Pour douaire certain tous deux vous promettez
De vous entre-donner voz fleurs & voz beautez,
Afin que voz beaux ans en despit de vieillesse
Ainsi qu'un renouveau soient toujours en jeunesse.

LE [503]
PREMIER LIVRE
DES SONETS POUR
HELENE.

I.

Ce premier jour de May, Helene, je vous jure
Par Castor, par Pollux, voz deux freres jumeaux [1],
Par la vigne enlassee à l'entour des ormeaux [2],
Par les prez, par les bois herissez de verdure,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, Sonnets pour Helene, livre I).

---

1. Ronsard, au cours de ces sonnets, rapprochera souvent sa nouvelle « maistresse » de l'Hélène, sœur de Castor et de Pollux et reine de Sparte. — Pour la bibliographie on pourra consulter l'éd. des *Sonnets pour Hélène* donnée par Jacques Lavaud (Paris, 1947, p. 119-121). On ajoutera les articles de Fernand Desonay, *Ronsard lyrique dans les « Sonnets pour Helene »*, *Acad. Royale de langue et de litt. fr.*, *Bull.*, t. XXIX, nº 1, mars 1951 ; *La vertu poétique du prénom Hélène dans les « Sonnets pour Hélène »*, *Mél. Chamard*, p. 113-119 ; ainsi que les pages que Raymond Lebègue a consacrées à ces sonnets dans sa *Poésie française de* 1560 *à* 1630 (Paris, 1951, I, p. 145-151) ; et les articles de Miss M. Pelan et de C. Chadwick dans *French Studies*, VII (1953), p. 214-222, et VIII (1954), p. 326-332.

2. Souvenir de Virgile, *Géorg.*, I, 2 : ulmisque adjungere vites.

Par le Printemps sacré, fils aisné de Nature,
Par le sablon qui roule au giron des ruisseaux,
Par tous les rossignols, merveille des oiseaux,
8 Qu'autre part je ne veux chercher autre avanture.
Vous seule me plaisez [1] : j'ay par election,
Et non à la volee aimé vostre jeunesse :
11 Aussi je prins en gré toute ma passion.
Je suis de ma fortune autheur, je le confesse :
La vertu m'a conduit en telle affection :
14 Si la vertu me trompe, adieu belle Maistresse [2].

II. [504]

Quand à longs traits je boy l'amoureuse estincelle
Qui sort de tes beaux yeux, les miens sont esblouys [3] :
D'esprit ny de raison, troublé, je ne jouys,
4 Et comme yvre d'amour, tout le corps me chancelle.

5. *84-87* Par le nouveau Printemps
6. *84-87* Par le cristal
7. *84* miracle des oiseaux | *84* Et par les rossignols, miracle des oiseaux
8. *84-87* Que seule vous serez ma derniere aventure
13. *87* La vertu qui vous pleige, en est la caution

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

---

1. Ronsard s'est souvenu peut-être de l'ode de Tibulle, IV, xiii, 3 : Tu mihi sola places, ou plutôt de Pétrarque : A cui io dissi : Tu sola mi piaci ! (s. *Dolci ire, dolci sdegni*). Cf. ci-après livre II, s. xxxi, vers 2.

2. Ces tercets tendent à réagir contre l'opinion qu'on pouvait avoir et qu'en fait on a eue (v. la *Vie de Ronsard* par Cl. Binet, mon éd., p. 25-26 et 163-164), à savoir que ces sonnets pour Hélène de Surgères furent écrites sur commande, par ordre de Catherine de Médicis, dont elle était demoiselle d'honneur. La narration de Roger Sorg, *Cassandre ou le secret de Ronsard*, p. 119-120, qui accepte la réalité de cet ordre, n'a pas, qu'on sache, de base documentaire. — *Pleiger* (v. 13, var.) : cautionner, se porter garant.

3. Les yeux d'Hélène de Surgères sont presque les seuls attraits physiques que R. ait vantés en elle ; ils éclairent la plupart des sonnets qu'elle lui a inspirés.

Le cœur me bat au sein, ma chaleur naturelle
Se refroidit de peur : mes sens esvanouys
Se perdent dedans l'air, tant tu te resjouys
8 D'acquerir par ma mort le surnom de cruelle.
Tes regards foudroyans me percent de leurs rais
Tout le corps, tout le cœur, comme poinctes de trais
11 Que je sens dedans l'ame : & quand je me veux plaindre,
Ou demander mercy du mal que je reçois [1],
Si bien ta cruauté me resserre la vois,
14 Que je n'ose parler, tant tes yeux me font craindre [2].

III.

Ma douce Helene, non, mais bien ma douce haleine [3],
Qui froide rafraischis la chaleur de mon cœur,
Je prens de ta vertu cognoissance & vigueur,

7. *84-87* Se perdent tout (*87* tous) en l'air
10. *84-87* La peau, le corps, le cœur

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

---

1. C.-à-d. te demander d'avoir pitié du mal que tes regards me font.

2. Le jugement de Richelet sur la source de ce sonnet (« presque tout d'une Ode de Sapho ») paraît être bien fondé, quoique exagéré. L'ode à laquelle pense le commentateur, sans la nommer, est celle qui a pour incipit : φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θέοισιν. La composition que Catulle avait adressée à Lesbie : *Ille mihi par esse Deo videtur*, ne pouvait pas être, à elle seule, la source des vers de Ronsard. *Le cœur me bat au sein* traduit assez fidèlement le vers saphique καρδίαν ἐν στήθεσσιν ἐπτόαισεν, que Catulle n'a pas essayé de reproduire. Mais il est vrai que l'influence pétrarquesque submerge les tonalités vibrantes de la grande poétesse de Lesbos. Cf. t. VII, p. 313-314 ; ci-dessus *Les Amours d'Eurymedon et de Callirée*, vers 79 des *Stances* (incipit : *J'ay quitté le rempart*) ; et ci-après le début de la chanson *Quand je devise assis aupres de vous*. Cf. Robert Aulotte, *Sur quelques traductions d'une ode de Sappho au XVI*e *siècle* (Lettres d'humanité, XVII, 106-122), 1958.

3. Ronsard aimait ces paronymes ; ailleurs (ci-dessus, 4e sonnet pour Astrée), il rapproche le nom de Françoise du mot framboise.

Et ton œil, comme il veut, à son plaisir me meine.
Heureux celuy qui souffre une amoureuse peine
Pour un nom si fatal [1] : heureuse la douleur,
Bien-heureux le torment, qui vient pour la valeur
Des yeux, non pas des yeux, mais des flames d'Helene.
Nom, malheur des Troyens, sujet de mon souci, [505]
Ma sage Penelope, & mon Helene aussi [2],
Qui d'un soin [3] amoureux tout le cœur m'envelope :
Nom, qui m'a jusqu'au ciel de la terre enlevé [4],
Qui eust jamais pensé que j'eusse retrouvé
En une mesme Helene une autre Penelope ?

IV.

Tout ce qui est de sainct, d'honneur & de vertu,
Tout le bien qu'aux mortels la Nature peut faire,
Tout ce que l'artifice icy peut contrefaire [5],
Ma maistresse, en naissant, dans l'esprit l'avoit eu.
Du juste & de l'honneste à l'envy debatu
Aux escoles des Grecs : de ce qui peut attraire
A l'amour du vray bien, à fuyr le contraire,
Ainsi que d'un habit son corps fut revestu.

8. *84-87* mais de l'astre d'Helene

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

---

1. En ce sens que l'Hélène grecque causa aux Troyens une guerre de dix ans et qu'Hélène de Surgères cause à notre poète un amoureux souci (cf. le vers 9).

2. Comprendre que sa « maîtresse » est vertueuse comme Pénélope, et digne d'inspirer l'amour comme Hélène.

3. Synonyme de souci dans l'ancien français.

4. Ronsard aime le nom autant que la personne qui le porte ; même impression à propos de sa première inspiratrice, Cassandre Salviati. Cf. ce qu'en dit Fernand Desonay dans son article des *Mélanges Chamard.*

5. C.-à-d. ce que l'art peut imiter. Au XVIe siècle le verbe « contrefaire » ne comporte aucun sens péjoratif.

La chasteté, qui est des beautez ennemie [1]
(Comme l'or fait la Perle) [2] honore son Printemps,
Un respect de l'honneur, une peur d'infamie,
Un œil qui fait les Dieux & les hommes contens.
La voyant si parfaite, il faut que je m'escrie,
Bien-heureux qui l'adore, & qui vit de son temps [3] !

V.

Helene sceut charmer avecque son Nepenthe
Les pleurs de Telemaque [4]. Helene, je voudroy
Que tu peusses charmer les maux que je reçoy
Depuis deux ans passez, sans que je m'en repente [5].
Naisse de noz amours une nouvelle plante,

9. *84-87* Tousjours la chasteté des beautez ennemie
11. *84* Une vertu nayve | *87* Une vertu parfaite

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

---

1. C.-à-d. qui d'ordinaire est incompatible avec la beauté.

2. La parenthèse est à rapprocher d'un passage de l'*Epithalame d'Antoine de Bourbon et Janne de Navarre*, t. I, p. 11, vers 25 et suiv.

3. Souvenir, pour le mouvement, du *canzoniere* de Pétrarque, s. *Benedetto sia 'l giorno*. — « Quant à Heleine de Surgères », dit Binet (*Vie de Ronsard*, éd. P. Laumonier, p. 25) « il s'est aidé de son nom, de ses vertus et de sa beauté pour embellir ses vers, et luy a cette gentille Damoiselle servy de blanc, pour viser et non pour tirer ou attaindre, l'ayant aimée chastement... Il me l'a tesmoigné souvent, et le monstre assez en ce Sonnet, *Tout ce qui est de sainct* ». Toutefois il est permis de ne pas croire à la chasteté des sentiments de Ronsard à l'égard d'Hélène, et Binet me semble bien avoir ici fardé la vérité. A ce sonnet qu'il cite, on pourrait opposer vingt autres pièces. Voir entre autres celles qui, écrites à l'adresse d'Hélène, furent classées dès la seconde éd. dans les *Amours diverses* ou même ne furent pas imprimées, probablement à la requête de l'intéressée, telles que la chanson *Plus estroit que la Vigne*, le s. *Maistresse, embrasse moy*, etc.

4. Souvenir d'Homère, *Od.* IV, 219 sqq. Le népenthe est une plante qui avait la propriété de faire disparaître la douleur morale. Cf. t. I, p. 101, s. *O de Nepenthe, & de lyesse pleine*.

5. C.-à-d. sans que je regrette les maux que je reçois depuis deux ans.

Qui retienne noz noms pour eternelle foy, [506]
Qu'obligé je me suis de servitude à toy [1],
Et qu'à nostre contract la terre [2] soit presente.
O terre, de noz oz en ton sein chaleureux
Naisse une herbe au Printemps propice aux amoureux,
Qui sur noz tombeaux croisse en un lieu solitaire.
O desir fantastiq, duquel je me deçoy,
Mon souhait n'adviendra, puis qu'en vivant je voy
Que mon amour me trompe, & qu'il n'a point de frere [3].

VI.

Dedans les flots d'Amour je n'ai point de support :
Je ne voy point de Phare, & si je ne desire [4]
(O desir trop hardy !) sinon que ma Navire
Apres tant de perils puisse gaigner le port [5].
Las ! devant que payer mes vœuz dessus le bort [6],
Naufrage je mourray [7] : car je ne voy reluire
Qu'une flame sur moy, qu'une Helene qui tire
Entre mille rochers ma Navire à la mort.
Je suis seul, me voyant, de ma vie homicide,

6-7. *87* Qui conserve nos noms en escrit dessus soy, Les porte entre-lassez d'une eternelle foy

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

1. *87* Poussé des flots d'Amour

---

1. C.-à-d. pour témoignage éternel que je me suis engagé à te servir.
2. « Toujours invoquée aux contracts d'amitié. » Virgile, *En.*, IV, 166-167 : prima & Tellus & pronuba Iuno Dant signum (Richelet).
3. C.-à-d. que mon amour deçoit et qu'il n'est pas partagé.
4. C.-à-d. et pourtant je ne désire.
5. Souvenir de la 4e sestine de Pétrarque, *Chi è fermato di menar sua vita*, où cette image prend un développement remarquable.
6. C.-à-d. avant de pouvoir remercier les dieux par un ex-voto.
7. Je mourrai naufragé. « Naufrage » est ici un adjectif transposé du latin *naufragus*.

Choisissant un enfant, un aveugle pour guide,
11 Dont il me faut de honte & pleurer & rougir.
Je ne crain point la mort : mon cœur n'est point si
Je suis trop genereux [1] : seulement je me fasche [lasche :
14 De voir un si beau port, & n'y pouvoir surgir.

CHANSON. [507]

Quand je devise assis aupres de vous,
Tout le cœur me tressaut :
Je tremble tout de nerfs & de genous,
Et le pouls me defaut.
Je n'ay ny sang ny esprit ny haleine,
Qui ne se trouble en voyant mon Heleine,
7 Ma chere & douce peine [2].

Je devien fol, je perds toute raison :
Cognoistre je ne puis
Si je suis libre, ou captif en prison :
Plus en moy je ne suis.
En vous voyant, mon œil perd cognoissance :
Le vostre altere & change mon essence,
14 Tant il a de puissance.

12-13. *84-87* Je ne scay si mes sens, ou si ma raison tasche De conduire ma nef : mais je sçay qu'il me fasche

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

10. *84-87* Si je suis libre, ou mort ou en prison

---

1. C.-à-d. de trop bonne race (sens du latin *generosus*).

2. Pour la source saphique de cette strophe, v. ci-dessus, la première note du s. *Quand à longs traits*. Il n'est pas téméraire de croire, à la lecture des trois première strophes, que Ronsard a utilisé aussi le commentaire de Longin (*Subl.* 10) sur cette ode de Sapho.

Vostre beauté me fait en mesme temps
Souffrir cent passsions :
Et toutesfois tous mes sens sont contents,
Divers d'affections.
L'œil vous regarde, & d'autre part l'oreille
Oyt vostre voix, qui n'a point de pareille,
Du monde la merveille.

Voyla comment vous m'avez enchanté,
Heureux de mon malheur :
De mon travail [1] je me sens contenté,
Tant j'aime ma douleur :
Et veux tousjours que le torment me tienne, [508]
Et que de vous tousjours il me souvienne,
Vous donnant l'ame mienne.

Donc ne cherchez de parler au Devin,
Qui sçavez tout charmer [2] :
Vous seule auriez un esprit tout divin,
Si vous pouviez aimer.
Que pleust à Dieu, ma moitié bien-aimee [3]
Qu'Amour vous eust d'une fleche enflamee
Autant que moy charmee.

En se jouant il m'a de part en part
Le cœur outrepercé :

26. *84-87* que le soucy me tienne

1. C.-à-d. de ma souffrance.
2. D'après Richelet, Ronsard « veult dire qu'elle a tant de rares qualitez pour se faire aimer, qu'elle n'a point besoin de la magie, comme ceste Simethe de Theocrit [*Idylle* II, *La Magicienne*] ».
3. Encore une allusion au mythe de l'Androgyne. V. ci-dessus *Sur la Mort de Marie*, le vers 24 des *Stances*.

A vous s'amie il n'a monstré le dart
Duquel il m'a blessé.
De telle mort heureux je me confesse [1],
Et ne veux point que le soucy me laisse
Pour vous [2], belle Maistresse.

Dessus ma tombe escrivez mon soucy
En lettres grossement :
Le Vendomois, lequel repose icy,
Mourut en bien aimant [3].
Comme Pâris, là bas faut que je voise [4],
Non pour l'amour d'une Helene Gregeoise,
Mais d'une Saintongeoise [5].

VII.

Amour abandonnant les vergers de Cytheres,
D'Amathonte & d'Eryce, en la France passa [6] :

41. *84-87* que la playe me laisse
43-46. *84-87* engravez mon soucy En memorable escrit : D'un Vandomois le corps repose icy, Sous les Myrtes l'esprit

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

---

1. Ce thème pétrarquiste de l'amant infortuné, ravi de mourir victime de la cruauté de sa maîtresse, revient fréquemment dans la poésie de Ronsard. C'est le thème qui ouvre le *canzoniere* de Cassandre ; cf. par ex. t. IV, p. 5-6, s. *Qui voudra voyr*, vers 12-14.
2. C.-à-d. le souci que j'ai pour vous.
3. Souvenir de Properce, II, xiii, 33-36. — Dans la variante de la strophe finale, « Sous les Myrtes » désigne le séjour des âmes des grands amoureux aux Champs Élysées.
4. Comme Pâris, il faut que j'aille aux enfers, autrement dit : il faut que je meure.
5. Ici, comme au 4e vers du s. xii, Hélène est qualifiée Saintongeoise, la baronnie de Surgères, où elle naquit, faisant partie de la Saintonge.
6. Les noms d'Amathonte et d'Eryx se rencontrent ensemble plusieurs fois chez Ronsard : t. IV, p. 98, vers 8 ; t. VII, p. 109, vers 16 ; t. XII, p. 111, vers 34 et ailleurs.

Et me monstrant son arc, comme Dieu, me tança,
Que j'obliois, ingrat, ses loix & ses mysteres.
Il me frappa trois fois de ses ailes legeres [1] :
Un traict le plus aigu dans les yeux m'eslança.
La playe vint au cœur, qui chaude me laissa
Une ardeur de chanter les honneurs de Surgeres [2].
Chante (me dist Amour) sa grace & sa beauté,
Sa bouche, ses beaux yeux, sa douceur, sa bonté :
Je la garde pour toy le sujet de ta plume.
Un sujet si divin ma Muse ne poursuit [3].
Je te feray l'esprit meilleur que de coustume :
» L'homme ne peut faillir, quand un Dieu le conduit.

VIII.

Tu ne dois en ton cœur superbe devenir
Pour me tenir captif [4] : cela vient de Fortune.
A tout homme mortel la misere est commune [5] :
Tel eschappe souvent, qu'on pense bien tenir.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

2-3. *84-87* Ny braver mon malheur, accident de fortune : La misere amoureuse à chacun est commune

---

1. Souvenir de l'ode anacréontique Ὑακινθίνῃ με ῥάβδῳ, vers 9-10.

2. Les qualités physiques et morales d'Hélène de Surgères. A ce sujet l'observation de Richelet n'est pas sans intérêt. Dans son épître dédicatoire adressée à Monsieur Miron, Seigneur de Tremblay, il lui recommande « ...ce mien petit ouvrage, qui oultre la marque de vostre nom, & de vos vertus, porte sur le front les tiltres immortels de deux grandes natures, quasi divines, & de l'esprit du grand Ronsard, & de l'honneur et la perfection de Mademoiselle de Surgeres, germe bienheureux de ces pures amours... » V. ci-dessus, son. IV, note 4.

3. C'est le poète qui répond ici à Amour ; et Amour répond dans les deux vers suivants.

4. C.-à-d. tu ne dois pas t'enorgueillir de ce que tu me tiens captif.

5. La misère, commune à tous les hommes, ce n'est pas seulement d'aimer une femme, c'est aussi de l'abandonner pour une autre.

Tousjours de Nemesis il te faut souvenir,
Qui fait nostre avanture ore blanche, ore brune [1].
Aux Tigres, aux Lions est propre la rancune :
8 Comme ton serf conquis tu me dois maintenir [2].
Les Guerres & l'Amour sont une mesme chose,
Où le veincu souvent le veinqueur a batu,
11 Qui honteux de son mal fuyoit à bouche close.
Soit que je sois captif sans force ny vertu,
Un superbe trophee au cœur je me propose,
14 D'avoir contre tes yeux si long temps combatu.

IX. [510]

L'autre jour que j'estois sur le haut d'un degré [3],
Passant tu m'advisas, & me tournant la veuë,
Tu m'esblouys les yeux, tant j'avois l'ame esmeuë
4 De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.
Ton regard dans le cœur, dans le sang m'est entré
Comme un esclat de foudre alors qu'il fend la nue :
J'euz de froid & de chaut la fiévre continue,
8 D'un si poignant regard mortellement outré [4].
Et si ta belle main passant ne m'eust fait signe,

7. *84-87* Aux superbes Tyrans appartient la rancune
9. *84* se semblent d'une chose | *87* sont freres d'une chose
10-13. *84-87* Le veinqueur bien souvent du veincu (*87* du veincu bien souvent) est batu, Qui paravant fuyoit de honte à bouche close. L'amant desesperé souvent reprend vertu : Pource un nouveau trophee à mon mal je propose

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
9. *84-87* Lors si ta belle main

1. Némésis, personnification de la vengeance divine, rend notre aventure tantôt bonne, tantôt mauvaise.
2. C.-à-d. tu dois m'empêcher de t'échapper et me conserver comme ton serviteur.
3. Synonyme d'escalier. Huguet, *Dict. du seiz. siècle*.
4. C.-à-d. transpercé. Ce mot n'a plus que le sens moral.

Main blanche, qui se vante estre fille d'un Cygne [1],
Je fusse mort, Helene, aux rayons de tes yeux :
Mais ton signe retint l'ame presque ravie,
Ton œil se contenta d'estre victorieux,
La main se resjouyt de me donner la vie.

X.

Ce siecle, où tu nasquis, ne te cognoist, Heleine [2].
S'il sçavoit tes vertus, tu aurois en la main
Un sceptre à commander dessus le genre humain,
Et de ta majesté la terre seroit pleine.
Mais luy tout embourbé d'avarice vilaine,
Qui met comme ignorant les vertus à desdain,
Ne te cognut jamais : je te cognu soudain
A ta voix, qui n'estoit d'une personne humaine.
Ton esprit, en parlant, à moy se descouvrit,
Et ce-pendant [3] Amour l'entendement m'ouvrit
Pour te faire à mes yeux un miracle apparoistre.
Je tien, je le sens bien, de la divinité, [511]
Puisque seul j'ay cognu que peut ta Deité,
Et qu'un autre avant moy ne l'avoit peu cognoistre.

XI.

Le Soleil l'autre jour se mit entre nous deux,
Ardent de regarder tes yeux par la verriere :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
12. *84-87* je le sens bien (*entre parenthèses*)
Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

1. « Se vante estre », tournure homérique (εὔχεται εἶναι). Allusion à la naissance de l'Hélène grecque.
2. Pétrarque en avait dit autant de Laure ; v. la canzone *Che debb'io far*, vers 20-28, et le s. *Chi vuol veder quantunque pò natura*, vers 4.
3. C.-à-d. pendant ce temps.

Mais luy, comme esblouy de ta vive lumiere,
4 Ne pouvant la souffrir, s'en-alla tout honteux [1].
Je te regarday ferme, & devins glorieux
D'avoir veincu ce Dieu qui se tournoit arriere,
Quand regardant vers moy tu me dis, ma guerriere [2],
8 Ce Soleil est fascheux, je t'aime beaucoup mieux.
Une joye en mon cœur incroyable s'en-volle
Pour ma victoire acquise, & pour telle parolle :
11 Mais longuement cest aise en moy ne trouva lieu.
Arrivant un mortel de plus fresche jeunesse
(Sans esgard que j'avois triomphé d'un grand Dieu)
14 Tu me laissas tout seul pour luy faire caresse.

XII.

Deux Venus en Avril (puissante Deité)
Nasquirent, l'une en Cypre, & l'autre en la Saintonge :
La Venus Cyprienne est des Grecs la mensonge [3],
4 La chaste Saintongeoise est une verité.
L'Avril se resjouyst de telle nouveauté,
Et moy qui jour ny nuict d'autre Dame ne songe,
Qui le fil amoureux de mon destin allonge,
8 Ou l'accourcist, ainsi qu'il plaist à sa beauté, [512]
Je suis trois fois un Dieu, d'estre nay de son âge [4].

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
1. *87* de mesme Deité
9. *84-87* Je me sens bien-heureux d'estre nay de son âge

1. Encore un souvenir de Pétrarque, s. *Quella fenestra ove l'un Sol si vede.*

2. Expression de Pétrarque déjà vue dans les sonnets inspirés par Cassandre Salviati (t. IV, p. 8, note 4). V. encore ci-après, s. xv, vers 6.

3. « Par ce que c'est... une fable, qu'ils ont controuvée... » (Richelet). — *Mensonge* est du genre féminin ou du masculin au xvie siècle. Cf. ci-après, s. LIV, vers 11.

4. C.-à-d. de son temps, de son époque.

Sitost que je la vy [1], je fus mis en servage
De ses yeux, que j'estime un sujet plus qu'humain.
Ma Raison, sans combattre, abandonna la place,
Et mon cœur se vit pris comme un poisson à l'hain [2] :
Si j'ay failly, ma faute est bien digne de grace.

XIII.

Soit que je sois hay de toy, ma Pasithee [3],
Soit que j'en sois aimé, je veux suivre mon cours :
J'ay joué comme aux detz mon cœur & mes amours :
Arrive bien ou mal, la chance en est jettee.
Si mon ame de glace & de feu tormentee
Peut deviner son mal, je voy que sans secours,
Passionné d'amour, je doy finir mes jours,
Et que devant mon soir se clorra ma nuictee [4].
Je suis du camp d'Amour pratique [5] Chevalier :
Pour avoir trop souffert, le mal m'est familier :
Comme un habillement j'ay vestu le martire.
Donques je te desfie, & toute ta rigueur :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
5. *84-87* & de glace & de feu tormentée (*87* tourmentée)

1. Traduction de la première moitié de la devise inscrite sur la bordure du portrait de Ronsard paru dans la première éd. des *Amours* de Cassandre (1552). Cette inscription, ὡς ἴδον ὡς ἐμάνην, est un emprunt de l'*Idylle* II de Théocrite, *La Magicienne*, vers 82, et signifie : aussitôt que je l'ai vue j'ai perdu la raison. Cf. t. IV, p. 7, vers 10-11.

2. C.-à-d. pris à l'hameçon, du latin *hamus*.

3. C.-à-d. ma toute divine. Cf. ci-dessus, *La Charite*, vers 21-22 et la note.

4. Il avait dit déjà, mais plus clairement, par la bouche de sa première Muse (t. IV, p. 22) :

Avant ton soir se clorra ta journée.

Cf. aussi au même tome, p. 95, vers 14, et ci-dessus, *Sur la Mort de Marie*, le dernier vers du s. *Terre, ouvre moy ton sein.*

5. C.-à-d. expérimenté.

Tu m'as desja tué, tu ne sçaurois m'occire
Pour la seconde fois : car je n'ay plus de cœur.

XIV.

Trois ans sont ja passez que ton œil me tient pris.
Je ne suis pas marry de me voir en servage :
Seulement je me deuls des ailes de mon âge,
Qui me laissent le chef semé de cheveux gris.
Si tu me vois ou palle, ou de fiévre surpris, [513]
Quelquefois solitaire, ou triste de visage,
Tu ne dois imputer ta faute à mon dommage :
L'Aurore ne met point son Thiton à mespris [1].
Si tu es de mon mal seule cause premiere,
Il faut que de mon mal tu sentes les effects :
C'est une sympathie aux hommes coustumiere [2].
Je suis (j'en jure Amour) tout tel que tu me fais :
Tu es mon cœur, mon sang, ma vie & ma lumiere :
Seule je te choisy, seule aussi tu me plais.

XV.

De voz yeux tout-divins, dont un Dieu se paistroit,
(Si un Dieu se paissoit de quelque chose en terre)

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
2. *84-87* Et si ne suis marry
7. *84-87* Tu devrois d'un regard soulager mon dommage
Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

1. Si tu me vois malheureux, ne t'en prends qu'à toi, et non à ma vieillesse : fais comme l'Aurore, qui ne méprisait pas son très vieil époux. Pour cette légende, cf. mon t.II, p. 140 et suiv. ; X, p.28 ; XII, p. 41.
2. C.-à-d. habituelle aux humains, de l'un ou l'autre sexe.

Je me paissois hier [1], & Amour qui m'enferre,
4 Ce-pendant sur mon cœur ses fleches racoustroit [2].
Mon œil dedans le vostre esbahy rencontroit
Cent beautez, qui me font une si douce guerre,
Et la mesme vertu, qui toute se reserre
8 En vous, d'aller au Ciel le chemin me monstroit.
Je n'avois ny esprit ny penser ny oreille,
Qui ne fussent ravis de crainte & de merveille,
11 Tant d'aise transportez mes sens estoient contens.
J'estois Dieu, si mon œil vous eust veu davantage :
Mais le soir qui survint, cacha vostre visage,
14 Jaloux que les mortels le vissent si long temps.

XVI.

Te regardant assise aupres de ta cousine [3],
Belle comme une Aurore, & toy comme un Soleil, [514]
Je pensay voir deux fleurs d'un mesme teint pareil,
4 Croissantes en beauté sur la rive voisine.
La chaste, saincte, belle & unique Angevine [4],

6. *84-87* une si longue guerre

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).

4. *84-87* l'une à l'autre voisine

1. Le verbe pronominal « se paistre » ne s'emploie plus que sous la forme itérative « se repaistre ».

2. Et pendant ce temps Amour aiguisait ses flèches sur mon cœur.

3. « Le sieur Binet, qui a sçeu familierement l'intention du Poëte, m'a dit, que la primitive conception de ce Sonnet a esté dressée pour la Comtesse de Mansfeld, fille aisnée du Mareschal de Brissac. Depuis il l'a accommodée à ses Amours » (Richelet). Il s'agit de Diane de Cossé-Brissac, dont Hélène de Surgères était cousine par sa mère, Anne de Cossé-Brissac, sœur du maréchal. Le vers 5 confirme ce sens, le fief des ducs de Brissac étant en Anjou, à seize kilomètres au sud d'Angers. Cf. ci-après le s. XXXII, vers 9.

4. Dans ce recueil Ronsard a souvent juxtaposé des adjectifs épithètes, usage qu'il critiquait dans la poésie italienne (cf. les sonnets XXI, XXIV, XXXI, etc..., et le t. XIV, p. 17 et 18) [R. L.].

Viste comme un esclair, sur moy jetta son œil :
Toy comme paresseuse, & pleine de sommeil,
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.
Tu t'entretenois seule au visage abaissé,
Pensive toute à toy [1], n'aimant rien que toymesme,
Desdaignant un chacun d'un sourcil ramassé,
Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
J'euz peur de ton silence, & m'en allay tout blesme,
Craignant que mon salut n'eust ton œil offensé.

XVII.

De toy, ma belle Grecque, ainçois belle Espagnole [2],
Qui tires tes ayeuls du sang Iberien,
Je suis tant serviteur, qu'icy je ne voy rien
Qui me plaise, sinon tes yeux & ta parole.
Comme un mirouer ardent [3], ton visage m'affole
Me perçant de ses raiz, & tant je sens de bien
En t'oyant deviser, que je ne suis plus mien,
Et mon ame fuitive à la tienne s'en-vole.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I).
3. *84-87* que je ne voy plus rien

---

1. Réminiscence de Pétrarque, s. *Quella fenestra*, vers 4-5 :

...pensosa siede
Madonna, e sola seco si ragiona.

— Cf. plus loin le sonnet III du second livre. Même attitude chez Cassandre (t. IV, p. 127, var. du v. 4) et chez la Tourangelle (t. XV, p. 228) [R. L.].

2. La fin du premier vers et le second indiquent l'origine d'Hélène du côté paternel. Son père, René de Fonsèque, baron de Surgères, descendait de la famille espagnole des comtes de Monterey. On trouve la généalogie d'Hélène dans l'*Histoire généalogique de la maison des Chasteigners* par André du Chesne (Paris, Cramoisy, 1634, p. 421 et suiv.).

3. Cf. Pétrarque, s. *Quel vago, dolce*, vers 10-12.

Puis contemplant ton œil du mien victorieux,
Je voy tant de vertuz, que je n'en sçay le conte,
Esparses sur ton front comme estoilles aux Cieux.
Je voudrois estre Argus : mais je rougis de honte
Pour voir tant de beautez, que je n'ay que deux yeux,
Et que tousjours le fort le plus foible surmonte[1]. [515]

XVIII.

Je fuy les pas frayez du meschant populaire,
Et les villes où sont les peuples amassez[2] :
Les rochers, les forests desja sçavent assez
Quelle trampe a ma vie estrange & solitaire.
Si ne suis-je si seul[3], qu'Amour mon secretaire
N'accompagne mes pieds debiles & cassez[4] :
Qu'il ne conte mes maux & presens & passez
A ceste voix sans corps[5], qui rien ne sçauroit taire.
Souvent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
Je m'arreste & je dy, Se pourroit-il bien faire
Qu'elle pensast, parlast, ou se souvint de moy ?
Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
Encor que je me trompe, abusé du contraire,
Pour me faire plaisir, Helene, je le croy.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XXVI en 84 et éd. suiv.).

1. *87* Je fuy les grands chemins frayez du populaire

---

1. Le fort, c'est ici Hélène, douée de tant de vertus et de beautés, et le faible, c'est Ronsard, qui en est éperdu d'admiration et d'amour.
2. C.-à-d. la foule. Lieu commun horatien (*Odes*, III, 1, 1).
3. Pourtant je ne suis pas si seul.
4. Fatigués par la marche (sens du latin *quassatus*).
5. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, de la voix du poète, mais de celle d'Echo. Cf. t. XII, p. 289, vers 116-118 ; v. aussi les variantes et la note 3.

XIX.

Chef [1], escole des arts, le sejour de science,
Où vit un intellect, qui foy du Ciel nous fait [2],
Une heureuse memoire, un jugement parfait,
4 D'où Pallas reprendroit sa seconde naissance [3] :
Chef, le logis d'honneur, de vertu, de prudence,
Ennemy capital du vice contrefait :
Chef, petit Univers [4], qui monstres par effait
8 Que tu as du grand Tout parfaite cognoissance :
Et toy divin esprit, qui du Ciel es venu,
En ce chef comme au Ciel sainctement retenu,
11 Simple, sans passions, comme icy bas nous sommes [5], [516]
Mais tout prompt & subtil, tout rond & tout en toy,
Puique tu es divin, ayes pitié de moy :
14 Il appartient aux Dieux d'avoir pitié des hommes.

XX.

Si j'estois seulement en vostre bonne grace
Par l'erre d'un baiser [6] doucement amoureux,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxvii en 84 et éd. suiv.).

10. *84* En son chef | *87* Dedans un autre Ciel où tu es retenu
11-12. *84-87* Simple, rond & parfait, comme icy nous ne sommes, Où tout est embrouillé, sans ordre ny sans loy
13. *87* aye pitié

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxviii en 84 et éd. suiv.).

1. La tête.
2. Notre intelligence prouve notre origine céleste. Encore une allusion à la théorie platonicienne de la réminiscence.
3. « Sa premiere fut du chef de Juppiter... » (Richelet).
4. Traduit l'expression grecque μικρὸς κόσμος, qui signifie métaphoriquement l'*homme*, comme, au vers suivant, *grand Tout* veut dire μακρὸς κόσμος, l'*univers*.
5. Alors qu'ici-bas nous sommes la proie des passions (ainsi que l'indique la variante de 1584).
6. Par le moyen d'un baiser.

Mon cœur au departir ne seroit langoureux,
En espoir d'eschaufer quelque jour vostre glace.
Si j'avois le portrait de vostre belle face,
Las ! je demande trop ! ou bien de voz cheveux,
Content de mon malheur je serois bienheureux,
Et ne voudrois changer aux celestes de place.
Mais je n'ay rien de vous que je puisse emporter,
Qui soit cher à mes yeux pour me reconforter,
Ne qui me touche au cœur d'une douce memoire.
Vous dites que l'Amour entretient ses accords
Par l'esprit seulement : hé ! je ne le puis croire :
Car l'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps [1].

XXI.

De voz yeux, le mirouer du Ciel & de Nature,
La retraite d'Amour, la forge de ses dards,
D'où pleut une douceur, que versent voz regards
Au cœur, quand un rayon y survient d'aventure,
Je tire pour ma vie une douce pasture,
Une joye, un plaisir, que les plus grands Cesars
Au milieu du triomphe, entre un camp de soudars [2],
Ne sentirent jamais : mais courte elle me dure. [517]
Je la sens distiller goutte à goutte en mon cœur,
Pure, saincte, parfaite, angelique liqueur,
Qui m'eschaufe le sang d'une chaleur extrême.

13. *84-87* Par l'esprit seulement, je ne sçaurois le croire

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxix en 84 et éd. suiv.).

3. *84-87* D'où coule une douceur

---

1. V. ci-dessus le s. *Tout ce qui est de sainct* et la note 4.
2. Entre une armée de soldats.

Mon ame la reçoit avec un tel plaisir,
Que tout esvanouy, je n'ay pas le loisir
Ny de gouster mon bien, ny penser à moymesme.

XXII.

L'arbre qui met à croistre [1], a la plante asseuree :
Celuy qui croist bien tost, ne dure pas long temps :
Il n'endure des vents les souflets inconstans,
Ainsi l'amour tardive est de longue duree.
Ma foy du premier jour ne vous fut pas donnee :
L'Amour et la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans :
A la fin j'ay perdu, veincu par destinee.
Il estoit destiné par sentence des cieux,
Que je devois servir, mais adorer voz yeux :
J'ay comme les Geans, au ciel fait resistance [2].
Aussi je suis comme eux maintenant foudroyé.
Pour resister au bien qu'ils [3] m'avoient ottroyé,
Je meurs, & si ma mort m'est trop de recompense [4].

XXIII.

Ostez vostre beauté, ostez vostre jeunesse,
Ostez ces rares dons que vous tenez des cieux,

12. *84-87* avecque tel plaisir

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxx en 84 et éd. suiv.)

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxi en 84 et éd. suiv.).

---

1. Qui met du temps à croître.
2. Allusion à la lutte des Titans contre Zeus dans la *Théogonie* d'Hésiode, vers 392 sqq., et surtout vers 617-735.
3. Les cieux.
4. Je meurs, et pourtant ma mort m'est plus qu'une récompense. Cf. ci-dessus la chanson *Quand je devise*, vers 40 et la note.

Ostez ce bel esprit, ostez moy ces beaux yeux,
Cest aller, ce parler digne d'une Deesse :
Je ne vous seray plus d'une importune presse [518]
Fascheux comme je suis : voz dons si precieux
Me font, en les voyant, devenir furieux [1],
Et par le desespoir l'ame prend hardiesse.
Pource si quelquefois je vous touche la main,
Par courroux vostre teint n'en doit devenir blesme :
Je suis fol, ma raison n'obeyt plus au frein,
Tant je suis agité d'une fureur extrême.
Ne prenez, s'il vous plaist, mon offense à desdain,
Mais, douce, pardonnez mes fautes à vous-mesme [2].

XXIV.

De vostre belle, vive, angelique lumiere,
Le beau logis d'Amour, de douceur, de rigueur,
S'eslance un doux regard, qui me navrant le cœur,
Desrobe loin de moy mon ame prisonniere.
Je ne sçay ny moyen, remede ny maniere
De sortir de voz rets, où je vis en langueur :
Et si l'extreme ennuy traine plus en longueur,
Vous aurez de ce corps la despouille derniere [3].
Yeux qui m'avez blessé, yeux mon mal & mon bien,

3. *84-87* Ostez ce docte esprit

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxii en 84 et éd. suiv.)

8. *84-87* de mon corps

---

1. Forcené, hors de moi (cf. les vers 11 et 12).
2. Souvenir probable de Pétrarque, s. *Amor, io fallo*, vers 14 : E le mie colpe a sè stessa perdoni ! Mais il y aurait quelque exagération à dire avec Richelet, « Ce Sonnet est tout imité de Pétrarque ».
3. Souvenir de Pétrarque, s. *Aspro core*, vers 3-4.

Guarissez vostre playe. Achille le peut bien [1].
Vous estes tout-divins, il n'estoit que pur homme.
Voyez, parlant à vous, comme le cœur me faut [2] !
Helas ! je ne me deuls du mal qui me consomme :
Le mal dont je me deuls, c'est qu'il ne vous en chaut [3].

XXV.

Nous promenant tous seuls, vous me distes, Maistresse,
Qu'un chant vous desplaisoit, s'il estoit doucereux [4] : [519]
Que vous aimiez les plaints des chetifs amoureux,
Toute voix lamentable, & pleine de tristesse.
Et pource (disiez vous) quand je suis loin de presse [5],
Je choisis voz Sonets qui sont plus douloureux :
Puis d'un chant qui est propre au sujet langoureux,
Ma nature & Amour veulent que je me paisse.
Voz propos sont trompeurs. Si vous aviez soucy
De ceux qui ont un cœur larmoyant & transy,
Je vous ferois pitié par une sympathie :

13. *On lit* consume *à la rime* (*éd. suiv. corrigent*).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxiii en 94 et éd. suiv.).

3. *84-87* des tristes amoureux

---

1. Allusion à la légende, d'après laquelle Achille pouvait guérir avec sa lance le mal qu'elle avait fait. Cf. mon t. IV, p. 108, note. Selon James Hutton, *Greek Anthology in France* (Cornell University Press, 1946), p. 355 et 368, la source serait une épigramme de l'*Anthol. gr.*, V, 225.
2. Me manque.
3. Hémistiche déjà vu au t. IV, p. 84 et 87 ; t. XII, p. 144. Cette expression remonte aux troubadours et à Pétrarque, s. *Amor m'ha posto*, vers 4 : « e voi non cale ».
4. Les plaintes des amoureux captifs (doublet savant de chétifs).
5. Loin de la foule.

Mais vostre œil cauteleux [1], trop finement subtil,
Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
14 Pour mieux me desrober par feintise la vie.

XXVI.

Cent & cent fois le jour l'Orange je rebaise,
Et le palle Citron qui viennent de ta main,
Doux present amoureux, que je loge en mon sein,
4 Pour leur faire sentir combien je sens de braise.
Quand ils sont demy-cuits, leur chaleur je r'appaise,
Versant des pleurs dessus, dont triste je suis plein :
Et de ta mauvaistié avec eux je me plain,
8 Qui cruelle te ris de me voir à mal-aise.
Oranges & Citrons sont symboles d'Amour :
Ce sont signes muets, que je puis quelque jour
11 T'arrester, comme fit Hippomene Atalante [2].
Mais je ne le puis croire : Amour ne le veut pas,
Qui m'attache du plomb pour retarder mes pas,
14 Et te donne à fuyr des ailes à la plante [3]. [520]

12. *87* à tromper trop subtil

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxiv en 84 et éd. suiv.).

1. *87* je rebaie (*erreur typ.*)
2. *84* Et le palle Citron derobé de ta main | *87* Et le Citron qui part de vostre belle main
7. *84-87* Et de ta nonchalance

---

1. Synonyme de rusé. Ailleurs Ronsard incrimine la « traitreuse cautelle » d'un homme perfide (t. VI, p. 227, vers 11) et la « glueuse cautelle » d'un oiseleur (t. VII, p. 185, vers 5).
2. Pour la légende d'Atalante v. tome IX, p. 188, vers 251 ; t. X, p. 225, vers 247-252.
3. Aux pieds.

XXVII.

Tousjours pour mon sujet il faut que je vous aye :
Je meurs sans regarder [1] voz deux Astres jumeaux,
Voz yeux, mes deux Soleils, qui m'esclairent si beaux,
4 Qu'à trouver autre jour autre part je n'essaye.
Le chant du Rossignol m'est le chant d'une Orfraye,
Roses me sont Chardons, de l'ancre les ruisseaux,
La Vigne mariee à l'entour des Ormeaux [2],
8 Et le Printemps sans vous m'est une dure playe [3].
Mon plaisir en ce mois c'est de voir les Coloms [4]
S'emboucher bec à bec de baisers doux & longs,
11 Dés l'aube jusqu'au soir que le Soleil se plonge.
O bienheureux Pigeons, vray germe Cyprien [5],
Vous avez par nature & par effect le bien
14 Que je n'ose esperer tant seulement en songe [6].

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxv en 84 et éd. suiv.).

1-3. *87*... il faut que je vous aye En peinture, pour voir vos deux Astres jumeaux, Vos yeux, mes deux Soleils, qui feints me sont si beaux

6.e*84-87* Torrens me sont ruisseaux

8. *84-87* Et le Printemps au cœur me rengrege la playe

---

1. Si je ne regarde pas.
2. Cf. ci-dessus, sonnet 1, vers 3 et la note.
3. Souvenir de Pétrarque, s. *Quella fenestra*, vers 10-11. — *Rengréger* (var.) : augmenter, aggraver.
4. Le baiser dont parle Ronsard est dit colombin. Cf. la fin de l'ode *Quand ce beau Printemps je voy*, au t. XII, p. 169 et note 4.
5. Vrais enfants de Cypris. Les anciens Grecs représentaient cette déesse sur un char tiré par des colombes.
6. Tant seulement traduit le latin *tantummodo*. — Les tercets viennent de Sannazar, *Arcadia*, traduction de J. Martin, 1544, fº 42. Cf. t. VII, p. 178, note 2.

XXVIII.

Vous me distes, Maistresse, estant à la fenestre [1],
Regardant vers Mont-martre & les champs d'alentour [2] :
La solitaire vie, & le desert sejour
Valent mieux que la Cour, je voudrois bien y estre.
A l'heure mon esprit de mes sens seroit maistre,
En jeusne & oraisons je passerois le jour :
Je desfirois les traicts & les flames d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourroit se repaistre.
Quand je vous respondy, Vous trompez [3] de penser
Qu'un feu ne soit pas feu, pour se couvrir de cendre :
Sur les cloistres sacrez la flame on voit passer : [521]
Amour dans les deserts comme aux villes s'engendre.
Contre un Dieu si puissant, qui les Dieux peut forcer,
Jeusnes ny oraisons ne se peuvent defendre [4].

XXIX.

Voicy le mois d'Avril, où nasquit la merveille,
Qui fait en terre foy de la beauté des cieux,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxvi en 84 et éd. suiv.).

6. *84-87* oraison (*au singulier*)
7. *87 graphie* Je desfi'rois

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xxxvii en 84 et éd. suiv.).

---

1. Il s'agit d'une fenêtre du palais du Louvre, où Hélène avait sa chambre. Ronsard allait parfois l'y voir, comme il nous l'apprend par le sonnet xliii du livre II.

2. Il y avait à Montmartre un célèbre monastère de femmes, l'abbaye des Dames de Montmartre, fondée en 1133.

3. Vous vous trompez. Exemple de la forme intransitive pour la forme réfléchie. Cf. ci-après, sonnet xxxviii, vers 2.

4. On ne peut se défendre contre l'amour par des jeûnes et des oraisons.

Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
Qui vit comme un Phenix au monde sans pareille [1].
Les Œillets & les Liz & la Rose vermeille
Servirent de berceau : la Nature & les Dieux
La regarderent naistre en ce mois gracieux :
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une Abeille.
Les Muses, Apollon, & les Graces estoient
Assises tout autour, qui à l'envy jettoient
Des fleurs sur l'Angelette. Ah ! ce mois me convie
D'eslever un autel, & suppliant Amour
Sanctifier d'Avril le neufiesme jour [2],
Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie.

XXX.

D'autre torche mon cœur ne pouvoit s'allumer
Sinon de tes beaux yeux [3], où l'amour me convie :
J'avois desja passé le meilleur de ma vie,
Tout franc de passion, fuyant le nom d'aimer.
Je soulois maintenant ceste Dame estimer,
Et maintenant cest'autre, où me portoit l'envie,
Sans rendre ma franchise à quelqu'une asservie :
Rusé je ne voulois dans les retz m'enfermer. [522]

4. *84-87* Seule Phenix d'honneur, qui les ames resveille
7-8. *84-87* La regarderent naistre, & d'un soin curieux Amour, enfant comme elle, alaicta sa pareille
10. *84-87* Tout alentour du lict

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XXXVIII en 84 et éd. suiv.).

---

1. Cf. ci-dessus l'*Elegie* qui fait partie des compositions *Sur la Mort de Marie* (incipit : *Le jour que la beauté*), vers 10.
2. Ce vers nous fait connaître le jour anniversaire de la naissance d'Hélène. Selon Pierre de Nolhac, *Le Dernier amour de Ronsard*, p. 21, aucun document n'en fixe l'année.
3. Image reprise des *Amours* de Cassandre, t. IV, p. 113, premier vers, p. 153, vers 2.

Maintenant je suis pris, & si je prens à gloire
D'avoir perdu le camp, frustré de la victoire :
Ton œil vaut un combat de dix ans d'Ilion [1].
Amour, comme estant Dieu, n'aime pas les superbes.
Sois douce à qui te prie, imitant le Lion [2] :
La foudre abat les monts, non les petites herbes.

XXXI.

Agathe [3], où du Soleil le signe est imprimé
(L'escrevisse marchant, comme il fait, en arriere [4]),
Cher present que je donne à toy chere guerriere,
Mon don pour le Soleil est digne d'estre aimé.
Le Soleil va tousjours de flames allumé,
Je porte au cœur le feu de ta belle lumiere :
Il est l'ame du monde, & ma force premiere
Depend de ta vertu, dont je suis animé.
O douce, belle, vive, angelique Sereine [5],
Ma toute Pasithee [6], essence sur-humaine,

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XXXIX en 84 et éd. suiv.).

---

1. Nouveau rapprochement entre son Hélène et celle qui fut cause de la guerre de Troie.

2. Allusion à ce fait que le lion épargne les humains, à moins d'être attaqué par eux.

3. « Quant à Remy Belleau, dans ses *Amours et eschanges de pierres precieuses*,... il dédie son « agathe » à Hélène. Beau bijou, sur lequel est gravé un Pégase, où l'on voit la sainte montagne de l'Hélicon et la brigade des neuf sœurs » P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 301. La note ajoute : « Avant 1576 (Bibl. Nat., Rés. Ye 583, fol. 39 : L'Agathe a Madamoyselle de Surgeres). »

4. « ...quand le Soleil est monté, comme à son poinct, il commence à descendre & à retrogarder (*sic*), en guise d'Escrivice, signe du Soleil, laquelle marche en arriere comme il fait alors » (Richelet).

5. Graphie primitive de Sirène. Cf. Pétrarque, s. *Quando Amor*, vers 4 et 14.

6. V. ci-dessus le sonnet XIII, note 1.

Merveille de Nature, exemple sans pareil,
D'honneur & de beauté l'ornement & le signe,
Puisque rien icy bas de ta vertu n'est digne,
Que te puis-je donner, sinon que le Soleil ?

XXXII.

Puisque tu sçais, helas ! qu'affamé je me pais
Du regard de tes yeux [1], dont larron je retire
Des rayons, pour nourrir ma douleur qui s'empire,
Pourquoy me caches-tu l'œil, par qui tu me plais ?
Tu es deux fois venue à Páris, & tu fais [523]
Semblant de n'y venir, afin que mon martire
Ne s'allege, en voyant ton œil que je desire,
Ton œil qui me nourrit par l'objet de ses rais.
Tu vas bien à Hercueil [2] avecque ta cousine
Voir les prez, les jardins, & la source voisine
De l'Antre, où j'ay chanté tant de divers accords.
Tu devois m'appeller, oublieuse Maistresse :
Dans ton coche porté je n'eusse fait grand presse :
Car je ne suis plus rien qu'un fantaume sans corps.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xl en 84 et éd. suiv.).

1. *84-87* Puis que tu cognois bien

8. *84*... par le trait de ses rais | *87* Dont la vive vertu me nourrist de ses rais

13. *84* En ton coche porté | *87* Ton coche n'eust courbé soubs une masse espesse

14. *84-87 graphie* fantôme

---

1. Cf. le début du s. *Cet œil besson*, t. V, p. 159.

2. Arcueil, près de Paris, que Ronsard a célébré dans le *Voyage d'Hercueil*, t. III, p. 184 et suiv. ; cf. t. VI, p. 106, vers 33. Richelet confond l'antre du v. 11 avec la grotte de Meudon (cf. t. IX, p. 76). Il s'agit d'une des carrières d'Arcueil : voir André Desguine, *Arcueil et les poètes du XVIe siècle*, 1950, et du même l'excellente édition du *Folastrissime voyage d'Hercueil* (Genève, 1953, p. 233).

XXXIII.

Cest amoureux desdain, ce nenny gracieux [1],
Qui refusant mon bien, me reschaufent l'envie
Par leur fiere douceur d'assujettir ma vie,
4 Où sont desja sujets mes pensers & mes yeux,
Me font transir le cœur, quand trop impetueux
A baiser vostre main le desir me convie,
Et vous, la retirant, feignez d'estre marrie,
8 Et m'appellez, honteuse, amant presomptueux.
Mais sur tout je me plains de voz douces menaces,
De voz lettres qui sont toutes pleines d'audaces,
11 De moymesme, d'Amour, de vous & de vostre art,
Qui si doucement farde & sucre sa harangue,
Qu'escrivant & parlant vous n'avez traict de langue,
14 Qui ne mé soit au cœur la poincte d'un poignart.

XXXIV.

J'avois, en regardant tes beaux yeux, enduré
Tant de flames au cœur, qu'une aspre seicheresse [524]
Avoit cuitte ma langue en extreme destresse,
4 Ayant de trop parler tout le corps alteré.
Lors tu fis apporter en ton vase doré
De l'eau froide d'un puits : & la soif qui me presse,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xlii en 84 et éd. suiv.).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xliii en 84 et éd. suiv.).

2-3. *84-87* que plein de seicheresse, Ma langue estoit reduite en extreme destresse

---

1. Réminiscence probable de la célèbre épigramme *Un doulx nenny* (Marot, *Œuvres*, éd. Guiffrey, IV, p. 7) [R. L.].

Me fit boire à l'endroit où tu bois, ma Maistresse,
Quand ton vaisseau se voit de ta lévre honoré [1].
  Mais le vase, amoureux de ta bouche qu'il baise,
En reschaufant ses bords du feu qu'il a receu,
Le garde en sa rondeur comme en une fournaise.
  Seulement au toucher je l'ay bien apperceu.
Comme pourroy-je vivre un quart d'heure à mon aise,
Quand je sens contre moy l'eau se tourner en feu ?

XXXV.

  Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre [2]
Pour me les envoyer, & pour soigneuse apprendre
Leurs noms & qualitez, especes & valeurs.
  Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuse reprendre ?
Ou bien, s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
D'ensorceler mon mal, mes flames & mes pleurs ?
  Certes je croy que non : nulle herbe n'est maistresse
Contre le coup d'Amour envieilly par le temps [3].
C'estoit pour m'enseigner qu'il faut dés la jeunesse,
  Comme d'un usufruit, prendre son passetemps :
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
Et qu'Amour & les fleurs ne durent qu'un Printemps [4].

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XLIV en 84 et éd. suiv.).

---

1. Réminiscence de l'*Anthol. gr.*, V, 261, selon James Hutton, *ouv. cit.*, p. 355 et 366-367.
2. Comparatif pour le superlatif ; emploi courant dans l'ancien français.
3. Souvenir de Properce, II, IV, 7.
4. Depuis l'ode *Mignonne, allon voir*, t. V, p. 196-197, ce thème est revenu souvent sous la plume de Ronsard. Cf. le s. *Je vous envoye*, t. VII. p. 152-153, et l'élégie *J'ay ce matin*, t. XIV, p. 148-151.

XXXVI.

Doux desdains, douce amour d'artifice cachee,
Doux courroux enfantin, qui ne garde son cœur [1],
Doux d'endurer passer un long temps en longueur [2],
Sans me voir, sans m'escrire, & faire la faschee :
Douce amitié souvent perdue & recerchee,
Doux de tenir d'entree une douce rigueur,
Et sans me saluer, me tuer de langueur,
Et feindre qu'autre part on est bien empeschee :
Doux entre le despit & entre l'amitié,
Dissimulant beaucoup, ne parler qu'à moitié [3].
Mais m'appeller volage & prompt de fantasie,
Craindre ma conscience, & douter de ma foy,
M'est un reproche amer, qu'à grand tort je reçoy :
Car douter de ma foy c'est crime d'heresie.

XXXVII.

Pour voir d'autres beautez [4] mon desir ne s'appaise,
Tant du premier assaut voz yeux m'ont surmonté [5] :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XLV en 84 et éd. suiv.).

7. *84-87* me tenir en langueur

12-13. *84-87* Blasmer ma conscience..., Injure plus mordante au cœur je ne reçoy

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XLVI en 84 et éd. suiv.).

---

1. Selon Richelet *son cœur* veut dire ici *sa colère.*
2. On lit bien *longueur* dans toutes les éditions, y compris celle de 1623. On est tenté d'y voir une erreur typ. pour *langueur* ; mais on aurait tort, car ce mot figure à la rime du vers 7, et ne pourrait pas avoir été déjà employé ici.
3. Ces dix vers sont imités de Pétrarque, s. *Dolci ire, dolci sdegni.*
4. Par ce fait que je vois d'autres beautés.
5. Pour cette image de l'assaut d'amour, v. le premier sonnet des *Amours* de Cassandre, t. IV, p. 5, vers 1-2.

Tousjours à l'entour d'eux vole ma volonté,
Yeux qui versent en l'ame une si chaude braise.
Mais vous embellissez de me voir à mal-aise,
Tigre, roche de mer, la mesme cruauté,
Comme ayant le desdain si joint à la beauté,
Que de plaire à quelcun semble qu'il vous desplaise.
Desja par longue usance aimer je ne sçaurois
Sinon vous, qui sans pair à soymesme ressemble.
Si je changeois d'amour, de douleur je mourrois.
Seulement quand je pense au changement, je tremble [1] : [526
Car tant dedans mon cœur toute je vous reçois,
Que d'aimer autre part c'est hayr, ce me semble [2].

XXXVIII.

Coche cent fois heureux, où ma belle Maistresse
Et moy nous promenons [3] raisonnans de l'amour :
Jardin cent fois heureux, des Nymphes le sejour,
Qui l'adorent de loin ainsi que leur Deesse.
Bienheureuse l'Eglise, où je pris hardiesse
De contempler ses yeux, qui des miens sont le jour,
Qui ont chauds les regards, qui ont tout à l'entour
Un petit camp d'amours, qui jamais ne les laisse.
Heureuse la Magie, & les cheveux bruslez,
Le murmure, l'encens, & les vins escoulez

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº XLVII en 84 et éd. suiv.).

4. *84-87* Qui pensent, la voyant, voir leur mesme Deesse

1. Le seul fait de penser à changer d'amour me fait trembler.
2. Tout ce sonnet n'est que le développement du vers 9 du premier sonnet pour Hélène.
3. Pour cette forme intransitive, v. ci-dessus, sonnet XXVIII, note 3.

Sur l'image de cire [1] : ô bienheureux servage !
O moy sur tous amans le plus avantureux,
D'avoir osé choisir la vertu de nostre âge,
Dont la terre est jalouse, & le ciel amoureux.

XXXIX.

Ton extreme beauté par ses rais me retarde
Que je n'ose mes yeux sur les tiens asseurer [2] :
Debile je ne puis leurs regards endurer.
Plus le Soleil esclaire, & moins on le regarde.
Helas ! tu es trop belle, & tu dois prendre garde
Qu'un Dieu si grand thresor ne puisse desirer,
Qu'il ne t'en-vole au ciel pour la terre empirer.
La chose precieuse est de mauvaise garde.
Les Dragons sans dormir, tous pleins de cruauté, [527]
Gardoient les pommes d'or pour leur seule beauté [3] :
Le visage trop beau n'est pas chose trop bonne.
Danaë le sceut bien, dont l'or se fit trompeur [4].

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xlviii en 84 et éd. suiv.).

12 *87* qui sentit l'or trompeur

---

1. Allusion aux pratiques de la magie, par lesquelles on pensait réussir à savoir si l'on était aimé. V. ci-dessus la chanson *Quand je devise*, vers 22-30 et la note 3 et cf. t. X, p. 218 et suiv. ; v. aussi l'ode *Contre Denise Sorcière*, t. I, p. 238-243, la *Palinodie à Denise*, p. 252-257 et l'*Epipalinodie*, t. II, p. 17-20. Il s'agit encore de la magie dans plusieurs sonnets des *Amours* de Cassandre, par ex. t. IV, s. lviii et lxv. En 1584 Ronsard publiera une ode intitulée *Magie, ou Delivrance d'Amour*, éd. Laumonier (Lemerre), t. II, p. 457-460. Sur les aspects occultistes des écrits de Ronsard on peut consulter le livre d'A. M. Schmidt, *La Poésie scientifique en France au seiz. siècle*, p. 71-107.
2. Au point que je n'ose fixer tes yeux.
3. Allusion aux pommes d'or du jardin des Hespérides.
4. Danaé fut trompée par Zeus, qui la séduisit en prenant la forme d'une pluie d'or.

Mais l'or qui domte tout, davant tes yeux s'estonne,
14 Tant ta chaste vertu le fait trembler de peur.

XL.

D'un solitaire pas je ne marche en nul lieu,
Qu'Amour bon artisan ne m'imprime [1] l'image
Au profond du penser de ton gentil visage,
4 Et des mots gracieux de ton dernier Adieu [2].
Plus fermes qu'un rocher, engravez au milieu
De mon cœur je les porte : & s'il n'y a rivage [3],
Fleur, antre ny rocher, ny forest ny bocage,
8 A qui je ne les conte, à Nymphe, ny à Dieu [4].
D'une si rare & douce ambrosine viande [5]
Mon esperance vit, qui n'a voulu depuis
11 Se paistre d'autre apast, tant elle en est friande.
Ce jour de mille jours m'effaça les ennuis :
Car tant opiniastre en ce plaisir je suis,
14 Que mon ame pour vivre autre bien ne demande.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº xlix en 84 et éd. suiv.).

4. *84-87* Et des propos douteux de ton dernier Adieu

---

1. Sans qu'Amour m'imprime (tournure latine : *quin* et le subjonctif).
2. Ronsard a fait ses adieux successivement à Cassandre (t. IV, p. 59, son. lvii ; t. V, p. 218, vers 9-14) ; à Marie (t. VII, p. 155, vers 1-4 ; p. 271-272) ; à Cassandre encore (t. X, p. 202-203) ; à Cassandre et à Marie ensemble (v. ci-après, livre II, son. x). La comparaison de tous ces adieux n'est pas sans intérêt.
3. Et ainsi. Le mot *si* marque ici la conséquence.
4. Ronsard amoureux cherche la solitude pour faire de la nature la confidente de ses chagrins. V. par ex. t. IV, p. 124, vers 12-14, et t. VII, p. 258, 1-8.
5. Une nourriture comparable à l'ambroisie.

XLI.

Bien que l'esprit humain s'enfle par la doctrine
De Platon, qui le chante influxion des cieux [1],
Si est-ce sans le corps qu'il seroit ocieux [2],
Et auroit beau vanter sa celeste origine.
Par les sens l'ame voit, ell'oyt, ell' imagine,
Ell' a ses actions du corps officieux : [528]
L'esprit incorporé devient ingenieux,
La matiere le rend plus parfait & plus digne.
Or' vous aimez l'esprit, & sans discretion [3]
Vous dites que des corps les amours sont pollues.
Tel dire n'est sinon qu'imagination,
Qui embrasse le faux pour les choses cognues :
Et c'est renouveller la fable d'Ixion,
Qui se paissoit de vent, & n'aimoit que des nues [4].

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº L en 84 et éd. suiv.).

2. *84-87* qui le vante
4. *84-87* Et auroit beau louer

---

1. D'après la théorie platonicienne de la réminiscence, l'esprit humain a gardé l'empreinte de son origine céleste. Ronsard s'est déclaré plusieurs fois contre Platon, par ex. dans l'ode *Que les formes* (t. II, p. 15), au son. *Pardonne moy, Platon* (t. IV, p. 62), ici même et dans le sonnet qui suit. Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 561, et v. ci-dessus *Sonets et Mad. pour Astrée*, le premier Madrigal, *L'homme est bien sot*, vers 15 et note 3. — Inflexion = émanation.
2. Toutefois sans le corps notre esprit serait inactif et même inerte.
3. Sans discernement.
4. Ixion, personnage fabuleux, qui aima Héra, et étreignit dans ses bras un nuage, auquel Zeus avait donné les formes de la Déesse. Ronsard a déjà utilisé ce mythe dans le premier madrigal pour Astrée.

XLII.

En choisissant l'esprit vous estes mal-apprise,
Qui refusez le corps, à mon gré le meilleur :
De l'un en l'esprouvant on cognoist la valeur,
L'autre n'est rien que vent, que songe & que feintise.
Vous aimez l'intellect, & moins je vous en prise :
Vous volez, comme Icare, en l'air d'un beau malheur [1] :
Vous aimez les tableaux qui n'ont point de couleur.
Aimer l'esprit, Madame, est aimer la sottise [2].
Entre les courtisans, afin de les braver,
Il faut en disputant Trimegiste approuver [3],
Et de ce grand Platon n'estre point ignorante.
Mais moy qui suis bercé de telle vanité [4],
Un discours fantastiq' ma raison ne contante :
Je n'aime point le faux, j'aime la verité.

XLIII.

Amour a tellement ses fleches enfermees
En mon ame, & ses coups y sont si bien enclos,

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre I). Supprimé en 1584 et éd. suiv. — Reproduit dans le Recueil des Pièces retranchées en 1609 et éd. suiv.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LI en 84 et éd. suiv.).

1. Sur la mésaventure mortelle d'Icare, voir t. I, p. 118, vers 165-168 et la note. Cf. ci-dessus le son. 1 pour Astrée, vers 9-10.

2. C'est aimer en sot. Le mot *sot* revient dans les plus sincères déclarations de Ronsard sur l'amour : cf. t. VII, p. 323, v. 168, et t. XV, p. 338, v. 316 [R. L.].

3. Le *Pimandre*, attribué à Hermès Trismégiste, avait été traduit en latin par Marsile Ficin, puis publié en grec par Turnèbe en 1554. François de Candale l'avait réédité en 1574 ; il le commentera et traduira en français en 1579.

4. Moi que vous bercez de propos platoniciens, qui ne sont pas fondés en raison.

Qu'Helene est tout mon cœur, mon sang & mes propos, [529]
Tant j'ay dedans l'esprit ses beautez imprimees.
Si les François avoient les ames allumees
D'amour, ainsi que moy, nous serions à repos :
Les champs de Montcontour n'eussent pourry noz os,
Ny Dreux ny Jazeneuf n'eussent veu noz armees [1].
Venus, va mignarder les moustaches de Mars :
Conjure ton guerrier de tes benins regars,
Qu'il nous donne la paix, & de tes bras l'enserre [2].
Pren pitié des François, race de tes Troyens [3],
Afin que nous facions en paix la mesme guerre
Qu'Anchise te faisoit sur les monts Idéens [4].

XLIV.

Dessus l'autel d'Amour planté sur vostre table
Vous me fistes serment & je le fis aussi,
Que d'un cœur mutuel à s'aimer endurcy
Nostre amitié promise iroit inviolable.
Je vous juray ma foy, vous feistes le semblable.

10. *87* par tes benins regars

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LII en 84 et éd. suiv.).

2. *84-87* Me fistes un serment, je vous le (*87* le vous) fis aussi

---

1. Les combats de Moncontour (1569), de Dreux (1562), et de Jazeneuil (1569) sont des épisodes de la guerre civile entre Catholiques et Huguenots. Cf. t. XV, p. 61 et suiv., *Chant triomphal pour jouer sur la lyre* ; t. XIII, p. 187, vers 125-132 ; et une pièce attribuée à Ronsard, t. VI de l'éd. Laumonier (Lemerre), p. 498-503.

2. Souvenir de Lucrèce, I, vers 29-40, où le poète prie Vénus d'aller caresser Mars pour obtenir de lui qu'il accorde une bonne paix aux Romains.

3. Aphrodite était du parti des Troyens pendant la guerre de Troie. En outre les Français étaient de « la race » des Troyens ; voir la *Franciade*.

4. Anchise, père d'Enée, avait eu les faveurs de Vénus sur le mont Ida en Phrygie. Cf. la fin du poème *L'Adonis*, dans mon t. XII, p. 126.

Mais vostre cruauté, qui des Dieux n'a soucy,
Me promettoit de bouche, & me trompoit ainsi :
Ce-pendant vostre esprit demeuroit immuable.
O jurement fardé sous l'espece d'un Bien [1] !
O perjurable autel ! ta Deité n'est rien [2].
O parole d'amour non jamais asseuree !
J'ay pratiqué par vous le Proverbe des vieux :
Jamais des amoureux la parole juree [530]
N'entra (pour les punir) aux oreilles des Dieux [3].

XLV.

J'errois à la volee [4], & sans respect des lois
Ma chair dure à donter me combatoit à force,
Quand tes sages propos despouillerent l'escorce
De tant d'opinions que frivoles j'avois.
En t'oyant discourir d'une si saincte vois,
Qui donne aux voluptez une mortelle entorce,
Ta parole me fist par une douce amorce

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LIII en 84 et éd. suiv.).

1. *84-87* de lois
2. *84-87* me commandoit à force

---

1. Sous l'apparence d'un bonheur.
2. Ton caractère divin n'existe pas.
3. La note de Richelet est assez curieuse : « Helene et luy avoient faict serment de s'entr'aimer d'amour inviolable, mais tout n'estoit que tromperie du costé d'elle. Elle juroit pour se parjurer. J'ay appris du Sieur Binet que ce serment fut juré sur une table tapissée de Lauriers, symbole d'eternité, pour remarquer la mutuelle liaison de leur amitié procedante de la vertu, qui est immortelle ». — La source de tout ce sonnet est une épigramme de Callimaque, *Anthol. gr.*, V, 6 (James Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 354, 370 et 429, qui exprime des réserves sur la crédibilité du rapport de Binet).
4. Je me trompais sans réfléchir. On dit encore avec le même sens : *à la légère*. Cf. R. Cotgrave, *A Dict. of the French and English Tongues*, 1611.

Contempler le vray bien duquel je m'esgarois.
Tes mœurs & ta vertu, ta prudence & ta vie
Tesmoignent que l'esprit tient de la Deité :
Tes raisons de Platon, & ta Philosophie [1],
Que le vieil Promethee est une verité,
Et qu'en ayant la flame à Jupiter ravie,
Il maria la Terre à la Divinité [2].

XLVI.

Maistresse, quand je pense aux traverses d'Amour,
Qu'ores chaude, ores froide, en aimant tu me donnes,
Comme sans passion mon cœur tu passionnes,
Qui n'a contre son mal ny tréve ny sejour :
Je souspire la nuict, je me complains le jour
Contre toy, ma Raison, qui mon fort abandonnes,
Et pleine de discours, confuse, tu t'estonnes [3]
Dés le premier assaut, sans defendre ma tour.

13. *84* Et qu'apres que du ciel eut la flame ravie|*87* Et qu'apres que du ciel la flame il eut ravie

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre I ; 1584, Amours diverses ; 1587, S. p. H., livre II, nº LXXI).

---

1. Cf. ci-dessus, s. XLI, début et XLII, vers 11, pour en noter le contraste avec le passage présent. Ronsard ne se montre pas toujours l'ennemi des doctrines platoniciennes. Il ne serait pas exagéré de dire que Platon était un des auteurs préférés de Ronsard. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire la pièce que le poète adressera à Hélène au moment où leur liaison va prendre fin. V. l'*Elegie* au 2ᵉ livre, *Six ans estoient coulez*, vers 7-14. Cf. V. Merrill, *Platonism in french Renaissance Poetry*, New York, 1957.

2. Allusion à la création de l'homme par Prométhée qui « pétrit l'argile mouillée dont il façonne le corps du premier homme qu'il va douer de l'étincelle animique ». — P. Decharme, *Mythol. de la Grèce antique*, p. 251. Mythe cher à Ronsard ; cf. t. I, p. 253, vers 19-25 ; t. IV, s. XII et XIII ; t. V, p. 168, vers 67-72 et la note de la p. 198 ; et ci-dessus, *Estrennes au Roy Henri III*, fin.

3. Tu es comme frappée de stupeur.

Non : si forts ennemis n'assaillent nostre Place,
Qu'ils ne fussent veincuz, si tu tournois la face [1], [531]
Encores que mon cœur trahist ce qui est sien [2].
Une œillade, une main, un petit ris me tue :
De trois foibles soudars ta force est combatue :
Qui te dira divine, il ne dira pas bien.

XLVII.

Bienheureux fut le jour [3], où mon ame sujette
Rendit obeyssance à ta douce rigueur,
Quand d'un traict de ton œil tu me perças le cœur,
Qui ne veult endurer qu'un autre luy en jette.
La Raison pour neant au chef fit sa retraite [4],
Et se mit au dongeon, comme au lieu le plus seur :
D'esperance assaillie, & prise de douceur,
Rendit ma liberté [5], qu'en vain je re-souhaite.
Le Ciel le veult ainsi, qui pour mieux offenser
Mon cœur, le baille en garde à la foy du Penser :

11. *84-87* ce qui est mien

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LIV en 84 et éd. suiv.).

8. *84-87* Trahit ma liberté, tant elle est indiscrette

9-10. *87* Mon destin le permet, qui pour mieux m'offenser Baille mon cœur en garde à la foy du Penser

---

1. Si tu les regardais bien en face.
2. Toutes les images du combat amoureux reviennent fréquemment dans les poésies de tout auteur ayant subi l'influence de Pétrarque. V. par ex. t. IV, p. 51, vers 5-14 ; t. V, p. 158-159 ; et plusieurs fois dans les *Son. pour Helene*, y compris le sonnet suivant.
3. Même mouvement chez Pétrarque, s. *Benedetto sia 'l giorno.* Cf. t. IV, p. 106-107.
4. « ...Aristote... met le siege de la raison au cœur, lequel offensé par les yeux d'Helene, contraint... la raison de se retrancher, & faire sa retraitte au Chef » (Richelet).
5. Terme militaire ; cf. ci-après son. XLIX, vers 9.

Lequel trahit mon camp, desloyal sentinelle [1],
Ouvrant l'huis du rempart aux soudars des Amours.
J'auray tousjours en l'ame une guerre eternelle :
Mes pensers & mon cœur me trahissent tousjours [2].

CHANSON [3].

1.

Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie
De bras souplement-forts,
Du lien de tes mains, Maistresse, je te prie,
Enlasse moy le corps [4].

2. [532]

Et feignant de dormir, d'une mignarde face
Sur mon front panche toy [5] :

11. Qui trompe ma raison | *87* Qui trompe son seigneur
12. *84-87* Vendant de nuict mon camp aux soudars des Amours (*87* & mon cœur aux Amours)
13. *87* J'auray sans cesse en l'ame
14. *On lit en 78* pensees (*corrigé d'après 84 et 87*).

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre I ; 1584, 1587, Amours diverses).

4. *84-87 graphie* Enlace

---

1. Sentinelle, désignant ici un soldat, est du masculin.
2. Le poète se compare à une ville assiégée. *Le cœur* ouvre les portes pour y faire entrer *le penser*. Déjà vu, t. VII, p. 96-97.
3. Imitation de Jean Second, *Basia*, II et XIII, très supérieure à celle qu'il avait publiée dès 1550 dans l'ode *O pucelle plus tendre*, t. I, p. 248-251. V. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 520 et 532. Pour le rythme, repris par les disciples de Ronsard, entre autres, Malherbe, cf. l'*Epitaphe de Jan de la Peruse*, t. VII, p. 94-95. Il n'y a dans l'éd. de 1587 aucune indication de la division en strophes qu'on voit dans celles de 1578 et de 1584.
4. La source de cette première strophe se trouve dans J. Second, *Basia*, II, début.
5. Cf. la chanson *Douce Maistresse, touche*, t. XII, p. 143, vers 25-36 et les notes.

Inspire, en me baisant, ton haleine & ta grace
Et ton cœur dedans moy.

3.

Puis appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
Pour mon mal appaiser,
Serre plus fort mon col, & me redonne l'ame
Par l'esprit d'un baiser [1].

4.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimez jamais nulle aventure
Ne pourra m'arracher.

5.

Mais souffrant doucement le joug de ton empire,
Tant soit-il rigoureux,
Dans les champs Elisez une mesme navire
Nous passera tous deux [2].

6.

Là morts de trop aimer, sous les branches Myrtines [3]
Nous voirrons tous les jours

15. *84-87* jamais autre avanture

---

1. Les strophes 2 et 3 sont imitées de J. Second, *Basia*, XIII, fin. Le vers 12 reproduit exactement le vers 40 de la chanson déjà nommée.

2. La barque de Charon. Ces deux vers rappellent encore le 2e *Baiser* de J. Second.

3. Dans la forêt de myrtes réservée aux grands amoureux. Cf. Virgile, *Enéide*, VI, vers 443-444, et *Bucoliques*, VII, vers 61-64. Plus loin (livre II, XXIV), Ronsard parlera encore des « ombres Myrtheux ». V. aussi t. V, p. 121, vers 12-14 ; t. VI, p. 28, vers 13-16.

Les Heros pres de nous avec les Heroïnes
Ne parler que d'amours.

7.

Tantost nous danserons par les fleurs des rivages
Sous les accords divers,
Tantost lassez du bal, irons sous les ombrages
Des Lauriers tousjours verds : [533]

8.

Où le mollet Zephyre en haletant secouë
De souspirs printaniers
Ores les Orangers, ores mignard se jouë
Parmy les Citronniers.

9.

Là du plaisant Avril la saison immortelle
Sans eschange se suit :
La terre sans labeur de sa grasse mammelle
Toute chose y produit [1].

10.

D'embas la troupe saincte, autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous [2],

23. *84-87* Les anciens Heros aupres des Heroïnes
26. *84-87* Sous maints accords divers
32. *84-87* Entre les Citronniers

---

1. Description des Champs Élysées, inspirée des élégiaques latins. V. par ex. Tibulle, *Eleg.*, I, III, vers 57-66 ; Ovide, *Amores*, III, IX, vers 59-64. — Eschange = changement (Huguet).
2. Cf. J. Second, *Basia*, II : Turba beatorum nobis assurgeret omnis.

Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous [1].

11.

Et nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle, & fust-ce Procris [2], ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.

12.

Non celles qui s'en vont toutes seules ensemble,
Artemise [3] & Didon :
Non ceste belle Grecque, à qui ta beauté semble
Comme tu fais de nous.

XLVIII. [534]

Helas ! voicy le jour que mon maistre on enterre :
Muses, accompagnez son funeste convoy.
Je voy son effigie, & au dessus je voy

41. *84-87* Puis nous faisant asseoir
43. *84-87* Nulle en se retirant
44. *84-87 ajoutent après ce vers cette strophe* : Non celle qu'un Toreau sous une peau menteuse Emporta par la mer : Non celle qu'Apollon veit vierge despiteuse En laurier se former
45. *84-87* toutes tristes ensemble

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre I ; 1584, 1587, S. p. H., mais transposé au livre II, avant-dernier sonnet).

---

1. Entrer en relations avec nous. On dit encore « avoir des accointances ».
2. Procris, involontairement tuée par son mari Céphale. Cf. Ovide, *Mét.*, VII, 796 à 862.
3. Artémise, femme du roi de Carie Mausole, célèbre par l'amour que lui inspira son époux. — La strophe ajoutée en 1584 fait allusion à Europe et à Daphné.

4 La Mort, qui de ses yeux la lumiere luy serre [1].

Voila comme Atropos [2] les Majestez atterre
Sans respect de jeunesse, ou d'empire, ou de foy.
Charles qui fleurissoit nagueres un grand Roy,
8 Est maintenant vestu d'une robbe de terre.

Hé ! tu me fais languir par cruauté d'amour :
Je suis ton Promethée, & tu es mon Vautour.
11 La vengeance du Ciel n'oublira tes malices.

Un mal au mien pareil puisse un jour t'avenir,
Quand tu voudras mourir, que mourir tu ne puisses [3].
14 Si justes sont les Dieux, je t'en verray punir.

XLIX.

Je sens de veine en veine une chaleur nouvelle,
Qui me trouble le sang & m'augmente le soing.
Adieu ma liberté, j'en appelle à tesmoing
4 Ce mois, qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle [4].

Comme les jours d'Avril mon mal se renouvelle.
Amour, qui tient mon Astre & ma vie en son poing [5],
M'a tant seduit l'esprit, que de pres & de loing

10. *On lit en 78 et dans l'éd. Vaganay* Je te sers de Prothée (*j'ai adopté la correction des éd. suivantes, qui s'imposait*).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LV en 1584 et éd. suiv.).

---

1. Charles IX mourut le 30 mai 1574. Ses funérailles eurent lieu le 13 juillet.
2. Une des Parques, celle qui coupait le fil de la destinée.
3. Ronsard souhaite qu'Hélène subisse un jour le même mal que celui qu'elle lui fait subir, à savoir le supplice de Prométhée.
4. Etymologie conjecturale du mois d'avril (en latin Aprilis), proposée par Ovide dans les *Fastes*, IV, vers 61 et suiv. Mais v. Ernout et Meillet, *Dict. étymol. de la langue latine* (Paris, 1951), qui citent Varron, *De Lingua latina*, 6, 33 : magis puto dictum quod ver omnia aperit.
5. Dans l'arc et la flèche dont il perce les cœurs.

8 Tousjours à mon secours en vain je vous appelle.
Je veux rendre la place, en jurant vostre nom [1],
Que le premier article, avant que je la rende,
11 C'est qu'un cœur amoureux ne veult de compaignon.
L'amant non plus qu'un Roy, de rival ne demande. [535]
Vous aurez en mes vers un immortel renom :
14 Pour n'avoir rien de vous la recompense est grande.

MADRIGAL [2].

Si c'est aimer, Madame, & de jour & de nuict
Resver, songer, penser [3] le moyen de vous plaire,
Oublier toute chose, & ne vouloir rien faire
4 Qu'adorer & servir la beauté qui me nuit :
Si c'est aimer de suivre un bon-heur qui me fuit,
De me perdre moymesme, & d'estre solitaire,
Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre, & me taire
8 Pleurer, crier mercy, & m'en voir esconduit :
Si c'est aimer de vivre en vous plus qu'en moymesme,
Cacher d'un front joyeux une langueur extrême,
11 Sentir au fond de l'ame un combat inegal,
Chaud, froid, comme la fiévre amoureuse me traitte :
Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal !
Si cela c'est aimer, furieux je vous aime :

10. *On lit en 78-84* que de la rendre (*j'ai adopté la correction de 87 qui s'imposait*).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1587, S. p. H., livre I).

13. *84-87* mon mal :

1. En jurant par votre nom.
2. Voir ci-dessus le premier madrigal des *Son. et Mad. pour Astrée*, note 1.
3. Cf. ci-dessus p. 159, v. 22.

Je vous aime, & sçay bien que mon mal est fatal :
16 Le cœur le dit assez, mais la langue est muette [1].

L.

Amour est sans milieu, c'est une chose extrême,
Qui ne veult (je le sçay) de tiers ny de moitié :
Il ne faut point trencher en deux une amitié.
4 » Un est nombre parfait [2], imparfait le deuxiéme [3].
J'aime de tout mon cœur, je veux aussi qu'on m'aime.
Le desir au desir d'un nœud ferme lié, [536]
Par le temps ne s'oublie, & n'est point oublié :
8 Il est toujours son tout, contenté de soymesme.
Mon ombre me fait peur, & jaloux je ne puis
Avoir un compaignon, tant amoureux je suis,
11 Et tant je m'essentie en la personne aimee [4].
L'autre amitié ressemble à quelque vent qui court :
Et vrayment c'est aimer comme on fait à la Court,
14 Où le feu contrefait ne rend qu'une fumee.

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LVI en 1584 et éd. suiv.).

12-13. *84-87* L'autre amitié ressemble aux enfans sans raison : C'est se feindre une flame, une vaine prison

1. Rime trop éloignée de sa sœur, ainsi que celle du vers 14. Cette pièce est imitée de Pétrarque, s. *S'amor non è* et *Pace non trovo*. Déjà vu dans l'élégie de 1563 *Bien que l'obeissance*, t. XII, p. 233, vers 75 et suiv. Pour les antithèses cf. le sonnet *J'espere & crains*, t. IV, p. 16 ; v. aussi mon *Rons. poète lyrique*, p. 487 et suiv., et le thème de la définition de l'amour (t. X, p. 116, et Saint-Gelais, *Œuvres*, 1873, I, p. 82). Selon Jacques Lavaud, *Sonnets pour Hélène*, p. 40, la source de ce madrigal serait Capilupi, *Recueil d'Atanagi*, t. I, fol. 139 : « S'haver dì et notte gli occhi humidi, et bassi... »

2. « ...parce qu'il est masle & represente l'esprit & l'immortalité... » (Richelet).

3. « ...à cause qu'il est femelle & nombre de division & de mort : ou parce qu'il represente la matiere & le corps, comme la forme est representee par l'unité, selon la science Pythagorique » (Richelet).

4. Tant je prends mon essence dans la personne aimée, tant je m'identifie avec elle (cf. dict. Huguet).

LI.

Ma fievre croist tousjours, la vostre diminue :
Vous le voyez, Helene, & si ne vous en chaut [1].
Vous retenez le froid, & me laissez le chaut :
La vostre est à plaisir, la mienne est continue.
Vous avez telle peste en mon cœur respandue,
Que mon sang s'est gasté, & douloir il me faut
Que ma foible Raison [2] dés le premier assaut,
Pour craindre trop voz yeux, ne s'est point defendue.
Je n'en blasme qu'Amour, seul autheur de mon mal,
Qui me voyant tout nud, comme archer desloyal,
De mainte & mainte playe a mon ame entamee,
Gravant à coups de fleche en moy vostre portraict :
Et à vous, qui estiez contre nous deux armee,
N'a monstré seulement la poincte de son traict [3].

LII. [537]

Je sens une douceur à conter impossible,
Dont ravy je jouys par le bien du penser,
Qu'homme ne peut escrire, ou langue prononcer,
Quand je baise ta main contre Amour invincible.
Contemplant tes beaux rais, ma pauvre ame possible

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LVII en 1584 et éd. suiv.).

13. *84-87* contre tous deux

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LVIII en 1584 et éd. suiv.).

4. *84-87* en amour invincible
5. *84-87* tes beaux yeux

---

1. Et cependant cela vous est indifférent. Cf. ci-dessus, s. XXIV, vers 14, et la note.
2. Il me faut souffrir de ce fait que ma faible Raison, etc.
3. Tercets imités de ceux du sonnet de Pétrarque : *Era 'l giorno*.

En se pasmant se perd : lors je sens amasser
Un sang froid sur mon cœur, qui garde de passer
Mes esprits [1], & je reste une image insensible.
Voila que peut ta main & ton œil, où les trais
D'Amour sont si ferrez, si chauds & si espais
Au regard Medusin, qui en rocher me mue [2].
Mais bien que mon malheur procede de les voir,
Je voudrois mille mains, & autant d'yeux avoir,
Pour voir & pour toucher leur beauté qui me tue.

LIII.

Ne romps point au mestier par le milieu la trame,
Qu'Amour en ton honneur m'a commandé d'ourdir :
Ne laisses au travail mes poulces engourdir [3]
Maintenant que l'ardeur à l'ouvrage m'enflame :
Ne verse point de l'eau sur ma bouillante flame,
Il faut par ta douceur mes Muses enhardir :
Ne souffre de mon sang le bouillon refroidir,
Et tousjours de tes yeux aiguillonne moy l'ame.
Dés le premier berceau n'estoufe point ton nom.
Pour bien le faire croistre, il ne le faut sinon [538]

8. *84-87* un image
13. *84-87* Je voudrois & mille yeux & mille mains avoir

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LIX en 84 et éd. suiv.).

---

1. Qui empêche mes esprits de passer.
2. Le regard de la Gorgone Méduse pétrifiait les gens. Cf. Ovide, *Mét.*, IV, fin, et V, *passim*.
3. Le tisserand se sert de ses deux pouces pour faire aller la navette de son métier. Cette image, qui compare la composition poétique au tissage, se trouve dans la cinquième ode néméenne de Pindare, strophe 6, dont Ronsard s'était souvenu pour l'antistrophe 22 de son *Ode à Michel de l'Hospital*, t. III, p. 159, vers 727-728 ; cf. t. VI, p. 59, vers 46-48. Pareille, mais pas identique, est l'image charmante de la fin du son. cxxxi des *Amours* de Cassandre, t. IV, p. 128.

Nourrir d'un doux espoir pour toute sa pasture :
    Tu le verras au Ciel de petit s'eslever.
Courage, ma Maistresse, il n'est chose si dure,
Que par longueur de temps on ne puisse achever.

LIV.

J'attachay des bouquets de cent mille couleurs,
De mes pleurs arrosez harsoir [1] dessus ta porte :
Les larmes sont les fruicts que l'Amour nous apporte,
Les souspirs en la bouche, & au cœur les douleurs.
    Les pendant [2], je leur dy, Ne perdez point voz fleurs
Que jusques à demain que la cruelle sorte :
Quand elle passera, tombez de telle sorte
Que son chef soit mouillé de l'humeur de mes pleurs [3].
    Je reviendray demain. Mais si la nuict, qui ronge
Mon cœur, me la donnoit par songe entre mes bras,
Embrassant pour le vray l'idole du mensonge [4],
    Soulé d'un faux plaisir je ne reviendrois pas.
Voyez combien ma vie est pleine de trespas,
Quand tout mon reconfort ne depend que du songe.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LX en 84 et éd. suiv.).

14. *84-87* du songe !

1. Forme dialectale pour : hier soir. Déjà vu au t. VII, p. 287, vers 1, variante ; t. XII, p. 261, vers 91.

2. En les suspendant à ta porte.

3. Les quatrains sont imités de l'*Anthol. gr.*, V, 145, épigramme d'Asclépiade (J. Hutton, *Greek Anth. in France*, p. 354 et 371). Toutefois, la possibilité de l'influence d'Angeriano n'est pas exclue. « La meilleure part est prise de ces vers d'Angerian », dit Richelet, en citant quatre vers de ce poète napolitain (*Ante fores madidae*, fol. d vi vº de son Ἐρωτοπαίγνιον, Florence, 1512), qui doivent beaucoup à Asclépiade.

4. L'image mensongère (du grec εἴδωλον). Revient très souvent sous la plume de Ronsard. Cf. t. I, p. 158, vers 71 ; III, p. 15, vers 176; p. 68, vers 305-312.

LV.

Madame se levoit un beau matin d'Esté,
Quand le Soleil attache à ses chevaux la bride [1] :
Amour estoit present avec sa trousse vuide,
4 Venu pour la remplir des traicts de sa clarté.
J'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté,
Telles qu'on ne voit point au verger Hesperide [2] :
Telles ne porte point la Deesse de Gnide [3], [539]
8 Ny celle qui a Mars des siennes allaité [4].
Telle enflure d'yvoire en sa voute arrondie,
Tel relief de Porphyre, ouvrage de Phidie [5],
11 Eut Andromede alors que Persee passa,
Quand il la vit liee à des roches marines,
Et quand la peur de mort tout le corps luy glassa,
14 Transformant ses tetins en deux boules marbrines [6].

LVI.

Je ne veux point la mort de celle qui arreste
Mon cœur en sa prison : mais, Amour, pour venger
Mes larmes de six ans, fay ses cheveux changer,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LXI en 84 et éd. suiv.).

13. *84-87 graphie à la rime* glaça

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LXII en 84 et éd. suiv.).

---

1. Périphrase pour : au lever du soleil.
2. Les pommes d'or du verger des Hespérides, c.-à-d. les oranges.
3. Aphrodite.
4. Héra, mère d'Arès (Mars).
5. Le sculpteur grec Phidias.
6. Pour cette légende d'Andromède et de Persée, qui la délivra d'un monstre marin, v. Ovide, *Mét.*, IV, 669 et suiv. — Ce sonnet est à rapprocher, comme « blason » du sein, des s. *Ces flotz jumeaulx* et *Ha, seigneur dieu* (t. IV, p. 152 ; V, p. 109).

4 Et seme bien espais des neiges sur sa teste.
Si tu veux, la vengeance est desja toute preste :
Tu accourcis les ans, tu les peux allonger :
Ne souffres en ton camp ton soudart outrager :
8 Que vieille elle devienne, ottroyant ma requeste [1].
Elle se glorifie en ses cheveux frisez,
En sa verde jeunesse, en ses yeux aiguisez,
11 Qui tirent dans les cœurs mille poinctes encloses.
Pourquoy te braves-tu de cela qui n'est rien ?
La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien [2] :
14 Les beautez en un jour s'en-vont comme les Roses [3].

LVII.

Si j'ay bien ou mal dit en ces Sonets, Madame,
Et du bien & du mal vous estes cause aussy :
Comme je le sentois, j'ay chanté mon soucy,
4 Taschant à soulager les peines de mon ame [4]. [540]
Hà qu'il est mal-aisé, quand le fer nous entame,
S'engarder de se plaindre, & de crier mercy !
Tousjours l'esprit joyeux porte haut le sourcy,
8 Et le melancholique en soymesme se pâme.
J'ay suivant vostre amour le plaisir poursuivy,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre I, mais au nº LXIV en 84 et LXIII en 87).

7. On lit en 78 soucy (*éd. suiv. corrigent*)

---

1. Toi, Amour, m'accordant ma requête. Souvenir de l'*Anthol. gr.*, V, 298, épigr. de Julien d'Égypte (J. Hutton, *Greek Anth. in France*, p. 355, 372 et suiv.).

2. N'est pas un bien.

3. Les deux tercets rappellent l'*Anthol. gr.*, XII, 234, épigr. de Straton (J. Hutton, *loc. cit.*).

4. Cf. Properce, I, IX, fin : Dicere quo pereas, saepe in amore levat ; Pétrarque, *Nel dolce tempo*, canz. I, 4 : Perchè, cantando, il duol si disacerba. Déjà vu au t. X, p. 236, vers 12 et 14.

Non le soin, non le dueil, non l'espoir d'une attente.
S'il vous plaist, ostez moy tout argument d'ennuy :
Et lors j'auray la voix plus gaillarde & plaisante.
Je ressemble au mirouer, qui tousjours represente
Tout cela qu'on luy monstre, & qu'on fait devant luy.

FIN DU PREMIER LIVRE
des Amours [1] d'Helene.

LE
SECOND LIVRE DES
SONETS POUR
HELENE.

I.

Soit qu'un sage amoureux, ou soit qu'un sot me lise,
Il ne doit s'esbahir, voyant mon chef grison,
Si je chante d'amour : volontiers le tison
Cache un germe de feu sous une cendre grise.
Le bois verd à grand peine en le souflant s'attise,
Le sec sans le soufler brusle en toute saison [2].
La Lune se gaigna d'une blanche toison [3],

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
3. *84-87*... tousjours un vieil tison
4. *84*... dessous la cendre grise

---

1. En 1584 et 1587 le mot *Sonnets* remplace *Amours*.
2. Les vers 5-6 viennent de Pétrarque, s. *L'ardente nodo*, premier tercet. Cf. plus bas le quatrième des Sonnets dédiés à diverses personnes.
3. Allusion à une légende rapportée par Virgile, *Géorg.*, III, 391 et suiv. Cf. t. XIII, p. 53, vers 315 et note 1.

Et son vieillard Thiton l'Aurore ne mesprise [1].
Lecteur, je ne veux estre escolier de Platon,
Qui la vertu nous presche, & ne fait pas de mesme [2] :
Ny volontaire Icare, ou lourdaut Phaëton,
Perduz pour attenter une sottise estrême :
Mais sans me contrefaire ou Voleur, ou Charton [3],
De mon gré je me noye, & me brusle moymesme [4].

II. [542]

Afin qu'à tout jamais de siecle en siecle vive
La parfaite amitié que Ronsard vous portoit,
Comme vostre beauté la raison luy ostoit,
Comme vous enlassez sa liberté captive :
Afin que d'âge en âge à noz neveux arrive [5],
Que toute dans mon sang vostre figure estoit,
Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitoit,
Je vous fais un present de ceste Sempervive [6].

8. *84-87 graphie* Tithon
10. *87* Qui pour trop contempler a tousjours le teint blesme
Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
1. *87* A fin qu'en renaissant
4. *84-87* Comme vous enchaisnez

---

1. Déjà dit au livre I, s. xiv, vers 8. V. la note.

2. V. ci-dessus, livre I, s. xli, vers 2, et la note 1. — C'est le seul passage où Ronsard ait blâmé la conduite de Platon ; en 1587, la critique a disparu. Dans l'*Heptaméron*, XXXIV, on rapporte que Platon fut taxé d'orgueil par Diogène. Ronsard a pu trouver d'autres imputations dans Diogène Laërce ou dans la biographie de Platon qui précède la traduction de Marsile Ficin [R. L.].

3. Sans prendre mon vol comme Icare, ou conduire le char du Soleil comme Phaéton.

4. Volontairement je me noie comme Icare, et me brûle comme Phaéton.

5. Nos neveux, c.-à-d. nos descendants.

6. Sur cette plante la note de Richelet est instructive : « Sorte de simple qui prend son nom de sa nature, ἀείζωον, διὰ τὸ ἀειθαλὲς τῶν φύλλων. Dioscorid. Et ce n'est pas sans cause qu'il lui faict ce present, car la Sempervive est d'une habitude à faire aimer. » La plante ἀείζωον, c'est la joubarbe.

Elle vit longuement en sa jeune verdeur.
Long temps apres la mort je vous feray revivre,
Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur,
Qui veut, en vous servant, toutes vertus ensuivre.
Vous vivrez (croyez moy) comme Laure en grandeur [1],
Au moins tant que vivront les plumes & le livre.

III.

Amour, qui as ton regne en ce monde si ample,
Voy ta gloire & la mienne errer en ce jardin :
Voy comme son bel œil, mon bel astre divin,
Reluist comme une lampe ardente dans un Temple :
Voy son corps, des beautez le portrait & l'exemple,
Qui ressemble une Aurore au plus beau d'un matin :
Voy son esprit, seigneur du Sort & du Destin,
Qui passe la Nature, en qui Dieu se contemple.
Regarde la marcher toute pensive à soy,
T'emprisonner de fleurs, & triompher de toy,
Pressant dessous ses pas les herbes bienheureuses [2].
Voy sortir un Printemps des rayons de ses yeux :
Et voy comme à l'envy ses flames amoureuses [543]
Embellissent la terre, & serenent les Cieux [3].

13. *87* Vous vivrez & croistrez

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
4. *84-87* Surmonte de clairté les lampes de ton Temple
7. *87* Voy son front, mais un ciel seigneur de mon Destin
8. *87* Où comme en un miroer Nature se contemple
9. *87* Voy-la marcher pensive, & n'aimer rien que soy
11. *87* Voy naistre soubs ses pieds

1. Laure de Noves, chantée par Pétrarque.
2. Bienheureuses d'être pressées sous les pas d'Hélène.
3. Ce sonnet est imité en très grande partie de celui de Pétrarque, *Stiamo, Amor*, dont Ronsard s'était déjà souvenu en 1552 ; cf. t. IV, p. 88, vers 10,

IV.

Tandis que vous dansez & ballez à vostre aise,
Et masquez vostre face ainsi que vostre cœur,
Passionné d'amour, je me plains en langueur,
4 Ores froid comme neige, ores chaut comme braise.
Le Carnaval vous plaist : je n'ay rien qui me plaise
Sinon de souspirer contre vostre rigueur,
Vous appeller ingrate, & blasmer la longueur
8 Du temps que je vous sers sans que mon mal s'appaise.
Maistresse, croyez moy, je ne fais que pleurer,
Lamenter, souspirer, & me desesperer :
11 Je desire la mort, & rien ne me console.
Si mon front, si mes yeux ne vous en sont tesmoins,
Ma plainte vous en serve, & permettez au moins
14 Qu'aussi bien que le cœur je perde la parole.

V.

N'oubliez, mon Helene, aujourdhuy qu'il faut prendre
Des cendres sur le front, qu'il n'en faut point chercher
Autre part qu'en mon cœur, que vous faites seicher,
4 Vous riant du plaisir de le tourner en cendre.
Quel pardon pensez vous des Celestes attendre ?
Le meurtre de voz yeux [1] ne se sçauroit cacher :
Leurs rayons m'ont tué, ne pouvant estancher
8 La playe qu'en mon sang leur beauté fait descendre.
La douleur me consomme : ayez de moy pitié.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
9. *84-87* me consume

1. Causé par vos yeux.

Vous n'aurez de ma mort ny profit ny louange : [544]
Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.
Vostre volonté passe, & la mienne ne change.
Amour, qui voit mon cœur, voit vostre mauvaistié :
Il tient l'arc en la main, gardez qu'il ne se vange [1].

VI.

ANAGRAMME [2].

Tu es seule mon cœur, mon sang, & ma Deesse,
Ton œil est le filé & le RÉ bienheureux [3],
Qui prend tant seulement les hommes genereux,
Et se prendre des sots jamais il ne se laisse.
Aussi honneur, vertu, prevoyance & sagesse
Logent en ton esprit, lequel rend amoureux
Tous ceux, qui de nature ont un cœur desireux
D'honorer les beautez d'une docte Maistresse.
Les noms (ce dit Platon) ont tresgrande vertu [4] :
Je le sens par le tien, lequel m'a combatu

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
3. *84-87* Qui prend quand il luy plaist
5. *87* L'honneur, la chasteté, la vertu, la sagesse
9. *84-87* Les noms ont efficace & puissance & vertu
10. *84-87* Je le voy par le tien

---

1. Imitation de l'Italien Tebaldeo, sonnet 129 : *Surgi tu donna altera e vanne al Tempio, Opera de lo Elegante Poeta Thibaldeo Ferrarese* (Vinegia, 1535), fol. E 2.

2. Sous l'influence de leur maître, les élèves de Dorat ont volontiers cultivé l'anagramme, héritage des Alexandrins grecs. Cf. t. VII, p. 123, vers 1-2 ; t. XV, dernier vers du s. *Du mariage saint* ; v. aussi la *Deffence et Illustration* de J. du Bellay, II, VIII, p. 275-278 de l'éd. Chamard (1904), et l'article du *Dict. des Lettres Françaises*.

3. On écrirait maintenant : *filet* et *ret*.

4. La doctrine platonicienne des noms, exposée dans le *Cratyle*, est suivie ou alléguée, au XVIe siècle, par Rabelais, *Quart Livre*, XXXVII ; Scève, *Microcosme* ; Du Bellay, *Xenia, Lectori* ; La Boderie, *La Galliade*, etc... [R. L.].

Par armes, qui ne sont communes ny legeres.
Sa Deité causa mon amoureux soucy.
Voila comme de nom, d'effect tu es aussi
Le ré des genereux, Elene de Surgeres.

VII.

Hà, que ta Loy fut bonne, & digne d'estre apprise,
Grand Moise, grand Prophete, & grand Minos de Dieu [1],
Qui sage commandas au vague peuple Hebrieu [2], [545]
Que la liberté fust apres sept ans remise [3] !
Je voudrois, grand Guerrier, que celle que j'ay prise
Pour Dame, & qui s'assied de mon cœur au milieu,
Voulust qu'en mon endroit ton ordonnance eust lieu,
Et qu'au bout de sept ans m'eust remis en franchise.
Sept ans sont ja passez qu'en servage je suis :
Servir encore sept ans de bon cœur je la puis [4],
Pourveu qu'au bout du temps de son corps je jouysse.

11. *84-87* Et l'esprit & le corps par armes non legeres
12. *84* Son destin m'a causé mon amoureux souci | *87* Sa force à moy fatale a causé mon soucy

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).

3-4 *87* Qui grand Legislateur commandas à l'Hebrieu Qu'apres sept ans passez liberté fust acquise
6. *84-87* & qui se sied
11. *84-87* de son cœur je jouisse

---

1. Comparable à Minos, roi de Crète, qui prétendait tenir ses lois de Jupiter.

2. Vague, du latin *vagus*, errant.

3. Ceci résume la loi mentionnée au premier vers. Elle se trouve dans l'*Anc. Test.*, *Exode*, chap. XXI, début : Si vous achetez un esclave hébreu, il vous servira durant six ans, et au septième il sortira libre.

4. Encore un souvenir de l'*Anc. Test.*, *Genèse*, chap. XXIX, où Jacob épousa successivement les deux filles de Laban, Lia et Rachel, après avoir travaillé pour chacune durant sept ans.

Mais ceste Grecque Helene, ayant peu de soucy
Des statuts des Hebrieux, d'un courage endurcy
Contre les Loix de Dieu n'affranchit mon service.

VIII.

Je plante en ta faveur cest arbre de Cybelle [1],
Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ay gravé sur le tronc noz noms & noz amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle [2].
Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir voz danses & voz tours [3],
Favorisez la plante, & luy donnez secours,
Que l'Esté ne la brusle, & l'Hyver ne la gelle.
Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Eclogue en ton tuyau d'aveine [4],

13. *87* De la loy des Hebrieux

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).

---

1. V. sur Cybèle et son amant Atys, transformé par elle en pin, le poème intitulé *Le Pin*, t. XV, *Septiesme livre des Poëmes*. L'idée de consacrer un arbre à Hélène est peut-être venue à Ronsard de Théocrite, idylle 18 (*Epithalame d'Hélène*), vers 43-48. A ses débuts Ronsard avait étudié de près cette idylle. V. t. I, p. 9-16.

2. Ce quatrain et le 2[e] tercet inspirent quelques incertitudes au sujet du nom de famille de Marie de Bourgueil. Voir t. VII, Introduction, p. XII-XIII ; p. 256, vers 9-11 ; p. 274, vers 1-2. En effet, si le nom de famille d'Hélène n'était pas connu, ne serait-on pas tenté de lui accorder celui de Pin ou de Dupin ? Le nom qu'on a prêté à Marie s'appuie-t-il sur de meilleurs fondements ?

3. Le Loir, rivière qui passe à Couture. Ce sonnet fut probablement écrit au prieuré de Croixval, en Vendômois, non loin de la Possonnière et du Loir, ainsi que quatre autres pièces de ce second livre : *Afin que ton honneur*, *Ainsi que ceste eau coule*, *Il ne suffit de boire*, *Adieu, cruelle, adieu*, et l'*Elégie* publiée en 1584 : *Six ans estoient coulez*.

4. Souvenir de Virgile, *Buc.*, I, début. — Flageoler = jouer avec un flageolet (Huguet).

Attache tous les ans à cest arbre un Tableau,
Qui tesmoigne aux passans mes amours & ma peine :
Puis l'arrosant de laict & du sang d'un agneau [1],
Dy, Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Heleine.

IX.

Ny la douce pitié, ny le pleur lamentable [546]
Ne t'ont baillé ton nom : Helene vient d'oster,
De ravir, de tuer, de piller, d'emporter [2]
Mon esprit & mon cœur, ta proye miserable.
Homere, en se jouant, de toy fist une fable,
Et moy l'histoire au vray. Amour, pour te flatter,
Comme tu feis à Troye, au cœur me vient jetter
Ton feu, qui de mes oz se paist insatiable.
La voix, que tu feignois à l'entour du Cheval
Pour decevoir les Grecs, me devoit faire sage [3] :
Mais l'homme de nature est aveugle à son mal,
Qui ne peut se garder, ny prevoir son dommage.
Au pis-aller, je meurs pour ce beau nom fatal,
Qui mit toute l'Asie & l'Europe en pillage.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).
2. *84-87* ton nom Grec vient d'oster
8. *84-87* Le feu

---

1. Pratiques païennes ; déjà vues au t. II, p. 101, vers 82 et suiv. et fréquemment ailleurs.

2. Ronsard veut dire que le nom d'Hélène ne vient pas du grec ἐλεεῖν (avoir pitié), mais bien d'ἑλεῖν, infinitif aoriste d'αἱρέω (j'enlève, je ravis). Au premier vers, l'expression *pleur lamentable* est la traduction de la locution homérique ἐλεεινὸν δάκρυον (*Od.* VIII, 531 et XVI, 219).

3. Allusion à une invention de Tryphiodore (v^e-vi^e siècles de notre ère) dans sa *Prise d'Ilion*, où il a paraphrasé le récit du livre II de l'*Enéide*.

X.

Adieu belle Cassandre, & vous belle Marie,
Pour qui je fu trois ans en servage à Bourgueil [1] :
L'une vit [2], l'autre est morte, & ores de son œil
Le ciel se resjouyst, dont la terre est marrie [3].
Sur mon premier Avril, d'une amoureuse envie
J'adoray voz beautez : mais vostre fier orgueil
Ne s'amollit jamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'une gauche main [4] la Parque ourdit ma vie.
Maintenant en Automne encore malheureux,
Je vy comme au Printemps de nature amoureux,
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine :
Et ores que je deusse estre exempt du harnois, [547]
Mon Colonnel m'envoye à grands coups de carquois
R'assieger Ilion pour conquerir Heleine.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).

4. *On lit en 78* dans la terre est Marie (*j'ai adopté la correction des éd. suivantes, qui s'imposait*).
12. *84* Ores que je deusse estre affranchi du harnois | *87* Et or' que je deusse estre affranchi du harnois
13. *84* Mon maistre Amour | *87 texte primitif*

---

1. Voir t. VII, p. 150, vers 9, la variante de 1567-72.
2. Cassandre a survécu à Ronsard. V. *Nouveaux documents sur la Cassandre de Ronsard* par le Dr F. Lesueur et Louis Bodin (Blois, 1947), p. 56.
3. Ronsard n'a mentionné le décès de Marie l'Angevine qu'ici et dans les pièces « sur la mort de Marie ». « En 1555, Marie est une fleur angevine de quinze ans... Ronsard n'ayant pas soufflé mot de la mort de l'Angevine dans la quatrième éd. de ses œuvres (janvier 1573), il faut présumer qu'il l'a apprise entre 1573 et 1578. Elle est donc morte à 33 ans au moins. » R. Lebègue, *La Poésie française de 1560 à 1630* (Paris, 1951), t. I, p. 142.
4. Au sens moral : d'une main sinistre, défavorable. Cf. t. III, p. 21, vers 271 ; IV, p. 50, vers 7.

XI.

A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,
Je sens bien, je voy bien que tu es immortelle :
La race des humains en essence n'est telle :
Tu es quelque Demon, ou quelque Ange des cieux.
Dieu, pour favoriser ce monde vicieux,
Te feit tomber en terre, & dessus la plus belle
Et plus parfaite idee il traça la modelle [1]
De ton corps, dont il fut luymesmes envieux.
Quand il fist ton esprit, il se pilla soymesme :
Il print le plus beau feu du ciel le plus suprême
Pour animer ta masse, ainçois ton beau printemps.
Hommes, qui la voyez de tant d'honneur pourveuë,
Tandis qu'elle est çà bas, soulez-en vostre veuë.
Tout ce qui est parfait ne dure pas long temps [2].

XII.

Je ne veux comparer tes beautez à la Lune :
La Lune est inconstante, & ton vouloir n'est qu'un.
Encor moins au Soleil : le Soleil est commun,

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XIV en 1384 et éd. suiv.).

7. 87 inventa la modelle

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XV en 84 et éd. suiv.).

---

1. Le moule (de l'italien *modello*). Pour l'image du moule, archétype de la perfection unique et inimitable, v. ci-dessus *Je lamente sans reconfort*, vers 148-150. *Modelle* est ici du féminin comme au sonnet XXXVI et dans la variante de l'*Hymne du Ciel* (t. VIII, p. 146) ; cf. Huguet. Il est masculin au s. XVIII.

2. Cf. Pétrarque, s. *Chi vuol veder*, vers 8 : Cosa bella mortal, passa e non dura.

Commune est sa lumiere, & tu n'es pas commune [1].
Tu forces par vertu l'envie & la rancune.
Je ne suis, te louant, un flateur importun.
Tu sembles à toymesme, & n'as portrait aucun [2] :
Tu es toute ton Dieu, ton Astre, & ta Fortune.
Ceux qui font de leur Dame à toy comparaison, [548]
Sont ou presumptueux, ou perclus de raison :
D'esprit & de sçavoir de bien loin tu les passes :
Ou bien quelque Demon de ton corps s'est vestu,
Ou bien tu es portrait de la mesme Vertu,
Ou bien tu es Pallas, ou bien l'une des Graces.

XIII.

Si voz yeux cognoissoient leur divine puissance,
Et s'ils se pouvoient voir, ainsi que je les voy,
Ils ne s'estonneroient, se cognoissant, dequoy
Divins ils ont veincu une mortelle essence.
Mais par faute d'avoir d'euxmesmes cognoissance
Ils ne peuvent juger du mal que je reçoy :
Seulement mon visage en tesmoigne pour moy.
Le voyant si desfait, ils voyent leur puissance.
Yeux, où devroit loger une bonne amitié,
Comme vous regardez tout le ciel & la terre,
Que ne penetrez-vous mon cœur par la moitié ?
Ainsi que de ses raiz le Soleil fait le verre [3],

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XVI en 84 et éd. suiv.).

1. Cassandre aussi est comparée au Soleil, au détriment de celui-ci, t. IV, p. 56, son. LIV, tercets.
2. Tu ne ressembles qu'à toi, personne ne te ressemble.
3. Pénètre le verre. Ce tercet rappelle un vers de Pétrarque : Come raggio di Sol traluce in vetro (s. *Così potess'io*, vers 10).

Si vous le pouviez voir, vous en auriez pitié,
Et aux cendres d'un mort vous ne feriez la guerre.

XIV.

Si de voz doux regards je ne vais me repaistre
A toute heure, & tousjours en tous lieux vous chercher,
Helas ! pardonnez moy : j'ay peur de vous fascher,
Comme un serviteur craint de fascher à son maistre. [549]
Puis je crain tant voz yeux, que je ne sçaurois estre
Une heure en les voyant, sans le cœur m'arracher,
Sans me troubler le sang : pource il faut me cacher,
Afin de ne mourir pour tant de fois renaistre.
J'avois cent fois juré de ne les voir jamais,
Me parjurant autant qu'autant je le promets :
Car soudain je retourne à r'engluer mon aile [1].
Ne m'appellez donq plus dissimulé ne feint.
Aimer ce qui fait mal, & revoir ce qu'on craint,
Est le gage certain d'un service fidele [2].

XV.

Je voyois, me couchant, s'esteindre une chandelle,
Et je disois au lict bassement à-par-moy,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº xvii en 84 et éd. suiv.).

4. *84-87* de desplaire à son maistre

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº xviii en 84 et éd. suiv.).

---

1. Ce tercet, à l'exception de l'image du vers 11, rappelle le distique suivant de Tibulle (*Elégies*, II, vi, 13-14) :

> Juravi quoties rediturum ad limina numquam !
> Cum bene juravi, pes tamen ipse redit.

Pour l'oiseau pris dans la glu, cf. t. VI, p. 49-50, vers 9-14.

2. Le second quatrain et le second tercet doivent beaucoup à Pétrarque, s. *Io temo si de' begli occhi l'assalto.*

Pleust à Dieu que le soin, que la peine & l'esmoy,
Qu'Amour m'engrave au cœur, s'esteignissent comme [elle.
Un mastin enragé, qui de sa dent cruelle
Mord un homme, il luy laisse un image de soy
Qu'il voit tousjours en l'eau [1] : Ainsi tousjours je voy,
Soit veillant ou dormant, le portrait de ma belle.
Mon sang chaut en est cause. Or comme on voit sou- [vent
L'Esté moins bouillonner que l'Automne suivant,
Mon Septembre est plus chaut que mon Juin de fortune [2].
Helas ! pour vivre trop, j'ay trop d'impression [3].
Tu es mort une fois, bien-heureux Ixion [4],
Et je meurs mille fois pour n'en mourir pas-une [5].

XVI. [550]

Helene fut occasion que Troye
Se vit brusler d'un feu victorieux :
Vous me bruslez du foudre de vos yeux,
Et aux Amours vous me donnez en proye.
En vous servant vous me monstrez la voye
Par voz vertus de m'en-aller aux cieux,

6. *84-87* une image

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, S. p. H., livre II). Supprimé en 1587. Reproduit dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609, p. 65 ; 1617, p. 67, et éd. suiv.

---

1. « Et de là ceste maladie s'appelle πάθος ὑδροφοβικὸν ... à cause que les Lymphatiques qui sont touchez de ce mal, craignent l'eau, pour l'object du chien que l'eau tousjours leur represente, ce dit Galen au livre des Sectes » (Richelet). Cf. *Anthol. gr.*, V, 266, épigr. de Paul le Silentiaire (J. Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 368-369).

2. D'aventure, contrairement à l'ordinaire.

3. Du fait que je vis trop longtemps, je reçois trop d'impressions douloureuses.

4. V. ci-dessus, livre I, son. XLI, fin.

5. Parce que je ne meurs réellement jamais.

Ravy du nom, qu'Amour malicieux
Me tire au cœur, quelque part que je soye.
Nom tant de fois par Homere chanté,
Seul tout le sang vous m'avez enchanté [1].
O beau visage engendré d'un beau Cygne [2],
De mes pensers la fin & le milieu !
Pour vous aimer mortel je ne suis digne :
A la Deesse il appartient un Dieu [3].

XVII.

Amour, qui tiens tout seul de mes pensers la clef,
Qui ouvres de mon cœur les portes & les serres [4],
Qui d'une mesme main me guaris & m'enferres [5],
Qui me fais trespasser, & vivre derechef :
Tu consommes ma vie en si pauvre meschef,
Qu'herbes, drogues ny just, ny puissance de pierres [6]
Ne pourroient m'alleger : tant d'amoureuses guerres
Sans tréves tu me fais, du pied jusques au chef.
Oiseau, comme tu es, fay moy naistre des ailes,
Afin de m'en-voler pour jamais ne la voir :
En volant je perdray les chaudes estincelles,
Que ses yeux sans pitié me firent concevoir. [551]

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº xx en 84 et éd. suiv.).

5. *87* Tu distilles ma vie

---

1. Le nom d'Hélène a enchanté Ronsard plus que tout.
2. Le cygne de Léda.
3. Il convient qu'une déesse soit aimée par un dieu.
4. Ces vers rappellent plusieurs passages de Pétrarque : la chanson *Sì è debile*, vers 33-36 ; la ballade *Volgendo gli occhi*, vers 11-12 ; le s. *Amor con sue promesse*, le premier quatrain.
5. Comme faisait la lance d'Achille (v. livre I, son. xxiv).
6. On croyait encore au xvie siècle à la vertu curative des pierres précieuses. Cf. Belleau, *Amours et nouveaux Eschanges des Pierres precieuses* (Paris, 1576).

» Dieu nous vend cherement les choses qui sont belles,
14 » Puis qu'il faut tant de fois mourir pour les avoir.

XVIII.

Une seule vertu, tant soit parfaite & belle,
Ne pourroit jamais rendre un homme vertueux :
Il faut le nombre entier, en rien defectueux :
4 Le Printemps ne se fait d'une seule arondelle [1].
Toute vertu divine acquise & naturelle
Se loge en ton esprit. La Nature & les Cieux
Ont versé dessus toy leurs dons à qui mieux mieux :
8 Puis pour n'en faire plus ont rompu le modelle [2].
Icy à ta beauté se joint la Chasteté,
Icy l'honneur de Dieu, ici la Pieté,
11 La crainte de mal-faire, & la peur d'infamie :
Icy un cœur constant, qu'on ne peut esbranler.
Pource en lieu de mon cœur, d'Helene, & de ma vie,
14 Je te veux desormais ma Pandore appeller [3].

XIX.

Bon jour, ma douce vie, autant remply de joye,
Que triste je vous dis au departir adieu :

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XXXVIII en 84, et XXXVII en 87).

7. *84-87* leurs dons plus precieux
14. *84-87* Je te devrois plustost mon destin appeller

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre II ; 1584, Amours diverses ; 1587, S. p. H., livre II, au nº XIX).

---

1. Proverbe d'origine grecque : μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ (Aristote, *Ethique à Nicomaque*, I, VII, 16).
2. Le moule. V. ci-dessus les stances *Je lamente sans reconfort*, vers 148-150. C'est un souvenir d'Arioste, *Orl. fur.*, X, st. 84, vers 5 à 8.
3. Pandore signifie en grec *douée de tous les dons*.

En vostre bonne grace, hé, dites moy quel lieu
Tient mon cœur, que captif devers vous je r'envoye :
Ou bien si la longueur du temps & de la voye
Et l'absence des lieux ont amorty le feu
Qui commençoit en vous à se monstrer un peu :
Au moins, s'il n'est ainsi, trompé je le pensoye.
Par espreuve je sens que les amoureux traits [552]
Blessent plus fort de loing qu'à l'heure qu'ils sont pres,
Et que l'absence engendre au double le servage.
Je suis content de vivre en l'estat où je suis.
De passer plus avant je ne dois ny ne puis :
Je deviendrois tout fol, où je veux estre sage.

XX.

Yeux, qui versez en l'ame, ainsi que deux Planettes [1],
Un esprit qui pourroit resusciter les morts,
Je sçay dequoy sont faits tous les membres du corps,
Mais je ne puis sçavoir quelle chose vous estes.
Vous n'estes sang ny chair, & toutefois vous faites
Des miracles en moy par voz regards si forts,
Si bien qu'en foudroyant les miens par le dehors,
Dedans vous me tuez de cent mille sagettes.
Yeux, la forge d'Amour, Amour n'a point de trais
Que les poignans esclairs qui sortent de voz rais,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XXXIX en 84, et XXXVIII en 87).

6. *84-87*... tant vos regards sont forts

---

1. Cf. les *Amours* de Cassandre, t. IV, p. 73, son. LXXII et LXXIII, premiers quatrains. Ce sonnet doit beaucoup à Pétrarque, s. *Quando 'l pianeta*.

Dont le moindre à l'instant toute l'ame me sonde.
Je suis, quand je les sens, de merveille ravy :
Quand je ne les sens plus en mon corps, je ne vy,
Ayant en moy l'effect qu'a le Soleil au monde.

XXI.

Comme un viel combatant, qui ne veut plus s'armer,
Ayant le corps chargé de coups & de vieillesse,
Regarde, en s'esbatant, l'Olympique jeunesse
Pleine d'un sang bouillant aux joustes escrimer [1] :
Ainsi je regardois du jeune Dieu d'aimer,
Dieu qui combat tousjours par ruse & par finesse, [553]
Les gaillards champions, qui d'une chaude presse
Se veulent dans le camp amoureux enfermer.
Quand tu as reverdy mon escorce ridee
De l'esclair de tes yeux, ainsi que fit Medee
Par herbes & par jus le pere de Jason [2],
Je n'ay contre ton charme opposé ma defense :
Toutefois je me deuls de r'entrer en enfance,
Pour perdre tant de fois l'esprit & la raison.

13. *84* Quand je ne les sens plus, à l'heure je ne vy
12-14. *87* Sans les sentir je meurs : soudain je suis refait Quand je les sens au cœur, ayant le mesme effect En moy par leur chaleur qu'a le Soleil au monde

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XL en 84, et XXXIX en 87).

8. *87*. Se veulent en l'arene amoureuse enfermer
9. *87* Quand tu fis reverdir mon escorce ridée
10. *84* De ta jeune vertu | *87* De ta charmante voix

---

1. On dirait maintenant s'escrimer.
2. Æson, père de Jason, qui fut rajeuni par Médée. Cf. Ovide, *Mét.*, VII, 238 et suiv.

XXII.

Laisse de Pharaon la terre Egyptienne,
Terre de servitude, & vien sur le Jourdain [1] :
Laisse moy ceste Cour, & tout ce fard mondain,
Ta Circe, ta Sirene, & ta Magicienne [2].
Demeure en ta maison pour vivre toute tienne,
Contente toy de peu : l'âge s'enfuit soudain.
Pour trouver ton repos, n'atten point à demain :
N'atten point que l'hyver sur les cheveux te vienne.
Tu ne vois à ta Cour que feintes & soupçons :
Tu vois tourner une heure en cent mille façons [3] :
Tu vois la vertu fausse, & vraye la malice.
Laisse ces honneurs pleins d'un soing ambitieux,
Tu ne verras aux champs que Nymphes & que Dieux,
Je seray ton Orphee, & toy mon Eurydice.

XXIII.

Ces longues nuicts d'hyver, où la Lune ocieuse [4]
Tourne si lentement son char tout à l'entour,
Où le Coq si tardif nous annonce le jour, [554]
Où la nuict semble un an à l'ame soucieuse :
Je fusse mort d'ennuy sans ta forme douteuse,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLI en 84 et XL en 87).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLII en 84, et XLI en 87).

4. *87* Où la nuict est année

---

1. Allusion à l'exode des Hébreux.
2. Ces noms désignent la Cour.
3. Image empruntée à l'aiguille qui marque l'heure sur le cadran d'une horloge.
4. Paresseuse.

Qui vient par une feinte alleger mon amour,
Et faisant, toute nue, entre mes bras sejour,
8 Me pipe doucement d'une joye menteuse [1].
Vraye tu es farouche, & fiere en cruauté :
De toy fausse on jouyst en toute privauté.
11 Pres ton mort je m'endors, pres de luy je repose [2] :
Rien ne m'est refusé. Le bon sommeil ainsi
Abuse par le faux mon amoureux souci.
14 S'abuser en amour n'est pas mauvaise chose.

XXIV.

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise aupres du feu, devidant & filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant,
4 Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.
Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille resveillant,

6. *87* Qui vient, ô doux remede
8. *87* Refraichist ma chaleur, bien qu'elle soit menteuse
10-11. *87* On jouyst de ta feinte en toute privauté. Pres d'elle je m'endors, pres d'elle je repose

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLIII en 84 et XLII en 87).

7. *84-87* Qui au bruit de mon nom

---

1. Songe érotique ; cf. Henri Weber, *La création poétique au XVIe siècle en France*, 1956, p. 356-364. Le poète s'est-il souvenu ici d'une épigramme anonyme de l'*Anthol. gr.*, V, 2 ? Cf. à ce sujet J. Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 355, note 44.

2. Ton mort = la « forme douteuse » du vers 5. Il y a ici une allusion à l'*idole* (εἴδωλον, fantôme) dont il est question ci-dessus, livre I, son. LIV, dernière note. Le thème de la visite nocturne de l'image de sa maîtresse est assez fréquent chez Ronsard : t. IV, son. XXX, CI, CLIX.

8 Benissant vostre nom de louange immortelle [1].
Je seray sous la terre, & fantaume sans os
Par les ombres Myrtheux je prendray mon repos [2].
11 Vous serez au fouyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour, & vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
14 Cueillez dés aujourdhuy les roses de la vie [3].

XXV. [555]

Cest honneur, ceste loy sont noms pleins d'imposture,
Que vous alleguez tant, faussement inventez [4]

9. *84-87 graphie* fantôme
10. *84-87 graphie* myrteux

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre II ; 1584, 1587, Amours diverses).

1. *84-87* La constance & l'honneur sont noms pleins d'imposture
2. *84-87* sottement inventez

---

1. Ce vers est en général mal compris. *Benissant* a son sens étymologique : dire du bien, célébrer. En outre, *de louange immortelle* est le compliment de qualité du mot *nom*, et correspond à la tournure latine, *res antiquae laudis* (Virgile, *Géorgiques*, II, 174) ; le nom d'Hélène a été jadis immortalisé par Homère, et il l'est encore par Ronsard.

2. Sous les ombrages de la forêt de myrtes, où se tenaient les grands amoureux aux Champs Élysées. Cf. ci-dessus la chanson *Plus estroit que la Vigne*, vers 21.

3. Écho de l'ode à Cassandre, *Mignonne, allon voir* (t. V, p. 196-197), qui reparaît en plusieurs autres endroits des œuvres de Ronsard. Il semble s'être inspiré ici non seulement de l'idylle VI d'Ausone, mais aussi de Tibulle, I, III, vers 83 à 88 ; I, VIII, 41 sqq. — Pour une discussion plus détaillée de l'interprétation et des sources, v. l'éd. Laumonier (Lemerre), t. VII, p. 205. — L'influence de ce sonnet a été étudiée par P. H. J. Lagarde-Quost, *Etude comparative de trois sonnets*, *French Quarterly* (décembre 1931), p. 143-150 ; par William F. Mackey, *Yeats's debt to Ronsard on a* carpe diem *theme*, *Comparative Literature Studies*, XIX (1945), p. 4-7 ; et par Marie Luise Blumenthal, *Ueber zwei Gedichte von Ronsard und von W. B. Yeats*, *Neuphilol. Zeitschr.*, III (1951), p. 11-15.

4. Cf. t. XV, p. 216, l'élégie *Pour vous aymer, Maistresse, je me tuë*, où le poète, s'adressant à une femme mariée qu'il veut séduire,

De noz peres resveurs, par lesquels vous ostez
Et forcez les presens les meilleurs de Nature.
Vous trompez vostre sexe, & luy faites injure :
La coustume vous pipe, & du faux vous domtez
Voz plaisirs, voz desirs, vous & voz voluptez,
Sous l'ombre d'une sotte & vaine couverture [1].
Cest honneur, ceste loy, sont bons pour un lourdaut,
Qui ne cognoist soymesme, & les plaisirs qu'il faut
Pour vivre heureusement, dont Nature s'esgaye.
Vostre esprit est trop bon pour ne le sçavoir pas :
Vous prendrez, s'il vous plaist, les sots à tels apas :
Je ne veux pour le faux tromper la chose vraye.

XXVI.

Celle, de qui l'amour veinquit la fantasie,
Que Jupiter conceut sous un Cygne emprunté :
Ceste sœur des Jumeaux, qui fist par sa beauté
Opposer toute Europe aux forces de l'Asie,
Disoit à son mirouër, quand elle vit saisie
Sa face de vieillesse & de hideuseté [2],
Que mes premiers maris insensez ont esté
De s'armer, pour jouyr d'une chair si moisie [3] !

6. *84-87* D'un frein imaginé faussement vous domtez (*87* dontez)
7. *84-87* vous & vos volontez
8. *84-87* Vous servant de la Loy pour vaine couverture

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLV en 84 et XLIV en 87).

---

mais qui résiste, dit : ...mais l'honneur vous abuse, Honneur frivole & de trop vaine excuse.

1. A l'abri d'une raison fallacieuse.
2. *Hideuseté*, ce mot se trouve dans Palsgrave ; Huguet ne donne, comme exemple, que ce passage.
3. Cf. Ovide, *Mét.*, XV, 232 et suiv.

Dieux, vous estes cruels, jaloux de nostre temps [1] !
Des Dames sans retour s'en-vole le printemps :
Aux serpens tous les ans vous ostez la vieillesse [2].
Ainsi disoit Helene en remirant son teint. [556]
Cest exemple est pour vous : cueillez vostre jeunesse.
Quand on perd son Avril, en Octobre on s'en plaint [3].

XXVII.

Heureux le Chevalier, que la Mort nous desrobe,
Qui premier me fit voir de ta Grace l'attrait [4] :
Je la vy de si loin, que la poincte du trait
Sans force demoura dans les plis de ma robe [5].
Mais ayant de plus pres entendu ta parole,
Et veu ton œil ardent, qui de moy m'a distrait,
Au cœur entra la fléche avecque ton portrait,

9-10. *87* Dieux, vous estes jalous & pleins de cruauté ! Des Dames sans retour s'en-vole la beauté

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLVI en 84, et XLV en 87).

1-2. *87* Ha ! que je suis marry que la mort nous desrobe Celuy qui le premier me fist voir ton attrait
3. *87* Je le vy
4. *87* Demeura sans entrer dans les plis de ma robe
7. *87* Au cœur tomba la fleche

---

1. De nos années, qu'ils laissent fuir si vite.
2. Les serpents se dépouillent de leur peau chaque année. Souvenir de Tibulle, I, IV, 27 sqq., ou d'Ovide, *Ars amat.*, III, 77 ; déjà vu aux tomes II, p. 71 et XIII, p. 183.
3. Ces tercets rappellent encore Ovide, *Ars. amat.*, III, 59 à 80.
4. Ronsard évoque ici le souvenir de Jacques de la Rivière, capitaine des gardes du Roi, fiancé à Hélène de Surgères ; il fut tué aux environs de Saintes durant la campagne de 1569 contre les Huguenots. Cf. Brantôme, *Vie des grands capitaines françois*, éd. Lacour, t. IV, p. 347 ; cf. J. Plattard, *Un témoignage peu connu sur Hélène de Surgères* dans les *Mélanges Lefranc*, p. 262 ; v. aussi Le Poulchre de la Motte-Messemé, *Honnestes loisirs*, p. 220.
5. Souvenir de Pétrarque, canz. I, *Nel dolce tempo*, vers 33 et suiv.

Heureux d'estre l'autel de ce Dieu qui m'affole.
Esblouy de ta veuë, où l'Amour fait son ny [1],
Claire comme un Soleil en flames infiny,
Je n'osois t'aborder, craignant de plus ne vivre.
Je fu trois mois retif : mais l'Archer qui me vit,
Si bien à coups de traits ma crainte poursuivit,
Que veincu de son arc m'a forcé de te suivre [2].

XXVIII.

Lettre, je te reçoy, que ma Deesse en terre
M'envoye pour me faire ou joyeux, ou transi,
Ou tous les deux ensemble : ô Lettre, tout ainsi
Que tu m'apportes seule ou la paix, ou la guerre,
Amour, en te lisant, de mille traits m'enferre :
Touche mon sein, à fin qu'en retournant d'ici
Tu contes à ma dame en quel piteux souci
Je vy pour sa beauté, tant j'ay le cœur en serre !
Touche mon estomac pour sentir mes chaleurs, [557]
Approche de mes yeux pour recevoir mes pleurs,
Que torrent sur torrent ce faux Amour m'assemble :
Puis voyant les effects d'un si contraire esmoy,

8. *84-87* Mais plustost le portrait de ce Dieu qui m'affole
14. *84-87* Que batu (*et* battu) de son arc

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº XLVII en 84, et XLVI en 87).

10. *87* pour voir tomber mes pleurs
11. *84-87* Que larme dessus larme amour tousjours m'assemble

---

1. Souvenir de Pétrarque, canz. VIII, *Perchè la vita è breve*, vers 7 : Occhi leggiadri dove Amor fa nido.

2. Réminiscence possible du pseudo-Anacréon : Ὑακινθίνῃ με ῥάβδῳ. Cf. A. Delboulle, *Anacréon et les poèmes anacréontiques*, p. 24-25, où l'on trouvera les versions de Remy Belleau et de Leconte de Lisle.

Dy que Deucalion & Phaëton chez moy,
14 L'un au cœur, l'autre aux yeux, se sont logez ensemble [1].

XXIX.

Lettre, de mon ardeur veritable interprete [2],
Qui parles sans parler les passions du cœur,
Poste des amoureux [3], va conter ma langueur
4 A ma dame, & comment sa cruauté me traite.
Comme une messagere & accorte & secrete,
Contemple en la voyant, sa face & sa couleur,
Si elle devient gaye, ou palle de douleur,
8 Ou d'un petit souspir si elle me regrete.
Fais office de langue : aussi bien je ne puis
Devant elle parler, tant vergongneux je suis,
11 Tant je crains l'offenser : & faut que le visage
Tout seul de ma douleur luy rende tesmoignage.
Tu pourras en trois mots luy dire mes ennuis :
14 Le silence parlant vaut un mauvais langage.

XXX.

Le soir qu'Amour vous fist en la salle descendre
Pour danser d'artifice [4] un beau ballet d'Amour,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº xlviii en 84 et xlvii en 87).

12. *87* Blesme de ma douleur en rende tesmoignage

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº xlix en 84 et xlviii en 87).

---

1. Deucalion, échappé au déluge, représente ici les yeux qui pleurent ; Phaéton, maladroit conducteur du Soleil, représente le cœur qui brûle d'amour.

2. C'est la réponse à la lettre précédente.

3. Courrière des amoureux. Pour ce sens, cf. mon t. I, p. 88, vers 86.

4. Avec art.

Voz yeux, bien qu'il fust nuict, ramenerent le jour,
Tant ils sceurent d'esclairs par la place respandre.
  Le ballet fut divin, qui se souloit reprendre,
Se rompre, se refaire, & tour dessus retour [558]
Se mesler, s'escarter, se tourner à l'entour,
Contre-imitant le cours du fleuve de Meandre.
  Ores il estoit rond, ores long, or' estroit,
Or' en poincte, en triangle, en la façon qu'on voit
L'escadron de la Gruë evitant la froidure [1].
  Je faux [2], tu ne dansois, mais ton pied voletoit
Sur le haut de la terre : aussi ton corps s'estoit
Transformé pour ce soir en divine nature.

XXXI.

  Je voy mille beautez, & si n'en voy pas-une [3]
Qui contente mes yeux : seule vous me plaisez :
Seule quand je vous voy, mes sens vous appaisez :
Vous estes mon Destin, mon Ciel, & ma Fortune,
  Ma Venus, mon Amour, ma Charite [4], ma brune,
Qui tous bas pensemens de l'esprit me rasez
Et des belles vertus l'estomac [5] m'embrasez,
Me soulevant de terre au cercle de la Lune.
  Mon œil de voz regards goulument se repaist :
Tout ce qui n'est pas vous, luy fasche & luy desplaist,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº L en 84 et XLIX en 87).

7. *84* Et de belles vertus | *87* Et de haultes vertus

1. L'escadron des grues, volant vers les pays chauds.
2. Je me trompe (du verbe faillir).
3. Je vois mille belles femmes, et pourtant je n'en vois pas une...
4. Ma Grâce (du grec Χάρις).
5. La poitrine, siège du cœur et des passions nobles.

Tant il a par usance accoustumé de vivre
De vostre unique, douce, agreable beauté.
S'il peche contre vous, affamé de vous suivre,
Ce n'est de son bon gré, c'est par necessité.

XXXII.

Ces cheveux, ces liens, dont mon cœur tu enlasses [1],
Gresles, primes [2], subtils, qui coulent aux talons, [559]
Entre noirs & chastains, bruns, deliez & longs,
Tels que Venus les porte, & ses trois belles Graces,
Me tiennent si estrains [3], Amour, que tu me passes
Au cœur, en les voyant, cent poinctes d'aiguillons,
Dont le moindre des nœuds pourroit des plus felons
En leur plus grand courroux arrester les menaces.
Cheveux non achetez, empruntez ny fardez,
Qui vostre naturel sans feintise gardez,
Que vous me semblez beaux ! Permettez que j'en porte
Un lien à mon col, à fin que sa beauté [4],
Le voyant prisonnier lié de telle sorte,
Se puisse tesmoigner quelle est sa cruauté.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LI en 84, et L en 87).

2. *84* Menus, primes | *87* Dougez, primes
4. *En 78 on lit* ces... Graces (*éd. suiv. corrigent*)
11. *87* Ha ! que vous estes beaux !

---

1. Souvenir de Pétrarque, s. *O dolci sguardi*, vers 3 : O chiome bionde, di che 'l cor m' annoda. Cf. du même le s. *L'aura serena*, vers 12-13 ; et la chanson *Amor, se vuo'*, vers 61. Image fréquente chez Ronsard : v. ci-dessus, *Son. et Mad. pour Astrée*, les s. *Adieux cheveux*, et *Plus que mes yeux*.

2. Fins, comme les cheveux qui viennent de se former. Dougez (var.) = délicats, minces ; cf. D'Aubigné, *Tragiques*, éd. Garnier et Plattard, I, p. 8.

3. Estrain, estreints = serrés.

4. Il dit « sa beauté », comme on disait « sa majesté ».

XXXIII.

Voulant tuer le feu, dont la chaleur me cuit
Les muscles & les nerfs, les tendons & les veines,
Et cherchant de trouver une fin à mes peines,
Je vy bien à tes yeux que j'estois esconduit.
D'un refus asseuré tu me payas le fruit
Que j'esperois avoir : ô esperances vaines !
O fondemens assis sur debiles arenes [1] !
Malheureux qui l'amour d'une Dame poursuit.
O beauté sans mercy, ta fraude est descouverte !
J'aime mieux estre sage apres quatre ans de perte,
Que plus long temps ma vie en langueur desseicher.
Je ne veux point blasmer ta beauté que j'honore :
Je ne suis mesdisant comme fut Stesichore [2],
Mais je veux de mon col les liens destacher.

XXXIV.

Je suis esmerveillé que mes pensers ne sont
Laz de penser en vous, y pensant à toute heure [3] :
Me souvenant de vous, or' je chante, or' je pleure,
Et d'un penser passé cent nouveaux se refont.

Éditions : *Œuvres* (1578, S. p. H., livre II ; 1584 et 1587, Amours diverses).

8. *84* Malheureux qui vieillist au mal qui le seduit ! | *87* Malheureux qui soymesme abuse & se seduit !

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au n° LII en 84, et LI en 87).

---

1. Sur des sables inconsistants.
2. Poète lyrique grec, d'origine sicilienne, qui fut frappé de cécité pour avoir médit d'Hélène de Sparte. Cf. t. II, p. 19-20, vers 43-48 et t. XI, p. 129-130, vers 245-250.
3. Les deux premiers vers viennent de Pétrarque, s. *Io son già stan stanco,* début.

Puis legers comme oiseaux ils volent, & s'en-vont,
M'abandonnant tout seul, devers vostre demeure :
Et s'ils sçavoient parler, souvent vous seriez seure
Du mal que mon cœur cache, & qu'on lit sur mon front.
Or sus venez, Pensers, pensons encor en elle,
De tant y repenser je ne me puis lasser :
Pensons en ses beaux yeux, & combien elle est belle.
Elle pourra vers nous les siens faire passer.
Venus non seulement nourrit de sa mammelle
Amour son fils aisné, mais aussi le Penser [1].

XXXV.

Belle gorge d'albastre, & vous chaste poictrine,
Qui les Muses cachez en un rond verdelet :
Tertres d'Agathe blanc, petits gazons de laict,
Des Graces le sejour, d'Amour & de Cyprine [2] :
Sein de couleur de liz & de couleur rosine,
De Veines marqueté, je vous vy par souhait
Lever l'autre matin, comme l'Aurore fait
Quand vermeille elle sort de sa chambre marine.
Je vy de tous costez le Plaisir & le Jeu,

11. *En 78 on lit* ces beaux yeux (*éd. suiv. corrigent*).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LIII en 84, et LII en 87).

1. « Eros... se trouve pour la première fois mentionné dans un passage de la Théogonie hésiodique [v. 120 sqq.], où l'on voit clairement... qu'il est... le produit d'une abstraction et d'une réflexion philosophiques. » P. Decharme, *Mythol. de la Grèce ant.*, p. 201. C'est à peu près par le même procédé que Ronsard, dans ce passage, reprend après Pétrarque la création d'un nouveau personnage mythologique, le Penser, représentation des préoccupations amoureuses.

2. Après un « blason » des cheveux (ci-dessus, s. XXXII), voici un nouveau « blason » du sein (cf. t. IV, s. CLX et ci-dessus livre I, s. LV). Au vers 3, Richelet note : « Voila la perfection d'un tetin, qu'il soit rond, moyen, ferme, & blanc. »

Les deux freres d'Amour [1], armez d'un petit feu [2],
Voler ainsi qu'enfans, par ces coustaux d'yvoire,
M'esblouyr, me surprendre, & me lier bien fort : [561]
Je vy tant de beautez, que je ne les veux croire.
Un homme ne doit croire aux tesmoins de sa mort.

XXXVI.

Lors que le Ciel te fist, il rompit la modelle [3]
Des Vertuz, comme un peintre efface son tableau,
Et quand il veut refaire une image du Beau,
Il te va retracer pour en faire une telle [4].
Tu apportas d'enhaut la forme la plus belle,
Pour paroistre en ce monde un miracle nouveau,
Que couleur, ny outil, ny plume, ny cerveau
Ne sçauroient egaler, tant tu es immortelle.
Un bon-heur te defaut [5] : c'est qu'en venant ça bas
Couverte de ton voile ombragé du trespas,
Ton excellence fut à ce monde incognue [6],
Qui n'osa regarder les rayons de tes yeux.

10. *84-87* Venus, Amour, la Grace armez d'un petit feu
11. *84-87* par vos coustaux d'yvoire
12. *84-87* M'esblouyr, m'assaillir & surprendre mon fort

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº liv en 84, et liii en 87).

1. *87* Quand le Ciel te fist naistre
10-11 *87* Couverte de ton voile on ne t'admira pas, Tant fut ton excellence à ce monde incognue

---

1. Apposition à Plaisir et Jeu, frère de l'Amour. Cf. t. VI, p. 158, vers 145-150 ; t. XVI², p. 131, vers 766. Réminiscence d'Horace, *Odes*, I, II, 33-34.
2. D'un petit flambeau.
3. Déjà vu ci-dessus, s. xviii, vers 8. Tout le sonnet est fortement empreint de la théorie platonicienne des idées.
4. Une image du Beau.
5. Te manque.
6. Cf. Pétrarque, s. *Chi vuol veder*, vers 4.

Seul, je les adoray comme un thresor des cieux,
Te voyant en essence, & les autres en nue [1].

XXXVII.

Je te voulois nommer pour Helene, Ortygie,
Renouvellant en toy d'Ortyge le renom [2].
Le tien est plus fatal : Helene est un beau nom,
Helene, honneur des Grecs, la terreur de Phrygie [3].
Si pour sujet fertil Homere t'a choisie,
Je puis, suivant son train qui va sans compagnon [4],
Te chantant, m'honorer, & non pas toy, sinon
Qu'il te plaise estimer ma rude Poësie.
Tu passes en vertuz les Dames de ce temps [562]
Aussi loin que l'Hyver est passé du Printemps,
Digne d'avoir autels, digne d'avoir Empire.
Laure [5] ne te veincroit de renom ny d'honneur
Sans le Ciel qui luy donne un plus digne sonneur,
Et le mauvais destin te fait present du pire.

XXXVIII.

J'errois en mon jardin, quand au bout d'une allee
Je vy contre l'Hyver boutonner un Soucy.

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LV en 84, et LIV en 87).

12. *87* de gloire ny d'honneur

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LVI en 84, et LV en 87).

---

1. Te voyant telle que tu es, et les autres à travers un nuage.
2. Ortygie est un des noms de Diane, du nom primitif de l'île de Délos, Ortyge, où elle naquit. V. le sonnet suivant, vers 10.
3. Parce qu'elle fut la cause de la guerre de Troie.
4. Qui est sans égal.
5. Laure de Noves, chantée par Pétrarque.

Ceste herbe & mon amour fleurissent tout ainsi :
La neige est sur ma teste, & la sienne est gelee [1].
O bien-heureuse amour en mon ame escoulee
Par celle qui n'a point de parangon icy [2],
Qui m'a de ses rayons tout l'esprit esclarcy [3],
Qui devroit des François Minerve estre appellee :
En prudence Minerve, une Grace en beauté,
Junon en gravité, Diane en chasteté, [d'exemple.
Qui sert aux mesmes Dieux [4], comme aux hommes,
Si tu fusses venue au temps que la Vertu
S'honoroit des humains [5], tes vertuz eussent eu
Vœuz, encens & autels, sacrifices & temple.

XXXIX.

De Myrthe & de Laurier [6] fueille à fueille enserrez
Helene entrelassant une belle Couronne,
M'appella par mon nom : Voyla que je vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escrivain vous serez.
Amour qui l'escoutoit, de ses traicts acerez
Me pousse Helene au cœur, & son Chantre m'ordonne [7] : [563]
Qu'un sujet si fertil vostre plume n'estonne :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LVII en 84, et LVI en 87).

1. Ce n'est pas la première fois que Ronsard parle d'une ressemblance entre le souci et lui-même. V. par ex. t. I, p. 37, vers 39-50 ; t. IV, s. CLXXI, vers 12-14 ; mais surtout t. XV, p. 173, *Le Soucy du jardin.*
2. De semblable (de l'espagnol *parangón*, modèle).
3. Éclairé.
4. Aux Dieux mêmes.
5. Était honorée par les humains.
6. Symboles de l'amour et de la gloire. V. les tercets.
7. L'Amour fait de moi le chantre d'Hélène.

8 Plus l'argument est grand, plus Cygne vous mourrez [1].
Ainsi me dist Amour, me frappant de ses ailes :
Son arc fist un grand bruit, les fueilles eternelles
11 Du Myrthe je senty sur mon chef tressaillir.
Adieu, Muses, adieu, vostre faveur me laisse :
Helene est mon Parnasse : ayant telle Maistresse,
14 Le Laurier est à moy, je ne sçaurois faillir.

XL.

Seule sans compagnie en une grande salle
Tu logeois l'autre jour, pleine de majesté,
Cœur vrayment genereux, dont la brave beauté
4 Sans pareille, ne treuve une autre qui l'égalle.
Ainsi seul en son ciel le Soleil se devalle,
Sans autre compagnie en son char emporté :
Et loin des autres Dieux en son Palais vouté
8 Jupiter a choisy sa demeure royalle.
Une ame vertueuse a tousjours un bon cœur [2] :
Le Liévre fuyt tousjours, la Biche a tousjours peur,
11 Le Lyon de soymesme asseuré se hazarde [3].
Cela qu'au peuple fait la crainte de la Loy [4],

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LVIII en 84, et LVII en 87).

6. *84-87* Sans autre compagnon

7. *84-87* Ainsi loin de ses Dieux

12-13. *84-87* La peur qui sert au peuple & de frein & de Loy, Ne sçauroit estonner ny ta vertu ny toy

---

1. Plus vous serez célèbre. Cf. ce vers (t. II, p. 152, vers 10, variante de 1587) :

Je voleray Cygne par l'Univers,

souvenir d'Horace, *Odes*, II, XX, 1-4 et 15-16.

2. Du courage.

3. Le lion, sûr de sa force, affronte les risques.

4. La Loy, c'est ici la morale courante.

La naïfve Vertu, sans peur, le fait en toy.
14 La Loy ne sert de rien, quand la Vertu nous garde.

XLI.

Qu'il me soit arraché des tetins de sa mere
Ce jeune enfant Amour, & qu'il me soit vendu :
Il ne faut plus qu'il croisse, il m'a desja perdu : [564]
4 Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchere.
D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chere,
J'en feray bon marché. Ah ! j'ay trop attendu.
Mais voyez comme il pleure : il m'a bien entendu.
8 Appaise toy, mignon, j'ay passé ma cholere,
Je ne te vendray point : au contraire je veux
Pour Page t'envoyer à ma maistresse Heleine,
11 Qui toute te ressemble & d'yeux & de cheveux,
Aussi fine que toy, de malice aussi pleine.
Comme enfans vous croistrez, & vous jou'rez tous deux :
14 Quand tu seras plus grand, tu me payras ma peine [1].

XLII.

Passant dessus la tombe, où ta moitié repose [2],
Tu versas dessus elle une moisson de fleurs :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LIX en 84, et LVIII en 87).

3. *84-87* Il ne fait que de naistre, & m'a desja perdu

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LX en 84, et LIX en 87).

1. *84-87* où Lucrece repose

---

1. Ce sonnet est entièrement imité d'une épigramme de Méléagre, *Anthol. gr.*, V, 178. Cf. J. Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 355, 367 et note 27, 371.

2. Cf. G. Gougenheim, *La déchéance d'un terme platonicien* : *ma moitié* (*Festgabe Gamillscheg*, 1952). D'après la variante et une note

L'eschaufant de souspirs, & l'arrosant de pleurs,
Tu monstras qu'une mort tenoit ta vie enclose.
Si tu aimes le corps dont la terre dispose,
Imagine ta force, & conçoy tes rigueurs :
Tu me verras, cruelle, entre mille langueurs
Mourir, puis que la mort te plaist sur toute chose.
C'est acte de pitié d'honorer un cercueil :
Mespriser les vivans est un signe d'orgueil.
Puis que ton naturel les fantaumes embrasse,
Et que rien n'est de toy, s'il n'est mort, estimé,
Sans languir tant de fois, esconduit de ta grace,
Je veux du tout mourir, pour estre mieux aimé.

XLIII. [565]

Je ne serois marry, si tu comptois ma peine,
De compter tes degrez [1] recomptez tant de fois :
Tu loges au sommet du Palais de noz Rois :
Olympe n'avoit pas la cyme si hauteine [2].
Je perds à chaque marche & le pouls & l'haleine :
J'ay la sueur au front, j'ai l'estomac penthois [3],

11. *84-87 graphie* les fantômes

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au n° LXV en 84, et LXIV en 87).

---

de Richelet, il s'agit de Mlle de Bacqueville « jeune, belle, sçavante », amie intime d'Hélène de Surgères. Mais la jeune Bacqueville dont Jamyn a déploré la mort (*Œuvres*, 1575, ff. 302-303) et dont Mlle de Brissac a fermé les yeux, s'appelait Madeleine. Le même Jamyn mentionne parmi les demoiselles d'honneur une Lucrèce de Baine [R. L.].

1. Les marches de l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Hélène aux Tuileries.

2. Aussi haute ; cf. t. II, p. 97, vers 2.

3. J'ai la respiration haletante ; cf. t. I, p. 65, vers 4, et II, p. 205, l. 43-50.

Pour ouy un nenny, un refus, une vois,
8 De desdain, de froideur & d'orgueil toute pleine,
Tu es vrayment Deesse, assise en si haut lieu.
Or pour monter si haut, je ne suis pas un Dieu.
11 Je feray des degrez ma plainte coustumiere,
T'envoyant jusqu'en haut mon cœur devotieux.
Ainsi les hommes font à Jupiter priere :
14 Les hommes sont en terre, & Jupiter aux cieux.

XLIV.

Mon ame mille fois m'a predit mon dommage :
Mais la sotte qu'elle est, apres l'avoir predit,
Maintenant s'en repent, maintenant s'en desdit,
4 En voyant ma Maistresse, elle aime davantage [1].
Si l'ame, si l'esprit qui sont de Dieu l'ouvrage,
Deviennent amoureux, à grand tort on mesdit
Du corps qui suit les sens, non brutal, comme on dit,
8 S'il se trouve esblouy des raiz d'un beau visage.
Le corps ne languiroit d'un amoureux souci,
Si l'ame, si l'esprit ne le vouloient ainsi.
11 Mais du premier assaut l'ame se tient rendue [2],
Conseillant, comme Royne, au corps d'en faire autant. [566]

9. *84-87* Tu es comme Deesse assise en tres-haut lieu
10. *84-87* Pour monter en ton ciel
11. *84-87* Je feray de la court

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXVI en 84, et LXV en 87).

11. *84-87* l'ame est toute esperdue

1. Le début est pris d'une épigramme de Philodème (attribuée aussi à Méléagre), *Anthol. gr.*, V, 23.

2. Se rend à l'assaillant ; terme militaire, comme au vers 14. Cf. t. VII, p. 96, vers 6-10 et la note, pour l'inspiration pétrarquesque de ces tercets.

Ainsi le Citoyen trahy du combattant,
Se rend aux ennemis, quand la ville est perdue.

XLV.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Heleine,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars [1].
Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à noz rempars [2].
Peres, il ne falloit (à qui la force tremble)
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :
Mais & jeunes & vieux vous deviez tous ensemble
Et le corps & les biens pour elle hazarder.
Menelas fut bien sage, & Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder [3].

XLVI.

Ah, belle liberté, qui me servois d'escorte,
Quand le pied me portoit où libre je voulois !

13. *87* sans soldars combattant

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXVII en 84, et LXVI en 87).

12. *84-87* Pour elle corps & bien & ville hazarder

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXVIII en 84, et LXVII en 87).

1. Les misères dont nous souffrons sont peu de chose au prix d'un seul de ses regards.
2. Quatrains inspirés par un passage de l'*Iliade*, III, 156 et suiv.
3. Les vers 13 et 14 viennent de Properce, II, III, vers 37 et 38. Cf. t. X, p. 114, vers 87-88.

Ah, que je te regrette ! helas, combien de fois
Ay-je rompu le joug, que malgré moy je porte [1] !
  Puis je l'ay r'attaché, estant nay de la sorte
Que sans aimer je suis & du plomb & du bois :
Quand je suis amoureux, j'ay l'esprit & la vois,
L'invention meilleure, & la Muse plus forte [2].
  Il me faut donc aimer pour avoir bon esprit, [567]
Afin de concevoir des enfans par escrit,
Pour allonger mon nom aux despens de ma peine.
  Quel sujet plus fertil sçauroy-je mieux choisir
Que le sujet qui fut d'Homere le plaisir,
Ceste toute divine & vertueuse Heleine ?

XLVII.

  Tes freres les Jumeaux [3], qui ce mois verdureux
Maistrisent, & qui sont tous deux liez ensemble,
Te devroient enseigner, au moins comme il me semble,
A te joindre ainsi qu'eux d'un lien amoureux.
  Mais ton corps nonchalant, revesche & rigoureux,
Qui jamais nulle flame amoureuse n'assemble,
En ce beau mois de May malgré tes ans ressemble,
O perte de jeunesse ! à l'Hyver froidureux.
  Tu n'es digne d'avoir les deux Jumeaux pour freres :

11-14. *87* Prolongeant ma memoire aux depens de ma vie. Je ne veux m'enquerir s'on sent apres la mort : Je le croy : je perdrois d'escrire toute envie : Le bon nom qui nous suit est nostre reconfort

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXIX en 84, et LXVIII en 87).

6. *84-87* Qui jamais en son cœur le feu d'amour n'assemble

---

1. Imité de Tibulle, II, IV, 2 : *Jam mihi, libertas... vale* et surtout de Pétrarque, s. *Ahi, bella libertà*.
2. Cf. l'ode *Escoute, du Bellay*, strophe finale (t. VI, p. 112).
3. Castor et Pollux, les Gémeaux, constellation du mois de mai.

A leur gentille humeur [1] les tiennes sont contraires,
Venus t'est desplaisante, & son fils odieux.
Au contraire, par eux la terre est toute pleine
De Graces & d'Amour : change ce nom d'Heleine :
Un autre plus cruel te convient beaucoup mieux.

XLVIII.

Ny ta simplicité, ny ta bonne nature,
Ny mesme ta vertu ne t'ont peu garentir,
Que la Cour ta nourrice, escole de mentir,
N'ait degravé tes mœurs d'une fausse imposture [2].
Le Proverbe dit vray, Souvent la nourriture [3] [568]
Corrompt le naturel : tu me l'as fait sentir,
Qui fraudant ton serment, m'avois au departir
Promis de m'honorer de ta belle figure [4].
Menteuse contre Amour, qui vengeur te poursuit,
Tu as levé ton camp pour t'enfuyr de nuict,
Accompaignant ta Royne (ô vaine couverture [5] !)
Trompant pour la faveur ta promesse & ta foy.
Comment pourroy-je avoir quelque faveur de toy,
Quand tu ne veux souffrir que je t'aime en peinture ?

10. *87* A leur germeuse humeur
12-13. *87* Au contraire, par eux tout est plein d'allegresse, De Graces & d'Amours : change de nom, Maistresse

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXX en 84, et LXIX en 87).

---

1. Germeux (var.) = fécondant.
2. Pour la haine que Ronsard a nourrie presque toute sa vie contre la Cour, cf. I. Silver, *Pierre de Ronsard : Panegyrist, Pensioner, and Satirist of the French Court, Romanic Review*, XLV (1954), p. 89-108.
3. L'éducation.
4. De ton portrait, comme l'indique le vers 14. Cf. ci-dessus, livre I, s. XX, vers 5.
5. Prétexte ; cf. ci-dessus, livre II, s. XXV, vers 8.

XLIX.

Ceste fleur de Vertu, pour qui cent mille larmes
Je verse nuict & jour sans m'en pouvoir souler,
Peut bien sa destinee à ce Grec egaler,
A ce fils de Thetis, à l'autre fleur des armes [1].
Le Ciel malin borna ses jours de peu de termes :
Il eut courte la vie ailee à s'en aller [2] :
Mais son nom, qui a fait tant de bouches parler,
Luy sert contre la Mort de pilliers & de termes [3].
Il eut pour sa prouësse un excellent sonneur [4] :
Tu as pour tes vertuz en mes vers un honneur,
Qui malgré le tombeau suivra ta renommee.
Les Dames de ce temps n'envient ta beauté,
Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,
Qui languiroit d'oubly, si je ne t'eusse aimee.

L.

Afin que ton honneur coule parmy la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engravé dans un Pin [5], [569]

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXXI en 84, et LXX en 87).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº LXXII en 84 et 87).

1. *87* Afin que ton renom s'estende par la plaine

---

1. Achille.

2. « Prompte à finir. Thetis s'en plaint au Ier chant de l'*Iliade*, où Achille est appelé par Homère μινυνθάδιος [*Il.*, I, 352], ὠκύμορος (*Il.* I, 417, 505], ὀλιγοχρόνιος. A raison de sa courte vie » (Richelet). Pour les deux derniers vocables grecs, v. ci-dessus *Le Tombeau de Marguerite de France*, vers 3, où Ronsard s'en sert pour caractériser les princes de la maison de Valois. Le troisième n'est pas homérique.

3. Synonyme de piliers. Cf. mon t. I, p. 168, vers 13.

4. Homère.

5. Cf. ci-dessus, livre II, s. VIII, début.

Invoquant tous les Dieux, & respandant du vin,
4 Je consacre à ton nom ceste belle Fontaine [1].
Pasteurs, que voz troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
Et la fleur, dont le maistre eut si mauvais destin [2],
8 Et soit dite à jamais la Fontaine d'Heleine.
Le Passant en Esté s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
11 Mille chansons d'Heleine, & de moy luy souvienne.
Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne :
Et puisse en la humant, une flame puiser
14 Aussi chaude, qu'au cœur je sens chaude la mienne [3].

STANCES DE LA FONTAINE D'HELENE, pour chanter ou reciter à trois personnes.

Le premier.

Ainsi que ceste eau coule & s'enfuyt parmy l'herbe,
Ainsi puisse couler en ceste eau le soucy,

7. *84-87* Et tant de belles fleurs qui s'ouvrent au matin

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II).

---

1. Source.

2. Hyacinthe ou Narcisse.

3. Cette source, consacrée ici selon le rite païen (cf. les trois pièces adressées *A la fontaine Bellerie*, t. I, p. 203-205 ; t. II, p. 14-15 ; t. V, p. 233-242), se voit encore près de Rocantuf dans la vallée de la Cendrine, en amont de Croixval, comme l'indique le sonnet ci-après, *Il ne suffit de boire*. La Cendrine est un ruisseau qui se jette dans le Loir. Ronsard parle de la fontaine d'Hélène comme d'une réalité dans la fin d'une lettre à Scévole de Sainte-Marthe reproduite par P. de Nolhac, *Deux lettres retrouvées de Ronsard*, *Bull. du Bibliophile*, sept.-oct. 1923. — C'est au prieuré de Croixval que Ronsard a écrit ce sonnet, ainsi que les deux pièces suivantes et l'élégie *Six ans estoient coulez*, publiée en 1584.

Que ma belle Maistresse, à mon mal trop superbe,
Engrave dans mon cœur sans en avoir mercy.

Le second.

Ainsi que dans ceste eau de l'eau mesme je verse,
Ainsi de veine en veine Amour, qui m'a blessé,
Et qui tout à la fois son carquois me renverse,
Un bruvage amoureux dans le cœur m'a versé. [570]

I.

Je voulois de ma peine esteindre la memoire :
Mais Amour, qui avoit en la fontaine beu,
Y laissa son brandon, si bien qu'au lieu de boire
De l'eau pour l'estancher, je n'ay beu que du feu [1].

II.

Tantost ceste fontaine est froide comme glace,
Et tantost elle jette une ardente liqueur.
Deux contraires effects je sens, quand elle passe,
Froide dedans la bouche, & chaude dans mon cœur.

I.

Vous qui refraischissez ces belles fleurs vermeilles,
Petits freres ailez, Favones [2] & Zephirs,
Portez de ma Maistresse aux ingrates oreilles,
En volant parmy l'air, quelcun de mes souspirs.

1. Quatrain imité peut-être de l'*Anthol. gr.*, IX, 627, épigramme de Marianus Scholasticus, selon J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 721. V. aussi l'article du professeur Hutton, *Analogues of Shakespeare's Sonnets* 153-54, *Modern Philology*, XXXVIII (1941), p. 394 et 400, où il est question de Ronsard.

2. Du latin Favonius, vent d'Ouest. Cf. Lucrèce, I, 11 ; Catulle, LXIV, 284.

II.

Vous enfans de l'Aurore, allez baiser ma Dame :
Dites luy que je meurs, contez luy ma douleur,
Et qu'Amour me transforme en un rocher sans ame,
Non comme il fit Narcisse en une belle fleur.

I.

Grenouilles qui jasez quand l'an se renouvelle,
Vous Gressets [1] qui servez aux charmes, comme on dit,
Criez en autre part vostre antique querelle [2] :
Ce lieu sacré vous soit à jamais interdit.

II.

Philomele [3] en Avril ses plaintes y jargonne,
Et tes bords sans chansons ne se puissent trouver :
L'Arondelle l'Esté, le Ramier en Automne, [571]
Le Pinson en tout temps, la Gadille [4] en Hyver.

I.

Cesse tes pleurs, Hercule, & laisse ta Mysie [5],
Tes pieds de trop courir sont ja foibles & las :
Icy les Nymphes ont leur demeure choisie,
Icy sont tes Amours, icy est ton Hylas.

24. *84-87* Et non comme Narcisse en une belle fleur
30. *84-87* Et ses bords

1. Petites grenouilles, qui servaient dans les opérations magiques. Cf. *La Grenouille*, t. VI, p. 83-89, surtout les vers 56-60.

2. Au sens du latin *querela*, plainte.

3. Le rossignol. Sur la légende de Philomèle, transformée en rossignol, cf. Ovide, *Mét.*, VI, 440-670.

4. Gadille est un terme du dialecte angevin, pour rouge-gorge. A.-J. Verrier et R. Onillon, *Glossaire étym. et hist. des patois... de l'Anjou*, qui citent précisément ces vers-ci.

5. Région voisine de la Troade, où Hylas, ami d'Hercule se noya. Cf. *L'Hylas*, au t. XV, *Septiesme livre des Poëmes*.

II.

Que ne suis-je ravy comme l'enfant Argive [1] ?
Pour revencher ma mort, je ne voudrois sinon
Que le bord, le gravois, les herbes & la rive
Fussent tousjours nommez d'Helene, & de mon nom !

I.

Dryades, qui vivez sous les escorces sainctes,
Venez, & tesmoignez combien de fois le jour
Ay-je troublé voz bois par le cry de mes plaintes,
N'ayant autre plaisir qu'à souspirer d'Amour ?

II.

Echo, fille de l'Air, hostesse solitaire
Des rochers, où souvent tu me vois retirer,
Dy quantes fois le jour lamentant ma misere,
T'ay-je fait souspirer, en m'oyant souspirer ?

I.

Ny Cannes ny Roseaux ne bordent ton rivage,
Mais le gay Poliot, des bergeres amy [2].
Tousjours au chant du jour le Dieu de ce bocage,
Appuyé sur sa fleute, y puisse estre endormy.

II.

Fontaine, à tout jamais ta source soit pavee,
Non de menus gravois, de mousses ny d'herbis [3], [572]

1. Théocrite appelle Hylas 'Αργεῖον παῖδα (idylle XIII, 49).
2. Le poliot ou pouliot, plante aromatique à fleurs jaunes. Cf. t. VI, p. 247, vers 27 ; t. IX, p. 82, vers 136.
3. Herbes.

Mais bien de mainte Perle à bouillons enlevee,
De Diamans, Saphirs, Turquoises & Rubis.

I.

Le Pasteur en tes eaux nulle branche ne jette,
Le Bouc de son ergot ne te puisse fouler :
Ains comme un beau Crystal, tousjours tranquille & nette,
Puisses tu par les fleurs eternelle couler.

II.

Les Nymphes de ces eaux & les Hamadryades,
Que l'amoureux Satyre entre les bois poursuit,
Se tenans main à main, de sauts & de gambades,
Aux rayons du Croissant y dansent toute nuit [1].

I.

Si j'estois un grand Prince, un superbe edifice
Je voudrois te bastir, où je ferois fumer
Tous les ans à ta feste autels & sacrifice,
Te nommant pour jamais la Fontaine d'aimer [2].

II.

Il ne faut plus aller en la forest d'Ardeine
Chercher l'eau, dont Regnaut estoit tant desireux [3] :

65. *87* Si j'estois grand Monarque
70. *84-87* estoit si desireux

1. Souvenir d'Horace, *Odes*, I, IV, 5-7. Cf. t. V, p. 240, vers 147-161.

2. Ronsard avait tenu le même langage à Marie ; cf. t. X, p. 239, vers 27-30.

3. Ce Regnaut est Renaut de Montauban, héros de la chanson de geste des *Quatre fils Aymon*, dont l'action se passe en partie dans la région des Ardennes. V. l'Arioste, *Orl. fur.*, I, st. 78, et le t. XV, p. 96, v. 293.

Celuy qui boit à jeun trois fois ceste fonteine,
Soit passant, ou voisin, il devient amoureux.

I.

Lune qui as ta robbe en rayons estoillee,
Garde ceste fontaine aux jours les plus ardans :
Defen la pour jamais de chaut & de gelee,
Remply la de rosee, & te mire dedans.

II. [573]

Advienne apres mille ans, qu'un Pastoureau desgoise
Mes amours, & qu'il conte aux Nymphes d'icy pres,
Qu'un Vandomois mourut pour une Saintongeoise [1],
Et qu'encor son esprit erre entre ces forests.

Le tiers.

Garsons, ne chantez plus : ja Vesper nous commande
De serrez noz troupeaux : les Loups sont ja dehors [2].
Demain à la frescheur avec une autre bande
Nous reviendrons danser à l'entour de tes bords.
Fontaine ce-pendant de ceste tasse pleine
Reçoy ce vin sacré que je verse dans toy :

71. *87* en la fonteine
72. *87* Soit passant ou voisin, devient tout amoureux
80. *84-87* Et qu'encores son ame | *Entre les vers 80 et 81* : *84-87* Le Poëte
84. *84-87* de ces bords
86. *84-87* que je renverse en toy

---

1. Ronsard, né à Couture ; Hélène, née à Surgères en Saintonge. — Les vers 77-80 sont inspirés de Théocrite, idylle XII, 17-21.
2. Souvenir de Virgile, *Buc.*, VI, fin.

Sois dite pour jamais la Fontaine d'Heleine,
88 Et conserve en tes eaux mes amours & ma foy [1].

LI.

Il ne suffit de boire en l'eau que j'ay sacree
A ceste belle Helene, afin d'estre amoureux :
Il faut aussi dormir dedans un antre ombreux,
4 Qui a joignant sa rive en un mont son entree.
Il faut d'un pied dispos danser dessus la pree,
Et tourner par neuf fois autour d'un saule creux :
Il faut passer la planche, il faut faire des vœux
8 Au bon pere Germain qui garde la contree [2].
Cela fait, quand un cœur seroit un froid glaçon,
Il sentira le feu d'une estrange façon
11 Enflamer sa froideur. Croyez ceste escriture.
Amour du rouge sang des Geans tout souillé [3], [574]

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº lxxiii en 84 et 87).

2. *87* A ceste belle Greque
8. *84-87* Au Pere sainct Germain

---

1. Outre les sources d'inspiration indiquées ci-dessus, cette pièce contient de-ci de-là des réminiscences de Pétrarque, des néo-latins Navagero et Flaminio, peut-être aussi de Properce et de Sannazar.

2. Il s'agit de la vallée de la Cendrine, où se trouvait le prieuré de Croixval, dont Ronsard était bénéficiaire depuis 1566. Il existe encore près du domaine de Rocantuf une fontaine de Saint-Germain, dont l'eau a des propriétés curatives pour les enfants, et qui est un but de pèlerinage annuel. Cf. P. Clément, *Monographie des Hayes* (*Bull. de la Soc. arch. du Vendômois*, juillet 1905). C'est très probablement la même que la fontaine d'Hélène. Cf. la *Vie de Ronsard* de Binet (éd. Laumonier), p. 25, aux lignes 39-40, et les notes. — Saint-Germain est en effet le patron de cette vallée (voir le sonnet l). L'antre du vers 3, le mont du vers 4, la prée du vers 5, la planche du vers 7 sont des réalités, que j'ai pu voir encore en 1924, lors des fêtes du 4ᵉ centenaire de la naissance de Ronsard.

3. « Cecy est imité de ce que dit Callimach [*Hymnes*, V, 7-8], que Pallas apres la mort des Geans λύθρῳ πεπαλαγμένα πάντα φεροῖσα τεύχεα se vint laver & ses chevaux en un lavatoire » (Richelet).

Essuyant en ceste eau son beau corps despouillé,
Y laissa pour jamais ses feux & sa teinture.

LII.

Adieu, cruelle, adieu, je te suis ennuyeux :
C'est trop chanté d'Amour sans nulle recompense.
Te serve qui voudra, je m'en vay, & je pense
Qu'un autre serviteur ne te servira mieux.
Amour en quinze jours m'a fait ingenieux [1],
Me jettant au cerveau de ces vers la semence :
La Raison maintenant me r'appelle, & me tense :
Je ne veux si long temps devenir furieux [2].
Il ne faut plus nourrir cest Enfant qui me ronge,
Qui les credules prend comme un poisson à l'hain [3],
Une plaisante farce, une belle mensonge,
Un plaisir pour cent maux, qui s'en-vole soudain :
Mais il se faut resoudre & tenir pour certain
Que l'homme est malheureux, qui se repaist d'un songe.

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au n° LXXIV en 84 et 87).

5. *87* en quinze mois

---

1. Je ne me suis senti inspiré qu'au bout de quinze jours. V. ce que Ronsard dit ailleurs, ci-dessus, livre I, s. XXII, 2e quatrain, du temps qu'il mit à devenir amoureux d'Hélène. Cf. la var. de 1587 ci-dessus, livre I, s. XII, vers 10 : Si tost que je la vy, je fus mis en servage. La chronologie des poètes est tout aussi sujette à caution que leurs serments d'amour.

2. Inspiré par la fureur érotique et la fureur poétique. Cf. un passage sur les quatre fureurs dans l'*Ode à Michel de l'Hospital*, t. III, p. 142-143, ainsi que la composition *A Monsieur de Belot*, t. XV^{1}, p. 15 et suiv. V. l'article de Robert J. Clements, *Ronsard and Ficino on the Four Furies*, *Romanic Review*, XLV (1954), p. 161-169, réimprimé dans R. V. Merrill, *Platonism in french Renaissance Poetry*, 1957.

3. Cf. ci-dessus, livre I, s. XII, vers 13.

LIII.

Je m'enfuy du combat, ma bataille est desfaite,
J'ay perdu contre Amour la force & la raison :
Ja dix lustres passez, & ja mon poil grison
4 M'appellent au logis, & sonnent la retraite [1].
Si, comme je voulois, ta gloire n'est parfaite,
N'en blasme point l'esprit, mais blasme la saison [2] :
Je ne suis ny Pâris, ny desloyal Jason [3] :
8 J'obeïs à la loy que la Nature a faite.
Entre l'aigre & le doux, l'esperance & la peur, [575]
Amour dedans ma forge a poly cest ouvrage.
11 Je ne me plains du mal, du temps ny du labeur,
Je me plains de moymesme & de ton fier courage [4].
Tu t'en repentiras, si tu as un bon cœur,
14 Mais le tard repentir ne guarist le dommage.

LIV.

Je chantois ces Sonets, amoureux d'une Heleine,
En ce funeste mois que mon Prince mourut [5] :

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº lxxv en 84 et 87).

1. *84-87* mon armée est desfaite
9. *En 78 on lit à la rime* peine ; *corrigé d'après 84 et 87.*
12. *84-87* & de ton faux courage
14. *84-87* n'amande le dommage

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, S. p. H., livre II, mais au nº lxxvii en 84, et lxxix en 87).

---

1. A prendre ces vers au pied de la lettre, Ronsard aurait eu alors 50 ans ; comme il est né en 1524, il aurait cessé de chanter Hélène en 1574. Ceci est confirmé par le sonnet suivant.
2. Mon âge.
3. Je ne suis pas jeune, comme l'était Pâris, ni déloyal, comme le fut Jason.
4. Ton cœur farouche.
5. Donc au mois de mai 1574 (Charles IX est mort le 30 mai de cette année. Cf. 1er livre, s. xlviii). Mais cela veut dire qu'il achevait

Son sceptre, tant fust grand, Charles ne secourut,
4 Qu'il ne payast sa debte à la Nature humaine.
La Mort fut d'une part, & l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut [1],
Et si bien la poison par les veines courut,
8 Que j'oubliay mon maistre, attaint d'une autre peine.
Je senty dans le cœur deux diverses douleurs,
La rigueur de ma Dame, & la tristesse enclose
11 Du Roy [2], que j'adorois pour ses rares valeurs.
La vivante & le mort tout malheur me propose :
L'une aime les regrets, & l'autre aime les pleurs :
14 Car l'Amour & la Mort n'est qu'une mesme chose.

FIN DU SECOND LIVRE
des Amours [3] d'Helene.

4. *84-87* Qu'il ne payast la debte
5. *84-87* La Mort fut d'un costé

de « chanter » ces sonnets, et non pas qu'il écrivit en ce mois tous ses sonnets pour Hélène. Cf. R. Sorg, *Cassandre ou le secret de Ronsard*, p. 238-239, qui s'efforce de montrer que les *Son. pour Hélène* « furent *entrepris* et non *terminés* lors de la mort de Charles IX ». — Pour la formule et le mouvement, cf. Virgile, *Géorg.*, IV, 559-562. — L'interprétation que P. Laumonier donne des deux premiers vers est contestable [R. L.].

1. Me frappa (du latin *ferire*).
2. Forte ellipse pour : provenant de la mort du Roi.
3. En 1584 et 1587 on lit *Sonnets* au lieu d'*Amours*.



LES AMOURS DIVERSES [576]

Sonets

I.

Quiconque a peint Amour, il fut ingenieux,
Non le faisant enfant chargé de traicts & d'ailes,
Non luy chargeant les mains de flames eternelles,
4 Mais bien d'un double crespe enveloppant ses yeux [1].
Amour hait la clarté, le jour m'est odieux :
J'ay, qui me sert de jour, mes propres estincelles,
Sans qu'un Soleil jaloux de ses flames nouvelles
8 S'amuse si long temps à tourner dans les cieux.
Argus regne en Esté, qui d'une œillade espesse
Espie l'amoureux parlant à sa maistresse [2].
11 Le jour est de l'Amour ennemy dangereux.
Soleil, tu me desplais : la nuict m'est bien meilleure :

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

1-4. *84-87* Celuy qui le premier d'un art ingenieux Peignit Amour, il sceut les causes naturelles, Non luy baillant du feu, non luy baillant des ailes, Mais d'un bandeau de crespe enveloppant ses yeux

10. *87* qui parle à sa maistresse

12. *84-87* la nuict est trop meilleure

---

1. Ce début rappelle, au moins pour le mouvement, le début d'une élégie de Properce, II, xii, premier vers : Quicumque ille fuit, puerum qui pinxit Amorem.

2. Allusion au mythe d'Argus, personnifiant le ciel semé d'étoiles par les belles nuits d'été.

Pren pitié de mon mal, cache toy de bonne heure :
14 Tu fus, comme je suis, autrefois amoureux [1].

II. [577]

Jamais Hector aux guerres n'estoit lâche :
Lors qu'il alloit combattre les Gregeois :
Tousjours sa femme attachoit son harnois,
4 Et sur l'armet luy plantoit son pennache [2].
Il ne craignoit la Pelienne hache [3]
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
Baisé sa femme, & tenant en ses dois
8 Quelque faveur de sa belle Andromache.
Heureux cent fois toy Chevalier errant,
Que ma Deesse alloit hier parant
11 Et qu'en armant baisoit, comme je pense.
De sa vertu procede ton honneur :
Que pleust à Dieu, pour avoir ce bon-heur,
14 Avoir changé mes plumes à ta lance.

III. Dieux, si au ciel (IV, 109)

IV. [578]

Il ne falloit, Maistresse, autres tablettes
Pour vous graver, que celles de mon cœur,

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Astrée) 1584, 1587.

8. *84-87* Une faveur

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Astrée) 1584, 1587.

---

1. Souvenir du mythe de Phœbus-Apollon, amoureux de Daphné ; cf. Ovide, *Mét.*, I, 452 et suiv.

2. Sur le casque lui mettait son panache. La graphie primitive rappelle l'étymologie, *penna*, plume, plumage. Souvenir possible d'Homère, *Iliade*, VI, 381 et suiv., mais plutôt d'Ovide, *Amores*, I, ix, 35-36.

3. L'arme qu'Achille avait reçue de son père Pélée.

Où de sa main Amour nostre veinqueur
Vous a gravee, & voz graces parfaites.
  Là voz vertuz au vif y sont portraites,
Et voz beautez causes de ma langueur,
L'honnesteté, la douceur, la rigueur,
Et tous les biens & maux que vous me faites.
  Là voz cheveux, vostre œil & vostre teint,
Et vostre front s'y monstre si bien peint,
Et vostre face y est si bien enclose,
  Que tout est plein : il n'y a plus d'endroit
Qui ne soit vostre : & quand Amour voudroit
Il ne pourroit y graver autre chose.

v. Ayant la Mort (IV, 124)

VI. [579]

  Ce Chasteau-neuf, ce nouvel edifice
Tout enrichy de marbre & de porphire,
Qu'Amour bastit chasteau de son empire,
Où tout le Ciel a mis son artifice
  Est un rempart, un fort contre le vice,
Où la Vertu maistresse se retire,
Que l'œil regarde, & que l'esprit admire,
Forçant les cœurs à luy faire service [1].

12-13. *84-87* il n'y a nul endroit Vuide en mon cœur
14. *84-87* Plus ne pourroit

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

1. Jeu de mots sur le nom de Renée de Châteauneuf, maîtresse du duc Henri d'Anjou (cf. *Correspondance de Catherine de Médicis*, t. IV, Introduction, p. vi). Elle fut quelque temps triomphante à la Cour, même en 1575, après le mariage d'Henri d'Anjou devenu roi et de Louise de Vaudémont. Desportes l'avait chantée dès 1572-73.

C'est un Chasteau feé de telle sorte [1],
Que nul ne peut approcher de la porte,
Si des grands Rois il n'a tiré sa race,
Victorieux, vaillant & amoureux.
Nul Chevalier, tant soit aventureux,
Sans estre tel ne peut gaigner la place [2].

VII.

Si mon grand Roy n'eust veincu mainte armee,
Son nom n'iroit, comme il fait, dans les cieux :
Les ennemis l'ont fait victorieux,
Et des veincuz il prend sa renommee [3].
Si de plusieurs je te voy bien-aimee,
C'est mon trophee, & n'en suis envieux : [580]
D'un tel honneur je deviens glorieux,
Ayant choisy chose tant estimee.
Ma jalousie est ma gloire de voir
Mesmes Amour soumis à ton pouvoir.
Mais s'il advient que de luy je me vange,
Vous honorant d'un service constant,
Jamais mon Roy par trois fois combatant [4]
N'eut tant d'honneur, que j'auray de louange.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Astrée) 1584, 1587.

3. *84-87* Ses ennemis

6. *On lit en 78* ennuyeux (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corrigent*).

---

1. Le mot *feé* est synonyme d'enchanté, charmé, au sens primitif de ces mots.

2. Sans être à la fois « victorieux, vaillant et amoureux ». — Les rimes de ce sonnet sont presque toutes féminines.

3. Il s'agit d'Henri III, qui, étant duc d'Anjou, avait vaincu les huguenots.

4. A savoir, à Jarnac, à Moncontour, au siège de Saint-Jean d'Angély, en 1569 ; mais guidé par le maréchal Tavannes.

VIII.

A mon retour (hé, je m'en desespere !)
Tu m'as receu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans saveur, baiser d'un trespassé,
4 Tel que Diane en donnoit à son frere [1],
Tel qu'une fille en donne à sa grand'mere,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny savoureux, ny moiteux, ny pressé [2].
8 Et quoy, ma lévre est-elle si amere ?
Ha, tu devrois imiter les pigeons
Qui bec en bec de baisers doux & longs
11 Se font l'amour sur le haut d'une souche [3].
Je te suppli', Maistresse, desormais
Ou baise moy la saveur en la bouche,
14 Ou bien du tout ne me baise jamais.

IX. Je voudrois bien (V, 107)

X.

A Phœbus [581]

Sois medecin, Phœbus, de la Maistresse
Qui tient mon Prince en servage si doux [4] :

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Astrée) 1584, 1587.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

2. *84-87* Qui tient mon cœur

1. La chaste Diane à son frère Phœbus. V. ci-dessus, *Am. div.*, I, dernier tercet et la note 3.

2. Souvenir de Sannazar, *Epigr.*, Liber I, VI, *Ad Ninam* ; Jean Second, *Basia*, IX.

3. Cf. la fin de la chanson *Quand ce beau Printemps je voy*, t. XII, p. 169-170.

4. Il s'agit vraisemblablement de Renée de Châteauneuf, mentionnée plus haut (son. VI), et d'Henri, duc d'Anjou.

Vole à son lict, & luy taste le poux :
Il faut qu'un Dieu guarisse une Deesse.
  Mets en effect ton mestier [1], & ne cesse
De la panser, & luy donner secours,
Ou autrement le regne des amours
Sera perdu, si le mal ne la laisse.
  Ne souffre point, qu'une blesme langueur
De son beau teint efface la vigueur,
Ny de ses yeux où l'Amour se repose [2].
  Exauce moy, ô Phœbus : si tu veux,
D'un mesme coup tu en guariras deux :
Elle & mon Duc n'est qu'une mesme chose [3].

ELEGIE A JEAN BRINON.

CHANSON.

12. *87* Phebus aux beaux cheveux
14. *84-87* Deux cœurs en un n'est qu'une même chose

---

1. Pratique ton office de dieu guérisseur.
2. Ce tercet rappelle Tibulle, IV, IV, 5-6 ; le second tercet est un souvenir des vers 21-22 de la même pièce de Tibulle. Il y a un passage analogue dans les *Amours* d'Ovide (II, XIII, vers 15-16), mais Phœbus est remplacé par Isis. Cf. C. Marot, *Sur la maladie de s'amye*, éd. Jannet, t. II, p. 117-118, surtout vers 34.
3. Cette pièce est à rapprocher d'une ode de 1550, *Veu à Phebus Apollon pour guarir la Valentine du Conte d'Alsinois* (t. I, p. 154-159), d'un sonnet de 1553, *Mets en obli, Dieu des herbes puissant* (t. V, p. 161-162), et d'une pièce de 1574, *Ode à Phœbus pour guarir le Roy Charles IX* (ci-dessus, *Les Estoilles à Monsieur de Pibrac*).

XV. [588]

Amour, tu es trop fort, trop foible est ma Raison
Pour soustenir le camp d'un si rude adversaire.
Va, badine Raison, tu te laisses desfaire :
Dez le premier assaut on te meine en prison.
Je veux, pour secourir mon chef demy-grison
Non la Philosophie ou les Loix : au contraire
Je veux ce deuxfois-nay, ce Thebain, ce Bon-pere [1],
Lequel me servira d'une contrepoison.
Il ne faut qu'un mortel un immortel assaille.
Mais si je prens un jour cest Indien pour moy [2],
Amour, tant sois tu fort, tu perdras la bataille,
Ayant ensemble un homme & un Dieu contre toy.
La Raison contre Amour ne peut chose qui vaille :
Il faut contre un grand Prince opposer un grand Roy [3].

XVI.

Cusin, monstre à double aile, au mufle Elephantin [4],
Canal à tirer sang, qui voletant en presse

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, livre II) 1584, 1587.

3. *84-87* Trop tost, sotte Raison

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

---

1. Ronsard a raconté la légende de la naissance de Bacchus dans les *Dithyrambes à la pompe du bouc de Jodelle*, t. V, p. 56 et suiv., vers 41-54 ; v. surtout la note 2 de la p. 57. Cf. aussi *L'Hinne de Bacus*, t. VI, p. 177 et suiv., vers 17-36.

2. Bacchus passait pour avoir conquis les Indes.

3. Les tercets imitent, en la modifiant, l'épigramme de Rufin, *Anthol. gr.*, V, 93 (J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 354, 370-371). Cf. t. V, p. 46, vers 83-90, où Ronsard demande le secours de Bacchus pour éteindre le feu d'amour.

4. Cette bestiole, que nous appelons cousin, a une trompe qui ressemble en miniature à celle de l'éléphant.

Sifles d'un son aigu, ne picque ma Maistresse,
4 Et la laisse dormir du soir jusqu'au matin.
Si ton corps d'un atome, & ton nez de mastin
Cherche tant à picquer la peau d'une Deesse,
En lieu d'elle, Cusin, la mienne je te laisse :
8 Succe la, que mon sang te soit comme un butin [1].
Cusin, je m'en desdy : hume moy de la belle
Le sang, & m'en apporte une goutte nouvelle
11 Pour gouster quel il est. Ha, que le sort fatal
Ne permet à mon corps de prendre ton essence ! [589]
Repicquant ses beaux yeux, elle auroit cognoissance
14 Qu'un rien qu'on ne voit point, fait souvent un grand mal.

XVII. Amour, tu me fis voir (VII, 137)

XVIII.

Genévres herissez, & vous Houx espineux,
L'un hoste des deserts, & l'autre d'un bocage :
Lhierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
4 Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablonneux,
Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,
Tourtres qui lamentez d'un eternel vefvage [2],

8. *84-87* Que mon sang & ma peau te soyent comme un butin
14. *84* Qu'amour qu'on ne voit point fait souvent un grand mal
12-14. *87* Ne permet à mon corps que le tien il peust estre ! Boivant son tiede sang, je luy ferois cognestre Qu'un petit ennemy fait souvent un grand mal

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

3. *84-87 graphie* Lierre
5. *On lit en 78* d'un baiser amoureux ; *corrigé d'après 84 et 87.*

---

1. Imité de l'*Anthol. gr.*, V, 151, épigramme de Méléagre. Voir J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 355, 369-370.
2. Cf. t. I, p. 210, vers 31-35, et Virgile, *Buc.* I, 59.

Rossignols ramagers, qui d'un plaisant langage
Nuict & jour rechantez voz versets amoureux :
Vous à la gorge rouge estrangere Arondelle, [590]
Si vous voyez aller ma Nymphe en ce Printemps
Pour cueillir des bouquets par ceste herbe nouvelle,
Dites luy, pour-neant que sa grace j'attens [1],
Et que pour ne souffrir le mal que j'ay pour elle
J'ay mieux aimé mourir que languir si long temps [2].

XIX. Que me servent mes vers (VII, 131)

XX.

Cruelle, il suffisoit de m'avoir pouldroyé,
Outragé, terrassé, sans m'oster l'esperance.
Tousjours du malheureux l'espoir est l'asseurance :
L'amant sans esperance est du tout fouldroyé.
L'espoir va soulageant l'homme demy-noyé :
L'espoir au prisonnier annonce delivrance : [591]
Le pauvre par l'espoir allege sa souffrance :
Rien meilleur que l'espoir du Ciel n'est envoyé.
Ny d'yeux ny de semblant vous ne m'estes cruelle :
Mais par l'art cauteleux d'une voix qui me gelle,
Vous m'ostez l'esperance, & desrobez mon jour.
O belle cruauté, des beautez la premiere,

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

4. *87* est un corps fouldroyé
6. *87* repromet delivrance
8. *84* A l'homme un plus beau don les Dieux n'ont octroyé | *87* Pandore au genre humain a ce bien octroyé
12. *87* O douce tromperie aux Dames coustumiere !

---

1. J'attends vainement sa faveur.
2. Sur ce thème, déjà traité par les poètes médiévaux, cf. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 450 et suiv.

Qu'est-ce parler d'amour, sans point faire l'amour,
Sinon voir le Soleil sans aimer sa lumiere ?

XXI.

Tant de fois s'appointer [1], tant de fois se fascher,
Tant de fois rompre ensemble, & puis se renouër,
Tantost blasmer Amour, & tantost le louër,
Tant de fois se fuyr, tant de fois se chercher,
Tant de fois se monstrer, tant de fois se cacher,
Tantost se mettre au joug, tantost le secouër,
Advouër sa promesse, & la desadvouër,
Sont signes que l'Amour de pres nous vient toucher.
L'inconstance amoureuse est marque d'amitié.
Si donc tout à la fois avoir haine & pitié,
Jurer, se parjurer, sermens faicts & desfaicts,
Esperer sans espoir, confort sans reconfort,
Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons bien fort [2] :
Car nous avons tousjours ou la guerre, ou la paix [3].

XXII.

Quoy ? me donner congé d'embrasser chaque femme,
Mon feu des-attizer [4] au premier corps venu,

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene) 1584, 1587.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene) 1584, 1587.
1. *84-87* de servir toute femme
2. *84-87* Et mon ardeur esteindre

---

1. Se réconcilier. Sur ce sonnet, v. les observations de F. Desonay, p. 17 de l'article *Ronsard lyrique*, cité ci-dessus, *Son. pour Hél.* Livre I, son. 1, première note.
2. Nous nous entr'aimons.
3. Cf. pour le fond la chanson de 1560 *Qui veult sçavoir amour*, t. X, p. 116-119. Les rimes de ce sonnet sont toutes masculines.
4. Des-attizer = éteindre ; cf. plus bas le sonnet XLIX. Pour ce verbe, Huguet ne cite que des exemples de Ronsard.

Ainsi qu'un vagabond, sans estre retenu [592]
Abandonner la bride au vouloir de ma flame :
   Non, ce n'est pas aimer. L'Archer ne vous entame
Qu'un peu le haut du cœur d'un traict foible & menu.
Si d'un coup bien profond il vous estoit cognu,
Ce ne seroit que soulfre & braise de vostre ame.
   En soupçon de vostre ombre en tous lieux vous seriez :
A toute heure, en tous temps, jalouse me suivriez [1],
D'ardeur & de fureur & de crainte allumee.
   Amour au petit pas, non au gallop vous court,
Et vostre amitié n'est qu'une flame de Court,
Où peu de feu se trouve, & beaucoup de fumee.

XXIII.

   Je t'avois despitee, & ja trois mois passez
Se perdoient, Temps ingrat, que je ne t'avois veuë,
Quand destournant sur moy les esclairs de ta veuë,
Je senty la vertu de tes yeux offensez.
   Puis tout aussi soudain que les feux eslancez,
Qui par le ciel obscur s'esclattent de la nue,
Rasserenant l'ardeur de ta cholere esmeuë,
Sou-riant tu rendis mes pechez effacez.
   J'estois vrayment un sot de te prier, Maistresse :

13. *87* Et vostre amitié semble à celle de la Court

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

2. *87* Fuyoient sans retourner, que je ne t'avois veue.
9-11. *84-87* J'estois sot d'apaiser par souspirs & par larmes Ton cœur qui me fait vivre au milieu des alarmes D'Amour, & que six ans n'ont pu jamais ployer

1. Ce mot ne compte que pour deux syllabes, comme *ouvrier*.

Des Dames je ne crains l'orage vengeresse.
En liberté tu vis, en liberté je vy.
  Dieu peut avec raison mettre son œuvre en pouldre,
Mais je ne suis ton œuvre, ou sujet de ta fouldre :
Tu m'as tres-mal payé pour avoir bien servy [1].

XXIV. [593]

  Puis qu'elle est tout hyver, toute la mesme glace,
Toute neige, & son cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime sinon pour avoir mes chansons,
Pourquoy suis-je si fol que je ne m'en delace [2] ?
  Dequoy me sert son nom, sa grandeur & sa race,
Que d'honneste servage, & de belles prisons.
Maistresse, je n'ay pas les cheveux si grisons,
Qu'une autre de bon cœur ne prenne vostre place.
  Amour, qui est enfant, ne cele verité.
Vous n'estes si superbe, ou si riche en beauté,
Qu'il faille desdaigner un bon cœur qui vous aime.
  R'entrer en mon Avril desormais je ne puis :
Aimez moy, s'il vous plaist, grison comme je suis,
Et je vous aimeray quand vous serez de mesme.

14. *84-87* » Qui sert bien, sans parler demande son loyer.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

---

1. Sur ce sonnet, v. l'article de H. Longnon, *Les déboires de Ronsard à la Cour*, *Biblioth. d'Hum. et Ren.*, XII (1950), p. 75. Les conclusions de M. Longnon sur cette pièce et sur le s. *Amour, je ne me plains* (ci-après, *Am. div.*, s. LIII) sont contestables. V. à ce sujet l'article d'I. Silver, *Ronsard Studies* (1936-1950), dans la même revue, XII (1950), p. 347.

2. En effet, Ronsard s'est « délacé » après 1574, mais Hélène ne continuait pas moins à l'aimer « pour avoir ses chansons ».

XXV.

Sommeillant sur ta face, où l'honneur se repose,
Tout ravy je humois & tirois à longs traicts
De ton estomac sainct [1] un millier de secrets,
Par qui le Ciel en moy ses mysteres expose.
J'appris en tes vertus n'avoir la bouche close :
J'appris tous les secrets des Latins & des Grecs :
Tu me fis un Oracle : & m'esveillant apres
Je devins un Demon [2] sçavant en toute chose.
J'appris que c'est l'Amour, du Ciel le fils aisné.
O bon Endymion, je ne suis estonné,
Si dormant sur la Lune en un sommeil extrême
La Lune te fist Dieu ! Tu es un froid amy. [594]
Si j'avois pres ma Dame un quart d'heure dormy,
Je serois non pas Dieu : je serois les Dieux mesme [3].

XXVI.

Je liay d'un filet de soye cramoisie
Vostre bras l'autre jour, parlant avecques vous :

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

1. *84-87* Estant pres de ta face
11. *84-87* pres la Lune en un sommeil extréme
14. *84-87* je ferois les Dieux mesme

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

1. La poitrine, siège des nobles inspirations, comme le grec θυμός. Ronsard veut dire que sa maîtresse, en lui servant d'inspiratrice, favorise ses vaticinations.

2. Le mot *Démon* est pris ici au sens du grec δαίμων, génie inspirateur.

3. Encore une réminiscence, peut-être indirecte, de la chanson saphique Φαίνεταί μοι κῆνος...

Mais le bras seulement fut captif de mes nouds,
4 Sans vous pouvoir lier ny cœur ny fantaisie [1].
  Beauté, que pour maistresse unique j'ay choisie,
Le sort est inegal : vous triomphez de nous.
Vous me tenez esclave esprit, bras, & genous,
8 Et Amour ne vous tient ny prinse ny saisie.
  Je veux parler, Maistresse, à quelque vieil sorcier,
A fin qu'il puisse au mien vostre vouloir lier,
11 Et qu'une mesme playe à noz cœurs soit semblable.
  Je faux : l'amour qu'on charme est de peu de sejour [2].
Estre beau, jeune, riche, eloquent, agreable,
14 Non les vers enchantez [3], sont les sorciers d'Amour.

XXVII.

  D'un profond pensement [4] j'avois si fort troublee
L'imagination, qui toute en vous estoit,
Que mon ame à tous coups de mes lévres sortoit,
4 Pour estre, en me laissant, à la vostre assemblee.
  J'ay cent fois la fuitive à l'hostel r'appellee
Qu'Amour me desbauchoit [5] : ores elle escoutoit
Et ores sans m'ouyr le frein elle emportoit,

9-10. *87* à quelque vieil charmeur, Pour vous rendre amoureuse, & changer vostre humeur

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

5. *84-87* au logis r'appellée

---

1. Imagination, inclination.
2. Je me trompe : l'amour qu'on ensorcelle est de peu de durée.
3. Au sens primitif de ce mot, c.-à-d., ayant subi une *incantatio*, une influence, un charme magique.
4. Rêverie ou profonde attention de l'âme. Cf. la *Franciade*, t. XVI[1], vers 351 et 631,
5. J'ai cent fois rappelé à sa demeure mon âme fugitive qu'Amour me débauchait.

Comme un jeune Poulain [1] qui court à la vollee.
La tançant, je disois, Tu te vas decevant. [595]
Si elle nous aimoit, nous aurions plus souvent
Course, poste, message, & lettre accoustumee.
Elle a de noz chansons, & non de nous soucy [2].
Mon ame, sois plus fine : il nous faut tout ainsi
Qu'elle nous paist de vent, la paistre de fumee.

XXVIII.

Aller en marchandise [3] aux Indes precieuses,
Sans acheter ny or ny parfum ny joyaux :
Hanter, sans avoir soif, les sources & les eaux :
Frequenter sans bouquets [4] les fleurs delicieuses,
Courtiser & chercher les Dames amoureuses,
Estre tousjours assise au milieu des plus beaux,
Et ne sentir d'Amour ny fleches ny flambeaux,
Ma Dame, croyez moy, sont choses monstrueuses.
C'est se tromper soymesme : aussi tousjours j'ay creu
Qu'on pouvoit s'eschaufer en s'approchant du feu [5],
Et qu'en prenant la glace & la neige on se gelle.
Puis il est impossible, estant si jeune & belle,
Que vostre cœur gentil d'Amour ne soit esmeu,
Sinon d'un grand brasier, au moins d'une estincelle.

11. *84-87* Ou chiffres ou message ou lettre accoustumée

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

---

1. Image apparentée, quoique sensiblement différente, au t. VI, p. 259-260. Pour les sources, v. p. 259, note 1.
2. Cf. ci-dessus, *Am. div.*, s. XXIV, vers 3.
3. A la recherche de la marchandise.
4. Sans en faire des bouquets.
5. Cette rime est conforme à la prononciation provinciale de *creu*, *esmeu*. Cf. Brunot, *Histoire de la langue*, II, 265 [R. L.].

XXIX.

Comme je regardois ces yeux (mais ceste fouldre)
Dont l'esclat amoureux ne part jamais en vain,
Sa blanche, charitable & delicate main
Me parfuma le chef & la barbe de pouldre.
Pouldre, l'honneur de Cypre, actuelle à resouldre [1]
L'ulcere qui s'encharne [2] au plus creux de mon sein, [596]
Depuis telle faveur j'ay senty mon cœur sain,
Ma playe se reprendre [3], & mon mal se dissouldre.
Pouldre, Atomes sacrez qui sur moy voletoient,
Où toute Cypre, l'Inde, & leurs parfums estoient,
Je vous sens dedans l'ame. O Pouldre souhaitee
En parfumant mon chef vous avez combatu
Ma douleur & mon cœur : je faux [4], c'est la vertu
De ceste belle main qui vous avoit jettee.

XXX.

Le mois d'Augst [5] bouillonnoit d'une chaleur esprise,
Quand j'allay voir ma Dame assise aupres du feu :
Son habit estoit gris, duquel je me despleu [6],
La voyant toute palle en une robbe grise.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584, 1587.

1. *En 84 et 87 pas de parenthèse.*

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

1. *84-87 graphie* Aoust

---

1. Efficace, propre à faire disparaître.
2. S'enfoncer dans la chair, s'incarner.
3. Se fermer.
4. Je me trompe.
5. Graphie étymologique (latin *Augustum*).
6. Pour ces rimes, cf. le sonnet XXVIII.

Que plaignez vous [1], disoy-je, en une chaire assise ?
Je tremble, & la chaleur reschaufer ne m'a peu :
Tout le corps me fait mal, & vivre je n'ay peu [2]
8 Saine depuis six ans, tant l'ennuy me tient prise.
Si l'Esté, la jeunesse, & le chaut n'ont pouvoir
D'eschaufer vostre sang, comment pourroy-je voir
11 Sortir un feu d'une ame en glace convertie ?
Mais, Corps, ayant soucy de me voir en esmoy,
Serois-tu point malade en langueur comme moy,
14 Tirant à toy mon mal par une sympathie ?

XXXI.

Ma Dame beut à moy : puis me baillant sa tasse,
Buvez, dit-ell', ce reste où mon cœur j'ay versé :
Et alors le vaisseau [3] des lévres je pressay, [597]
4 Qui comme un Batelier son cœur dans le mien passe [4].
Mon sang renouvellé tant de forces amasse
Par la vertu du vin qu'elle m'avoit laissé,
Que trop chargé d'esprits & de cœurs, je pensay
8 Mourir dessous le fais, tant mon ame estoit lasse.
Ah, Dieux, qui pourroit vivre avec telle beauté,
Qui tient tousjours Amour en son vase arresté !
11 Je ne devois en boire, & m'en donne le blâme.
Ce vase me lia tous les Sens dés le jour

8. *87* Saine comme j'estois

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

2. *84-87 graphie* Beuvez

1. De quoi vous plaignez-vous ?
2. Rimes insuffisantes, sur le même mot.
3. Le vase.
4. Souvenir de l'*Anthol. gr.*, V, 261, épigr. d'Agathias le Scholastique (J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 355, 366 et 390).

Que je beu de son vin, mais plus tost une flame,
14 Mais plus tost un venin qui m'en-yvra d'amour.

XXXII.

J'avois esté saigné : ma Dame me vint voir
Lors que je languissois d'une humeur froide & lente.
Se tournant vers mon sang, comme toute riante,
4 Me dist en se jouant, Que vostre sang est noir !
Le trop penser en vous a peu si bien mouvoir
L'imagination, que l'ame obeyssante
A laissé la chaleur naturelle impuissante
8 De cuire [1], de nourrir, de faire son devoir [2].
Ne soyez plus si belle, & devenez Medee [3] :
Colorez d'un bon sang ma face ja ridee,
11 Et d'un nouveau printemps faites moy r'animer.
Æson vit rajeunir son escorce ancienne.
Nul charme [4] ne sçauroit renouveller la mienne :
14 Si je veux rajeunir, il ne faut plus aimer [5].

XXXIII.

Si la beauté se perd, fais-en part de bonne heure,
Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner :

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

1. La tournure est toute latine : *impotens coquendi.*
2. Pour l'effet de l'amour sur le sang et sur la santé, cf. t. VI, p. 111, vers 23-30 ; t. X, p. 90, son. v, début.
3. Faites comme la magicienne Médée, qui rajeunit son beau-père Æson.
4. Nulle influence magique.
5. Sous-entendu : car l'amour fait vieillir.

Si elle ne se perd, ne crain point de donner
4 A tes amis le bien qui tousjours te demeure [1].
Venus, tu devrois estre en mon endroit meilleure,
Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :
Tu me laisses toymesme esclave emprisonner
8 Es mains d'une cruelle, où il faut que je meure.
Tu as changé mon aise & mon doux en amer.
Que devoy-je esperer de toy, germe de mer [2],
11 Sinon toute tempeste ? & de toy, qui es femme
De Vulcan, que du feu ? de toy, garse de Mars,
Que couteaux, qui sans cesse environnent mon ame
14 D'orages amoureux, de flames & de dars ?

XXXIV.

Amour, seul artisan de mes propres malheurs,
Contre qui sans repos au combat je m'essaye,
M'a fait dedans le cœur une mauvaise playe,
4 Laquelle en lieu de sang ne verse que des pleurs [3].
Le meschant m'a fait pis, choisissant les meilleurs
De ses traits ja trempez aux veines de mon faye [4] :
La langue m'a navree [5], à fin que je begaye

12. *84-87 graphie* garce

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

1. Le quatrain est imité de l'*Anthol. gr.*, XII, 235, épigr. de Straton. Mais Ronsard a pu se souvenir d'un quatrain de Victor Brodeau cité au t. II, p. 12 des *Œuvres complètes* de M. de Sainct-Gelays (éd. Blanchemain).

2. Allusion à la naissance d'Aphrodite. Souvenir d'Hésiode, *Théog.*, 164-198.

3. Imité de l'*Anthol. gr.*, V, 225, épigramme de Macédonius (J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 355 et 368).

4. Forme primitive du mot *foie*. Les anciens Grecs considéraient cet organe comme le siège de l'amour.

5. Blessée.

En lieu de raconter à chacun mes douleurs.
Phœbus, qui sur Parnasse aux Muses sers de guide [1],
Pren l'arc, revenge moy contre cest homicide :
J'ay la langue & le cœur percez de part en part.
Voy comme l'un & l'autre en sanglotant me saigne. [599]
Phœbus, dés le berceau j'ay suivy ton enseigne [2] :
Le Capitaine doit defendre son soudart.

XXXV.

Cythere entroit au bain, & te voyant pres d'elle,
Son ceste elle te baille à fin de le garder [3].
Ceinte de tant d'amours, tu me vins regarder
Me tirant de tes yeux une fleche cruelle.
Muses, je suis navré : ou ma playe mortelle
Guarissez, ou cessez de plus me commander.
Je ne suy vostre escole, à fin de demander
Qui fait la Lune vieille, ou qui la fait nouvelle.
Je ne vous fais la Cour, comme un homme ocieux [4],
Pour apprendre de vous le mouvement des cieux,
Que peut la grande Eclipse, ou que peut la petite [5],

10. *84-87* mon homicide
11. *84-87* percez t'ayant suivy
12. *84-87* en begayant me saigne
14. *84-87* Conserve les outils qui t'ont si bien servi.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

---

1. Le second hémistiche n'est que l'amplification de l'épithète bien connue d'Apollon : *Musagète*.
2. Autrement dit : Je suis né poète ; ce dont Ronsard s'est vanté plusieurs fois. V. par ex. t. I, p. 174-179 ; t. X, p. 300-307 ; t. XII, p. 46-50.
3. Cythère ou Cythérée : Vénus. Le ceste était sa ceinture. Cf. t. VI, p. 53, vers 14. Souvenir d'Homère, *Iliade*, XIV, 214 et suiv.
4. Qui a des loisirs.
5. L'éclipse du soleil et celle de la lune.

Ou si Fortune ou Dieu ont fait cest Univers :
Si je ne puis flatter ma Dame par mes vers,
14 Cherchez autre escolier, Deesses, je vous quitte [1].

XXXVI.

J'ay honte de ma honte, il est temps de me taire [2],
Sans faire l'amoureux en un chef si grison :
Il vaut mieux obeyr aux loix de la Raison,
4 Qu'estre plus desormais en l'amour volontaire.
Je l'ay juré cent fois : mais je ne le puis faire.
Les Roses pour l'Hyver ne sont plus de saison :
Voicy le cinquiesme an de ma longue prison,
8 Esclave entre les mains d'une belle Corsaire.
Maintenant je veux estre importun amoureux [600]
Du bon pere Aristote, & d'un soin genereux [3]
11 Courtiser & servir la beauté de sa fille [4].
Il est temps que je sois de l'Amour deslié :
Il vole comme un Dieu : homme je vais à pié.
14 Il est jeune, il est fort : je suis gris & debile [5].

13. *84-87* Si je ne puis flechir Helene

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

11. *87* Courtizer un Platon à nostre vie utile

---

1. Depuis le vers 5 imitation de Tibulle, II, iv, 15 et suiv. : *Ite procul, Musae.*

2. Souvenir quelque peu modifié de Pétrarque, s. *Vergognando talor ch'ancor si taccia.*

3. D'un noble souci. Pour les études philosophiques de Ronsard vieillissant, cf. l'élégie *Six ans estoient coulez*, au t. XVIII de l'éd. présente.

4. La fille d'Aristote c'est la Philosophie. En introduisant le nom de Platon, l'édition de 1587 améliore la rime.

5. Souvenir possible de l'*Anthol. gr.*, V, 59, épigr. d'Archias (J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 355, note 44).

XXXVII.

Maintenant que l'Hyver de vagues empoullees
Orgueillist les Torrens, & que le vent qui fuit
Fait ores esclatter les rives d'un grand bruit,
4 Et ores des forests les testes éfueillees :
Je voudrois voir d'Amour les deux ailes gelees,
Voir ses traicts tous gelez, desquels il me poursuit,
Et son brandon gelé, dont la chaleur me cuit
8 Les veines, que sa flame a tant de fois bruslees.
L'Hyver est tousjours fait d'un gros air espessy
Pour le Soleil absent [1], ny chaut ny esclaircy :
11 Et mon ardeur se fait des rayons d'une face,
Laquelle me nourrit d'imagination.
Tousjours dedans le sang j'en ay l'impression,
14 Qui force [2] de l'Hyver les neiges & la glace.

XXXVIII.

Chacun me dit, Ronsard, ta maistresse n'est telle
Comme tu la descris [3]. Certes je n'en sçay rien :
Je suis devenu fol, mon esprit n'est plus mien,
4 Je ne puis discerner la laide de la belle.
Ceux qui ont en amour & prudence & cervelle,

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

1. Par le fait de l'absence du soleil.
2. Surmonte.
3. On a conjecturé qu'il s'agissait d'Hélène de Surgères. V. par ex. (R. Sorg, *Cassandre ou le secret de Ronsard*, Annexe XX, p. 243-245). Mais rien ne le prouve. Il se peut, toutefois, que le poète ait placé ce sonnet dans les *Amours diverses* pour ne pas chagriner Hélène.

Poursuivans les beautez, ne peuvent aimer bien. [601]
Le vray amant est fol, & ne peut estre sien,
S'il est vray que l'amour une fureur s'appelle [1].
Souhaiter la beauté, que chacun veult avoir,
Ce n'est humeur de sot, mais d'homme de sçavoir,
Qui prudent & rusé cherche la belle chose.
Je ne sçaurois juger, tant la fureur me suit :
Je suis aveugle & fol : un jour m'est une nuict,
Et la fleur d'un Chardon m'est une belle Rose.

XXXIX.

Au milieu de la guerre, en un siecle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand folie
D'escrire de l'Amour ? De manotes on lie [2]
Des fols, qui ne sont pas si furieux que moy.
Grison & maladif r'entrer dessous la loy
D'Amour, ô quelle erreur ! Dieux, mercy je vous crie [3].
Tu ne m'es plus Amour, tu m'es une Furie,
Qui me rends fol, enfant, & sans yeux comme toy :
Voir perdre mon pays, proye des adversaires,
Voir en noz estendars les fleurs de liz contraires,
Voir une Thebaïde [4], & faire l'amoureux.

6. *87* Et jugent des beautez ne peuvent aimer bien

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II), 1584, 1587.

4. *84-87* Les fols
11. *84-87* amoureux ! | *87* *graphie* Thebayde

---

1. L'amour est une des quatre « fureurs ».
2. On dit aujourd'hui menotte.
3. Je vous demande grâce.
4. Une guerre entre frères, comme celle d'Etéocle et Polynice devant Thèbes.

Je m'en vais au Palais [1] : adieu vieilles Sorcieres.
Muses, je prens mon sac [2], je seray plus heureux
En gaignant mes procez, qu'en suivant voz rivieres.

XL.

Le Juge m'a trompé : ma maistresse m'enserre
Si fort en sa prison, que j'en suis tout transi :
La guerre est à mon huis [3]. Pour charmer mon souci, [602]
Page, verse sans fin du vin dedans mon verre.
Au vent aille l'Amour, le procez & la guerre,
Et la melancholie au sang froid & noirci :
Adieu rides, adieu, je ne vy plus ainsi :
Vivre sans volupté c'est vivre sous la terre.
La Nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquerir. Nud je vins en ce monde,
Et nud je m'en iray [4]. Que me servent les pleurs,
Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde ?
Chasson avec le vin le soin & les malheurs :
Je combats les soucis, quand le vin me seconde [5].

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

4. *84-87* verse à longs traits.

---

1. Au Palais de Justice, Ronsard étant plaideur depuis 1568 contre le teinturier tourangeau Fortin. Dans le *Discours à Maistre Juliain Chauveau*, paru dès 1569 à la fin du *Sixiesme livre des Poëmes* (t. XV, p. 152), il s'agit du même procès.

2. Le sac contenant les pièces du procès intenté audit teinturier.

3. Trois sortes de soucis pour Ronsard : son procès n'a pas tourné à son avantage comme il espérait (v. le sonnet précédent) ; il est prisonnier d'une maîtresse cruelle ; la guerre civile est à sa porte.

4. Souvenir possible de l'*Anthol. gr.*, X, 58, épigr. de Palladas (J. Hutton, *ouv. cit.*, p. 355, note 44), si ce n'est une réminiscence de la Bible, *Job*, chap. I, 21.

5. Ce sonnet bachique est à rapprocher de maints passages ronsardiens où il est question du vin remède contre les soucis, et surtout de l'*Odelette à Corydon* (t. VI, p. 102-103).

ELEGIE.

Un long voyage ou un courroux, ma Dame,
Ou le temps seul pourront m'oster de l'ame
La sotte ardeur qui vient de vostre feu,
Puis qu'autrement mes amis ne l'ont peu,
M'admonestant d'un conseil salutaire,
Que je cognois, & que je ne puis faire [1].
Car tant je suis par mes sens empesché,
Qu'en m'excusant j'approuve mon peché,
Et si quelqu'un de mes parens m'accuse
Incontinent d'une subtile ruse
Par long propos je desguise le tort,
Pour pardonner à l'autheur de ma mort [2],
Voulant menteur aux autres faire croire
Que mon diffame est cause de ma gloire [3].
Bien que l'esprit resiste à mon vouloir, [603]
Tout bon conseil je mets à nonchaloir,
Par le penser m'encharnant un ulcere
Au fond du cœur : que plus je delibere
Guarir, ou rendre autrement adoucy,
Plus son aigreur se paist de mon soucy.
Quand de despit à-par-moy je souspire,
Cent fois le jour ma raison me vient dire
Que d'un discours sagement balancé
Je remedie au coup qui m'a blessé.
Heureux celuy qui ses peines oublie !

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584 ; (Elegies) 1587.

---

1. Que je comprends, mais que je ne puis mettre en pratique.
2. Sa maîtresse.
3. Que j'ai de quoi me glorifier de ma honte.

Va-t'en trois ans courir par l'Italie [1] :
Ainsi pourras de ton col deslier
Ce meschant mal qui te tient prisonnier.
Autres citez, autres villes & fleuves,
Autres desseins, autres volontez neuves,
Autre contree, autre air & autres cieux
D'un seul regard t'esblouyront les yeux,
Et te feront sortir de la pensee
Plustost que vent, celle qui t'a blessee [2].
Car comme un clou par l'autre est repoussé,
L'amour par l'autre est soudain effacé [3].
Tu es semblable à ceux qui dans un Antre
Ont leur maison, où point le Soleil n'entre.
Eux regardans en si obscur sejour
Tant seulement un seul moment de jour,
Pensent qu'une heure est le Soleil, & croyent
Que tout le jour est ceste heure qu'ils voyent.
Incontinent que leur cœur genereux
Les fait sortir hors du sejour ombreux, [604]
En contemplant du Soleil la lumiere,
Ils ont horreur de leur prison premiere [4].

28. *87* Ce lacz coulant qui te tient prisonnier
38. *87* Ont leur demeure
40. *84-87* Nostre lumiere une heure en tout le jour
46. *87* de leur grotte premiere

1. Voyage deux fois projeté mais jamais consommé. V. l'ode publiée en 1550, mais qui date du printemps de 1545, *Au Païs de Vandomois voulant aller en Italie*, t. II, p. 91-96 ; cf. la *Vie de Ronsard* par Binet, éd. P. Laumonier, p. 79-80.

2. Ce texte, que l'on trouve encore en 1584 et dans toutes les éditions posthumes, sauf celle de 1617, est tout à fait anormal, et je conjecture, pour expliquer ce participe au féminin, qu'il faut lire : *qui l'a blessée* (leçon de l'éd. de 1617), c.-à-d. *qui a blessé ta pensée*.

3. Depuis le vers 25 ce passage est un souvenir d'Ovide, *Remedium amoris*, 213 et suiv.

4. Cf. Platon, allégorie de la caverne, *Rép.*, livre VII, début.

Le bon Orphee en l'antique saison
Alla sur mer bien loin de sa maison
Pour effacer le regret de sa femme,
Et son chemin aneantit sa flame.
Quand le Soleil s'abaissoit & levoit,
Tousjours pleurant & criant le trouvoit
Dessous un roc, couché contre la terre,
Où ses pensers luy faisoient une guerre :
Et ressembloit non un corps animé,
Ains un rocher en homme transformé [1].
Mais aussi tost qu'il laissa sa contree
Autre amour neuve en son cœur est entree,
Et se guarit en changeant de pays.
Pour Eurydice [2] il aima Calais [3],
Empoisonnant tout son cœur de la peste
De cest enfant : je me tairay du reste [4].
De membre à membre il en fut detranché [5] :
» Sans chastiment ne s'enfuit le peché.

54. *84* tousjours guerre.

53-54. *87* Dessous un roc où son ame blessée Se nourrissoit d'une triste pensée

59-60. *84-87* *graphie* païs... Calaïs

---

1. Souvenir de Virgile, *Géorg.*, IV, 507 et suiv.

2. A la place d'Eurydice.

3. C'était le frère jumeau de Zétès, fils de Borée et d'Orithyie. Cf l'*Hymne de Calaïs, et de Zethes*, t. VIII, p. 255-293, où l'on trouve aussi une description du « noble Chantre » Orphée aux vers 57-72.

4. Ce silence que le poète s'impose rappelle un trait analogue de Pindare, *Olymp.*, XIII, 91, que Ronsard avait déjà imité, t. I, p. 95, vers 85-86.

5. Orphée fut en effet, d'après la légende, massacré par les Ménades, qui vengèrent ainsi leur sexe de l'abandon qu'il en avait fait pour s'éprendre du jeune Calaïs.

XLI.

Trois jours sont ja passez, que je suis affamé
De vostre doux regard, & qu'à l'enfant je semble
Que sa nourrice laisse, & qui crie & qui tremble
De faim en son berceau, dont il est consommé [1].
Puisque mon œil ne voit le vostre tant aimé,
Qui ma vie & ma mort en un regard assemble, [605]
Vous deviez pour le moins m'escrire, ce me semble :
Mais vous avez le cœur d'un rocher enfermé.
Fiere, ingrate beauté trop hautement superbe,
Vostre courage dur [2] n'a pitié de l'amour,
Ny de mon palle teint ja flestry comme une herbe,
Si je suis, sans vous voir, deux heures à sejour [3],
Par espreuve je sens ce qu'on dit en proverbe,
L'amoureux qui attend, se vieillist en un jour.

XLII.

Prenant congé de vous, dont les yeux m'ont donté,
Vous me distes un soir comme passionnee,
Je vous aime, Ronsard, par seule destinee,
Le Ciel à vous aimer force ma volonté.
Ce n'est vostre sçavoir, ce n'est vostre beauté

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

9. *87* Fiere, ingrate & rebelle, à mon dam trop superbe

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

5. *87* Ce n'est pas vostre corps

1. Consumé, dévoré.
2. Votre cœur endurci.
3. A attendre ; cf. le vers 14.

Ny vostre âge qui fuit vers l'Automne inclinee [1] :
Ce n'est ny vostre corps, ny vostre ame bien-nee,
C'est seulement du Ciel l'injuste cruauté.
Vous voyant, ma Raison ne s'est pas defenduë.
Vous puisse-je oublier comme chose perduë.
Helas ! je ne sçaurois, & si le voudrois bien [2].
Le voulant, je rencontre une force au contraire.
Puisqu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,
Je n'y veux resister, il le faut laisser faire.

XLIII.

Quand je pense à ce jour, où pres d'une fonteine
Dans le jardin royal savourant ta douceur [3],
Amour te descouvrit les segrets de mon cœur, [606]
Et de combien de maux j'avois mon ame pleine :
Je me pasme de joye, & sens de veine en veine
Couler ce souvenir, qui me donne vigueur,
M'aguise le penser, me chasse la langueur,
Pour esperer un jour une fin à ma peine.
Mes sens de toutes parts se trouverent contens,
Mes yeux en regardant la fleur de ton Printems,
L'oreille en t'escoutant : & sans ceste compagne,

7. *87* Ja cela s'est perdu comme une fleur fanee
11. *84-87* & je le voudrois bien

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

2. *84-87* ravy de ta douceur
3. *84-87* *graphie* les secrets

1. Le dictionnaire Huguet cite de nombreux exemples d'*âge* au féminin.
2. Pourtant je le voudrais bien. C'est toujours la femme qui parle, jusqu'à la fin du sonnet.
3. Ce jardin royal est celui des Tuileries, d'après Richelet.

Qui tousjours noz propos tranchoit par le milieu,
D'aise au ciel je volois, & me faisois un Dieu [1] :
Mais tousjours le plaisir de douleur s'accompagne.

XLIV.

Quand l'Esté dans ton lict tu te couches malade,
Couverte d'un linseul [2] de roses tout semé,
Amour d'arc & de trousse & de fleches armé,
Caché sous ton chevet, se tient en embuscade.
Personne ne te voit, qui d'une couleur fade
Ne retourne au logis ou malade ou pâmé,
Qu'il ne sente d'amour tout son cœur entamé,
Ou ne soit esblouy des rais de ton œillade.
C'est un plaisir de voir tes cheveux arrangez
Sous un scofion [3] peint d'une soye diverse [4] :
Voir deçà, voir delà tes membres allongez,
Et ta main, qui le lict nonchalante traverse,
Et ta voix qui me charme, & ma raison renverse
Si fort, que tous mes sens en deviennent changez.

XLV. [607]

D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse,
Que les pompes [5] & fards sont tousjours desplaisans,

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.
2. *84-87 graphie* linceul

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

---

1. Depuis le vers 5 plusieurs souvenirs de la chanson saphique φαίνεταί μοι κῆνος, ou plutôt du commentaire de cette chanson par Longin.
2. Le mot *linceul* avait primitivement le sens général de drap.
3. *Scofion*, ou *escofion* (ital. *scoffione*), bonnet porté par les femmes élégantes. Cf. t. VII, p. 183.
4. De diverses couleurs.
5. Le mot *pompes* est ici synonyme de vêtements fastueux.

Que les riches habits d'artifice pesans
Ne sont jamais si beaux que la pure simplesse :
D'autant que l'innocente & peu caute jeunesse [1]
D'une vierge vaut mieux en la fleur de ses ans,
Qu'une Dame espousee abondante en enfans :
D'autant j'aime ma vierge, humble & jeune maistresse.
J'aime un bouton vermeil entre-esclos au matin,
Non la rose du soir, qui au Soleil se lâche :
J'aime un corps de jeunesse en son printemps fleury :
J'aime une jeune bouche, un baiser enfantin
Encore non souillé d'une rude moustache,
Et qui n'a point senty le poil blanc d'un mary.

XLVI.

Ma peine me contente, & prens en patience
La douleur que je sens, puis qu'il vous plaist ainsi,
Et que daignez avoir souci de mon souci,
Et prendre par mon mal du vostre experiance [2].
Je nourriray mon feu d'une douce esperance,
Puis que vostre desdain vers moy s'est adouci.
Pour resister au mal mon cœur s'est endurci,
Tant la force d'amour me donne d'asseurance.
Aussi quand je voudrois, je ne pourrois celer
Le feu, dont voz beaux yeux me forcent de brusler.
Je suis soulfre & salpestre, & vous n'estes que glace.
De parole & d'escrit je monstre ma langueur : [608]

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

1 et 4. *84-87 rimes* patience... experience

1. La jeunesse peu prudente.
2. Prendre expérience de votre mal par le mien.

La passion du cœur m'apparoist sur la face.
La face ne ment point : c'est le mirouër du cœur.

XLVII.

Vous triomphez de moy, & pource je vous donne
Ce lhierre, qui coule & se glisse à l'entour
Des arbres & des murs, lesquels tour dessus tour,
Plis dessus plis il serre, embrasse & environne.
A vous de ce lhierre appartient la Couronne.
Je voudrois, comme il fait, & de nuict & de jour
Me plier contre vous, & languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlasser vostre belle colonne [1].
Ne viendra point le temps, que dessous les rameaux,
Au matin où l'Aurore esveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux
Je vous puisse baiser à lévres demy-closes,
Et vous conter mon mal, & de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait vostre yvoire & vos roses [2] ?

XLVIII.

Voyez comme tout change (hé, qui l'eust esperé !)
Vous me souliez donner, maintenant je vous donne
Des bouquets & des fleurs : amour vous abandonne,

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

2 et 5. *84 graphie* lierre | *84* Lierre
8. *84-87 graphie* enlacer

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

Titre. *87* Madrigal

---

1. Souvenir de J. Second, *Bas.*, II, début ; *Eleg.*, I, IV, fin ; cf. Sannazar, *Arcadia*, prosa settima.
2. Sur ces tercets v. la très juste appréciation de J. Lavaud, éd. des *Sonnets pour Hélène* (Paris, 1947), Introduction, p. XX.

Qui seul dedans mon cœur est ferme demeuré [1].
Des Dames le vouloir n'est jamais mesuré,
Qui d'une extrême ardeur tantost se passionne,
Tantost une froideur extrême l'environne,
Sans avoir un milieu longuement asseuré [2].
Voila comme Fortune en se jouant m'abaisse. [609]
Vostre plus grande gloire un temps fut de m'aimer :
Maintenant je vous aime, & languis de tristesse,
Et me voy sans raison de douleur consumer.
Dieu pour punir l'orgueil commet une Deesse [3] :
Vous la cognoissez bien, je n'ose la nommer [4].

XLIX.

Je suis pour vostre amour diversement malade,
Maintenant plein de froid, maintenant de chaleur :

11. *84* & vostre amour me laisse
12. *84* Ainsi que je vous vey je me voy consumer
14. *84* Elle vous appartient, je n'ose la nommer
10-16. *87* Vostre apprehension & vostre seul penser Un temps furent à moy, or' vostre amour me laisse. Le temps peut toute chose à la fin effacer. Ne vous mocquez pourtant du lien qui me presse, Soyez douce à mon cœur sans tant le reblesser, Dieu pour punir l'orgueil commet une Déesse : Son sein vous esclouyt, gardez de l'offenser.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

---

1. L'idée de ce quatrain remonte à la prière que Sapho adresse à Aphrodite : Ποικιλόθρον' ἀθάνατ' Ἀφροδίτα. Cf. surtout le deuxième vers du sonnet au 22e de cette prière : αἰ δὲ δῶρα μὴ δέχετ', ἀλλὰ δώσει.

2. Lieu commun de tous les temps, mais Ronsard a pu se souvenir de Virgile, *Enéide*, IV, 569-570.

3. Cette déesse est Némésis.

4. Cf. ci-dessus, *Am. div.*, l'élégie *Un long voyage*, vers 62. En 1587, ce sonnet, adressé sans doute à Hélène de Surgères, devient un madrigal par l'addition de deux vers. Au vers 16, *Vous esclouyt* signifie *Vous fit éclore*. Richelet ne s'est pas trompé en donnant la variante suivante de la légende de la naissance d'Hélène : « Nemesis, ayant este deflorée par Jupiter, delivra d'un œuf, duquel est issue Helene ». Cf. Decharme, *Mythologie*, p. 611-612.

Dedans le cœur pour vous autant j'ay de douleur,
Comme il y a de grains dedans ceste Grenade.
Yeux qui fistes sur moy la premiere embuscade,
Des-attisez ma flame, & desseichez mes pleurs :
Je faux, vous ne pourriez : car le mal, dont je meurs,
Est si grand, qu'il ne peut se guarir d'une œillade.
Ma Dame, croyez moy, je trespasse pour vous :
Je n'ay artere, nerf, tendon, veine ny pous,
Qui ne sente d'Amour la fiévre continue.
L'Amour à la Grenade en symbole estoit joint :
Ses grains en ont encor la force retenue,
Que de signe & d'effect vous ne cognoissez point [1].

L.

Ma Dame, je me meurs abandonné d'espoir :
La playe est jusqu'à l'oz : je ne suis celuy mesme
Que j'estois l'autre jour, tant la douleur extrême,
Forçant la patience, a dessus moy pouvoir.
Je ne puis ny toucher, gouster, n'ouyr ny voir :
J'ay perdu tous mes sens, je suis une ombre blesme : [610]
Mon corps n'est qu'un tombeau. Malheureux est qui [aime,
Malheureux qui se laisse à l'Amour decevoir !

4. *84-87* dedans vostre Grenade
12. *84-87* La Grenade est d'Amour le symbole parfait
14. *84-87* Que vous ne cognoissez de signe ny d'effait

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

---

1. Comme l'indique la variante du vers 4, la grenade, symbole d'amour, est un cadeau de la part de sa maîtresse. Cf. ci-dessus, *Son. pour Hel.*, livre I, son. xxvi, et au t. XV, p. 196, le s. *J'avois l'esprit tout morne et tout pesant.*

Devenez un Achille aux playes qu'avez faites,
Un Telefe je suis, lequel s'en va perir [1] :
Monstrez moy par pitié voz puissances parfaites,
Et d'un remede prompt daignez moy secourir.
Si vostre serviteur, cruelle, vous desfaites,
Vous n'aurez le Laurier pour l'avoir fait mourir [2].

LI.

Voyant par les soudars ma maison saccagee,
Et tout mon pays estre image de la mort,
Pensant en ta beauté, tu estois mon support,
Et soudain ma tristesse en joye estoit changee.
Resolu je disois, Fortune s'est vangee,
Elle emporte mon bien, & non mon reconfort.
Hà, que je suis trompé ! tu me fais plus de tort
Que n'eust fait une armee en bataille rangee.
Les soudars m'ont pillé, tu as ravy mon cœur :
Tu es plus grand voleur, j'en demande justice :
Tu es plus digne qu'eux de cruelle rigueur.
Tu saccages ma vie en te faisant service [3] :
Encores te mocquant tu braves ma langueur [4],
Qui me fait plus de mal, que ne fait ta malice.

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

2. *84-87* Et mon païs couvert de Mars & de la mort
7. *84-87* Hà, que je fus trompé !
11. *84-87* Aux Dieux qui n'oseroient chastier ta rigueur

---

1. Cf. ci-dessus, *Son. pour Hel.*, liv. I, son. xxiv.
2. Ronsard a refait à sa façon, ici et ailleurs, la chanson de Cl. Marot : *Secourez moy, ma Dame par amours* (éd. Jannet, II, p. 175-176).
3. Alors que je te fais service.
4. Tu railles ma langueur.

LII.

Vous estes le bouquet de vostre bouquet mesme,
Et la fleur de sa fleur, sa grace & sa verdeur. [611]
De vostre douce haleine il a pris son odeur :
4 Il est, comme je suis, de vostre amour tout blême [1].
Ma Dame, voyez donc, puis qu'un bouquet vous aime,
Indigne de juger que peut vostre valeur,
Combien doy-je sentir en l'ame de douleur,
8 Qui sers par jugement votre excellence extrême ?
Mais ainsi qu'un bouquet se flestrit en un jour,
J'ay peur qu'un mesme jour flestrisse vostre amour.
11 » Toute amitié de femme est soudain effacee.
Advienne le destin comme il pourra venir,
Il ne peut de voz yeux m'oster le souvenir :
14 Il faudroit m'arracher le cœur & la pensee.

LIII.

Amour, je ne me plains de l'orgueil endurcy,
Ny de la cruauté de ma jeune Lucresse,
Ny comme sans secours languir elle me laisse :

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

Manuscrit : B.N. f. fr. 22.561, f° 74 r° (ms. Rasse des Nœux, abr. : *R*).

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578. — Supprimé en 1584 et éd. suiv. — Reproduit dans le Recueil des Pièces retranchées, 1609 et éd. suiv.

2. *R* de ma feinte maistresse
3. *R* Ny pourquoy sans secours

---

1. Ce début rappelle un distique de Méléagre, *Anthol. gr.*, V, 143. Cf. J. Hutton, *Greek Anthol. in France*, p. 354 et 365. V. au t. XV, p. 212, le s. *En vain pour vous ce bouquet je compose*, vers 3.

Je me plains de sa main & de son godmicy [1].
  C'est un gros instrument qui se fait pres d'icy,
Dont chaste elle corrompt toute nuict sa jeunesse :
Voila contre l'Amour sa prudente finesse,
Voila comme elle trompe un amoureux soucy.
  Aussi pour recompense une haleine puante,
Une glaire espessie entre les draps gluante,
Un œil have & battu, un teint palle & desfait,
  Monstrent qu'un faux plaisir toute nuict la possede.
Il vaut mieux estre Phryne & Laïs tout à fait,
Que se feindre Portie [2] avec un tel remede [3].

4. *R* et son gaudemichy
5. *P. R. 1609 et 1617* C'est un gros instrument par le bout étrecy
5-6. *R* instrument qu'on practique à Poissy Duquel elle corrompt
7. *R* Voila sa chasteté, sa bonté, sa sagesse
8. *R* trompe mon amoureux soucy (*v. faux*)
9-15. *R.* Voila le seul jouët dont elle se contente Aussi pour recompense une alleine puante Le teint pasle & les yeux tous battuz et deffaits Monstrent qu'au lieu du vray tousjours le faux y antre Et que tels passetemps ne sont que contrefaicts Car il faut que la ligne aille tout droit au centre Ou autrement les ronds demeurent imparfaits.
14. *P. R. 1609 par erreur* se feindre Zucesse ; *1617* se feindre Lucresse

---

1. L'origine de ce mot est le latin *gaude mihi*, réjouis moi. On dit de nos jours un *godmiché*.

2. Il vaut mieux être franchement une courtisane comme Phryné et Laïs, que de se faire croire aussi stoïcienne que Porcia ; cf. t. XII, p. 172, variante du vers 2 ; éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 511. Cette Porcie est la fille de Caton d'Utique et la femme de Brutus.

3. Cette pièce, la plus libre de celles que Ronsard a publiées depuis les *Folastries*, n'a pas été réimprimée par son auteur. Deux hypothèses ont été formulées sur le nom de la « cruelle ». Comme Richelet avait identifié avec Mlle de Bacqueville, morte prématurément avant 1575, la Lucrèce du sonnet XLII du 2e livre des *Amours d'Hélène*, Laumonier, suivi par P. Champion, L. Perceau, G. Cohen, etc..., reconnut dans la « jeune Lucrèce » cette demoiselle d'honneur. Mais il est évident qu'ici, le nom de Lucrèce n'est que le symbole de l'intransigeante chasteté. D'autre part, dans un article que nous avons cité plus haut, M. Longnon affirme qu'il s'agit d'Hélène de Surgères. Il s'appuie sur un passage de Brantôme, rapportant la perquisition

LIV. [612]

Amour, je pren congé de ta menteuse escole
Où j'ay perdu l'esprit, la raison & le sens,
Où je me suis trompé, où j'ay gasté mes ans,
Où j'ay mal employé ma jeunesse trop folle.
Malheureux qui se fie en un enfant qui volle,
Qui a l'esprit soudain, les effects inconstans,
Qui moissonne noz fleurs avant nostre printens,
Qui nous paist de creance & d'un songe frivole.
Jeunesse l'alaicta, le sang chaut le nourrit,
Cuider l'ensorcela [1], paresse le pourrit,
Tout enflé de desseins, de vents & de fumees.
Cassandre me ravit, Marie me tint pris :

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, II) 1584, 1587.

11. *84-87* Entre les voluptez vaines comme fumées

---

que, sur l'ordre de la Reine Mère, on fit dans tous les logements du Louvre et au cours de laquelle on trouva chez une demoiselle quatre de ces objets ; ce qui fit scandale. Selon M. Longnon, ils auraient été placés chez Hélène par des ennemis. Mais si ingénieuse que soit sa construction, rien ne prouve que la demoiselle était Hélène de Surgères, et que cette perquisition eut lieu, comme il l'affirme, en juin 1574. Si cette pièce grossière avait concerné Hélène, Ronsard n'eût pu conserver avec elle les relations cordiales qu'atteste une lettre qu'il écrivit à son ami Galland. L'héroïne de ce sonnet satirique reste inconnue.

Le texte du manuscrit du protestant Rasse des Nœux ne contient pas le nom de Lucrèce, et fait une allusion mordante aux Dominicaines de Poissy. Plus d'un pamphlet attaquait leurs mœurs (cf. L'Estoile, I, 347). Mais Ronsard avait été leur hôte en 1562 et avait fourni à sœur Anne de Marquets un sonnet chaleureux (cf. XIV, 200, et la thèse américaine de sœur M. H. Seiler, *A. de Marquets*, 1931). Est-il l'auteur de la variante du v. 5, et de cette rédaction en quinze vers ? Sur le « rond », cf. t. V, p. 33 [R. L.].

1. Cuider, c'est l'opinion dogmatique et intransigeante, sentiment personnifié ici, à la façon médiévale. Cf. mon t. XI, p. 26, vers 135-136 et note 3.

Ja grison à la Cour d'une autre je m'espris [1].
Si elles m'ont aimé, je les ay bien aimees.

LV.

Doux cheveux, doux present de ma douce Maistresse,
Dous liens qui liez ma douce liberté,
Doux filets, où je suis doucement arresté,
Qui pourriez adoucir d'un Scythe la rudesse :
Cheveux, vous ressemblez à ceux de la Princesse,
Qui eurent pour leur grace un Astre merité [2] :
Cheveux dignes d'un Temple & d'immortalité,
Et d'estre consacrez à Venus la Deesse.
Je ne cesse, cheveux, pour mon mal appaiser,
De vous voir & toucher, baiser & rebaiser,
Vous perfumer de musc, d'ambre gris & de bâme,
Et de voz nœuds crespez tout le col m'enserrer, [613]
Afin que prisonnier je vous puisse asseurer
Que les liens du col sont les liens de l'ame [3].

LVI.

Je vous donne des œufs. L'œuf en sa forme ronde
Semble au Ciel, qui peut tout en ses bras enfermer,

14. *84-87* L'ardeur (*87* Le feu) d'amour ressemble aux pailles allumées

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578, 1584, 1587.

11. *84-87 graphie* parfumer

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets à diverses personnes) 1584, 1587.

---

1. Hélène de Surgères.
2. Allusion à la chevelure de la reine d'Égypte, Bérénice II. V. ci-dessus, *Son. pour Astrée*, son. VIII.
3. Ce sonnet est un vrai blason des cheveux ; cf. ci-dessus, *Son. pour Hel.*, liv. II, s. XXXII, *Ces cheveux, ces liens*.

Le feu, l'air & la terre, & l'humeur de la mer,
Et sans estre comprins comprend tout en ce monde.
  La taye semble à l'air, & la glere feconde
Semble à la mer qui fait toutes choses germer :
L'aubin ressemble au feu qui peut tout animer,
La coque en pesanteur comme la terre abonde,
  Et le Ciel & les œufs de blancheur sont couvers.
Je vous donne (en donnant un œuf) tout l'Univers :
Divin est le present, s'il vous est agreable.
  Mais bien qu'il soit parfait, il ne peut egaler
Vostre perfection qui n'a point de semblable,
Dont les Dieux seulement sont dignes de parler [1].

LVII.

  Est-ce le bien que tu me rends, d'avoir
Prins dessous moy ta docte nourriture,
Ingrat disciple, & d'estrange nature [2] ?
Pour mon loyer me viens-tu decevoir ?
  Tu me devois garder à ton pouvoir
De n'avaller l'amoureuse pasture [3],
Et tu m'as fait souz douce couverture
Dedans le cœur la poison recevoir.
  Tu me parlas le premier de ma Dame : [614]
Tu mis premier le soulfre dans ma flame,

Éditions : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Astrée) 1584, 1587.

1. Le meilleur commentaire de ce sonnet est celui qu'A. Chastel en a fait, dans *L'« œuf » de Ronsard* (*Mél. Chamard*, p. 109-111) ; il y renvoie à l'*Ovide moralisé* et à Marsile Ficin.

2. Le poète s'adresse ici à son jugement. Ailleurs il adresse un reproche analogue à son cœur (ode *Mais que me vaut d'entretenir*, t. VII, p. 96-97).

3. Selon ton pouvoir tu devais me mettre en garde contre l'amour.

11 Et le premier en prison tu m'as mis.
Je suis veincu, que veux-tu que je face,
Puis que celuy qui doit garder la place
14 Du premier coup la rend aux ennemis ?

LVIII. Belle Deesse, amoureuse Cyprine (XV, 283)

LIX.

Je faisois ces Sonets en l'antre Pieride [1],
Quand on vit les François sous les armes suer,
Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer, [615]
4 Quand Belonne sanglante alloit devant pour guide :
Quand en lieu de la Loy, le vice, l'homicide,
L'impudence, le meurtre, & se sçavoir muer
En Glauque [2] & en Prothee, & l'Estat remuer
8 Estoient tiltres d'honneur, nouvelle Thebaide [3].
Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux,
J'escrivois en ces vers ma complainte inutille.
11 Mars aussi bien qu'Amour de larmes est joyeux.
L'autre guerre est cruelle, & la mienne est gentille :
La mienne finiroit par un combat de deux,
14 Et l'autre ne pourroit par un camp de cent mille.

11. *84-87* tu me mis

ÉDITIONS : *Œuvres* (Amours diverses) 1578 ; (Sonnets pour Helene, I) 1584 ; (Amours diverses) 1587.

1. Façon poétique de dire : dans ma retraite vouée aux Muses (sans doute à Saint-Cosme-lez-Tours). Le mont Piérus en Macédoine était considéré par les anciens comme le séjour des Muses, ainsi que le Parnasse. Cf. Virgile, *Buc.*, VI, 13 : Pergite, Pierides.

2. Il s'agit de Glaucus d'Anthédon, figure légendaire qui représente la variabilité de la mer.

3. V. ci-dessus, *Am. div.*, s. XXXIX (*Au milieu de la guerre*), vers 11 et note 3.



SONETS [616]

DEDIEZ A DIVERSES PERSONNES [1].

I.

Au roy Henry III. [617]

L'Europe est trop petite, & l'Asie & l'Afrique
Pour toy, qui te verras de tout le monde Roy :
Aussi le Ciel n'aguere a fait naistre pour toy
Du milieu de la mer la nouvelle Amerique [2].
Afin que ce grand Tout soit l'Empire Gallique,
Et que le monde entier obeysse à ta Loy,
Comme desja ton Sceptre abaisse dessous soy
L'Arctique, il puisse un jour gouverner l'Antarctique.
Les Parques dans le Ciel t'ont filé cest honneur.
Quand tu seras tout seul de ce monde Seigneur [3],
Tu fermeras partout le Temple de la Guerre [4].

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

---

1. En 1584 le titre est : Sonnets à diverses personnes. En 1587 on a ajouté : dediez audit Seigneur de Villeroy.

2. Ronsard parle à plusieurs reprises du Nouveau Monde ; cf. par ex. t. VIII, p. 95, vers 163-166, aux variantes, et la note 4 ; t. X, p. 33-35, vers 345-396, passage capital sur l'expédition de Villegagnon au Brésil ; au même tome, p. 330-331, allusion aux voyages d'André Thevet ; t. XVI^{2}, p. 350, référence à « la marchandise bien loin cherchée en l'Amérique, [qui] se debite par tout ». Sur les tentatives infructueuses des Français au Canada, au Brésil et en Floride, cf. Ch. A. Julien, *Les voyages de découverte*, 1948.

3. Ronsard avait promis l'hégémonie mondiale à Charles IX ; cf. t. XIV, p. 137-138, vers 65-66, et plusieurs fois dans la *Franciade*.

4. Allusion au Temple de Janus à Rome, qui était ouvert pendant la guerre, et fermé pendant la paix.

La Paix & les Vertus au monde fleuriront :
Jupiter & Henry l'Univers partiront [1]
14 L'un Empereur du Ciel, & l'autre de la Terre.

II.

A luy mesme.

Ny couplet amoureux, ny amoureuse ligne,
Ny sonet ny chanson ne vous peut mettre aux cieux [2] :
Un livre, tant soit grand, tant soit laborieux,
4 De voz belles vertus encores n'est pas digne.
Vous estes des François l'heur, le ciel & le signe [3] :
Et qui voudroit chanter voz faits victorieux,
Guerres, combats, desseins, villes, places & lieux,
8 Il faudroit emprunter la douce voix d'un Cygne [4].
Pourtant souvenez vous qu'orfelins de renom
Diomede fust mort, Achille, Agamemnom,
11 Sans la Muse d'Homere heureusement fertile,
Qui des Rois de son temps les honneurs escrivoit :
Pour cela Scipion [5] d'Ennius se servoit,
14 Et le fils de Cesar [6] se servoit de Virgile.

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.
12. *84-87* Qui des Rois genereux

---

1. Partageront. — Sur ce partage, cf. déjà l'*Hymne d'Henry II* (VIII. p. 26).
2. Malgré la similitude des expressions, le ton est sensiblement différent de celui que Ronsard avait adopté au moment du retour en France de Henri III après le séjour en Pologne. Cf. ci-dessus les *Estrennes au Roy Henry III* (incipit : *A vous race de Rois*), vers 7-12.
3. La constellation. On dit encore les signes du zodiaque.
4. Parce que le cygne était l'oiseau d'Apollon.
5. Scipion l'Africain.
6. L'empereur Auguste, fils adoptif de Jules César.

III.

A luy mesme.

Madrigal

Perles, rubis, & pierres precieuses
Soient pour le front de ce royal guerrier,
Prince invincible, & non le verd Laurier,
Honneur trop bas pour ses mains belliqueuses.
De Myrte verd les fueilles bien-heureuses [1]
Soient pour le mien, à fin de me lier
Non pour ma gloire, ains comme un prisonnier
Qu'Amour a prins aux guerres amoureuses.
Mais s'il advient, apres avoir vescu
Long temps en peine & en douleur extrême, [618]
Qu'en surmontant la force de moymesme
Je sois veinqueur du Dieu qui m'a veincu,
Tant redouté au ciel & en la terre,
Mon loz sera plus divin que le sien :
Il a veincu des hommes en la guerre,
Et moy un Dieu [2], son Seigneur & le mien [3].

IV.

A luy mesme.

Prince, quand tout mon sang bouillonnoit de jeunesse,
Et de corps & d'esprit gaillard & vigoureux

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1. Le myrte est la plante consacrée aux amours.
2. Et moy, j'aurai vaincu le Dieu Amour.
3. Sur les madrigaux de Ronsard v. ci-dessus, *Son. et Mad. pour Astrée*, le premier madrigal *L'homme est bien sot* et la première note.

Sur l'Avril de mes ans je devins amoureux
D'une belle, gentille, & courtoise Maistresse [1].
Seule elle estoit mon cœur, mes yeux & ma Deesse :
Aussi de sa beauté je fu tant desireux,
Que mon plaisant malheur me sembloit bien-heureux :
Mais ce bouillon d'amour par le temps a prins cesse.
Maintenant que je suis sur l'automne & grison
Les amours pour Ronsard ne sont plus de saison :
Je ne veux toutefois m'excuser dessus l'âge.
Vostre commandement de jeunesse me sert [2],
Lequel maugré mes ans m'allume le courage,
D'autant que le bois sec brusle mieux que le vert [3].

V.

A luy mesme.

Un plus jeune escrivain que l'Amour favorise
Chantera la beauté, la grace & les attraits,
Les arcs, les feux, les nœuds, les liens & les traits, [619]
Les larmes, les souspirs, l'embusche & la surprise,

8. *84-87 graphie* a pris cesse
9. *87 Les quatre dernières lettres de* grison *sont tombées*

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.
1. *84-87* que l'âge favorise

---

1. Cassandre Salviati, chantée surtout dans les *Amours* de 1552 et et 1553.

2. Au sujet des écrits de Ronsard faits sur commande on pourrait consulter l'article précité d'I. Silver, *Pierre de Ronsard : Panegyrist, Pensioner, and Satirist of the French Court*, *Romanic Review*, XLV (1954), p. 89-108. Cf. ci-dessus *Les Amours d'Eurymedon et de Callirée*, la première note, fin. Henri III avait pour maîtresse Renée de Châteauneuf, chantée par Ronsard ; v. ci-dessus, *Am. div.*, son. VI (*Ce Chasteau-neuf*).

3. Vers imité de Pétrarque, s. *L'ardente nodo*, vers 11 : Tanto più quanto son men verde legno. Cf. t. XV, p. 208, l'élégie à Le Gast, vers 34.

La foy cent fois rompue, & cent fois repromise,
Dons, messages, escrits, prieres & souhaits,
Guerres, haines, discords, tréves, noises & paix
De celle dont les yeux tiennent vostre franchise [1].
Au jeune âge convient chanter telles chansons :
A moy, d'enfler la trompe, & de plus graves sons
Resveiller par les champs les Françoises armees,
Et sonner les vertus de ces braves guerriers,
Qui loin dedans l'Asie aux terres Idumees [2]
Du sang royal de France ont planté les lauriers [3].

VI.

A Monseigneur le duc de Touraine, François de Valois, fils & frere de Roy [4], entrant en la maison de l'Autheur.

Bien que ceste maison ne vante son porphire,
Son marbre ny son jaspe en œuvre elabouré :

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.
Titre. *84-87* ...François de France

1. Votre liberté. Jacques Lavaud, après avoir cité ces quatrains (*Sonnets pour Hélène*, Introduction, p. XVIII), ajoute : « On ne pouvait se moquer de façon plus ouverte des thèmes chers à Desportes ni de ses procédés littéraires. » Cela était peut-être bien dans l'intention de Ronsard, mais il faut avouer que ces mêmes motifs et procédés reviennent déjà à satiété dans ses poésies avant l'élévation de son rival.

2. Mis pour Iduméennes, à savoir la Palestine.

3. Allusion aux Croisades. Dès 1555, il avait, en dédiant l'Hymne de la Justice au cardinal de Lorraine, défini le sujet d'une *Jérusalem délivrée*, qu'il n'eut jamais l'intention d'écrire [R. L.].

4. Ce sonnet et les quatre suivants ont été composés à Tours, en août-septembre 1576, lorsque François d'Alençon, frère cadet de Henri III, vint prendre possession de son duché de Touraine. Le prince, qui résidait tout près, au château du Plessis-lez-Tours, alla voir alors le poète en son prieuré de Saint-Cosme. V. ci-dessus *Le Tombeau de Marguerite de France*, vers 345 et la note.

Que son plancher ne soit lambrissé ny doré,
Ny portrait de tableaux que le vulgaire admire :
Toutefois Amphion l'a bien daigné construire,
Où le son de sa lyre est encor demeuré,
Où Phœbus comme en Delphe y est seul honoré,
Où la plus belle Muse a choisi son Empire.
Apprenez, mon grand Prince, à mespriser les biens,
La richesse d'un Prince est l'amitié des siens :
Le reste des grandeurs nous abuse & nous trompe.
La bonté, la vertu, la justice & les lois [620]
Aiment mieux bien souvent les antres & les bois,
Que l'orgueil des Palais, qui n'ont rien que la pompe.

VII.

Audit Seigneur Duc, entrant en sou jardin [1].

Une Nymphe jardiniere parle.

Ces grands, ces triomphans, ces superbes Romains,
Qui avoient eu du ciel un si riche avantage,

13. *84-87* Aiment mieux habiter

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

2. *84-87* un si brave courage

---

1. On peut se demander de quel jardin il s'agit ; cela peut être celui du duc au Plessis, ou celui du poète à Saint-Cosme, ou encore celui qui fut dressé au milieu de la ville de Tours « dans le carroyr Jehan de Beaulne ». Je suis certain qu'il s'agit du jardin du poète, étant donné le titre précédent, le premier et le quatrième sonnets, et celui qu'il adressa en 1565 au roi Charles IX ; cf. t. XIV, p. 121-122, la variante du titre et la note 2. Au reste, N. de Nancel, qui nous a relaté les fêtes du 28 août 1576 dans les *Triumphes et magnificences faictes à l'entrée de Monseigneur filz de France et frere unicque du Roy, en sa ville de Tours* (Tours, 1576), ne cite que le cinquième sonnet parmi ceux qui furent récités ce jour-là.

N'avoient que cinq arpens de terre en labourage [1],
Et si tenoient pourtant l'Empire entre leurs mains.
    Ces grandeurs, ces honneurs dont les hommes sont plains
Ne sont pas les vrais biens qui font l'homme plus sage :
Un petit cloz de terre, un petit heritage
Les rend plus vertueux, plus gaillards & plus sains.
    Ces arbres, qui pour vous leurs robbes renouvellent,
Ces fleurs & ces jardins et ces fruicts vous appellent,
Celebrans jusqu'au ciel voz faicts & voz valeurs,
    Dignes d'avoir autels, temples & sacrifice,
Et que votre beau nom escrit entre les fleurs,
Se face compaignon d'Ajax & de Narcisse [2].

VIII.

Audit Seigneur Duc, entrant dedans son bois [3]. [621]

Une Nymphe boccagere parle.

    Je suis Hamadryade, en ces chesnes esclose :
Je vy dessous l'escorce, & vous vien raconter
Que ces bois, ces forests ne cessent de chanter
Vous, en qui la fortune & la vertu repose.

3-4 *84-87* A leur commencement vivoyent du labourage Et sans honte tenoyent la charue en leurs mains

14. *87* Passe le nom d'Ajax, d'Hyacinthe & Narcisse

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1. *84-87 rime* enclose

---

1. Du moins à leurs débuts. V. la variante.
2. Sur les fleurs associées avec ces personnages légendaires, cf. ci-dessus *La Charite*, vers 66 et la note.
3. Il s'agit bien du bois au milieu duquel s'élevait le prieuré de Saint-Cosme ; ce bois, dont Ronsard nous a parlé ailleurs (t. X, p. 215, vers 40 et suiv.), n'a disparu qu'en 1786.

Rien n'est icy de verd, qui gay ne se dispose
A louër voz honneurs, les dire & les vanter,
Afin que Loire puisse en la mer les porter,
Et que vostre seul nom devienne toute chose.
Puis la mer estendra vostre honneur par le vent,
Et le vent parmy l'air : puis montant plus avant,
Il fera de son lustre une estoille allumee.
Ainsi vous jouyrez de ce grand Univers,
S'il vous plaist d'un bon œil permettre que mes vers
Deviennent les Heraux de vostre renommee.

IX.

Audit Seigneur Duc,
luy presentant du fruit[1].

Vous presenter du fruict c'est porter de l'arene
Aux rives de la mer, des espics à Cerés,
Des estoilles au ciel, des arbres aux forests,
Des roses aux jardins, des eaux en la fonteine[2].
De fruicts avant le temps vostre jeunesse est pleine :
Voz fruicts sont voz grandeurs, voz vertus & voz faits,
L'amour de vostre peuple, & le bien de la paix, [622]
Et d'avoir delivré la France de sa peine[3].

9. *84-87* espandra
10-11. *84-87* ...puis au Ciel s'eslevant Vostre corps deviendra quelque estoile allumée

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1. C'est Ronsard qui parle ici pour son compte, et non plus la Nymphe « jardinière » ou « boccagère » des sonnets précédents.
2. Le poète a pu se souvenir d'Horace, *Sat.*, I, x, 34 ; Ovide, *Am.*, II, x, 13-14 ; III, II, 34 ; *Pontiques*, IV, II, 13. Cf. t. I, p. 110, vers 33-36 et la note ; t. XV, p. 47, vers 177 et suiv.
3. Allusion à la paix de Beaulieu (près de Sens), conclue le 14 mai 1576 entre François d'Alençon au nom des huguenots, et sa mère

Si mon present est pauvre, à blasmer je ne suis :
Je vous donne, mon Duc, tout le bien que je puis.
11 Celuy qui donne tout, ne retient rien de reste.
Mon esprit est mon tout, au moins je le croy tel :
Mon present est donc grand, d'autant que le mortel
14 Fait face à la grandeur de la chose celeste.

X.

Audit Seigneur Duc, faisant son entree à Tours [1].

La Nymphe de la fontaine de Beaune parle.

Prince du sang Troyen, race des Rois de France,
Dont l'ame genereuse est compaigne des Dieux :
Prince, en qui le Destin, la Nature & les Cieux
4 Ont versé d'un accord une belle influance :
Tu as de ton Soleil l'effect & la puissance [2],

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584. — Supprimé en 1587. Reproduit dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609 et éd. suiv.

Catherine de Médicis au nom de Henri III. Cette paix, dite « de Monsieur », mit fin à la cinquième guerre civile. L'intervention du duc d'Alençon n'était pas désintéressée : il reçut l'apanage de l'Anjou, de la Touraine et du Berry, et désormais ne s'appela plus que le duc d'Anjou et de Touraine.

1. L'entrée de François d'Alençon à Tours eut lieu le 28 août 1576. Ces vers furent récités le jour de l'entrée du prince « dans le carroyr Jehan de Beaulne, faisant le milieu de la ville, en un jardin fort artificieusement dressé », par « une belle et gracieuse Nymphe richement vestue et habillée à l'antique » (N. de Nancel, *ouv. cit.*).

2. Allusion aux armoiries du prince, qui sont ainsi décrites par Scévole et Louis de Sainte-Marthe dans leur *Histoire généalogique de la maison de France* (Paris, 1647), t. I, p. 799 : « Ce duc François portoit pour devise un Soleil dardant ses rais en des Nuages, pour les dissiper, et des mesmes rais fomentant la Terre, avec ces mots, Fovet et discutit. »

Tu romps l'obscurité des hommes vicieux,
Tu entretiens les bons de ton œil radieux :
Car tousjours la bonté t'a pleu dez ton enfance.
  Ces arbres, ces jardins, ces antres & ces bois
Ces fontaines, ces fleurs t'appellent d'une vois,
Toy, grand Prince François, sous qui Mars est servile [1].
  Dieu veut les volontez des hommes qui sont siens :
Tu ne veux, comme luy, ny richesses ny biens,
Mais l'esprit & les cœurs, & l'amour de ta ville.

XI. Au Roy Henri II. de ce nom.

Quand entre les Cesars (X, 78)

XII. A la Royne mere.

Rien du haut ciel (XII, 294)

XIII. Au roy François II. de ce nom.

François, qui prens ton nom (X, 67)

XIV. A Loys de Bourbon, Prince de Condé.

Madrigal.

Prince Royal, (XIII, 242)

XV. A l'Altesse, mere du Duc de Lorraine.

Pour celebrer l'honneur de vostre race (XIII, 243)

XVI. A M. de Nemours.

Je demandois à l'oracle des Dieux (XIII, 244)

XVI. A Charles, cardinal de Lorraine.

Le monde ne va pas (X, 71)

1. Nouvelle allusion à la paix « de Monsieur ».

XVII. A luy mesme.

Delphe ne reçoit point . (VII, 302)

XVIII. A luy mesme.

Prelat, bien que nostre âge (X, 82)

XIX. Au roy Henry III, autrefois Duc d'Anjou.

Croissez enfant du Roy (VII, 299)

XX. A Anne de Montmorency,
Connestable de France.

Si desormais le peuple (VII, 297)

XXI. A M. de Carnavalet,
Gouverneur du Roy Henry III.

Du fort Jason Chiron fut gouverneur (XIII, 247)

XXII. A J. de Monluc, Evesque de Valence.

Docte Prelat, qui portes sur la face (XIII, 245)

XXIII. A M. de Clermont, Duchesse d'Usez.

Comme une Nymphe (XIII, 246)

XXIV. A Claude de l'Aubespine,
Secretaire des Commandemens.

Je suis la nef, vous estes mon Pilote (XII, 297)

XXV. A Gilles Bourdin, Procureur du Roy.

Est-ce le Ciel qui nous trompe (XII, 298)

XXVI. A M. d'Avanson,
Ambassadeur à Rome pour le Roy.

Entre les durs combats (X, 74)

XXVII. A M. Forget,
Secretaire de Madame de Savoye.

Il vaudroit beaucoup mieux (X, 77)

XXVIII. A M. d'Avanson.

D'Avanson, quand je voy (X, 83)

XXIX. A M. du Thier.

Despescher presque seul (X, 84)

XXX. A Monsieur d'Avanson.

Qu'on ne me vante plus (X, 85)

XXXI. A Charles d'Espinay.

Icy j'appan la despouille ancienne (X, 328)

XXXII. A luy mesme.

Ja mon ardeur s'estoit (X, 329)

XXXIII. A André Thevet, Angoumoisin.

Si du nom d'Ulysses (X, 330)

XXXIV. A Loys des Masures, Tournesien.

Masures, tu m'as veu (X, 162)

XXXV. Sur les Erreurs amoureuses
de Ponthus de Tyard, Masconnois.

De tes Erreurs l'erreur industrieuse (V, 163)

XXXVI. A Olivier de Magny.

Si je pouvois, Magny (X, 79)

XXXVII. A Estienne Jodelle,

Tu ne devois, Jodelle (X, 80)

XXXVIII. Du grec de Posidippe.

Vous avez, Ergasto (X, 147)

XXXIX. Sonet.

De Phœbus & des Rois (X, 142)

XL. A la Royne mere.

Depuis la mort du bon Prince (IX, 144)

XLI. A Charles cardinal de Lorraine.

Monseigneur, je n'ay plus (X, 336)

XLII. Sur la naissance du Duc de Beaumont,
fils aisné du Duc de Vendôme.

Que Gastine ait tout le chef (IV, 163)

XLIII. Audit S. Duc de Beaumont.

Jeune Herculin, qui dés le ventre saint (IV, 164)

XLIV. Au Roy Charles IX,
luy presentant des pompons de son jardin.

Bien que Bacchus (XIV, 121)

XLV. A luy-mesme.

Le jeune Hercule au berceau combatit (XII, 292)

XLVI.

A luy-mesme.

Madrigal.

Quand la congnee, ou l'orage venteux,
Qui d'un grand bruit aux arbres font la guerre,
Esparpillez ont renversé par terre
D'un vieil Laurier le tige & les cheveux :
En sa racine il est un an ou deux
Caché sans croistre, où sa force il enterre,
Puis de sa souche en rejettant desserre
Un peuple verd d'enfans & de neveux [1].
Ainsi tu es de François ton grand-pere
Le rejetton, par qui la France espere
Le revoir naistre en ton tige nouveau.
Desja dans toy tout vivant il respire,
Ayant de luy l'esprit & le cerveau,
Pareils de mœurs, de façons & d'Empire.
Entre vous deux ce poinct seul est à dire [2], [646]
Il fut vieil arbre, & toy jeune arbrisseau.

XLVII. A luy-mesme.

Voici le jour, où le sainct Charlemaigne (XV, 134)

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1-3. *87* Quand coup sur coup le bucheron nerveux, Qui d'une hache aux arbres fait la guerre, Esparpillez a renversé
10. *84* Seul rejetton | *87 texte primitif*

---

1. Ce mot a ici le sens du latin *nepotes*, descendants.
2. Constitue une différence.

XLVIII.

A luy-mesme,

Sur son habillement à la mode des vieux Gaulois.

Si vous n'aviez la bonne conscience
De voz ayeux, l'honneur & la vertu,
En vain (grand Roy) vous seriez revestu
D'un vieil habit qui n'est plus en usance.
Mais pour monstrer que l'antique prudence,
Et des Gaulois le bon glaive pointu
Ont sous voz pieds les vices abbatu [1],
Vous prenez d'eux à bon droict l'apparence. [647]
Peuple, courage : & puis que nostre Roy
Est vieil d'habit, de vertus & de foy,
Je voy renaistre une saison meilleure.
Ce vieil habit est tesmoin seulement
Que des vieux Rois la vertu luy demeure
Autant au cœur, qu'au corps l'habillement.

XLIX. A Loys de Bourbon, Prince de Condé.

Prince du sang Royal (XIII, 248)

L.

A Henry de Bourbon, [648]

Roy de Navarre.

Roy de vertu, d'honneur & de bonté,
Qui tiens sous toy la terre Navarroise,

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.
Manuscrit : B. N., fonds Dupuy 843, f° 196 (abr. : *D*).
Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1. Allusion à la défaite des huguenots, ainsi que le précise la rime du vers 10.

Tu viens choisir nostre perle Françoise
Qui n'a pareille en grace ne beauté [1].
  Mars, à qui plaist l'horrible cruauté,
Couvert de sang, de discord & de noise,
En quelque part, Prince, que ton pied voise [2],
S'enfuit veincu devant ta Royauté.
  A ton chemin la paix servit de guide,
Et ce bon Dieu qui aux nopces preside,
Pour assembler d'un lien amoureux
  La belle au beau, jeunesse à la jeunesse,
La bonne au bon, le Prince à la Princesse.
Qui vit jamais un accord plus heureux ?

LI.

A Madame de Rohan.

  Il ne faut point pour estre ingenieux,
Boire de l'eau de la source sacree,
Ny voir danser sous la brune seree
Au mont fourchu les Muses & les Dieux [3].
  Il ne faut voir, ma Dame, que voz yeux
Et vostre front, siege de Cytheree,

5-6. *D* Mars desbordé felon en cruauté Tout plein de sang

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

---

1. Cette *perle* est *Marguerite* de Valois, que Henri de Bourbon vint épouser à Paris le 18 août 1572.

2. Ancien subjonctif présent du verbe *aller*.

3. Le mont Parnasse, à la double cime. La source de ce quatrain est peut-être Perse, *Satires*, prologue. Cf. le début d'un sonnet de 1552, t. IV, p. 137, son. CXLII, *Je ne suis point, Muses*. V. les pages qu'Édouard Frémy a consacrées à Mme de Rohan, *Académie des derniers Valois*, p. 162-165.

Et vostre bouche, où Pithon la sucree [1]
A fait loger tous les presens des cieux.
Il ne faut voir que vostre bonne grace, [649]
Et le printemps de vostre jeune face,
Qui peut d'amour les rochers attizer.
Bref si quelcun voyant vostre presence
Ne devient Pöete, il ne faut plus qu'il pense
Que les neuf Sœurs le facent pöetizer [2].

LII. A Monsieur de Lansac le jeune, Seneschal d'Agenois.

Quand Apollon auroit fait un ouvrage (XII, 145)

LIII. A Nicolas de Neufville, Seigneur de Villeroy, Secretaire d'Estat.

Vous estes grand, je suis bas & commun (XV, 340)

LIV. A luy-mesme.

Villeroy, dont le nom (XV, 344)

LV. A luy-mesme.

Les anciens souloient apres souper (XV, 341)

14. *84-87 graphie* poetiser

1. Du grec Πειθώ, déesse de la Persuasion.
2. Le signe typographique sur l'o indiquait que les deux premières voyelles ne faisaient qu'une syllabe.

LVI.

A luy-mesme. [652]

Quand Villeroy nasquit en ce monde pour estre
L'Hercule chasse-mal [1] des bons esprits François,
Ainsi que Gerion, pour un chef en eut trois [2],
Et homme monstrueux Nature le fist estre.
Il n'auroit au labeur la cervelle si preste
D'escrire en tant de lieux, en un jour tant de fois,
De servir au public, aux Princes & aux Rois,
S'il n'avoit qu'un cerveau, s'il n'avoit qu'une teste [3].
Travailler nuict & jour en sa charge on le voit :
Sa Ville est superflue : à bon droit il devoit
Estre Roy par effect, comme il est de naissance.
Doncques luy presenter pour me servir d'appuy
Mon livre plein de Rois, tout royal comme luy [4],
C'est à son nom de Roy donner les Rois de France.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578 ; (Amours diverses) 1584, 1587.

Titre. *84-87* A luy-mesme, luy donnant sa Franciade
3. *84-87 graphie* Gersyon
10. *En 78 on lit* Sa ville ; *corrigé d'après 84 et 87.*

---

1. Epithète composée sur le modèle du grec ἀλεξίκακος ; cf. Lucien, *Alexandre*, 4, où Hercule est ainsi qualifié. Ronsard a plusieurs fois employé le mot *chasse* comme premier élément d'un adjectif composé, par ex. *chasse-nue*, t. IV, son. CLXXV, vers 2 ; *chasse-peine*, t. VIII, p. 194, vers 324 ; *chasse-soucy*, t. XVI², p. 112, vers 372.
2. Géryon, monstre à trois têtes, roi des Ibériens, qu'Hercule tua et dont il emmena les bœufs en Italie. Cf. Virgile, *En.*, VI, 289 et VIII, 201-204.
3. Rimes défectueuses, celles des vers 1 et 4 pour être formées du même mot ; celles des vers 5 et 8, qui ne répondent à celles des vers 1 et 4, que si l'on prononçait *este* l'infinitif *estre* ; autrement il n'y aurait là qu'une assonance.
4. Ce livre est la *Franciade*, publiée en 1572.

LVII. A. J. Gassot, Secretaire du Roy.

Je suis semblable (XV, 364)

LVIII.

A Nicolas Le Sueur[1], [653]
President aux Enquestes[2].

Ny l'olivier sacré des Hyperboreans[3],
Ny le veneur suivant la biche au pied de cuivre[4],
Ny l'huile dont le corps des Athletes s'en-yvre,
Suans sous le travail des tournois Elæans :
Ny la poudre Olympique aux lustres Pisæans[5],
Ny le fleuve qui veut son Arethuse suivre[6],
Ne sçauroient ta vertu si bien faire re-vivre,
Que tes propres escrits victorieux des ans.
Tu as fait que la voix aux Latins soit passee

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.

1. Sur ce personnage et sur sa traduction latine de Pindare, que Ronsard célèbre dans ce sonnet, E. Egger, l'*Hellénisme en France*, t. I, p. 351, nous donne quelques renseignements : « La traduction en vers latins de Le Sueur (sous le nom de Sudorius), publiée pour la première fois en 1575, et qui fut trois fois réimprimée, resta longtemps la seule ressouce des gens qui, sans savoir le grec, voulaient aborder Pindare. » Mais Egger se trompait, car il existait depuis 1528 la traduction de Lonicerus. V. à ce sujet D. S. Robertson, *Classical Review*, LIV (1940), p. 138 et suiv., compte rendu des *Pindaric Odes of Ronsard* d'I. Silver.

2. Président à l'une des Chambres des Enquêtes du Parlement de Paris.

3. D'après une très ancienne légende, l'olivier aurait été importé en Grèce des pays du Nord par Hercule. Cf. t. III, p. 55, vers 13-24 ; p. 108, vers 187-198.

4. Ce veneur est Hercule.

5. Ronsard avait donné en 1552 une description érudite de ces jeux ; cf. t. III, p. 109-110, vers 199-234.

6. L'Alphée.

Du Cygne qui chantoit sur la rive Dircee [1]
Ne t'effroyant des mots de ce harpeur Latin [2].
Des jousteurs Elæans perie est la conqueste :
Mais l'honneur que la Muse a mis dessus ta teste
Vaincra la faux du Temps, la Parque & le Destin.

LIX.

Sonet. [654]

Nous sommes amoureux, non de mesme Maistresse,
Mais de beauté pareille, & de mesme rigueur :
La tienne est à Poictiers, qui t'a ravy le cœur,
La mienne est à la Cour en forme de Déesse [3].
La mienne sans me plaindre, une heure ne me laisse :
La tienne te tourmente en extreme langueur.
Nous differons d'un poinct : c'est qu'un jour ta douleur
Prendra fin, & jamais la mienne n'aura cesse.
Le flambeau d'Hymenee aura de toy pitié :
Je ne sçaurois me joindre avecque ma moitié [4].
O cruauté du Ciel, aux amants trop severe !

10. *En 78 on lit* la rive d'Ircee (*erreur typogr.* ; *éd. suiv. corrigent*)
12. *84-87 graphie* Eleans

Éditions : *Œuvres* (Sonnets divers) 1578, 1584, 1587.
Titre. *84-87 remplacent* Sonet *par* A Jacques de Brou ; *87 ajoute* Conseiller du Roy en son grand Conseil

10. *On lit en 78* avec (*corrigé d'après 84 et 87*).

---

1. Horace appelle le poète Pindare *Dircaeum cycnum* (*Odes*, IV, II, 25). Cf. mon t. III, p. 119, note 1.
2. Allusion à la prédiction faite par Horace, au début de cette même ode, à savoir que tout émule de Pindare aurait le sort d'Icare : *Pindarum quisquis studet aemulari*, etc.
3. Hélène de Surgères.
4. Nouvelle allusion au mythe platonicien de l'Androgyne. Voir le sonnet XLII du second livre des *Sonnets pour Hélène* et le livre précité de R. V. Merrill.

De Brou [1], conforte moy, je te conforteray :
Ainsi plus doucement mon mal je porteray.
Un malheureux d'un autre allege la misere.

LX. A P. Paschal,
Gentilhomme du pays de Languedoc,
Historiographe du Roy.

De toy, Paschal, il me plaist que j'escrive (IV, 95)

LXI. A Ludovic Dajacetto, Florentin.

Je sçavois bien que la belle Florence (XV, 316)

LXII. Au Seigneur de Edinton.

Quand tu nasquis Edinton, tous les Cieux (XIII, 250)

LXIII. A Amadis Jamin, Secretaire du Roy.

Trois temps, Jamin (XV, 344)

LXIV. A la riviere du Loir.

Respons moy, meschant Loir (VII, 136)

LXV. Vœu à Mercure. Madrigal.

Dieu voyager, Menalien Mercure (XV, 366)

LXVI. Sonet.

Ce grand Hercule (XV, 342)

1. Pierre de l'Estoile, *Mémoires-Journaux* (éd. Brunet, Champollion, *et al.*), VI, p. 244, en date du 16 novembre 1594, parle d'un « M. de Brou, Conseiller au Grand Conseil, décédé à Paris peu de jours auparavant ».

LXVII. **Sonet.**

Le bon Bacchus, qui la teste a garnie (XV, 343)

LXVIII. **Sonet.**

Anne m'a fait de sa belle figure (XIII, 176)

LXIX. **Sonet.**

On dit qu'Amour fut au commencement (XIII, 255)

LXX. **Sonet Pour un anagramme.**

Du mariage sainct la loy bien ordonnée (XV, 318)

LXXI.

Amour logé [1]. [661]

Amour avoit d'un art malicieux
Surpris la foudre à Jupiter son pere :
Luy qui pardon à sa faute n'espere,
Pour eschapper abandonna les Cieux.
Dedans la main avoit un pistolet
Bien esmorcé, la pierre bien assise [2] :
L'air luy fait voye, & le vent favorise

Éditions : *Œuvres* (à la suite des Sonnets divers) 1578 ; (Bocage royal) 1584, 1587.

Titre. *84 ajoute* A N. de Pougny ; *87* A Monsieur de Pougny de Rambouillet.

---

1. L'*Amour logé* fut écrit très probablement durant le séjour que fit la Cour à Blois lors de la réunion des États généraux, du 17 novembre 1576 à la fin de mars 1577. En effet, le texte nous apprend que la scène anacréontique se passe à Blois.

2. Bien amorcé, et la pierre de silex bien tenue par ses crochets.

A ce grand Dieu [1] qui s'enfuyoit seulet.
De l'Orient jusques à l'Occident
Un jour entier erra de place en place :
La grande mer qui nostre terre embrasse,
Sentit combien son brandon est ardent.
La froide humeur les poissons ne defend [2],
Ny les forests les animaux sauvages :
Bois & rochers, rivieres & rivages
Sont enflamez d'un si petit enfant.
Il n'espargnoit ny jeune ny grison :
Prompt à frapper d'un coup en blessa mille :
De bourg en bourg il va, de ville en ville,
Et peu servoit aux hommes la raison. [662]
Il estoit las d'errer & de tirer [3],
Et plus au vent ses ailes il n'allonge,
Quand sur le poinct que le Soleil se plonge,
Chercha logis voulant se retirer.
Trois quatre fois à l'embrunir [4] du jour
Il fist donner le marteau sur ma porte :
Soudain du lict vers le bruit je me porte,
J'entr'ouvre l'huis & je cognus Amour [5].
Une frayeur plus froide qu'un glaçon
Saisit mes oz, je perdis contenance :
Car dés long temps j'avois eu cognoissance

28. *84-87* lors je cognus Amour

---

1. Favoriser à, tournure latine.
2. L'eau, qui pourtant est froide, ne défend pas les poissons contre les ardeurs de l'amour. Ce quatrain est imité de Lucrèce, *De natura rerum*, début.
3. A partir d'ici il y a une imitation libre de l'ode anacréontique Μεσονυκτίοις ποτ' ὥραις. Cf. t. VI, p. 122-124, vers 11-57.
4. Avant Ronsard, Maurice Scève avait, dans sa *Délie*, substantivé cet infinitif.
5. Je distinguai, je reconnus.

A mon malheur, de ce mauvais garçon.
N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,
Quand tout ton sang bouillonnoit de jeunesse,
Qui te donnay mainte belle Maistresse ?
Ouvre, Ronsard, je veux loger chez toy :
Qui te prestay mes fleches & mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde,
Qui le premier devant mon avantgarde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars ?
Je luy respons, Tu ne m'es estranger :
Je te cognois artizan de malice :
Malheureux est qui vit à ton service,
Et plus maudit qui te daigne loger.
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Oiseau leger qui voles d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux :
Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant, [663]
Confit en miel & en fiel tout ensemble [1],
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble [2],
Petite playe, & le mal bien-cuisant.
Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir & la rage,
Une langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes & douleurs.
Tu perds le temps, finet, à me prier :
Va-t'en ailleurs, tel Dieu je ne revere :
Tu as besoin d'un hoste plus severe,
Qui tous les jours te vueille chastier.

36. *87* Ouvre ton huis

1. Cela traduit l'épithète grecque de l'Amour, γλυκύπικρος.
2. Ressemble.

Je suis trop doux, il te faut un Seigneur
Qui te commande & qui foule ta teste [1],
Qui rudement ta jeunesse admoneste :
Tu ne vaux rien sans un vieil gouverneur.
Il me respond, quelle ville est-ce cy ?
Est-ce pas Blois ? je la pense cognoistre :
J'y pourroy bien pour une nuict repaistre,
Quelque amoureux aura de moy soucy.
Vraiment Amour je te voy bien puny
D'aller si tard & mendier ton giste :
Il est minuict : par-ce marche plus viste,
Monte au Chasteau, & demande Pougny [2].
Il est gaillard, courtois & genereux,
Il cognoist bien tes traits & ta nature :
Ce luy sera bien-heureuse avanture
Loger Amour comme estant amoureux.
Mon cher Pougny [3], puis que le sort fatal
Me fait errer, loge moy je te prie : [664]
Ainsi tousjours puisses-tu de t'amie
Avoir faveur sans crainte d'un rival.
Pougny respond, je revere ton nom,
Je suis des tiens, il faut que je t'enseigne
Place à loger : va-t'en où pend l'enseigne
Du Chevalier, le logis y est bon.

1. Qui te maîtrise. Réminiscence de Properce, I, 1, 4 ; cf. t. VII, p. 232, vers 23 ; p. 237, vers 50.

2. Nicolas d'Angennes, marquis de Poigny et de Rambouillet, capitaine des gardes du roi Henri III. Il était frère de Charles d'Angennes, évêque de Mans, et devint le beau-père de Catherine de Vivonne, la célèbre marquise de Rambouillet. Sur ce personnage, v. le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. II, 426, et IX, 70. Baïf lui a dédié l'*Amour vangeur* (*Poëmes*, liv. III, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 155-160), et R. Garnier sa tragédie de *Cornélie* (cf. Henri Chardon, *Robert Garnier*, p. 100-104).

3. Venu au château, sur le conseil de Ronsard, l'Amour s'adresse maintenant au capitaine des gardes du roi.

Tu trouveras en diverse façon
Assez de lieux : car la Court n'est pas grande :
Chasque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur c'est l'Escu d'Alançon.

Si tout est plein, je veux t'enseigner où
Tu logeras : & pource ne regrette
Le temps perdu, la meilleure retraitte
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.

Là tu auras, si tu es arresté [1]
Un giste seur : mais si tu es sauvage,
Fier, desdaigneux, inconstant & volage,
N'y loge pas, tu serois mal traicté.

Ce bel hostel est enrichy d'esmail,
De perles sont les portes estofees,
Palmes, lauriers, couronnes & trofees
Pendent de rang sur le haut du portail.

D'un tel logis le seigneur redouté
Va couronné d'honneur & de jeunesse :
Mars & Pallas, la vertu, la proüesse,
Pour compaignie honorent son costé.

Le vicieux en ce Palais ne fait,
Comme lieu sainct, entree ny sortie :
Telle maison par le Ciel fut bastie [665]
Pour y loger un Prince tresparfait.

Il dist ainsi, & Amour s'en-alla
Vers vous, Seigneur de la terre Angevine [2] :

106. *84* ny entrer ny sortie | *87* ny sejour ny sortie

1. Si tu t'y arrêtes, ou plutôt : Si tu t'y laisses arrêter, par opposition à la fin du vers suivant.

2. D'après ce vers et ceux qui précèdent, il s'agit du prince François, le plus jeune fils de Catherine de Médicis, duc d'Alençon, qui depuis la paix de Beaulieu (14 mai 1576) était duc d'Anjou et de Touraine. V. ci-dessus, *Sonnets à diverses personnes*, s. VI-X.

C'est un enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.
  Il faut le battre & le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
De liz, d'œillets, & de chesnes de roses,
Jambes & bras esclave le lier.
  Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, prens le fils & la mere,
Les punissant d'une juste colere
Comme ennemis de tout le genre humain.
  Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauvaises pensees,
Pardonne Prince à leurs fautes passees :
Un Prince doit les fautes pardonner.

LXXII. Chanson.

Quiconque soit le peintre (XV, 120)

115. *84* Et tant d'œillets & de chaisnes de roses | *87* Carquois & traicts, & de chaisnes de roses

Extraict du privilege du Roy.

Par grace & privilege du Roy est permis à Gabriel Buon, Libraire juré en l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, & exposer en vente les Œuvres de Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, Reveuës, corrigees & augmentees d'une grande partie outre les precedentes impressions par le mesme Autheur, redigees en sept Tomes, assavoir *Les Amours, Les Odes, Les Poëmes, Les Elegies, Les Hymnes, Les Discours, & la Franciade.* Et sont faictes defenses par ledict Seigneur à tous libraires, Imprimeurs, & autres de ce Royaume de n'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer les susdictes Œuvres, ensemble ou separément, sinon de ceux qu'aura imprimé, ou fait imprimer ledict Buon, ou de son consentement, jusques apres le temps & terme de dix ans finis & accomplis, à commencer du jour que lesdictes Œuvres seront parachevees d'imprimer, à peine de confiscation desdictes Œuvres, dommages, interests & amende arbitraire comme plus amplement est declaré par les Lettres dudict Seigneur, sur ce donnees à Paris, le dixieme jour de Novembre, 1577.

Par le Roy en son Conseil.

Signé, Marteau.

Achevé d'imprimer le sixiesme de Febvrier, 1578.



Tome II. Les Odes.

Portrait lauré, et dédicace générale au roi Henri II.

LE PREMIER LIVRE [7]

LE SECOND LIVRE [116]

LE TROISIEME LIVRE [192]

LE QUATRIESME LIVRE [286]

XI.	Mais que me vaut	(VII, 96)
XII.	Quand je suis vingt	(VII, 98)
XIII.	Nymphe aux beaux yeux	(II, 127)
XIV.	Source d'argent	(II, 129)
XV.	L'Hyver, lors que la nuict	(II, 133)
XVI.	Ma douce jouvance	(VII, 102)
XVII.	Pourquoy chetif laboureur	(VII, 103)
XVIII.	Les espics sont à Cerés	(VII, 105)
XIX.	Le petit enfant Amour	(VII, 106)
XX.	Je n'ay pas les mains apprises	(II, 148)
XXI.	Chaste troupe Pierienne	(VII, 108)
XXII.	N'aguere chanter je voulois	(VI, 133)
XXIII.	Brune Vesper	(VII, 194, var.)
XXIV.	Dieu vous gard	(VII, 294)
XXV.	Bel Aubepin fleurissant	(VII, 242)
XXVI.	Du grand Turc	(V, 79)
XXVII.	Lors que Bacchus	(VI, 243)
XXVIII.	Tousjours ne tempeste	(V, 165)
XXIX.	Venus est par cent mille noms	(VI, 245)
XXX.	T'oseroit bien quelque Poëte	(VI, 245)
XXXI.	J'avoy les yeux & le cœur	(VI, 250)
XXXII.	Les Muses lierent un jour	(VI, 253)
XXXIII.	Pourtant si j'ay le chef	(VI, 255)
XXXIV.	La terre les eaux va boyvant	(VI, 256)
XXXV.	Si tu me peux conter	(VI, 256)
XXXVI.	Plusieurs de leurs corps	(VI, 258)
XXXVII.	Pourquoy comme une jeune poutre	(VI, 259)
XXXVIII.	Ha, si l'or pouvoit	(VI, 260)
XXXIX.	Tu me fais mourir	(VI, 161)
XL.	Celuy qui n'aime	(VI, 162)
XLI.	Janne, en te baisant	(VI, 164)
XLII.	Verson ces roses	(VII, 189)
XLIII.	Je suis homme nay pour mourir	(VII, 195)

LE CINQUIESME LIVRE [365]

XIV

ODE

Nicolas, faison bonne chere [1]
Tandis qu'en avons le loisir,

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, Odes, V, mais au nº XIII en 87).

1. Publiée sans adresse, cette ode s'adressait en réalité à Simon Nicolas, secrétaire du roi. Sur ce personnage, auquel Ronsard a dédié d'autres pièces (t. X, p. 116 ; t. XIII, p. 182-188 ; t. XV, p. 261-262, 303-306 et 365-366 ; le *Caprice au Seigneur Simon*

Trompon le soin & la misere, [433]
Ennemis de nostre plaisir.
  Purgeon l'humeur qui nous enflame
D'avarice & d'ambition :
Ayon Philosophes une ame
Toute franche de passion.
  Chasson le soin, chasson la peine,
Contentons nous de nostre rien :
Quand notre ame sera bien saine,
Tout le corps se portera bien.
  Une ame de biens affamee
Nous perd le sens & la raison :
Il ne faut qu'un peu de fumee
Pour noircir toute la maison.
  Faire conqueste sur conqueste
De biens amassez sans propos,
Ce n'est que nous rompre la teste,
Et ne trouver jamais repos.
  J'ai raclé de ma fantaisie
Le monde au visage eshonté,
Pour vacquer à la Poësie
Quand j'en auray la volonté.
  Voila le bien que je desire,
Sans plus en vain me tourmenter :
Desormais sera mon Empire
Que sçavoir bien me contenter.

14. *87* Obscurcist tousjours la raison
21. *87* *graphie* fantasie
27-28. *87* Afin que mon ame n'empire Par faute de se contenter

---

Nicolas, éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 61-67), et sur l'inspiration générale de cette pièce, v. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 258-259 et 573-574. Un quatrain de lui figure parmi les liminaires de la *Franciade* en 1572 (t. XVI¹, p. 23). Estienne Tabourot lui dédia le 3ᵉ livre de ses *Touches*.

Quand ta fiévre, dont la memoire
Me fait encores frissonner,
Ne t'auroit apprins qu'à bien boire,
Tu ne la dois abandonner. [434]
A toutes les fois que l'envie
Te prendra de boire, reboy :
Boy souvent, aussi bien la vie
N'est pas si longue que le doy [1] :
C'est un grand bien d'estre hydropique,
Et d'eaux s'enfler la ronde peau :
Des Elemens le plus antique
Et le meilleur, est-ce pas l'eau [2] ?
Non seulement la maladie
Qui nous surprend par ses efforts,
Ne rend nostre masse estourdie,
Enervant les forces du corps :
Mais elle trouble, la cruelle,

29-30. *87* (dont ... frissonner)
34. *87 omet la virgule après* boire
42. *87* Qui nous matte
45. *87* Elle nous trouble | *84-87* la cervelle

1. Réminiscence d'un fragment d'Alcée : Πώνωμεν· τί τὸν λύχνον ἀμμένομεν ; δάκτυλος ἀμέρα : E. Diehl, *Anthologia lyrica graeca* (Leipzig, Teubner, 1936), vol. I, 4e partie, p. 137, no 96. Il est presque certain que Ronsard avait pour livre de chevet, pendant sa maladie de 1568-1569, la deuxième édition des neuf lyriques grecs de H. Estienne publiée en 1566 avec traduction latine. L'abbé L. Froger a, en effet, trouvé, dans la bibliothèque du château de la Groirie (à Trangé près du Mans), un exemplaire de cette édition avec la mention manuscrite : « Ce livre appartient à Monsieur de Ronsard. » (*Congrès provincial de la Soc. bibliographique tenu au Mans les 14 et 15 nov. 1893*. Mais v. l'article de P. Laumonier, *Sur la bibliothèque de Ronsard*, *Rev. du seiz. siècle*, XIV (1927), p. 322-324, pour une discussion plus détaillée de cette découverte.) Ronsard s'était déjà souvenu de ce fragment d'Alcée dans le vers : « Boivon, le jour n'est si long que le doy », début d'une odelette publiée d'abord en 1569 (v. t. XV, p. 232).

2. Souvenir de Pindare, *Ol.*, I, 1. Cf. t. I, p. 117, vers 153-156 et la note ; t. VII, p. 137, variante des vers 9-14 du son. XIX.

Nostre esprit qui nous vient des cieux :
Il n'y a part qui ne chancelle,
Quand les hommes deviennent vieux.
  Puis la mort vient, la vieille escarse [1] :
Alors un chacun se repent
Que mieux il n'a joué sa farce :
Mais bon-temps à Dieu t'y command [2].

XV.	Boy, Janin	(VI, 172, var.)
XVI.	Nous ne tenons	(VI, 174)
XVII.	Boivon, le jour n'est si long	(XV, 232)
XVIII.	Mon Choiseul	(VI, 191)
XIX.	Mon Neveu	(VI, 194)
XX.	Puis que tost je doy	(VI, 195)
XXI.	Quand je veux en amour	(VI, 198)
XXII.	Si tost que tu sens	(VI, 199)
XXIII.	Ta seule vertu	(VI, 201)
XXIV.	La belle Venus	(VI, 202)
XXV.	Hardy celuy	(X, 265)
XXVI.	Certes par effet	(VI, 211)
XXVII.	Ma Maistresse, que j'aime mieux	(VI, 215)
XXVIII.	Ah ! fiévreuse maladie	(VI, 216)
XXIX.	Quand au temple nous serons	(VI, 218)

46. *84-87* Et l'esprit
49. *87* vient qui nous en-vole
51. *87* son roole
52. *84-87* command'

---

1. Cf. Cl. Marot, éd. Jannet, t. IV, p. 21. — *Escarse* (ou *escharse*) veut dire *avide, avare*. Sur *envoler* transitif, cf. les t. V, p. 154, XIV, p. 158 (var.) et XVI, p. 173 (var.).

2. C.-à-d. : Que Bon-Temps (personnage traditionnel des farces et des soties, symbole de la joie, du temps où l'on vivait heureux) te recommande à Dieu, intercède pour toi auprès de Dieu, au moment de la mort.

XXX.	Ce-pendant que ce beau mois	(XV, 204)
XXXI.	D'où viens-tu douce Colombelle	(VI, 220)
XXXII.	En vous donnant	(VI, 227)
XXXIII.	Le boiteux mary	(VI, 229)
XXXIV.	Si j'avois un riche tresor	(XIII, 256)
XXXV.	O, des Muses la plus faconde	(XVII, 37)
XXXVI.	Plus dur que fer	(II, 152)



Tome III. Les Poemes [1]

PREMIER LIVRE [3]

A L'UNIQUE PERLE DE FRANCE, la Royne de Navarre [1].

SONET.

Comme de cent beautez la vostre se varie,
Ce livre qui vous est humblement dedié [2],
Est de mille sujets differents varié,
Telles qu'on voit en May les fleurs d'une prairie.
J'ay vostre Royauté pour defense choisie,
Afin que mon labeur ne soit point oublié,
Ny du peuple repris, mordu ny envié,
Tant vostre Majesté luy donnera de vie.

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578 ; 1584, à la suite des Gayetez ; 1587, aux Mascarades).

Titre. *87 après* Royne de Navarre, *ajoute* luy presentant la Charite. *84-87 omettent* Sonet

3-4. *84-87* De differents sujets est ici varié, Telle qu'est en Avril une jeune prairie

7. *84-87* Ny du peuple mordu, repris ny envié

---

1. Marguerite, sœur des derniers Valois et première femme du roi Henri IV.

2. Le premier livre des *Poëmes* de 1578.

Madame, je sçay bien que ce petit Tableau
Que je sacre à voz pieds, n'est ni riche ni beau :
Vous seule en estes cause, ô beauté nompareille !
Quand je voy de voz yeux les feux estinceller,
Tant s'en faut que je puisse ou escrire, ou parler,
Que je deviens rocher de crainte & de merveille.

Royne, qui de vertus	(XII, 172)
Vous Empereurs	(IX, 157)
J'ay procez	(XIII, 17)
Qui fait honneur	(X, 38)
En-ce-pendant que le pesteux	(VI, 10)
Nous t'estimons	(VI, 83)
Vous qui sans foy	(VI, 40)
He Dieu que je porte d'envie	(VII, 289)
Qui ne te chanteroit	(VI, 89)
C'est à vous mon Odet	(X, 16, var.)
Puis qu'Enyon	(V, 175)
J'ay vescu deux mois	(V, 17)
A qui don'ray-je ces sornetes	(V, 3, var.)
Au vieil temps	(V, 35)
Assez vrayment	(V, 42)
Les uns chanteront	(VI, 135)
Puis que Dieu	(X, 300)
L'homme ne peut sçavoir	(X, 5)
Non, je ne me deuls pas	(VIII, 351)
Puis que de moy	(VI, 92)
Quand un Prince en grandeur	(VIII, 328)
L'heure que vous avez	(IX, 3)

9. *84-87* Madame, si le don de ce petit Tableau
11. *84-87* & cela me console
12. *84-87* Car voulant à mes vers vos vertus egaler
14. *84-87* Que je deviens muet sans plume ny parole

Ja La Lune s'est couchée (X, 125)
Quelle est ceste Déesse (X, 126)
Quand Ulysse pendoit (X, 128)
Quel train de vie (V, 77)
Si tu es viste à souper (V, 83)

SECOND LIVRE [225]

A MARIE STUART, [227]
Royne d'Escosse.

SONNET.

Encores que la mer de bien loin nous separe,
Si est-ce que l'esclair de vostre beau Soleil,
De vostre œil qui n'a point au monde de pareil,
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'esgare [1].
Royne [2], qui enfermez une Royne si rare,
Adoucissez vostre ire, & changez de conseil :
Le Soleil se levant & allant en sommeil
Ne voit point en la terre un acte si barbare.
Peuple, vous forlignez [3] (aux armes nonchalant)

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578 ; 1584 et 1587, sonnet liminaire du Premier Livre des Poëmes).

Titre. *84-87* Le Premier Livre des Poëmes de Ronsard. Dedié à Tresillustre et Vertueuse (*87* Tresvertueuse) Princesse Marie Stuart, Royne d'Escosse. Sonnet.

7. *84-87* au sommeil

9-10. *87* Peuples vous forlignez aux armes nonchalants De vos ayeux Renaults, Lancelots & Rolants

1. Le premier quatrain s'adresse à la reine d'Ecosse, prisonnière de la reine d'Angleterre Elisabeth.

2. Le second quatrain s'adresse à Elisabeth.

3. Vous dégénérez. Les tercets s'adressent au peuple français.

De vos ayeux Renault, Lancelot & Rolant [1],
Qui prenoient d'un grand cœur pour les Dames querelle,
  Les gardoient, les sauvoient où [2] vous n'avez, François,
Ny osé regarder ny toucher le harnois
Pour oster de servage une Royne si belle [3].

Quand ce grand Empereur	(V, 203, var.)
Je ne serois digne	(IX, 131)
Avant que l'homme soit	(VIII, 224)
Quiconque a le premier	(VI, 204)
Encore Dieu	(V, 259)
Te seray-je tousjours	(VI, 231)
Belot, parcelle	(XV^1, 15)
Dieu est par tout	(XV^1, 39)
Doncques meschant	(XV^1, 48)
Amy Huraut	(XV^1, 67, var.)
Lave ta main	(XV^1, 76)
Dure beauté	(XV^1, 85)
Du Lac, qui joins	(XV, 167)
Je veux chanter	(XV, 173)
Pin, dont le chef	(XV, 178)
Gay Rossignol	(XV, 186)
L'absence, ny l'oubly	(XV, 191)
Amy Belot	(XV^1, 142)
Tu as Chauveau	(XV^1, 152)
Je veux Hercule	(XV, 234)

13. *87* Encore osé toucher ny vestir le harnois

1. Il s'agit de Renaud de Montauban, l'un des quatre fils du duc Aimon ; de Lancelot, un des plus célèbres chevaliers de la Table Ronde ; et de Roland, le héros de Roncevaux.
2. Au lieu que au contraire.
3. Cf. sur le départ de Marie Stuart, en 1561, t. XII, p. 189-199.

ELEGIE [373]

Voicy le temps, Candé [1], qui joyeux nous convie
Par l'amour, par le vin, d'esbattre nostre vie :
L'an reprend sa jeunesse, & nous monstre comment
Il faut ainsi que luy, rajeunir doucement.
Ne vois-tu pas, Candé, ces jeunes Arondelles,
Ces Pigeons tremoussans & du bec & des ailes,
Se baiser goulument, & de nuict & de jour
Sur le haut d'une tour se soulasser d'amour ?
Ne vois-tu pas comment ces Vignes enlassees
Tiennent de grands Ormeaux les branches embrassees ?
Regarde ce bocage, & voy d'une autre part
Les bras longs & tortus du lhierre grimpart
En serpent se virer à l'entour de l'escorce
De ce chesne aux longs bras, & le baiser à force [2].
N'ois-tu le Rossignol, chantre Cecropien,
Qui se plaint toute nuict du forfait ancien [374]

Éditions : *Œuvres* (1578 ; 1584, Élégie viii ; 1587, Élégie xii).
Titre. *84-87* A I. Hurault, Sieur de la Pitardiere.
1. *84-87* Voicy le temps, Hurault
5. *84-87* Ne vois-tu pas Hurault
10. *84-87* Serrent des grands Ormeaux
12. *84 graphie* lierre | *87* Lierre

---

1. Candé est le surnom de J. Hurault, auquel Ronsard a encore adressé le poème du *Satyre*, t. XV[1], p. 67 et suiv. Mais il y avait deux J. Hurault, Jean et Jacques. D'après P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 143, note 3, il s'agirait ici de Jean, qui était seigneur de la Pitardière, canton des bois de Cheverny (v. ci-dessus, l'appareil critique). Cf. H. Chamard, *Hist. de la Pléiade*, t. III, p. 382-383. Candé est une commune de l'arrondissement de Blois, au bord de la Loire, sur la rive gauche, au confluent du Cosson et du Beuvron.

2. Pour ce tableau de la Nature amoureuse, cf. Sannazar, *Arcadia*, prose vii (trad. de J. Martin, 1544, f° 42) ; J. Second, *Basia*, ii, début ; J.-A. de Baïf, *Amours de Francine*, III (éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 230-231).

Du malheureux Theree, & d'une langue habile
Gringoter par les bois la mort de son Ityle ?
Il reprend, il retient, il recoupe le son
Tantost haut, tantost bas, de sa longue chanson,
Apprise sans nul maistre, & d'une forte haleine
Raconte de sa sœur les larmes & la peine [1].
  Ne vois-tu d'autre part les Nymphes dans ces prez
Esmaillez, peinturez, verdurez, diaprez,
D'un poulce delicat moissonner les fleurettes
Qui devoient estre proye aux gentilles avettes,
Lesquelles en volant de sillons en sillons,
De jardins en jardins avec les papillons,
A petits branles d'aile amassent mesnageres
Des printanieres fleurs les odeurs passageres ?
  Cela nous admoneste en ces mois si plaisans
De ne frauder en rien l'usufruict de noz ans.
Voicy la Mort qui vient, la vieille rechignee [2],
D'une suite de maux tousjours accompagnee.
Il faut en despit d'elle empoigner le plaisir,
Et non pas ce jourd'huy qu'en avons le loisir,
Que nostre âge & le sang, qui chaudement bouillonne
A l'entour de noz cœurs, la jeunesse aiguillonne [3].

17. *84-87 graphie* Terée
23. *84-87* en ces prez
32. *84* De ne frauder, Hurault | *87 texte primitif*
36. *84-87* Non en ce mois de May, où l'âge & le loisir
37-38. *84* Autheurs que nostre sang autour du cueur bouillonne, Sang chaud qui nostre cœur au plaisir aiguillonne | *87* Réveillent nostre sang qui jeunement bouillonne, Et aux plaisirs mignards tous nos sens aiguillonne.

1. Pour ce mythe, cf. ci-dessus, *Son. pour Hel.*, p. 288, vers 29 et la note. Philomèle et Procné descendaient de Cécrops, roi de l'Attique. — Pour *gringoter*, cf. les t. XI, p. 122, n. 3 et XV, p. 186, n. 2.
2. Cf. ci-dessus, livre V des *Odes*, nº 14 (*Nicolas, faison bonne chere*), vers 49 et la note.
3. Ronsard avait employé ces images, en 1560, dans l'Elégie au

Mais lors que soixante ans nous viendront renfermer,
Il faut le Triquetraq & les Cartes aimer,
Sans se laisser domter à la rigueur de l'âge,
Qui nous fera là-bas faire un si long voyage,
D'où plus on ne revient, non plus que de là-haut,
Quand l'homme dans la tombe a fait un coup le saut [1]. [375]
Tu prens, je le sçay bien, le conseil pour toy-mesme
Que tu m'as ordonné : tu n'as point le teint blesme
Ny le front renfrongné : & pense qu'à te voir,
Tu es un gaillard homme, & prompt à t'esmouvoir,
Quand tu as pres de toy quelque gentille Dame,
Dont la jeune beauté te fait resjouyr l'ame :
Puis tu sers Apollon, qui t'eschaufe le sein,
Et le Pere Bacchus ne te vient à desdain.
Je t'en ressemble mieux : car en ma fantaisie
N'entra jamais ny dol ny fard n'hypocrisie.
Je courtise Apollon, Erycine, & le vin [2],
La queux [3] des bons escrits, ausquels je suis enclin,
Les prenant sobrement : si je faux d'aventure,
Le blasme n'est à moy, il est à la nature.

43-44. *84-87* au moins comme l'on dit, Si Catulle a menti ma faulte est à credit

45. *84-87* (je le sçay bien)

55-58. *84-87* Je courtize Bacchus, Erycine, Apollon : Les trois picquent mon cœur d'un poignant aiguillon. Je les prens sobrement : si je faux d'aventure, La faute n'est pas mienne, elle vient de nature.

---

seigneur L'Huillier (t. X, p. 293-294). — Dans le texte de 1587, l'adverbe *jeunement*, souvent employé au XVI[e] siècle, signifie *dans la jeunesse.*

1. Cf. Catulle, V, *Ad Lesbiam*, 5-6.

2. Réminiscence possible de l'*Anthol. gr.*, VII, 27, fin, épigr. funéraire d'Antipater de Sidon sur Anacréon ; ou de J. Second, *Elegia solemnis* III, fin. Sur Vénus Erycine, cf. t. XV, p. 173.

3. Pierre à aiguiser. Cotgrave donne aussi la forme *queus*. Le mot vient du latin *cotes*. Cf. t. III, p. 59, vers 80 et aux variantes, où on lit les formes *couz*, *cous*, *cœux* et *queux* ; et H. Estienne, *La Precellence du langage françois*, éd. Huguet, p. 29.

Jaquet aime autant	(V, 29)
Une jeune pucelette	(V, 7)
Escoute enfançon	(VI, 16)
Si de ma tremblante gaule	(VI, 17)
Quand il te plaist bescher	(V, 89)
O toy, qui as le cœur vestu	(V, 86, var.)

Epitaphes divers. [389]

Par une Royne	(XII, 296]
Donque entre les souspirs	(XVII, 3)
Comme une belle fleur qui commençoit	(XVII, 10)
Carolus in terris terrarum	(XVII, 11)
Nul ne devoit pleurer	(XVII, 12)

AUTRE SONET [1] [398]

Si le grain de forment ne se pourrist en terre,
Il ne sçauroit porter ny fueille, ny bon fruit :
De la corruption la naissance se suit,
Et comme deux anneaux l'un en l'autre s'enserre [2].
Le Chrestien endormy sous le tombeau de pierre
Doit revestir son corps en despit de la nuit :
Il doit suivre son Christ, qui la Mort a destruit,
Premier victorieux d'une si forte guerre.
Il vit assis là-haut, trionfant de la Mort :
Il a veincu Satan, les Enfers, & leur Fort,

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, aux Epitaphes).
Titre. *84-87* A luy-mesme

1. Comme les quatre pièces précédentes, ce sonnet a pour sujet la mort de Charles IX.
2. Cf. l'*Evangile selon S. Jean*, XII, 24.

Et a fait que la Mort n'est plus rien qu'un passage,
Qui ne doit aux Chrestiens se monstrer odieux,
Auquel Charle' est passé pour s'en-voler aux Cieux,
Prenant pour luy le gain, nous laissant le dommage.

Ah ! que je suis marry	(XVII, 65)
D'Homere Grec	(I, 234)
A moy qui ay conduit	(XII, 299)
L'homme seroit	(XIII, 182)
Si jamais ame	(XIII,188)
Ce n'est pas toy, Strosse	(VII, 104)
Si quelquefois le dueil	(V, 243)
Si d'un Seigneur	(XV^1, 1)
Cy dessous gist	(XV, 222)
Ou soit, Soleil	(XV, 223)
Quelle est ceste Déesse	(VI, 37)
Cy gist (qui le croira ?)	(VIII, 234)
Tout ce qui est en ce grand Univers	(X, 308)
Icy reposent enclos	(X, 313)
Bonté, vertu	(X, 314)
Ou soit que la fortune	(VIII, 229)
Quand l'Aubespine	(XV, 295)

SIZAIN POVR LES CŒVRS [465]
de Messieurs de l'Aubespine [1].

Passant, trois cœurs en deux sont enterrez icy :
Les deux sont desja morts, l'autre vit en soucy,

13. *84-87* Par lequel est passé Charles volant aux Cieux
Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, aux Epitaphes).

1. Il s'agit de Claude de l'Aubespine, père et fils. Le premier est mort le 11 novembre 1567. Le fils, troisième du nom, secrétaire

Qui demy-mort, sa vie & soymesme desdaigne.
Or comme ces trois cœurs en vivant n'estoient qu'un,
C'est raison qu'à tous trois un tombeau soit commun,
A fin que le cœur vif les cœurs morts accompaigne.

Amy Passant (XV, 303)

EPITAPHE DE FEU DAMOISELLE [468]
Anne l'Esrat Angevine [1].

Malheureuse journee [2]
Malheureux Hymenee,
Qui là-bas as conduit
Ceste belle Angevine,

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, aux Epitaphes).

---

d'État, ambassadeur en Espagne en 1567 (cf. *Correspondance de Catherine de Médicis*, mai-juin 1567), est mort en 1570. V. deux autres épitaphes en son honneur : t. XV, p. 295, et t. VI, p. 490 de l'éd. Laumonier (Lemerre) (*Tout ce que France avoit de beau*). Cf. Desportes, éd. Michiels, p. 479-481 et M. de Schweinitz, *Les Epitaphes de Ronsard*, p. 38-40. Le survivant est ou bien Guillaume de l'Aubespine, nommé conseiller au Parlement en 1568, et maître des requêtes en 1572, mort seulement en 1629 ; ou plutôt Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, membre du conseil privé, mort en 1582. Le manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque Nationale contient l'*Epitaphe des cœurs des pere et fils* par Baïf (éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 328), mais non le sizain de Ronsard.

1. Anne Lesrat, dont la mort peut remonter à 1572 ou 1573, appartenait à une famille célèbre de magistrats angevins. Son père Guillaume Lesrat, maire d'Angers et président au présidial de cette ville, mourut en 1563. Guillaume et Guy, frères d'Anne, occupèrent aussi de hautes charges de 1570 à 1585. Cf. C. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. II, p. 508, et *Questions angevines*, 1884, p. 12 et 13. V. aussi M. de Schweinitz, *ouv. cit.*, p. 51.

2. Certains passages de cette épitaphe sont peut-être inspirés de Flaminio, *Carm.*, lib. I, *Naenia in mortem Franciscae Sfortiae* (incipit : Puella delicatior). Voir *Carmina quinque illustrium poetarum*, 1552, p. 143.

Pour ses vertus indine [1]
De voir si tost la nuit.
  Avant qu'elle eust puissance
D'avoir la cognoissance
D'une si sainte amour,
Et du doux nom de mere,
La Parque trop severe
Luy a tranché le jour [2].
  Hà ! debile Nature,
Puis que ta creature
Tu ne peux secourir ! [3]
Le Destin est le maistre
De ce monde, & le naistre
Est cause du mourir [4].
  Ny beauté ny richesse
Ne peuvent la rudesse
De la Mort esmouvoir :
La Rose sur l'espine [469]
A sa robe pourprine
Du matin jusqu'au soir.
  Belle ame genereuse,
Tu marches bien-heureuse
Là-bas entre les fleurs,
Franche de noz miseres,
Laissant icy tes freres
En soucis & en pleurs :

12. *87* Luy a bruny son jour

---

1. Sur la forme *indine*, voir le Dictionnaire Huguet, art. *indigne*.
2. Bruny (var). = noirci.
3. Pour ce mouvement et la fin de la strophe suivante, cf. t. V, p. 196-197, l'ode *Mignonne, allon voir*.
4. Souvenir de Manilius, *Astron.*, IV, 16 : Nascentes morimur, finisque ab origine pendet. Cf. t. VIII, p. 177, vers 312.

Desquels le noble couple
Passe la flame double [1]
De ces Jumeaux divins [2],
Dont l'honneur & la gloire
Luisent aux bords de Loire
Deux Astres Angevins.

Les rives Permesides,
Les sources Castalides
Et l'Antre Cyrrhean
A l'envy les cognoissent,
Et les Lauriers qui croissent
Au mont Parnassien [3].

Ils n'ont voulu construire
Ta tombe de porfire,
De pompe ny d'orgueil,
Ny de masses confuses,
Mais par l'outil des Muses
Ont basty ton cercueil.

Des Muses la parole
Gaigne le Mauseole,
L'un œuvre de marteau, [470]
L'autre edifice d'encre,

35. *84-87 graphie* bors
37. *84-87 graphie* Permessides

---

1. Noter les rimes *couple* et *double*.
2. Ronsard compare les deux frères Lesrat à Castor et Pollux.
3. Les frères d'Anne Lesrat avaient écrit le tombeau de leur sœur et s'étaient adressés pour le compléter à quelques poètes amis, entre autres Ronsard. Nous avons vainement cherché ce recueil, qui est sans doute resté manuscrit. Guy Lesrat a laissé un volume de *Remonstrances et Advertissements faits aux ouvertures de la jurisdiction du siege presidial d'Angers*, suivis de trois *Oraisons* politiques (1575-1579). — Sur Cirrha, cf. t. XVII, p. 58 et 72. Ronsard ne semble pas avoir employé ailleurs l'adjectif *permeside*.

Où jamais la Mort n'entre [1],
Contre l'âge plus beau [2].
Quelqu'un de grand courage
Accomplira l'ouvrage
Plus haut que n'est le mien :
L'Esrat, pour te complaire,
Il me suffist de faire
Ce pilier Dorien.
Et versant force roses
Et force fleurs escloses
Et force Myrthe espais,
Supplier que la terre
D'un mol giron enserre
Ces reliques en paix [3].

Dites bas de bonnes paroles	(VI, 27)
Je sçay chanter	(XIII, 194)
Las ! tu dois	(VII, 94, var.)
Crete me fist	(XV, 307)
Qu'oy-je dans ce tombeau	(VI, 24)
A fin que le temps	(XIV, 110)
Lors que Beaumont	(XIV, 114)
La volupté, la gourmandise	(VII, 100)
Tandis que tu vivois	(VI, 40)

63. *84-87 graphie* Myrte
66. *84-87* Ses reliques

1. Noter les assonances.

2. Une fois de plus, Ronsard reprend le thème horatien de la supériorité du poème sur l'œuvre d'art pour éterniser la mémoire d'un homme. Cf. t. II, p. 150 ; VII, 32 ; VIII, 292, 331, 344 ; X, 32 ; XV, 11. J'ai cité, sur ce thème, d'autres poètes français de la Renaissance (*Études d'art*, VIII-X, p. 221, 1953, et *Atti del Quinto Congresso di letterature moderne*, 1955, p. 220.) (R. L.)

3. Pour ces formules épigraphiques, cf. l'*Anthol. gr.*, VII, *passim*; Ovide, *Am.*, III, IX, fin.



Tome IV. Les Elegies, ECLOGUES ET MASCARADES [1]

LES ELEGIES [3]

LES MASCARADES [406]

MASCARADE [1] [471]

Làs ! pour avoir aimé trop haut
Et n'avoir servy comme il faut,
Amour ce tourment nous accorde
De nous battre le sein de coups,
Et vous crier à deux genous
Mercy, pardon, misericorde.

CARTEL POUR LE ROY Henry III.

J'ay par actes laborieux
Rendu mon nom si glorieux,
Si riche de mainte victoire,
Que je veux aujourd'huy montrer
Que je suis bien digne d'entrer
Dedans le beau Temple de gloire.
Je suis seur qu'on n'en doute pas,
Tant les honneurs de mes combats
M'appellent à telle entreprise :
Sans plus il faut ce mesme jour

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, aux Mascarades ; supprimée en 1587).

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, aux Mascarades ; supprimé en 1587).

1. Je pense, sans pouvoir l'affirmer, que cette pièce et les deux suivantes remontent aux fêtes de Henri III à Paris en février 1575.

Joindre mon Mars avec Amour,
Et que son arc me favorise.
Mars rend un Prince genereux,
Amour le fait avantureux :
Heureux qui tous deux les assemble.
Mes Dames, soyez mon support, [472]
Le cœur d'un guerrier est plus fort
Quand Mars & Amour sont ensemble.

AUTRE CARTEL

Trois guerriers incognuz de nation estrange,
Ont laissé leur pays desireux de louange,
Pour venir esprouver avecque le harnois
La force & la vertu des Chevaliers François :
A fin qu'en acquerant honneur par leurs prouësses,
Soient dignes d'estre aimez de leurs belles Maistresses.
Chacun courra trois coups en masque, & qui mettra
Plus de fois en la bague, Amour luy permettra
De gaigner seul le pris, n'estant pour rien contees
Les attaintes qui sont sans effect emportees [1] :
Et quand les assaillans & les tenans seront
Egaux, & non veincus, derechef ils pourront
Recommencer la course & retenter la gloire,
Tant que l'un dessus l'autre emporte la victoire.
Premier que de courir, ces guerriers bien appris

Éditions : *Œuvres* (1578, 1584, 1587, aux Mascarades).

---

1. Course de bagues. V. les pages que N. Edelman a consacrées aux tournois, carrousels et cartels sous les derniers Valois et les Bourbons, *Attitudes of Seventeenth-Century France toward the Middle Ages* (New York, 1946), p. 111-123.

Iront autour du camp, & toucheront le pris
Tels qu'ils voudront choisir sans respect de personne,
Qui seront attachez au haut d'une Colonne.
La main victorieuse aura le pris touché,
Que le veincu pay'ra honteux de son peché :
Suppliant humblement que le Roy nous ordonne
Des Juges pour garder nostre droict, & qu'il donne
Faveur à la valeur du Chevalier veinqueur :
La faveur d'un grand Prince est l'ame d'un bon cœur.

16. *78 On lit bien* le pris (*éd. suiv. corrigent en* les pris)



LE SECOND LIVRE [148]

LE CONTE D'ALSINOIS

A P. de Ronsard sur son Hercule Chrestien

ODE SAPPHIQUE[1] [290]

Belle, dont les yeux doucement m'ont tué
Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,

Éditions : *Œuvres* (1578, à la fin des Hymnes ; 1584, Odes, V, au nº XXXIV ; 1587, Odes, V, au nº XXX).

1. A partir de 1587, cette pièce et la suivante sont précédées de ce court avis en prose : « Les vers Sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront jamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix vive, ou pour le moins accordez aux instruments, qui sont la vie & l'ame de la Poesie. Car Sapphon chantant ses vers ou accommodez à son Cystre, ou à quelque Rebec, estant toute rabuffee, à cheveux mal-agencez & negligez, avec un contour d'yeux languissants & putaciers, leur

Et m'ont en un roc insensible mué
En mon poil grison :
Que j'estois heureux en ma jeune saison
Avant qu'avoir beu l'amoureuse poison !
Bien loin de souspirs, de pleurs & de prison
Libre je vivoy [1].
Sans servir autruy, tout seul je me servoy :
Engagé n'avois ny mon cœur ny ma foy :
De ma volonté j'estois Seigneur & Roy.
O fascheux Amour !
Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton sejour ?
Je languis la nuict, je souspire le jour,
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour
De mon cœur transi.
Mon traistre penser me nourrist de souci :
L'esprit y consent & la raison aussi.
Long temps en mon mal vivre ne puis ainsi,
La mort vaudroit mieux.
Devallons là bas à ce bord Stygieux :

19. *87* en tel mal ; *rime* transi (*err. typ.*)
21. *87* Devallon

---

donnoit plus de grace, que toutes les trompettes, fifres & tabourins n'en donnoient aux vers masles & hardis d'Alcee, son citoyen, & contemporain, faisant la guerre aux Tyrans. » — Au point de vue du rythme, qui est calqué sur celui de la strophe saphique (trois hendécasyllabes suivis d'un pentasyllabe), les deux types proposés ici par Ronsard étaient les seuls viables en français : 1° les vers sont rimés ; 2° toutes les rimes sont masculines ; 3° le nombre des syllabes est seul observé, non leur quantité métrique. — Dans la première pièce, Ronsard, en enchaînant les strophes par leur rime finale, a greffé le rythme gréco-latin sur un rythme français antérieur au XVIe siècle. Dans la seconde, il a adopté une combinaison dont Jodelle avait eu l'idée dès 1570 (éd. Marty-Laveaux, I, 301). Cf. E. Pasquier, *Rech. de la France*, l. VII, ch. XI (en 1611, l. VI, ch. XII), et mon *Ronsard poète lyr.*, p. 701.

1. Souvenir de Marulle, *Epigr.*, II, *Ad Neaeram : Donec liber eram...* ; cf. t. VII, p. 234, et la note 2. Marulle se souvenait d'ailleurs de Pétrarque, qui se souvenait lui-même des troubadours.

D'amour ny du jour je ne veux plus jouyr :
Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux
Comme j'ay l'ouyr [1].

VERS SAPPHIQUES [2] [291]

Ny l'âge ny sang ne sont plus en vigueur,
Les ardents pensers ne m'eschauffent le cœur :
Plus mon chef grison ne se veut enfermer
Sous le joug d'aimer.

En mon jeune Avril d'Amour je fu soudart,
Et vaillant guerrier portant son estendart :
Ores à l'autel de Venus je l'appens,
Et forcé me rens.

Plus ne veux ouyr ces mots delicieux,
Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux :
C'est pour les Amans à qui le sang plus chaut
Au cœur ne defaut.

Je veux d'autre feu ma poitrine eschaufer,
Cognoistre Nature & bien philosopher,
Du Monde sçavoir & des Astres le cours,
Retours & destours [3].

ÉDITIONS : *Œuvres* (1578, à la fin des Hymnes ; 1584, Odes, V, au nº XXXV ; 1587, Odes, V, au nº XXXI).

Titre. *87* Ode sapphique
1. *87* Mon âge & mon sang
6. *84-87* portay
11-12. *87* à qui le sang tressaut Autour du cœur chaut

1. Comme j'ai perdu l'ouïe. Allusion à la demi-surdité du poète, qui avait dû s'aggraver avec l'âge.

2. Cette pièce, d'après ses deux dernières strophes, doit dater de l'époque où Ronsard cessa de fréquenter et de chanter Hélène de Surgères. Le poète aurait pu lui donner pour texte cet hémistiche d'Horace : Non eadem est aetas, non mens (*Epist.*, I, 1, 4).

3. Ces deux quatrains développent les vers 10-11 de la même épître d'Horace ; cf. aussi ses *Odes*, IV, 1.

Donq Sonets adieu, adieu douces Chansons,
Adieu danse, adieu, de la lyre les sons,
Adieu traits d'Amour, volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.
Je veux estre à moy, non plus servir autruy :
Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy :
Il faut essayer, sans plus me tourmenter, [292]
De me contenter.
L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,
La cage rompant, cherche sa liberté :
Servage d'esprit tient de liens plus forts
Que celuy du corps [1].
Vostre affection m'a servy de bon-heur :
D'estre aimé de vous ce m'est un grand honneur :
Tant que l'air vital en moy se respandra,
Il m'en souviendra.
A l'amour ne veut mon âge consentir,
Repris de nature & d'un tard repentir :
Combatre contre elle, & luy estre odieux,
C'est forcer les Dieux.

27-28. *87* Les liens de l'esprit sont tousjours plus forts Que ceux-là du corps
33. *87* Plus ne veut mon âge à l'amour consentir

1. Cf. t. II, p. 459 de l'éd. Laumonier (Lemerre), le vers *Vien donq, ouvre moy ceste cage*, et ce qui suit. Pour les sources, voir R. H. L., 1902, p. 239, article de H. Guy sur les *Sources françaises de Ronsard* (le *Roman de la Rose*, ou Plaute, *les Captifs*, v. 116).



Tome VI. Les discours. [1]

D'abord la préface en distiques latins que Ronsard adressait à Charles d'Angennes :

P. RONSARDI RESPONSUM

Prière à Dieu pour la victoire [2]. [136]

Donne, Seigneur, que nostre ennemy vienne
Mesurer mort [3], les rives de la Vienne,
Et que sanglant de mille coups persé,
Dessus la poudre il tombe renversé,
Aupres des siens au milieu de la guerre,
Et de ses dents morde la dure terre,
Plat estendu comme un Pin esbranché
Qu'un charpentier de travers a couché
Au prochain bord, puis le fer le decouppe
Pour le tourner en forme d'une pouppe,

Éditions : Composée le 1er oct. 1569 (voir la note 1), cette pièce a été recueillie dans les *Œuvres* (Discours des miseres...) de 1578 à 1587 et éd. suiv.

4. *87* Sur le sablon trebuche renversé
6. *84-87* mordillonne la terre
9. *84* où le fer le decouppe | *87* Au bord prochain (*1604 et Bl* Au prochain bord), où son fer le decouppe

---

1. Ce sonnet n'est pas de Ronsard.
2. Écrite le 1er octobre 1569, d'après Amadis Jamyn (*Œuvres*, 1575, fo 42 vo), donc l'avant-veille de la bataille de Moncontour, qui eut lieu le 3 octobre entre l'armée catholique de Henri d'Anjou et l'armée protestante de l'amiral Coligny.
3. Image tirée de l'*Enéide* : Hesperiam metire jacens (XII, 360). — Pour *mordillonner* (v. 6, var.), Huguet ne cite comme exemple que ce passage de Ronsard,

Ou de charue, à fin que l'un des deux
Aille voguer par les chemins venteux,
Que la tormente & la mort accompagne,
Et l'autre fende une large campagne [1].
Au Pin tombé soit pareil l'ennemy, [137]
Sans bras, sans teste, amoncellé parmy
Le plus espais d'un charongneux carnage,
Ayant pour tombe un sablonneux rivage.
Donne, Seigneur, que l'avare Germain [2],
Ces Reistres fiers puissent sentir la main
Du jeune Duc [3], si qu'une mort cruelle
Face qu'un seul n'en conte la nouvelle
En ce pays que le Rhin va lavant,
Et que leur nom se perde en nostre vent,
Et qu'à jamais leur morte renommee
S'esvanouisse ainsi qu'une fumee,
Et que leurs corps accablez de cent coups
Soient le disner des corbeaux & des loups [4].

11-14. *84* Et d'une rouë, à fin qu'une des deux Soit le joüet des orages venteux : L'autre en tournant le faix d'une charruë, D'un coûtre aigu fende la terre nuë.

11-12. *87* Ou d'une roue, à fin de mesurer L'un l'Ocean, l'autre aille labourer

13-16. *87 supprime ces quatre vers*

17-18. *87* Des ennemis soit pareil le carnage, Tranchez aux bords d'un sablonneux rivage

28. *84* Soyent

---

1. Souvenir de comparaisons homériques : *Il.*, IV, 482-487 ; XIII, 389-391 ; XVI, 482-484.

2. C.-à-d. les Allemands avides de proie. Au vers suivant, « ces reistres fiers » = ces cavaliers féroces ; ils formaient le gros de l'armée huguenote ; mais il y en avait aussi dans l'armée catholique (cf. mon tome XI, p. 22, n. 4 ; 27, n. 4 ; 57, n. 2).

3. Le duc Henri d'Anjou (futur Henri III), qui, né en septembre 1551, n'avait alors que dix-huit ans et n'en portait pas moins le titre de lieutenant général du royaume.

4. Ronsard l'avait déjà dit des protestants vaincus à Jarnac au mois de mars 1569. Voir le *Chant triomphal*, vers 61-66 (t. XV, p. 64).

O Tout-puissant, donne que nostre Prince
Sans compagnon maistrise sa province [1] :
Et que pompeux de brave majesté
Entre à Páris en triomphe porté,
Et que sans grace & sans misericorde
Traine lié l'ennemy d'une corde,
Bien loing derriere à son char attaché,
Punition de son grave peché
D'avoir osé d'une vaine entreprise
Forcer le Ciel, nostre Prince, & l'Eglise
Que Dieu bastit d'un fondement tresseur :
Aussi son bras en est le defenseur [2].
Donne, Seigneur, que la chance incertaine [138]
Ne tombe point sur noz champs de Touraine [3],
Que noz raisins, noz bleds & noz vergers
Aux laboureurs ne soient point mensongers [4],
Trompant les mains de la jeunesse blonde
Que le Danube abbruve de son onde,
Et les nourrist superbes & felons
Comme les fils des oursaux Aquilons [5],

39. *84-87* tres-seur
42-43. *84-87* nos... nos
44. *84* soyent

---

1. L'expression « sans compagnon » figure déjà dans le *Chant triomphal* (vers 96). Dans les deux pièces, elle signifie : sans l'aide d'un allié étranger, tel que le roi très catholique d'Espagne, Philippe II, ou le duc de Savoie, Philibert-Emmanuel, catholique lui aussi. L'explication différente qu'en donne Cl. Garnier, est peu vraisemblable.

2. Comprendre : ...fondement très sûr, aussi le bras du Prince est le défenseur de l'Église.

3. Ronsard résidait alors en son prieuré de Saint-Cosme et parle au nom des Tourangeaux, et aussi du roi Charles IX et de sa mère, qui étaient alors à Plessis-lès-Tours.

4. Cf. Horace : Fundus mendax (*Carm.*, III, 1, 30) ; Spem mentita seges (*Epist.*, I, 7, 87).

5. L'épithète *oursal* traduit le mot savant *arctique* et signifie : qui vient du Nord.

Qui vont soufflant à leurs fieres venues
Loin devant eux les legions des nues,
Comme ceux-cy soufflent en notre sein
Un camp armé de pestes & de fein.
Donne, Seigneur, que l'infidele armee
Soit par soymesme en son sang consumee :
Qu'elle se puisse elle mesme tuer,
Ou bien du Ciel qu'il te plaise ruer
Ton feu sur elle, & que toute elle meure
Si que d'un seul la trace ne demeure :
Comme il advint dedans le champ de Mars,
Quand la moisson Colchide de soudars
Nasquit de terre en armes herissee,
Que mesme jour vit naistre & trespassee [1].
O Seigneur Dieu, ma priere adviendra.
Ta gauche main son Egide prendra,
Le fer ta dextre, ains que Phœbus s'abbaisse
Tout haletant au sein de son hostesse [2].
Ou bien, Seigneur, si l'ennemy poursuit
Tant le combat, qu'on le veinque de nuit, [139]
L'Aube vermeille au large sein d'yvoire
Puisse en naissant annoncer la victoire :
Et moy, qui suis le moindre des François,
D'estomac foible & de petite vois,
Je chanteray de ce Duc la louange [3] :

54. *84-87* soy-mesme
60. *78* Cholcide
65. *84-87* abaisse | *87* Phebus
71. *87* Lors moy

---

1. Cf. Apollonios de Rhodes, *Argon.*, III, 1353 sqq. La « moisson de soudars » est aussi dans Virgile, *Georg.*, II, 142 : virum seges horruit hastis.

2. C.-à-d. : avant que le Soleil se couche au sein de Tethys (l'Océan).

3. Cf. *L'Hydre desfaict* (t. XV, p. 377-387).

Afin, Seigneur, que toute terre estrange
Craigne la France, & ne passe son bord :
Ou le passant, le prix en soit la mort [1].
  Vivent, Seigneur, noz terres fortunees,
A qui tu as tes Fleurs-de-liz donnees [2].
Vive ce Roy, & vivent ses guerriers,
Qui de Poictiers remportent les lauriers [3],
Lauriers gaignez, non selon la coustume
Des courtisans, par l'ocieuse plume,
Le lict, l'amour, mais bien par la vertu [4],
Soin & travail, par un rempart battu
Et rebattu de ces foudres humaines,
Par veille & faim, par soucis & par peines,
Et qui nous ont par leur sang acheté
D'un cœur hardy la douce liberté.
  Borne le cours, l'entreprinse & l'audace
Des ennemis, qu'une si foible place

77. *84-87* nos
85. *84-87* rebatu
89. *84-87* entreprise | *97-1629* Borne le cœur

---

1. C.-à-d. : Ou, si une nation étrangère vient à franchir la frontière française, qu'elle en soit punie de mort.

2. « Les fleurs de lys furent données par l'Ange à Clovis, roy de France, au lieu de trois crapaux, où maintenant est l'abbaye de Joyenval, près S. Barthélemy, non gueres loing de S. Germain-en-Laye » (note de Cl. Garnier). Cette tradition se retrouve dans la *Franciade*, livre IV, v. 1148 sq. (t. XVI, p. 298).

3. Le siège de Poitiers, entrepris par Coligny pour satisfaire ses reîtres pillards, avait été soutenu par des troupes catholiques sous les ordres du jeune Henri de Guise (du 24 juillet au 7 septembre 1569) ; ce qui donna le temps à l'armée royale de se refaire aux environs de Chatellerault. Une attaque du duc d'Anjou sur cette dernière ville obligea Coligny à lever le siège de Poitiers.

4. C.-à-d. par le courage. A la fin du vers précédent « l'ocieuse plume » signifie les plumes des lits de repos, et par suite la mollesse. Du Bellay avait déjà dit « les ocieuses plumes » dans le même sens (*Deffence*, II, 5, *in fine*), se souvenant de Pétrarque, sonnet qui commence par : *La gola e'l sonno e l'oziose piume*. Voir t. XII, p. 258 et H. Franchet, *Le Poète et son œuvre d'après Ronsard*, p. 136, note 2.

A fait froisser, briser & trebucher,
Comme une nef se rompt contr' un rocher,
Qui retournoit de Carpathe ou d'Aegee [1],
Joyeuse au port,d e lingots d'or chargee :
Mais en voulant dedans le havre entrer, [140]
Par un destin elle vient rencontrer
Un grand rocher qui la froisse au rivage,
Perdant son bien, que la mer, que l'orage
N'avoit sceu rompre : Ainsi cest Admiral
Ayant passé maint travail & maint mal,
Perte de gens & perte de muraille,
Une premiere & seconde bataille [2],
S'est venu rompre en cent mille quartiers
Contre les murs bien foibles de Poictiers.
Là ses cheveux, qui par l'âge grisonnent,
Donnerent place aux Princes, qui cottonnent
D'un jeune poil leurs mentons, & encor
Ne sont crespez que de petits fils d'or [3].
   Cœurs genereux, hostes d'une belle ame,
On dit bien vray : Fortune est une femme,

97. *87-1629* Un roc sous mer
98. *1604-1629* & l'orage
100. *84-87* maint peril & maint mal
104. *84-87* murs debiles
107-108. *84-87* mentons, & qui ont Dés le bereeau les lauriers sur le front

1. De la mer de Carpathos (cf. Horace, *Carm.*, IV, 5, 10), ou de la mer Egée.

2. L'amiral Coligny, en effet, avait été fait prisonnier par les Espagnols au siège de Saint-Quentin (août 1557), puis défait à Dreux (déc. 1562) et à Jarnac (mars 1569). Après son échec à Poitiers, il allait encore être battu à Moncontour.

3. Il s'agit des deux fils de François de Guise, Henri et Charles, âgés seulement de dix-sept et quatorze ans, qui avaient défendu Poitiers contre Coligny.

Qui aime mieux les jeunes que les vieux [1].
Les jeunes sont tousjours victorieux,
Tousjours le chaut surmonte la froidure,
Du gay Printemps plaisante est la verdure,
Et le Soleil en naissant est plus beau
Que le couchant qui se panche au tombeau.
  Donne, Seigneur, que ceste barbe tendre
Puisse à la grise une vergongne apprendre,
Et qu'au seul bruit de ce grand Duc d'Anjou
Les ennemis ployent dessous le jou [2],
Imitateur de l'esprit de son frere,
Imitateur des vertus de son pere [3], [141]
Imitateur de ces Ducs Angevins,
Princes guerriers, qui hautains & divins,
N'estimans point les petites conquestes,
Jusques au ciel ont eslevé les testes,
Et mesprisans la mer & les dangers,
Terres, travaux, & peuples estrangers,
Conquirent seuls d'une force asseuree
Tyr & Sidon, Nicee & Cesaree,
Et la cité où Jesus autrefois
Pour noz pechez ensanglanta sa croix [4].

118. *87-1629* une vergongne rendre
132. *84-87* nos

1. C'est le mot de Charles-Quint après son échec devant Metz en 1553, mot que Ronsard a repris en 1584, dans une variante de la « Harangue du duc de Guise aux soudars de Metz » ; cf. mon tome V, p. 216 :

> Et que Fortune femme aime mieux par raison
> Un jeune Roy vaillant qu'un Empereur grison.

2. Rime phonétique, déjà vue au tome VII, p. 323.
3. Son frère Charles IX, son père Henri II.
4. Ces quatre villes ont été nommées en 1555 dans l'Hymne de la Justice, parmi les conquêtes du Lorrain Godefroy de Bouillon. Ronsard y mentionne déjà les « seigneurs d'Anjou » (t. VIII, p. 48-49).

Donne, Seigneur, que mon souhait avienne,
Que l'ennemy aux rives de la Vienne [1]
Tombe sanglant, de mille coups persé,
Dessus la poudre en son long renversé
Aupres des siens, au milieu de la guerre,
Et de ses dents morde la dure terre,
Comme insensé de voir tous ses desseins
Vent & fumee eschapper de ses mains [2].

Les Elemens ennemis de l'Hydre, [142]

Non seulement les hommes ont fait teste
A ceste horrible abominable beste,
A ce serpent, qui de grandeur eust bien
Esté la peur du bras Tyrinthien [3] :
Mais l'Air glueux d'une espaisse gelee
Et d'une neige en la pluye meslee
Et d'un long froid de glaces renfermé
S'est contre luy cruellement armé.
La Terre, mere à la grasse mammelle,
Qui porte tout, portant en despit d'elle
Dessus son doz un peuple si troublé,
Nia son vin, ses pommes & son blé,
Et de ses fils detestant la misere,

134. *1609-1629 et Bl* Senne
136. *87* Sur le sablon trebuche renversé
140. *87* Ainsi que vent eschaper de ses mains.

Éditions. Composée à la fin de 1569, cette pièce a été recueillie dans les *Œuvres* (Discours des miseres...) de 1578 à 1587 et éd. suiv.

---

1. Moncontour n'est pas sur la Vienne.
2. Cet alinéa final rappelle les vers du début, et forme une sorte de refrain-cadre.

Cette *Prière à Dieu* est à rapprocher, pour l'accent farouche, de la fin de la *Remonstrance*, t. XI, p. 105 et suiv.

3. C.-à-d. du bras d'Hercule, né et élevé à Tirynthe en Argolide.

Devint marastre en lieu de bonne mere,
Et maudissoit nostre siecle rouillé,
Siecle de fer, de meurtre tout souillé,
Tout detraqué de mœurs & de bien vivre,
Un siecle, non, ny de fer ny de cuivre,
Mais de bourbier en vices nompareil,
Que malgré luy regarde le Soleil.
 Le Ciel couvé de flames corrompues
Et de vapeurs croupissantes és nues [143]
Nous empesta de fiévres [1] qui nous font
Venir le froid & la chaleur au front :
Puis le catherre & les hydropisies,
Langueurs, palleurs, pestes & frenaisies
A gueule ouverte erroient ainsi que l'ours [2],
Signes que Dieu se faschoit contre nous,
Ayant horreur d'une si longue guerre :
Ses mauvais traicts versa dessus la terre,
Pour estouffer par l'exces d'un Esté
Ce vieil Python de Megere alaitté [3],
Qui d'un grand ply couvoit dessous sa pance
Flamens, Anglois, Allemans, & la France [4],

27. *87* ainsi qu'un Ours
30. *84-87* traits
34. *84-87* Flamans

1. Selon Cl. Garnier, la chaleur de l'été de 1569 occasionna une épidémie de dysenterie.

2. Ce terme inattendu, surtout au singulier, ne donne qu'une assonance avec le mot *nous* qui termine le vers suivant. Je conjecture que Ronsard avait écrit *loups*, qui donnait une vraie rime et répondait bien mieux au contexte ; je vois là une faute d'impression, que la variante posthume n'a fait qu'aggraver.

3. Ce passage semble être un souvenir lointain du début de l'*Iliade*, où Phœbus-Apollon lance ses traits de feu sur les Achéens.

4. Allusion aux soldats étrangers qui grossissaient l'armée des huguenots. Mais il y en avait aussi dans l'armée catholique (cf. t. XI, p. 27, note 4 et p. 54, note 2).

Et de son laict les nourrissant, faisoit
Que leur pays & Dieu leur desplaisoit.
  Que dirons nous des flots de nostre Loire [1],
Qui, affectant sa part en la victoire,
En l'Air moiteux ses vagues envoya,
Et pres Saumur ses ennemis noya
Pour ne souffrir qu'une gent si maline
Contre son gré luy foulast la poictrine ?
Se desbordant, par six mois il osa [2]
Tant s'eslever, qu'au monstre s'opposa,
Le menaçant de sa corne venteuse [3].
Lors le serpent, d'une frayeur douteuse,
Voyant le fleuve, & craignant ses abois,
N'osa tenter au combat achelois [4]
Nostre bon Loire, invincible defence
De nostre armee & de toute la France.
  Donc si les Rois, & tous les Elemens [144]
Se sont monstrez ennemis vehemens
De ce Python, il faut que la Nature,
Les Elemens, & toute creature
Soient deniez à ce monstre nouveau :
L'air & le feu, toute la terre & l'eau,
Qui, monstre fier [5], les denioit aux hommes.

37. *84-87* dirons-nous
42. *84-87* poitrine
49. *1617* invincible en defence

---

1. Cf. dans le *Discours à la Royne* (XI, p. 24, v. 108) l'inondation de la Seine.

2. *Il*, c'est la Loire, que l'on faisait du masculin au XVIe siècle, comme le latin *Liger*. De son côté Du Bellay avait dit dans un de ses *Regrets* : mon Loire gaulois.

3. Les grands fleuves étaient symbolisés par un taureau chez les Latins ; d'où cette image de la « corne venteuse ».

4. Allusion au combat livré par Hercule au fleuve Acheloüs, et raconté par Ovide, *Métam.*, IX, 27 à 88. Cf. t. XI, p. 117, v. 7.

5. Féroce. — On comprendrait mieux ce passage, si les vers 55 et

Il ne faut point, Terre, que tu consommes
Si mauvais corps, qui trenchoit en tout lieu
Oreille & nez aux ministres de Dieu,
Sans s'esmouvoir de passion humaine,
Ains tout enflé d'une arrogance vaine
Les honnissoit d'injures & de coups
Pource il doit estre ou pasture des loups,
Ou des corbeaux, ou des chiens solitaires,
Qui renversa temples & cimetaires [1].
Or luy, voyant qu'il n'y avoit lieu sainct
Pour l'enterrer, luy mesme s'est contrainct
De s'enfuyr, & prolongeant ses peines
D'aller choisir les Isles de Maraines [2]
Son vray sepulchre, à fin que tous les flots
Loin de la France en respandent les os
Semez au vent, & que de son histoire
Ne soit jamais ny livre ny memoire [3].

Fin.

O Seigneur Dieu (XIII, 261)

60. *87* Oreilles, nez
67. *84-87* saint
68. *84-87* luy mesme (*87* mesmes) s'est contraint

---

56 étaient transposés ; d'une part, en effet, le vers 56 développe le vers 54 ; d'autre part, le relatif *Qui* du vers 57 se rapporte à « ce monstre nouveau » du vers 55.

1. C.-à-d. : Lui qui détruisit les églises et viola les cimetières.

2. Ronsard entend par là l'île d'Oléron, dont la pointe sud-est est en face de la ville de Marennes ; peut-être aussi l'ile de Ré, qui est plus au nord, en face de La Rochelle.

3. En écrivant ces vers, notre poète se faisait illusion. Coligny passa l'hiver dans le Midi à refaire son armée, pendant que le Poitou échappait derechef aux catholiques. En 1570 il battait l'armée royale à Arnay-le-Duc (27 juin). Catherine de Medicis lui offrit la paix très avantageuse de Saint-Germain (8 août 1570). Et c'est probablement pour cette raison que Ronsard n'a pas recueilli ces pièces dans ses *Œuvres* avant 1578.



[Tome VII]. La Franciade. [1]

La *Franciade* constitue la 7e partie, non tomée, mais annoncée au titre collectif, de l'édition de 1578.

Distiques de Germain Vaillant : Græco igni (XVI^1, 19)
Sonnet du même : Il ne te faut, Ronsard (XVI^1, 20)
Distiques du même : Ab Jove (XVI^1, 21)
Distiques de Dorat : Juppiter è Phrygia (XVI^1 21)
Vers de Passerat : Æmula Smyrnæo (XVI^1, 22)
Sonnet d'Amadis Jamin : Autant que (XVI^1, 22)
Sonnet du même : Qui m'ozera (XVI^1, 23)
Argumens des livres de la Franciade (XVI^1, 14)
Quatrain de l'Autheur : Un list ce livre (XVI^1, 12)
Autre quatrain [1] : Les François (XVI^1, 26, note 1)

LE PREMIER LIVRE [11]

Muse l'honneur des sommets de Parnasse (XVI^1, 29, var.)

LE SECOND LIVRE [28 v°]

Des puissans Dieux la plus gaillarde troupe (XVI^2, 93)

1. Exceptionnellement, ce quatrain et celui dont on lit l'incipit ci-après (*Si le Roy Charles eust vescu*), qui parurent d'abord en 1578, et qui servirent respectivement de prologue et d'épilogue à la *Franciade*, ne sont pas reproduits ici à leur place chronologique. Il a semblé plus naturel de les mettre en tête et à la fin de l'épopée. V. t. XVI^1, p. 26, note 1, et t. XVI^2, p. 330.

FIN.



APPENDICE

Pièces de Ronsard publiées entre la parution de l'édition collective de 1571 et celle de l'édition collective de 1578 et non recueillies de son vivant dans ses *Œuvres*. N. B. : Le sonnet *Princesse que le ciel*, qui ne fut non plus recueilli du vivant de Ronsard, se trouve par exception ci-dessus, après le *Discours au Roy Henri III*. On a cru ne pas devoir séparer deux pièces étroitement apparentées et publiées ensemble. Voir la première note du *Discours* (p. 17).

La Nymphe de France parle [1]. [C]

Je suis des Dieux la fille aisnée
De cent Lauriers environnée,
La bonne Nymphe des François,

1. Cette ode de Ronsard fut composée à l'occasion du gala offert aux Tuileries en août 1573 par Catherine de Médicis en l'honneur des députés polonais venus à Paris pour annoncer officiellement à Henri d'Anjou son élection au trône de Pologne. Elle parut pour la première fois dans un volume de J. Dorat intitulé : *Magnificentissimi spectaculi, a Regina Regum Matre in hortis suburbanis editi, In Henrici Regis Poloniae invictissimi nuper renunciati gratulationem, Descriptio. Io. Aurato Poeta Regio Autore*. Parisiis. Ex officina Federici Morelli Typographi Regii. M. D. LXXIII (Bibl. nat., Yc 1205). Elle n'a été recueillie dans aucune des éditions originales de Ronsard, ni de son vivant ni après sa mort. La Bibliothèque de l'Arsenal la possède, il est vrai, à la fin d'un exemplaire des *Estoilles*, opuscule de Ronsard qui parut en 1575 ; mais on l'a simplement détachée du volume de Dorat pour la relier là ; ce n'est pas une réimpression : témoin l'exemplaire des *Estoilles* qui est à la Bibliothèque nationale à l'état complet (Rés. Ye 1117), mais sans l'ode de la *Nymphe de France*. Je l'ai rééditée, avec commentaire historique, dans la *Revue de la Renaissance* de juin 1903, et dans les *Annales Fléchoises* d'août 1903. Cf. mon *Tableau chronologique* (2e édit., 1911, p. 97-100, et *Ronsard poète lyr.*, p. 242 à 245, 755 à 758).

Qui d'armes & d'hommes feconde,
Ay tousjours fait trembler le monde
Soubs la puissance de mes lois.
Mon heur ne porte point d'envie
A l'Afrique ny à l'Asie,
Tant abondante je me voy
En chasteaux, en ports, & en villes :
Et mes terres sont si fertiles,
Que les Cieux sont jaloux de moy.
C'est moy qui ay donné naissance
A tant de Monarques de France,
A Clovis, à Charles le grand,
Et à ce Charles que j'honore,
Qui me commande, & qui redore
Ce siecle, qui de luy dépend.
Sous luy je me voy bien traittée,
Sous luy ma gloire est augmentée,
Sous luy j'ay reveu la clarté,
Par la conduitte de sa mere,
Qui m'a d'une longue misere [C v°]
Remise en douce liberté.
C'est ceste Royne qui tressage,
Me sauvant au fort de l'orage,
Lors que plus j'attendois la mort,
Comme un Astre m'est apparuë,
Et faisant dissiper la nuë,
A conduit ma Nef à bon port [1].
A qui lon doit mille Colosses,
Mille termes taillez en bosses,
Mille temples, & la nommer

1. Allusion à la paix de La Rochelle qui venait d'être signée avec les protestants.

Des François la mere eternelle,
Et d'une pompe solennelle
Tous les ans sa feste chommer.
   C'est moy qui n'a gueres fit naistre
Ce grand Henry, qui fut mon maistre,
Monarque aux armes non pareil,
Et son fils Henry qui l'egale
En force, en vertu martiale,
Des François le second soleil.
   Qui tient soubs luy (race divine)
L'heureuse province Angevine,
Dont le front & les bras guerriers,
Et les belliqueuses espées
Sont orgueilleuses de Trophées,
Et de Palmes & de Lauriers.
   C'est ce Henry qui sa jeunesse,
Toute bouillante de prouësse,
A nourrie entre les dangers, [C ij]
Victorieux en trois battailles [1],
Foudre des superbes murailles,
Et la frayeur des estrangers.
   Nul mieux que luy n'a sçeu entendre
Les conseils de sa Mere, & prendre
Les armes pour ayder son Roy
Son Frere (amitié charitable)
Qui d'âge en âge memorable
Aux freres servira de loy.
   Aussi le Ciel qui tout dispense
Luy a donné pour recompense
L'heur qu'autre Prince n'avoit eu,

1. Jarnac (mars 1569), Moncontour (octobre 1569). Pour la troisième, on peut penser à celle de Jazeneuil, mentionnée dans les Sonnets pour Hélène (*supra*, p. 231).

Et d'avantage luy ordonne
Le grand sceptre de la Polonne
Pour le loyer de sa vertu [1].

A fin que l'un sa force estande
Sur la France : & l'autre commande
Aux peuples sous l'ourse escartez,
Et que toute l'Europe craigne
Ceste race de Charlemaigne,
Deux grands Monarques indontez.

O Polonne chevaleureuse,
Trois & quatre fois bienheureuse,
D'avoir si sagement esleu
Ce Duc pour regir ta Province.
Si le Ciel n'avoit point de Prince,
Le Ciel mesme l'eust bien voulu.

En telle commune allegresse [C ij v°]
Je n'ay peu celer ma liesse,
Sans la faire en public sortir :
Toutefois dans le cueur je pleure,
Et peu s'en faut que je ne meure,
Le voyant proche de partir.

J'avois mes principales Filles,
Nymphes des Terres, & des Villes,
Conduittes icy pour vanter
Sa vertu des Cieux aprouvée,
Mais de deuil la voix enrouée
Ne leur a permis de chanter [2].

1. Henri d'Anjou fut élu roi de Pologne le 9 mai 1573 et proclamé le 16 mai. Mais il ne mit le pied sur le territoire de la Pologne que dans les premiers jours de février 1574, et n'y resta que trois mois et demi.

2. Cette strophe et la précédente sont en contradiction avec certains vers que Ronsard a adressés à Henri III après son retour de Pologne ; v. ci-dessus le *Discours au Roy* (*Si l'honneur de porter...*), vers 103-112.

Pource, mes compaignes loyales,
Destournez vos faces royales
Vers ce Duc des peuples vainqueur :
Par dehors monstrez au visage
Publiquement le tesmoignage
Qu'au dedans vous portez au cueur.
Su' doncq que chacune s'avance
Par signes, par dons, & par dance,
Faittes luy toutes à sçavoir
Qu'il vous osta de servitude,
Et que jamais l'ingratitude
N'effacera vostre devoir.

RONSARD.

P. de Ronsard à Rob. Garnier,

Sonet [1].

Il me souvient, GARNIER, que je prestay la main
Quand ta Muse accoucha [2], je le veu faire encore :
Le Parrain bien souvent par l'enfant se decore :
Par l'enfant bien souvent s'honore le Parrain.
Ton ouvrage, GARNIER, Tragique & souverain,
Qui Fils, Parrain ensemble, & toutte France honore,
Fera voller ton nom du Scythe jusque au More,
Plus dur contre les ans, que marbre ny qu'airain.
Resjouy-toy, mon Loir, ta gloire est infinie,
Huyne & Sarte [3] tes sœurs te feront compagnie,

1. Parut d'abord au f° 4 r° d'*Hippolyte*, tragédie de Robert Garnier (Paris, Robert Estienne, 1573). Recueilli dans les éditions posthumes dès 1587, au t. I, *Sonnets à diverses personnes*.

2. Ronsard fait ici allusion à son sonnet liminaire de la *Porcie* de R. Garnier.

3. Garnier et Belleau étaient nés sur les bords de l'Huisne, l'un à la Ferté-Bernard, l'autre à Nogent-le-Rotrou. — En 1573, on lit

Faisant Garnier, Belleau & Ronsard estimer,
Trois fleuves qu'Apollon en trois esprits assemble.
Quand trois fleuves, Garnier, se degorgent ensemble,
Bien qu'ils ne soyent pas grands, font une grande mer.

Sonnet [1].

Le vieil cothurne d'Euripide
Est en procés entre Garnier
Et Jodelle, qui le premier
Se vante d'en estre le guide.
Il faut que ce procés on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte gosier
A beu de l'onde Aganippide [2].
S'il faut espelucher de prez
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre & les vices,
Le subject & le parler haut,
Et les mots bien choisis : il faut
Que Garnier paye les espices [3].

P. de Ronsard.

un point et une virgule à la fin des vv. 11 et 12 respectivement. Corrigé d'après 1587, qui ne présente que des variantes de graphie.

1. Ce sonnet figure au f° 5 v° de *Cornelie*, tragédie de Robert Garnier (Paris, Robert Estienne, 1574). Recueilli dans les éditions de 1609 et suivantes parmi les *Pièces retranchées*.

2. Aganippe était le nom d'une fontaine des Muses au pied du mont Hélicon en Béotie.

3. « Anciennement celui qui avait gagné son procès faisait présent au juge ou au rapporteur de quelques espices, [c'est-à-dire sucreries ou confitures] qui dans la suite ont été converties en argent. » P. Villey et Grace Norton, *Lexique de la langue des Essais de Montaigne, s. v. Espices*. Quand Ronsard écrivit ce sonnet, Jodelle était mort depuis près d'un an. Il put ainsi facilement accorder la palme de la tragédie à Garnier.

Ode, [aiiij]

par Monsieur de Ronsard [1].

Homere, il suffisoit assez [2]
D'avoir en Grece aux tems passez
Fait combatre pour toy sept villes
Sans qu'ores noz Gaules fertilles
Pour se vanter de ton berceau
Refissent un combat nouveau.
  En toy Jupiter transformé
Composa l'ouvrage estimé
De l'Iliade & l'Odissée,
Et tu as ton ame passée
En Jamyn pour interpreter
Les vers qu'en toy fit Jupiter [3].
  C'est à fin qu'en lieu de Gregeois
Tu fusses appellé François, [ã iiij v°]

Éditions. 1574, 1580, 1584, etc...

---

1. Parue pour la première fois en tête de *La Continuation de l'Iliade d'Homere* [livres XII à XVI] *par Amadis Jamyn*, Paris, Lucas Breyer, 1574. Recueillie dans les éditions de 1609 et suivantes, parmi les *Pièces retranchées*. La traduction de Jamyn, dédiée à Charles IX, fut plus d'une fois réimprimée à la fin du xvie siècle, avec l'ode de Ronsard. Breyer en donna une troisième édition en 1580, et il est probable que l'édition de L'Angelier (1584), était la quatrième. Pour le détail de ces éditions, cf. Théodosia Graur, *Amadis Jamyn*, p. xi-xiv et au chap. vi du même ouvrage, l'étude de sa traduction d'Homère. V. aussi P. Laumonier, *Ronsard poète lyr.*, p. 247-248, et *Biblioth. fr.* de l'abbé Goujet, t. IV, p. 16 à 19 et 453-454 (éd. de 1744).

2. Tournure pléonastique courante au xvie siècle. Cf. C. Marot, t. II, p. 198 (éd. Jannet) : Une assez suffisante estraine.

3. Amadis Jamyn avait fait à Ronsard un compliment analogue en 1572 dans un sonnet liminaire de la *Franciade* (t. XVI[1], p. 23). Ronsard lui rendait en 1574 sa politesse. V. ce qu'il disait dès 1548 à Du Bellay, en qui semblait s'être incarnée l'âme de Pétrarque (t. II, p. 65, vers 9-12).

Et qu'on revist [la] mesme noise
Pour toy en la terre Gauloise
Qu'en Grece en sept villes tu fis
Qui toutes t'avouoient leur fils.

Tous deux en un corps n'estes qu'un,
Le ciel vous est pere commun,
Vous n'estes ouvrage de terre,
La terre qui la mer enserre
Aux membres grossiers & pesans
N'engendre point de tels enfans.

Ou si la terre vous conceut,
Fut sur Parnasse, qui receut
Le Part[1] au giron de ses Muses :
Alettant des liqueurs infuses
Du nectar, voz membres petis
Entre les Roses & les Lis.

Mais la terre ne peut avoir
Cet honneur de vous concevoir,
Nature de gros germe pleine [ã v]
Vous parturit à toute peine,
Depuis vous aimant par sus tous,
N'a daigné faire autres que vous.

Toute en vous deux elle se voit,
Le soing qu'aux autres el' devoit
L'a mis par un soucy de mere

15. *1580-84* la
18. *1584* avoüent
36. *1580-84* autre
38-39. *1580-84.* Ce qu'aux autres elle devoit Elle l'a mis d'un soing de mere

---

1. Un être enfanté, du latin *partus*. Cf. t. X, p. 342, vers 107, et t. XV[1], p. 21, vers 103. Dans la strophe suivante, *parturit* vient également du latin *parturire*, enfanter. Les diverses leçons des éditions posthumes à partir de 1609 : *la part*, *partiroit*, *parturoit*, sont toutes erronées.

En son Jamyn en son Homere
Vous faisant comme deux soleils
Patrons des Muses sans pareils.
  Mille Romains pour haut voler
Ont voulu ton vol egaler
Mais pourneant, car l'artifice
Au prix de [1] la nature est vice,
Restant à la Posterité
Adorable & non imité.
  Heureux le brazier d'Ilion,
Heureuse Troye : un milion
De villes riches & peuplées,
Voudroient ainsi estre brulées ã v v°]
Prenant à plaisir & à jeu
Qu'Homere y eust jetté le feu.
  La riche pompe de tes vers [2]
Resemble à des joyaux divers,
Diamans, Rubis, Chrysolithes,
Où toutes clartez sont eslites
Luisantes comme Astres des Cieux,
Aussi tu es Poete des Dieux.
  Le plus admirable de toy
Et le plus divin c'est de quoy
Tu as poussé toutes les guerres
De Grece aux estrangeres terres
Et n'as souffert qu'un Argien
Fust meurdrier d'un Achayen [3].
  Mais en faisant outre la mer
Contre Ilion la Grece armer
Tu as des Barbares provinces

1. En comparaison de.
2. Il s'adresse à Homère.
3. Tu n'as pas chanté les guerres civiles.

Orné la gloire de tes Princes,
Eslevant d'un superbe front [avi]
Leurs victoires sur l'Héllespont.
  Où [1] las ! je ne sçaurois mon nom
Honorer aujourd'huy sinon
Qu'en chantant les guerres civiles
Et le feu qui brule nos villes.
Dieux qui presidez aux dangers,
Portez ce mal aux estrangers !
  Et faittes que nostre bon Roy
Et nostre bonne antique Loy [2]
Tousjours immuables demeurent :
Que les guerres civiles meurent
Et qu'en la France pour jamais
Florisse une éternelle paix !

Sonnet [3]

Tout cela que peult faire en quarante ans d'espace,
Le labeur, l'artifice, & le docte sçavoir :
Tout cela que la main, l'usage, & le devoir,
La raison & l'esprit commandent que l'on face :
  Tu le peux voir, Lecteur, comprins en peu de place,
En ce livre, qu'on doit pour divin recevoir.
Car c'est imiter Dieu, que guarir, & pouvoir
Soulager les malheurs de nostre humaine race.

1. Au lieu que moi, hélas !... En 1609 et dans les éditions suivantes, *où* est remplacé à tort par *ça*.

2. Ronsard entend par là le gouvernement monarchique et la religion catholique.

3. Paru en tête de : *Les Œuvres de M. Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du Roy*. Paris, Gabriel Buon, 1575. Réuni aux *Œuvres* de Ronsard pour la première fois par Marty-Laveaux, t. VI, p. 398.

Si jadis Apollon, pour aider aux mortels,
Receut en divers lieux & temples & autels :
11 Nostre France devroit (si la maligne Envie
Ne luy silloit les yeux) celebrer ton bon-heur,
Poete & voisin j'aurois ma part en ton honneur,
14 D'autant que ton Laval [1] est pres de ma patrie.

P. DE RONSARD.

A MONSIEUR DES CAURRES [2] sur son livre de Miscellanees, Sonnet de P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois.

Ainsi qu'au mois d'Avril on voit de fleur en fleur,
De jardin en jardin, l'ingenieuse abeille
Voleter, & piller une moisson vermeille
4 En ses pieds peinturez de diverse couleur :
De science en science, & d'autheur en autheur,
De labeur en labeur, de merveille en merveille,
Tu voles, repaissant diversement l'oreille
8 Du François, tout ravy d'estre ton auditeur.
Il ne faut plus charger du faix de tant de livres
Nos estudes en vain : celuy que tu nous livres,
11 Seul en vaut un milier des Muses approuvé,
Qui peut à tous esprits doctement satisfaire.

1. Paré était né près de Laval. Dès 1536, il accompagnait en Italie les troupes françaises.

2. Paru au fº 9 rº des *Œuvres morales & diversifiées en histoires... Par Jean des Caurres, de Moreuil, Principal du College, & Chanoine de S. Nicolas d'Amiens*. Paris, Guillaume Chaudiere, 1575. — (Texte revu sur la 2e éd., 1584.) Réuni aux *Œuvres de* Ronsard dans l'édition de Blanchemain, t. V, p. 357-358. Sur cet ami de Dorat, cf. P. de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*, p. 198-199, M. Raymond, *L'influence de Ronsard*, II, p. 190-191, et le *Dictionnaire des Lettres françaises, XVIe siècle*.

Sa clarté nous suffit : l'homme n'a plus que faire
D'estoilles au matin, quand le jour est levé.

Sonnet de Monsr de Ronsard [1],
à Jacques Delavardin, Sieur du Plessis-Bourrot

L'Epire seulement n'est en chevaux fertille,
Bons à ravir le pris au cours Olympien :
Mais en hommes guerriers, dont le sang ancien
Se vante d'estre yssu du valeureux Achille.
Pyrrhe m'en est tesmoin, qui razant mainte ville,
Eut en fin pour tombeau le vieil mur Argien [2],
Et Scanderbeg haineux du peuple Scythien,
Qui de toute l'Asie a chassé l'Evangille.
O tresgrand Epirote ! ô vaillant Albanois !
Dont la main a desfait les Turcs vingt & deux fois,
La terreur de leur camp, l'effroy de leurs murailles :
Tu fusses mort pourtant, englouty du destin,
Si le docte labeur du sçavant Lavardin
N'eust, en forceant ta mort, regaigné tes batailles.

Quatrain de P. de Ronsard [3]

Si doctement ta muse assemble
Des deux Theatres le sçavoir,

1. Paru en tête de : *Histoire de Georges Castriot surnommé Scanderbeg, Roy d'Albanie Par Jaques Delavardin, Seigneur du Plessis-Bourrot.* Paris, Guillaume Chaudiere, 1576, Bibl. de l'Arsenal, 4° H. 5121. Réuni aux *Œuvres* de Ronsard par Marty-Laveaux, t. VI, p. 404-405. Le princeps donne *Ronssard* au lieu de *Ronsard* au titre. Cet ouvrage est traduit en grande partie de l'*Historia... Scanderbegi* de Barletius. Lavardin a traduit aussi *la Célestine* (1577).

2. Allusion à la mort de Pyrrhus, roi d'Epire, à Argos. V. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, fin.

3. Paru au f° 3 r° de *Lucelle, tragi-comedie en proze françoise. Disposée d'actes & scenes suivant les Grecs & Latins* [par Louis le

Que tu doibs la couronne avoir
Du Tragique & Comique ensemble.

Épigramme [1]

Heureux tu jouïs de ta peine
Et des labeurs de ton jeune áge,
Te remirant en ton ouvrage
Comme Narcisse en sa fonteine.

Ronsard.

[Epitaphe de Remy Belleau] [2]

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau,
Luymesme a basti son tombeau
Dedans ses Pierres precieuses.

Ronsard.

Jars]. Paris, Robert le Mangnier, 1576, Bibl. de l'Arsenal, 8° B. 14138. Réuni aux *Œuvres* de Ronsard dans l'éd. Laumonier (Lemerre), t. VI, p. 440. — Sur cette pièce d'un genre mixte, cf. Em. Faguet, *La tragédie française au XVI[e] siècle*, 1912, p. 402-410 et P. Toldo, *La comédie française de la Renaissance* (R. H. L., V, p. 579-584).

1. Parue en tête de : *Les Œuvres poetiques d'Amadis Jamyn, reveues, corrigées & augmentées pour la seconde impression.* Paris, Mamert Patisson, 1577. Bibl. nat., Rés. Ye 1875. Ce quatrain, qui ne figure pas dans l'edition princeps des *Œuvres poetiques* de Jamyn (1575), fut réuni aux *Œuvres* de Ronsard par Blanchemain, t. VI, p. 416.

2. Parue à la fin du 3[e] feuillet de *Remigii Bellaquei Poetae Tumulus.* Lutetiae, Mamert Patisson, 1577. Réunie aux *Œuvres* de Ronsard dans les editions posthumes dès 1587, parmi les *Epitaphes.* Il n'y a pas de titre au princeps.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 4, v. 18, lire : dés.
— v. 31, remplacer le point-virgule par une virgule.
P. 8, v. 138, remplacer le point par une virgule.
P. 12, v. 7, supprimer le point.
P. 17-33. Rasse des Nœux avait copié ces deux pièces dans ses recueils (B. N., f. fr. 22.561 (f° 48-52). Pour la première (*Discours au Roy Henry Troisiesme presenté par Pierre de Ronsart à son retour de Poulongne*), son texte est généralement semblable à *L* ; mais, sur quelques points, il est identique à *P* ; et il contient des lapsus. Voici la liste de ses divergences.

13. O Prince 20. sur la rive 22. bouclier (*lapsus*) 24. = *P* 26. en passant de feu 28. au chef des 32. D'un bel ordre attachez, pendirent à noz temples 36. que tel jour 39. = *P* 42. Malgré voz ennemis 45. à vous pauvre (*lapsus*) 49. = *P* 52. les cœurs de 53. = P 53. par fureur des cieux (*lapsus*) 55. Tous (*lapsus*) 56. Qui pour vous d'oraisons tout le Ciel emplissoit 60. Qui pres de 65. Victimes 67. dessus (*lapsus*) 71. = *P* 72. de chiens (*lapsus*). 73. Tombeaux 78. Sur le hault de Parnasse 84. = *P* 85. = *P* 88. redresse *manque* 91. = *P* 97. en vostre 99. remply de 102. = *P* 105. failloit 106. De frere... consumez 107. falloit 114 = *P*, enflammé (*lapsus*) 119. Vesper 123. Et comme on voit le jour 128. = *P* 129. = *P* 141. Comme l'on veoid sa flamme au 142. Ainsy 143. telle que l'entree 146. tranquile douce 155. bussolle 156. = *P*, des batailles 162. les Indes va serchant 166 et 174. aurez 173. la teste 177. corvec 180. voyaige 182. = *P* 186. Ces noms 188. pend dessus 203. aucuns 205.

Duc ou Roy 208. de campaignes 218. le vieux pour des nouveaux 219. souvienne 238. et vous 242. du sien propre 253. = *P* 263. courtiser 264. aux aultres est contraire 265. pour telz mestiers 266. ne le font volontiers 277. Qui confine 279. en rouillant de. Pour la seconde, on lit dans le manuscrit, v. 3, ornee (*lapsus*), et, v. 13, Si bien qu'il nia bois ni antre ni rocher (*lapsus probable*).

En nous servant de la copie Rasse des Nœux, nous avons corrigé sur les bonnes feuilles les lapsus de *L* : v. 23, flamboyant ; v. 29, taignirent ; v. 224, Un subject à son maistre trop superbe fait honte ; v. 232, qu'on regarde les vostres ; v. 279, soymesmes enrouillé.

P. 19, v. 29, apparat crit., fermer la parenthèse après *revirent*.

P. 22, v. 78, mettre une virgule après *parla*.

P. 27, v. 173, mettre deux points après *cieux*.

P. 47, v. 17, fermer la parenthèse après *entrée*.

P. 49, n. 2, fin, lire : Neufville.

P. 54, n. 1, lire : l'emporta.

P. 71, v. 136, ajouter à l'apparat critique : 84-87 L'ente

P. 74, supprimer la 2[e] ligne de l'apparat critique.

P. 80, app. crit., 5[e] ligne, lire : acabloient.

P. 82, app. crit., lire : aux.

P. 90, v. 105, mettre une virgule après *fureur* et supprimer les deux points.

P. 100, après le n[o] XLVII, *Dame depuis* V, 114, insérer l'incipit du sonnet *Ny de son chef*, avec la référence V, 115.

P. 106, CCXV, lire : Que dites vous.

P. 115, app. critique, lire : 6. 84-87 loy !

P. 135, v. 27, lire : n'avoit.

P. 148, v. 95, lire : changé.

P. 160, v. 40, mettre un point à la fin du vers.

P. 172, n. 1, lire : ancêtres.

P. 177, v. 94, terminer le vers par un point.

P. 179, n. 1, lire à la 1[re] ligne : celui.

P. 192, app. crit., v. 35, lire : *On lit en 78*.

P. 212, sonnet XIX, v. 13, lire : Puisque.

P. 216, la note 4 se rapporte au vers 3 du sonnet XXV.

P. 223, 1re ligne, écrire : Nenny.
P. 229, fin de la note 1, lire : influxion.
P. 238, v. 48, écrire : nom.
P. 242, sonnet LII, v. 5, lire : passible.
P. 248, v. 12, lire : extrême.
P. 273, n. 3, fin de la 1re ligne, supprimer *stan*.
P. 281, sonnet XLIII, v. 7, lire : ouyr.
— v. 8, terminer le vers par un point.
P. 284, son. XLVIII, v. 4, lire : depravé.
P. 289, v. 51, lire : chaut.
P. 291, v. 82, lire : serrer.
P. 308, v. 14, on lit en 1578 : je ferois les Dieux.
P. 356, son. LIX, v. 10, lire : avecque ma.
P. 357, son. LXI, lire : Ludovico.
— son. LXIV, lire : Respon.
P. 358, son. LXX, lire : anagrame.

Dans le t. III de *Ronsard poète de l'amour*, qui vient de paraître, M. Fernand Desonay étudie les vers amoureux de Ronsard qui ont été publiés en 1578. Il précise, pp. 170-175, 182-183, 281-282 et 318, les emprunts que le poète a faits à Pétrarque. Sur l'époque et la destination des vers pour Astrée, cf. son chapitre II. Pour les vers sur la mort de Marie, il combat la thèse soutenue par M. Micha dans son éd. du *Second livre des Amours* (1951) et adopte celle de R. Sorg, P. Laumonier et R. Lebègue.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES NOUVELLES DU TOME XVII

N.-B. — Les vers et les mots en italique sont des variantes des *incipit* primitifs.

TABLE DES MATIÈRES

Tome premier : les Amours.

Tome second : les Odes

Tome troisième : les Poëmes

Premier livre.

Second livre.

Tome quatrième : les Élégies, Eclogues, et Mascarades

Tome cinquième : les Hymnes

Tome sixième : les Discours

Tome septième : la Franciade

APPENDICE.

Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 25 février 1960.



N° D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 5836. N° CHEZ L'ÉDITEUR 17-III.
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1960.